



intentions

D E M A U V A I S E S

suopuennu!

AMELIA GATES
CASSIE LOVE



DE MAUVAISES
INTENTIONS

TABLE DES MATIÈRES

<u>Chapitre 1</u>
<u>Chapitre 2</u>
<u>Chapitre 3</u>
<u>Chapitre 4</u>
<u>Chapitre 5</u>
<u>Chapitre 6</u>
<u>Chapitre 7</u>
<u>Chapitre 8</u>
<u>Chapitre 9</u>
<u>Chapitre 10</u>
<u>Chapitre 11</u>
<u>Chapitre 12</u>
<u>Chapitre 13</u>
<u>Chapitre 14</u>
<u>Chapitre 15</u>
<u>Chapitre 16</u>
<u>Chapitre 17</u>
<u>Chapitre 18</u>
<u>Chapitre 19</u>
<u>Chapitre 20</u>
<u>Chapitre 21</u>
<u>Chapitre 22</u>
<u>Chapitre 23</u>
<u>Chapitre 24</u>
<u>Chapitre 25</u>
<u>Chapitre 26</u>
<u>Chapitre 27</u>
<u>Chapitre 28</u>
<u>Chapitre 29</u>
<u>Chapitre 30</u>
<u>Chapitre 31</u>
<u>Chapitre 32</u>
<u>Chapitre 33</u>
<u>Chapitre 34</u>
<u>Chapitre 35</u>
<u>Chapitre 36</u>
<u>Chapitre 37</u>

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Épilogue](#)

[L'amour interdit](#)

[L'amour interdit](#)

[L'amour interdit](#)

[Conclusion](#)

CHAPITRE UN



« PUTAIN, j'adore les joueurs de hockey, pas toi ? », Jeanne contemple le groupe plein d'entrain de terminales hyper-musclés lorsqu'ils nous bousculent. L'un d'eux me donne un coup de coude, me faisant tomber mon classeur. Il ne se retourne même pas pour s'excuser et continue simplement de faire l'imbécile avec ses potes sportifs.

« Beurk. Tu peux tous les prendre. » Je me lève pour ramasser mes affaires et glisse une mèche de mes cheveux bruns derrière mon oreille. Jeanne soupire lorsque les garçons grondent au coin et deviennent hors de portée, avant de finalement revoir ses priorités et de venir m'aider.

« D'accord, ils sont un peu agités », admet-elle en balayant ses cheveux blonds de son visage. « Mais tu dois au moins admettre que Maverick est un mec de rêve. »

« Oh ouais, vraiment de rêve... », je grogne sarcastiquement en levant les yeux au ciel. « Le genre de rêve qui finit en sueur nocturne, factures de thérapie et un trouble de stress post-traumatique sérieux. Un rêve vraiment super. » Je claques le classeur pour le fermer et me lève en redressant ma jupe.

« Il n'est pas si mauvais », dit Jeanne avec dédain. « Et puis, il est suffisamment sexy pour s'en sortir en toute impunité. Et cet accent ! Pouah, c'est tout simplement vraiment chic ! »

Mes yeux se plissent en même temps que mes lèvres font la moue. Elle est incroyable.

« Super chic », je souffle, croisant mes bras sur ma poitrine et secouant ma tête pour m'empêcher de la secouer elle. « Parce que décharger un sac

poubelle rempli de canettes de bière vides sur la tête de quelqu'un c'est l'incarnation du chic. »

Jeanne rit. « Oh, arrête Beth, c'était juste une petite farce ! Ne sois pas aussi sensible. »

Je serre mes lèvres l'une contre l'autre. Je n'ai pas rencontré beaucoup de personnes dans cette école, il est donc préférable de garder celles que j'ai, plutôt que de me les mettre complètement à dos à cause de ma sensibilité. Si ma pauvreté ne les a pas repoussées, ma bouche ne le devrait pas non plus.

Pourtant, j'ai été en retard au travail ce jour-là parce que j'ai dû rentrer chez moi et me doucher. Pour ma part, ça signifie que Maverick me doit personnellement 12 dollars. Ce n'est peut-être pas beaucoup pour lui, mais ça l'est certainement pour moi.

Mes parents et moi vivons sur un budget tellement serré que manquer une heure de travail veut grosso-modo dire utiliser le shampoing dur dans les vestiaires du lycée pendant un mois.

J'ai réussi à entrer dans ce lycée privé d'élite grâce à une bourse académique – ce qui aurait été parfait si ça n'avait pas été à la connaissance de tous.

« Oh ! Est-ce que tu as vu la photo qu'il a choisie pour l'album de promotion ? Il n'a pas son tee-shirt dessus. Tu peux voir son tatouage ! » Jeanne est encore en train d'élucubrer sur Maverick, et je reste à l'écoute, à contrecœur.

« Il s'étend le long de ses cotes, c'est un dragon recouvert d'armes, chevaliers et tout ça. »

« Je me demande combien ça peut coûter. » Je fronce les sourcils de façon désobligeante lorsque nous tournons au coin. Je m'arrête brusquement, et Jeanne s'arrête avec moi. Une bande de pom-pom girls de hockey déguisées en lapins se tient alignée de l'autre côté du couloir et nous bloque le passage.

« Plus que ce que toute ta famille pourrait se permettre. » Sarah, la pom-pom girl en tête me donne un sourire narquois en passant ses cheveux de jais par-dessus l'épaule. « C'est quoi ton problème, petit rat de bibliothèque ? Tu es jalouse de n'avoir jamais eu la chance de le toucher ? »

« Allez », dit Jeanne nerveusement en tirant sur ma main. « Faisons le tour. »

J'hésite. Je déteste flancher devant ces garces, mais je ne peux pas vraiment me permettre de me bagarrer. Pas avant une bourse pour entrer à Juilliard. Je ravale donc ma colère et me retourne pour repartir avec Jeanne,

lorsque finalement, je me retrouve en face à face avec le garçon lui-même.

« Je t'ai entendu dire de la merde sur moi », me dit-il avec son accent très british. « Dommage, vraiment. Tu devrais choisir tes ennemis avec un petit peu plus de, hum, jugement. »

« Je suis vraiment désolée de t'avoir blessé », je parviens à dire entre mes dents serrées d'un ton qui n'est pas du tout désolé. « Si vous pouviez dégager, Votre Altesse, je suis en retard en cours. »

« Combien d'uniformes possèdes-tu, petit rat de bibliothèque ? » Il s'avance d'un pas menaçant vers moi. Les poils derrière ma nuque se hérissent instinctivement. Son regard fixe et menaçant de gros félin, caché quelque part derrière ses yeux marron foncé me fait me sentir comme un rongeur piégé.

Je déteste ça. Mais pas autant que je le déteste lui.

Je sens, quelque part dans ma colonne vertébrale, les pom-pom girls arriver derrière moi.

Je plisse mes yeux en le regardant. « Suffisamment. Excuse-moi. »

« Oh, j'en doute. Brandy ? »

« Brandy ? », mais il ne me regarde pas, il regarde derrière moi. Je me crispe et me retourne brusquement, juste à temps pour recevoir une soupe à la tomate en pleine face. Elle est froide et semble avoir été laissée assez longtemps dans un thermos pour faire pousser son propre écosystème.

Je fais à nouveau tomber mon classeur en essuyant frénétiquement la substance gluante de mon visage avec des haut-le-cœur, alors que tout le monde autour de moi se moque de la pauvre fille fauchée couverte de leur merde classiste. Mon chemisier blanc est plaqué sur mes seins, exposant mon soutien-gorge basique à bas prix.

« Oh, qu'est-ce que c'est que ça ? Une disgrâce à Victoria Secret ? », toutes les pom-pom girls rient. Je ne vois pas qui l'a dit – non pas que ça m'intéresse – parce que je suis encore en train d'essayer de ne pas faire entrer la matière gluante pourrie dans mes yeux.

« Cette jupe a l'air d'avoir été fraîchement repassée », dit Maverick. « Ce serait dommage que, tu sais, il lui arrive quelque chose », ajoute-t-il d'un air suffisant.

Je me prépare à être à nouveau arrosée par le déjeuner dégueu de quelqu'un, mais rien ne se passe. Alors que j'essaie de reprendre mes esprits, la foule autour de moi commence à ricaner avec un nouvel enthousiasme.

Je les ignore du mieux possible, ramasse mon classeur, baisse la tête et

essaie désespérément de m'éloigner avec le peu de fierté qu'il me reste ce matin. Ils me bloquent le passage, m'empêchant de continuer. Jeanne est partie depuis longtemps – en tant que « connaissance » typique sur laquelle on peut difficilement se fier.

Je parviens à me glisser entre eux et me précipite vers l'entrée. Alors que ma course s'intensifie, je peux sentir l'arrière de mes cuisses se réchauffer et mes yeux commencer à pleurer. Je ne les laisserai pas me voir brisée. Ils n'auront pas ce plaisir. Pas aujourd'hui.

Comme si j'invoquais le démon en moi-même, un autre groupe de filles apparaît devant moi, me bloquant le passage. Les gloussements s'élèvent en de gros rires alors que j'essaie de passer devant ce groupe de minions.

« Hé, petit rat de bibliothèque », crie Maverick avec un sourire stupide au visage.

« Tu vas sûrement vouloir t'arrêter, tomber et rouler. »

L'odeur âcre de polyester brûlé parvient enfin à passer au-dessus de la puanteur de la soupe pourrie. Je regarde par-dessus mon épaule, paniquée, au moment où les flammes atteignent mes fesses. En criant, je fais tomber mon classeur pour la troisième fois de la matinée et cherche à tâtons les boutons de ma jupe. Je la retire juste à temps et trépigne comme un poulet submergé dans les flammes.

La cloche sonne alors que je me tiens debout, à la vue de tous, la chemise et les cheveux trempés jusqu'aux os, des sous-vêtements mangés par les mites. Les monstruosité sauvages se transforment tout à coup en de petits anges parfaits et courent en classe, s'envoyant des baisers en partant.

« Merde. »

Je récupère mon classeur en lambeaux et les restes abîmés de ma jupe. En tenant le classeur devant et la jupe derrière, j'essaie désespérément de me frayer un chemin vers une sorte de royaume de l'invisibilité en me précipitant dans les couloirs pour retourner à mon casier.

Je sens mon cœur se fendre en tenant ma tête et je me précipite vers le couloir en traînant des pieds. Il y a des abrutis partout qui me pointent du doigt.

Ils rient

Ils chuchotent.

Et personne n'essaie de m'aider. Non pas que je sois assez folle pour m'attendre à ce qu'ils le fassent –pourquoi le feraient-ils ? Je n'ai pas ma place ici, au milieu de ces garces riches au balai dans le cul, de ces snobs

surfaits et de ces sportifs sous stéroïdes aux égos gonflés.

Je n'ai pas ma place dans cette boîte de Pétri. *Je* suis la personne normale ici. *Ils* sont ceux qui sont brisés. Ça semble logique, puisque ce sont tous des connards. Je ricane à ma triste blague et continue de traîner des pieds jusqu'à ce que le couloir se vide complètement et que je sois laissée seule pour corriger ma « situation ».

« Putain de sportifs décérébrés », je me murmure à moi-même en tirant mon sac du casier.

C'est le deuxième uniforme qu'ils me détruisent, rien que cette année, et je ne peux vraiment pas me permettre de le remplacer. Je suis pratiquement sûre que ces connards avaient prévu leurs attaques.

Des violations répétées au code vestimentaire conduiront à des mesures disciplinaires de plus en plus sévères, ce qui finira sur mon dossier permanent et détruira toutes mes chances d'entrer un jour à Juilliard.

Je ne comprends pas pourquoi cela les dérange autant que je bénéficie d'une bourse. Mais je n'essaie pas de prétendre comprendre ce qui se passe à l'intérieur de leurs têtes perturbées.

La seule tenue de rechange qu'il me reste, c'est mon uniforme de travail.

Je retire les vêtements de mon sac à dos et les observe avant de courir dans les toilettes. Il fait déjà assez chaud. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de passer d'un cours à l'autre enveloppée de polyester lourd.

« C'est ça ou mes sous-vêtements, j'imagine », je me murmure à moi-même en retirant mon chemisier. Il a tellement séché qu'il colle à ma peau lorsque j'essaie de l'enlever.

La simple idée de me nettoyer semble être une cause perdue, mais je fais quand même de mon mieux. Je m'essuie et je me trempe avec des serviettes en papier et l'eau du robinet, mais il ne faut pas que je me fasse d'illusions. La putain de soupe s'est infiltrée dans le rembourrage de mon soutien-gorge et elle fait pratiquement pousser des tentacules sur ma peau.

Peu importe.

Je retire le soutien-gorge et le jette au-dessus du chemisier dans un sac en plastique. Je pense pendant une seconde à y aller sans soutien-gorge. Ils ne peuvent pas détruire ce qui n'existe pas, n'est-ce pas ? Je veux dire, c'est seulement la première heure et il ne me reste qu'un soutien-gorge propre. Quelqu'un pourrait évidemment s'en apercevoir, mais j'en doute. Je préférerais me faire critiquer pour ne pas porter de soutien-gorge que de marcher toute la journée puante et collante. Ou pire, perdre mon seul soutien-

gorge propre.

Le problème de la culotte n'est pas mieux. Un énorme trou noir est brûlé au centre, exposant une grande partie de ma fesse gauche. Je la prends et la jette sans ménagement sur le côté avec le reste des ordures du jour avant d'attraper la dernière culotte propre d'urgence qu'il me reste.

« Putain d'abrutis », je marmonne, essayant de ne pas perdre mon calme et de ne pas m'effondrer.

Je décide de tenter ma chance et de porter mon soutien-gorge en croisant les doigts pour que ce soit la dernière fois de la journée que je me retrouve mouillée.

Une fois que je suis à nouveau décente, je retourne à mon casier et vérifie le contenu de mon classeur. Rien d'important n'a été détruit, et grâce à une intervention divine, ma dissertation d'anglais a seulement un peu de rose sur les côtés. Ce n'est rien en comparaison à la dernière fois. Au moins, ils n'ont pas jeté ce devoir.

Connards.

Des bouteilles de bière, de la soupe rance et des fesses en feu. C'est clairement une manière de commencer la journée.

C'est donc ainsi qu'une élève star et chouchoute des profs finit par arriver en cours avec une demi-heure de retard et sans uniforme. Je ne compte ni m'excuser ni m'expliquer. À quoi cela servirait-il ? À la place, je me dirige vers Monsieur Anderson, lui tends ma dissertation tâchée et prends ma place habituelle.

Mes fesses ont à peine touché la chaise qu'ils commencent à ricaner. Je m'assieds, essayant de garder un visage normal, mais tous les snobs ont les yeux rivés sur moi.

Je me lève à nouveau, lentement... et le voilà. Cette sensation familière à l'arrière de mon pantalon. Qu'est-ce que je sens, cette fois ? Un mélange au goût typique de pastèque et de vomi.

Du chewing-gum. Bien évidemment. Et pourquoi pas ?

Je ne prends pas la peine de lever les yeux vers qui que ce soit, et ne dis rien. Je prends seulement un stylo et commence à séparer le tissu de la matière visqueuse.

« Comme je le disais. » Monsieur Anderson s'éclaircit la voix, éloignant l'attention de tous loin de moi et de mes difficultés imposées.

« Le devoir sur la pensée critique a donné des résultats épouvantables. Vos notes vont prendre un coup, mais je ne pourrais pas me regarder dans le

miroir si je vous envoyais tous dans le monde prêts et désireux de croire tout ce que vous entendez. Nous allons donc revoir l'unité que nous venons d'achever jusqu'à ce que vous soyez tous capables de faire la distinction entre le vrai et le faux. »

J'ai eu un A sur ce devoir, et je suis infiniment reconnaissante envers Monsieur Anderson pour ne pas parler de moi. Mes camarades n'ont certainement pas besoin d'une autre raison pour laquelle me haïr, non pas qu'ils en aient déjà une à l'heure actuelle.

Monsieur Anderson libère la classe avec cinq minutes d'avance, mais me demande de rester.

« Je t'ai dit qu'ils baisaient », dit un mec suffisamment fort pour que Monsieur Anderson et moi l'entendions.

Je l'ignore. Tout comme lui, mais je sens que son sang bouillonne autant que le mien.

« Je suis désolée d'avoir été en retard », dis-je avant qu'il ne puisse énoncer quoi que ce soit, « j'ai eu, hum, une sorte d'incident dans le couloir. »

« C'est ce que j'ai appris », dit Anderson d'un air grave. Il ôte ses lunettes et les nettoie, puis plisse les yeux avant de les replacer sur son visage. « Je m'apprêtais à demander s'ils avaient réellement abîmé votre uniforme, mais étant donné que ce n'est pas une école pour serveurs, j'en déduis que c'est le cas. »

« Oui, Monsieur », je soupire.

Il hoche la tête. « En avez-vous d'autres ? »

« Non, Monsieur », je marmonne.

Il soupire et passe une main dans ses cheveux noir cendré, puis sort un bon de sortie de son bureau. Il le remplit et me le tend.

« Voici votre excuse », me dit-il en hochant la tête, « vous n'enfreindrez pas le code vestimentaire aujourd'hui, mais vous devez aller parler au doyen après les cours. Il existe des moyens de soutien financier pour les choses comme les uniformes et les fournitures scolaires. »

« Je sais », je murmure, sentant un pincement dans ma poitrine.

Je le sais mieux que quiconque. J'ai dû y avoir recours tous les ans depuis mon inscription. « Merci, je m'en occuperai. »

Anderson est l'une de ces personnes qui parviennent toujours à sembler inquiètes, mais cette inquiétude semble se transformer et s'intensifier lorsqu'il rencontre mon regard.

« Essayez de ne pas les laisser vous atteindre, Beth. Vous êtes une étudiante très prometteuse. Tout ce non-sens sera derrière vous l'année prochaine. Il vous suffit de vous accrocher à l'heure actuelle. »

Je lui souris et le remercie, avant de me dépêcher pour rejoindre mon cours suivant au moment où la cloche sonne.

Je veux le croire, mais j'ai du mal à avoir le même niveau de confiance. Mes parents ont toujours fait tout ce qu'ils pouvaient pour me donner la meilleure éducation possible. J'ai des dons depuis ma naissance, et ils n'ont aucunement l'intention de les voir gâcher.

C'est une arme à double tranchant. D'un côté, j'ai reçu une éducation complète et riche, remplie de toutes les petites subtilités que les universités recherchent.

De l'autre, je n'ai jamais eu ma place nulle part. Les enfants me détestent parce que je suis différente, parce que je suis pauvre, parce que je suis plus intelligente qu'eux, parce que je suis silencieuse, parce que je parle, parce que je travaille, parce que je viens aux fêtes, parce que je ne viens pas aux fêtes.

Peu importe ce que je fais, je ne pourrai jamais gagner plus qu'une tolérance de principe de certains étudiants. Je dépense beaucoup d'énergie à me rappeler que certaines personnes ne s'épanouissent pas socialement avant l'université, et que c'est normal. Pourtant, ce fut un long cursus scolaire, et j'ai vraiment hâte qu'il se termine.

CHAPITRE DEUX



« ÉCOUTE, Maverick, tu dois le comprendre. Le match de championnat de l'État est ta meilleure chance ! Tu sais combien de mecs ont été recrutés en étant encore au lycée ? Si tu réussis ce match, il y en aura un de plus ! Je te le garantis. » La tête chauve et brillante du coach reflète la lumière fluorescente dans le bureau du doyen. C'est incroyable ce que vieillir peut faire à un homme. C'est beaucoup plus incroyable que tout ce que le coach est en train de dire, c'est certain.

Apparemment, le doyen Hamm a remarqué mon désintérêt. « Ça ne sert à rien de penser à ça », dit-il en caressant sa moustache brune. « Maverick ne va pas réussir le match de championnat. Il ne s'y intéresse pas assez pour y parvenir. »

« Je vous demande pardon ? J'ai investi corps et âme dans ce match, Monsieur. Sans parler de combien j'ai supporté mon équipe. Pourquoi aurais-je fait ça si ce n'était pas pour être recruté ? »

« Pourquoi ? Je ne sais pas, fils, peut-être pour convaincre d'anciens étudiants de vous acheter suffisamment d'alcool pour vous dénuder au milieu de la rue et vous nommer roi ? »

J'arbore un large sourire. Je ne me souviens absolument pas de cette nuit-là, mais les photos et vidéos qu'ont prises mes amis étaient vraiment épiques.

« Sans parler des bagarres. Surnommer un garçon de la campagne de traître odieux et déclarer la guerre au nom de l'Angleterre ? C'est comme si vous suppliez d'être expulsé. »

Je soupire et lève mes yeux au ciel face au mélodrame qui se déroule

devant moi. « Ils ne m'expulseront pas. Je suis blanc et j'ai de l'argent. C'est comme... une double protection ici, n'est-ce pas ? »

Le visage de Hamm se transforme en trois nuances de rouge. Mauvaise réponse, j'imagine. Dommage.

« Un visa expiré est un visa expiré dans n'importe quel lieu. » Il secoue sa tête d'un air désapprobateur.

« Ouais, mais vous êtes mon sponsor, vous vous souvenez ? », je hausse les épaules, prêt à terminer toute cette conversation. « Vous vouliez légèrement surclasser le lycée, n'est-ce pas ? Tout ce que vous avez à faire, c'est de déposer une demande pour une extension et vous porter garant pour moi, c'est tout. Les accusations ont déjà été abandonnées, c'est bien ça ? »

« C'est quoi ton problème ? »

Je veux en rajouter une couche, mais le sang montant et descendant sur mon visage me met en garde.

« Oui », dit doucement Hamm. « Pourquoi ont-ils abandonné leurs accusations ? Vous étiez clairement saoul et turbulent. » Il secoue sa tête avec une frustration apparente.

Je souris à cette question. Il ne fait qu'étayer mes propos. « Comme je le disais, je suis blanc et j'ai de l'argent. Il suffit de payer les bonnes personnes, et vous pouvez faire tout ce que vous souhaitez, sans en récolter les conséquences. »

« Tais-toi, Maverick », grogne désespérément le coach Willis.

Hamm semble être prêt à exploser. « Ce droit infondé est précisément la raison pour laquelle je me retire de votre sponsor, Maverick. Je vous ai donné de nombreuses opportunités pour vous reprendre en main, et vous avez, je ne sais comment, réussi à me cracher au visage à chaque fois. Vous êtes fini et j'en ai fini. »

« Oh, allez, doyen, vous n'êtes pas sérieux. Pensez à la réputation du lycée. Pensez à ce que ça représenterait pour le lycée d'avoir un athlète devenant professionnel juste après avoir été diplômé. Si mon visa expire avant cela, vous raterez l'occasion d'être en tête d'affiche dans tout le pays. Merde, vous pourriez augmenter de moitié vos frais de scolarité et maintenir une liste d'attente. Je rendrai cet endroit célèbre, Monsieur Hamm. »

Hamm lève un de ses sourcils épais et me lance un regard furieux.

Il ouvre sa bouche pour parler, mais le coach l'interrompt. « Il n'a pas tort, Paul », dit-il à contrecœur. L'un de ces hommes semble au moins avoir les yeux sur le palet. « Quelque chose de la sorte nous permettrait de rester

célèbres pour longtemps. »

Hamm caresse sa moustache pensivement pendant un long moment, puis secoue sa tête. « Je ne peux pas accepter », dit-il. « Le comportement de Maverick finira par se manifester au grand jour. Si ce n'est pas avant les sélections, ce sera le cas après. La réputation du lycée en pâtira, particulièrement si je suis son sponsor. Avez-vous pensé à ça ? Non. Je ne peux pas continuer avec lui. Il ne se préoccupe clairement pas des dommages qu'il cause ou des personnes qu'il entraîne avec lui, et je ne le laisserai pas me traîner dans les scandales. Je n'ai pas le choix, Steve. »

Je fais basculer ma chaise nerveusement. Ça prend des heures et j'ai des choses à faire, des gens à voir et la pagaille à semer.

Mais, même si je joue le mec blasé, je sais aussi bien que Hamm que s'il ne se porte pas garant pour moi, c'est comme si j'étais déjà parti.

« Eh bien, nous l'étoufferons », dit le coach Willis. « Nous paierons quelques personnes pour ne rien dire et faire comme si rien ne s'était passé. » Il se raccroche au moindre espoir. Mais je peux malgré tout sentir le peu de poids derrière ses mots.

« C'était aux informations, Steve. » Hamm secoue sa tête et une moue méchante s'installe sur ses lèvres. « Cul nul sur la voie publique et brandissant l'un de nos uniformes sur sa tête. Et ne pense pas que je n'ai pas entendu ce coup d'éclat ce matin dans le couloir. » Hamm se tourne vers moi et me menace avec son doigt osseux. « Vous terrorisez les étudiants. Les étudiants ont les réseaux sociaux. C'est peut-être nouveau pour vous, mais les vidéos restent sur internet *pour toujours*. Avez-vous une idée de ce que vous avez fait à votre réputation ? De ce que vous faites à la réputation de ce lycée ? »

Je soupire. « Nommez-moi un joueur de hockey célèbre qui est déjà tombé à cause d'un scandale. Un scandale de ce type. Il n'en existe aucun. Vous savez pourquoi ? Il faut que jeunesse se passe. Et les athlètes ont des passe-droits. »

« Ce n'est plus votre cas », dit Hamm, claquant son poignet contre les dossiers posés devant lui. « Je me retire désormais de votre sponsor. Je me débarrasse de vous. Votre visa expire à la fin du mois d'avril. Prenez vos dispositions. J'en ai fini ! »

« Paul, allez, c'est mon meilleur joueur... », plaide le coach.

« Je suis ouvert aux suggestions », dit Hamm, me jetant un regard en biais après quelques minutes de couvaision douloureuse.

« En voilà une : sponsorisez-moi ! », j'élève rarement ma voix – je n'en vois pas l'intérêt - mais je commence à m'énerver. Tout ce débat est ridicule. Hamm devient vraiment gonflant et j'en ai ras le bol.

Hamm claque ses doigts et se tourne vers moi dans une posture qui me rappelle mon père de façon assez gênante. Ça m'énerve encore plus, mais je me tais, croisant mes bras sur ma poitrine d'un air maussade et lui lançant un regard noir.

« Encore un éclat, Maverick. Encore un seul éclat, de n'importe quel type, et vous serez exclu », dit Hamm, sa voix basse et menaçante. « Si vous souhaitez prolonger votre visa, je vous conseille de trouver un autre moyen. »

Le coach ouvre sa bouche, puis la referme à nouveau.

« Vous avez une idée », je demande. « C'est quoi ? »

« Ce n'est rien, rien du tout », dit le coach Willis en secouant sa tête. « Une mauvaise idée. »

« J'ai besoin de mauvaises idées. » Les mots sont sortis de ma bouche avant que je puisse les en empêcher. « Donnez-moi quelque chose, coach. Le fou ici semble déterminé à me faire expulser, donc c'est quoi votre idée ? », je demande sans regarder le doyen Hamm.

Willis frotte sa main sur son visage et lance un regard d'excuse à Hamm. « Tu as dix-huit ans à présent, Maverick. Tu pourrais te marier. »

« Un mariage blanc ? C'est ça votre réponse ? », lui dis-je en le fixant, trop choqué pour même rire à cette mauvaise blague.

« Je t'ai dit que c'était une mauvaise idée. »

Mais mes pensées sont en ébullition. Si une fille pouvait m'épouser – même de façon temporaire – ce serait suffisant pour que je sois accepté dans l'équipe. Je n'aurais pas à retourner un jour chez moi, si tenté que je puisse encore appeler ce lieu mon chez-moi.

Hamm ricane. « Les filles de dix-huit ans ne sont pas tout à fait prêtes à tout pour se marier de nos jours, Steve. Il faudrait qu'il trouve quelqu'un dans les deux prochaines semaines, et avec la réputation qu'il s'est faite, je doute que même Brandy Pickering accepte.

« Elle n'a pas besoin de le vouloir », dis-je d'un air songeur, intéressé par l'idée.

Willis et Hamm me fixent avec deux visages horrifiés. Je souris, de nouveau confiant. « L'argent, vous vous souvenez ? Je n'ai qu'à payer une fille. »

Willis secoue sa tête. « Ce n'est pas bien, Maverick. Ces filles ont besoin

d'argent comme elles ont besoin d'un trou dans la tête, ce qui, au cas où tu aurais des idées bizarres, est tout sauf le cas », il dirige cette dernière phrase vers moi, me regardant droit dans les yeux.

Un silence crépitant dans la pièce repose dans la pièce un moment, jusqu'à ce que quelqu'un entre dans le bureau extérieur. Je regarde pour voir qui c'est. Lorsque je le fais, mon sourire revient, fendant presque mon visage en deux.

« Pas toutes », je glousse, en indiquant le bureau extérieur avec ma tête. « Regardez. »

Hamm et Willis regardent par la fenêtre pour découvrir une Beth débraillée et exténuée, portant un uniforme de serveuse.

CHAPITRE TROIS



JE SOURIS à la réceptionniste en entrant dans le bureau. Comme toujours, elle plisse son nez en me regardant.

« Je dois parler au doyen. Est-il présent ? », je parviens à demander.

« Il est en entretien, vous allez devoir patienter. » Sa voix a la même petite hausse que son nez et ça me tape sur les nerfs.

La porte du bureau de Hamm s'ouvre en grand avant que je puisse la remercier ou même m'asseoir, et il me sourit de façon plutôt étrange.

« Beth, entrez. Nous devons discuter. »

Je lance un regard satisfait à la réceptionniste, qui lève les yeux au ciel.

Je ne prête pas beaucoup d'importance à ce que les autres pensent de moi, tant que le doyen et les professeurs continuent d'assurer mes arrières. Ils représentent ma mesure de protection et je suis heureuse de pouvoir au moins compter sur eux pour faire attention à moi.

Je lui passe devant à grands pas, la tête haute et entre par la porte que le doyen Hamm tient patiemment ouverte pour moi. Au moment où je pénètre dans la pièce, mes jambes cessent de fonctionner et je me fige. Le coach de hockey est assis dans mon siège habituel et Maverick se tient à côté de lui, avachi dans une chaise et arborant un sourire encore plus bizarre que d'habitude.

« Asseyez-vous, asseyez-vous », Hamm m'indique le dernier siège inoccupé, entre le coach et Maverick.

Je m'assieds doucement en passant d'un visage à l'autre.

Je vois.

Maverick est donc venu ici en premier et leur a raconté l'incident dans le couloir. Il a dû réussir à le tourner comme si c'était entièrement ma faute. Le connard.

Je suis assise avec les mains pliées sur mes genoux, prête à me défendre contre les mensonges qu'il a, je suis sûre, racontés.

Hamm ouvre un des tiroirs de son bureau et en ressort un dossier à mon nom. Il le feuillète un moment puis en sort une feuille.

« Beth. Vous êtes ici grâce à une bourse d'études depuis trois ans, est-ce correct ? »

« Oui, Monsieur », j'acquiesce. Il le sait.

Il hoche la tête, puis regarde ce que je porte.

« Vous savez que les infractions au code vestimentaire se cumulent. Votre bourse d'études dépend de votre adhésion aux règles. »

Je lance un regard furieux à Maverick, puis colle un sourire sur mon visage pour Hamm. « Oui, Monsieur, je le sais. Je suis venue en cours en uniforme ce matin, mais Maverick et ses amis ont eu quelques incidents à mon égard qui ont fini par l'endommager. J'ai une excuse de Monsieur Anderson suite à mon atteinte au code vestimentaire, Monsieur. Je suis vraiment désolée. »

Hamm hoche la tête, pensif, puis se replace dans sa chaise. « Vous travaillez très dur, n'est-ce pas, Beth ? »

« Oui, Monsieur. Je travaille au moins trente heures par semaine en plus du lycée, parfois plus. » Qu'est-ce que la finalité de tout ça ? S'attendait-il à ce que je sois libre de dépenser mon salaire en achetant une série d'uniformes de rechange ?

« Donc cinquante mille dollars changeraient probablement votre vie. » Ce n'est pas une question, mais je ne sais pas vraiment ce que c'est censé être.

« Hum... bien évidemment, oui. Pourquoi ? »

Hamm échange un regard avec le coach et Maverick, puis s'éclaircit la voix.

« Nous y reviendrons. Si votre bourse d'études était tout à coup suspendue, pour une raison quelconque, à quel point votre vie serait-elle affectée ? »

Mon sang se glace instantanément dans mes veines, tandis que la panique serre ma poitrine. Il faut que je rassemble toute ma maîtrise de moi pour m'empêcher de crier que ça détruirait ma vie et tout ce pour quoi j'ai travaillé, ou plutôt trimé. À la place, je prends une profonde inspiration et

expire doucement, puis rencontre à mon tour son regard.

« Je devrais recommencer dans un autre lycée. Probablement un lycée public. La perte de ma bourse d'études ferait tache sur mon dossier et je ne serais pas en mesure d'entrer à Juilliard. »

Hamm hoche la tête. « Bien sûr. »

Ce n'était pas une question nécessaire et ce n'est aucunement une nouveauté pour lui. Nous en avons déjà parlé dans le passé. Je suis certaine qu'il n'a pas oublié, alors qu'est-ce que signifie tout cela ?

Le silence gênant semble s'éterniser, alors que Hamm se balance gentiment dans son siège, pensif et quelque peu repentant, et que Maverick ressemble à un putain de chat du Cheshire muet comme une carpe.

Je ne le supporte plus. « Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? Mes notes ne sont pas assez hautes ? Est-ce en lien avec mes heures de bénévolat ? Parce que je peux trouver du temps pour faire davantage de volontariat. Je devrais m'adapter légèrement, mais s'il le faut, je peux simp... »

Hamm lève sa main, me coupant au milieu de ma plaidoirie.

« Vos notes sont bonnes. Laissez-moi vous expliquer la situation, Beth. » Il soupire, la ride sur son front s'approfondissant. « Maverick et vous avez beaucoup à perdre. Vous êtes deux personnes très talentueuses avec beaucoup de potentiel, mais vous avez tous les deux besoin d'aide pour y arriver. Maverick risque d'être expulsé. Vous risquez de voir votre parcours universitaire ruiné. Vous avez à présent l'opportunité de vous aider l'un et l'autre. »

Je fronce les sourcils. Pour quelles putain de raisons voudrais-je un jour aider Maverick ?

« Je suis désolée, mais pour quelles raisons est-ce que je risque de voir mon parcours universitaire ruiné ? »

Maverick arbore un large sourire qui révèle ses dents anormalement blanches et parfaitement alignées. Je parie que sa bouche vaut plus que mon appartement.

Snob.

« Parce que tu es la seule qui puisse m'aider, et si tu ne le fais pas, tu perdras ta bourse d'études. Ce n'est pas évident ? »

Mes yeux s'écarrillent et je fixe Hamm, qui refuse de me regarder dans les yeux.

« Est-ce que c'est vrai ? » Ma voix sort comme un murmure, pressée à travers le filtre de la peur qui saisit mes deux poumons.

Le coach se penche en avant, s'essuyant le front.

« Écoute petite, c'est comme ça. Maverick aura besoin d'une carte verte s'il réussit le match du championnat. Il pourra être sélectionné, mais seulement s'il est là. S'il ne se tient pas à carreau, il sera malgré tout expulsé. Nous avons besoin que quelqu'un l'aide à rester... légal. Il doit être légal dans ce pays, et il ne doit pas avoir de problèmes avec les flics. »

« Vous me demandez d'être la baby-sitter de Maverick ? » dis-je avec un cri aigu, mon esprit abasourdi par toute cette folie.

« C'est qui le bébé ? Nous te disons simplement que tu peux m'épouser et garder ta bourse ainsi que cinquante mille dollars, ou perdre ta bourse et je perdrai mon visa », grogne Maverick.

Chantage. Tout ce souk ressemble, à mes yeux, énormément à du chantage, et ils semblent être tous dans le coup. Même le doyen Hamm.

J'imagine que la mesure de protection est finie.

« Je pourrais aussi te signaler, tu sais. » Il y a une once d'espoir dans ma voix que je peux entendre s'éteindre dans mes propres oreilles.

Hamm sourit tristement. « À qui ? »

« Le chantage est illégal », je réponds avec plus de conviction que ce que je n'en ressens réellement. Je sens la terre s'écouler sous moi, mais je vais m'en sortir. Je connais mes droits, putain !

Le coach semble prêt à me rouler dessus, mais Hamm lève sa main pour le faire taire. Je ne l'ai jamais aimé. Je ne perds donc rien.

Je lui fronce les sourcils, confuse. Il attrape un manuel sur son bureau et le lit haut et fort.

« Si un étudiant intente une action en justice contre l'école ou l'un de ses employés, toute bourse d'études, récompense, réussite ou mérite seront immédiatement perdus. Le texte continue, mais je pense que vous pouvez en extrapoler la réalité de toute cette situation. »

« Tu es donc foutue dans tous les cas », dit Maverick lâchement. « À moins que tu ne m'épouses, bien évidemment. Tu pourras alors tout garder, ainsi que, est-ce que je l'ai mentionné ? Cinquante. Mille. Dollars. »

Je sens des merles fous tirer frénétiquement sur ma gorge, essayant désespérément de s'échapper tandis que ma poitrine se referme sur moi.

J'ai, bien évidemment, besoin de l'argent, et je ne peux, de toute évidence, pas me permettre de perdre la bourse d'études, tout comme il est clair que je n'ai pas lu les foutus petits caractères sur les litiges, parce que, putain, je suis stupide ! Je n'ai jamais pensé que je pourrais devoir tenter

une action en justice contre le lycée.

Je lance un regard noir au sourire satisfait stupide de Maverick. Je ne peux pas croire qu'on puisse même penser à moi pour être la baby-sitter de ce connard de première division.

« Combien de temps dois-je rester mariée avec lui ? »

CHAPITRE QUATRE



PUTAIN, elle va le faire.

Ma mâchoire a envie de toucher le sol, mais je reste calme. Pas besoin qu'elle sache à quel point je suis en réalité choqué.

Le doyen hausse les épaules. « Simplement jusqu'à ce qu'il soit recruté, j'imagine. Il devrait pouvoir gérer sa propre immigration ensuite, à condition qu'il évite les ennuis. Dans tous les cas, il ne sera plus de mon ressort une fois diplômé, vous pourrez donc faire comme vous le souhaitez. »

Le coach lui lance un regard suppliant, mais le doyen l'ignore.

« Qu'est-ce que je suis censée dire à mes parents ? », demande Beth.

Ses parents ? Sérieusement ? Putain, elle est tellement exaspérante.

« En quoi est-ce que ça importe ? », je plisse mon nez. « Tu as dix-huit ans, n'est-ce pas ? Tu n'as pas besoin de leur demander la permission et ils ne peuvent absolument rien dire. »

Elle lève le sourcil froidement vers moi. « Ils peuvent dire beaucoup. Je ne sais pas dans quel type de ferme tu as grandi, mais certaines personnes respectent réellement leurs parents, merci beaucoup. »

Je ricane, et elle lève les yeux au ciel. Je commence déjà à regretter ma décision.

Je hausse les épaules. « Eh bien, apparemment, tu ne veux pas d'argent, je trouverai donc quelqu'un qui en a besoin. »

« Je n'ai pas dit ça », dit-elle, grognant à travers ses dents. « Je veux simplement savoir si l'un de vous a déjà pensé aussi loin. »

« C'est un coup de foudre », dit le coach, les yeux étincelants. « Vous leur

direz que vous sortez avec lui en secret depuis plusieurs années, vous ne vouliez pas leur dire parce qu'il est anglais... »

« Pardon ? Parce qu'être anglais est un crime, j'imagine ? »

Elle me lance un regard sinistre. « Réflexion faite, ils sauront directement pourquoi je n'ai pas voulu leur dire. J'espère simplement que mon père ne me reniera pas. » Elle soupire en boudant. « Quand me paieras-tu ? Qui me paiera ? »

Nous pouvons enfin commencer à discuter.

« Je le ferai », dis-je en hochant la tête. « Tu auras dix mille maintenant, quinze lorsque ce sera officiel et les vingt-cinq restants lorsque j'aurais été sélectionné. »

« Et si tu n'es pas sélectionné ? », demande-t-elle avec un sérieux ridicule.

Le coach et moi lui offrons tous les deux un regard sidéré, puis éclatons de rire. « Si je ne suis pas sélectionné ? Tu es sérieuse ? Est-ce que tu m'as déjà vu jouer ? »

« Je ne peux pas vraiment l'éviter par ici, n'est-ce pas ? »

« Tu sais donc que je suis suffisamment bon. Merde, je suis mieux que bon. Je suis le meilleur ici et dans le top cinq de cet état. Si je ne suis pas sélectionné... », je glousse sous mon souffle.

« Je sais que tu es suffisamment bon pour enrouler ces deux-là entre tes petits doigts crasseux, mais il ne semble pas en falloir beaucoup », riposte-t-elle.

Je ne peux même pas être énervé. Elle est trop drôle.

« Écoute la tortue, je suis aussi bon que les pros et même meilleur que certains. Je serai sélectionné à la seconde où les dénicheurs de talent me verront jouer. »

« Oui, oui, je suis sûre que toute ta vie est déjà planifiée. Je ne ferai pas ça sans contingence. Si tu n'es pas sélectionné, combien de temps suis-je censée rester mariée avec toi ? Combien de temps faudra-t-il avant que je récupère l'autre moitié de l'argent ? »

Je vois que le coach s'apprête à prendre ma défense, mais je lui fais signe de s'arrêter avec une main lâche. « Ne nous fâchons pas pour ça. Tu veux une contingence, c'est ça ? Alors en voilà une. Si je ne suis pas sélectionné directement à la sortie du lycée, alors je m'attendrai à ce que nous restions mariés à l'université ou jusqu'à ce que je sois sélectionné. Je te paierai cinquante mille dollars supplémentaires par an jusqu'à ce que je sois recruté. »

« Non. Ce ne sera pas nécessaire. Je ne t'épouse pas parce que je me soucie de toi. Je t'épouserai pour deux raisons et seulement deux. J'ai besoin d'argent et tu as besoin de ta carte verte. Ce que tu souhaites faire une fois que ces deux choses se seront produites ne m'intéresse absolument pas. Tu auras cette carte verte bien avant que nous ayons fini l'université et j'en aurais fini avec toi bien avant aussi. »

Putain, elle est agaçante.

« Je suis désolé, Beth. Tu as mal compris ton rôle », commence le coach. « Tu ne vas pas simplement l'aider à obtenir sa carte verte. Tu vas l'aider à ne pas s'attirer d'ennuis. À rester sobre. À aller aux entraînements. À réussir les épreuves de sélection. Comment est-ce que tu l'as présenté tout à l'heure ? Ah oui, du baby-sitting. »

Je lui lance un regard froid et dur. « Je ne suis pas un putain de bébé. »

Elle semble horrifiée pendant une seconde ou deux, mais je vois la faim dans ses yeux. Je savais qu'elle ne pourrait pas refuser l'argent. Le coach serre anxieusement ses mains, le doyen dessine une marque sur son bureau avec son doigt comme s'il préfèrerait être ailleurs, mais je me repositionne dans ma chaise et observe son visage. Elle va dire oui. Elle doit dire oui.

« Non. »

« Quoi ? », je rechigne, tandis que les yeux du coach ressortent. Le doyen lève lentement les yeux vers elle.

« Non. » Elle se redresse dans son siège et croise ses bras.

Incroyable.

« Tu sais qui je suis ? », je lui grogne dessus.

« Crois-moi, je sais *exactement* qui tu es. C'est pourquoi je n'accepte pas ce marché. Cinquante mille dollars pour gravir le mont Everest ou nager dans le Gange, c'est un bon marché. Cinquante mille dollars pour essayer, et je dis bien *essayer*, de te garder sur le droit chemin, c'est une arnaque. »

La garce vorace.

Le doyen glousse silencieusement et hoche la tête, attendant ma réponse.

« Soixante-dix, non... quatre-vingt mille dollars. »

« Écoute, sale petit con... »

« Tu veux peut-être qu'on aille jusqu'à cent mille ? » Elle me lance un regard noir, avec des yeux enragés et un visage froid en acier.

« Je vois des merdes se jeter à tes pieds tous les jours. Tu n'as pas besoin de moi, Maverick. Si tu ne veux pas payer ces frais, alors ne m'épouse pas. Tu ferais de moi une femme très heureuse. » Son visage est contracté de

dédain. « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne peux pas faire de chantage à ces filles ? Ah, donc tu as en réalité besoin de moi. Dommage. Si seulement tes portefeuilles étaient assez profonds pour couvrir le coût réel de devoir supporter le simple fait d'être ton épouse légitime. »

Elle crache la dernière ligne avec rancœur, comme si du lait tourné avait atterri dans sa bouche. Personne ne parle pendant quelques battements et je la fixe, la défiant de céder, mais elle est hors d'elle. Elle sait qu'elle a raison. Je sais qu'elle a raison. Nous le savons tous.

J'ai beau être le boute-en-train, je ne suis le mari de personne.

« Très bien », je grogne après que quelques instants de silence grinçant soient passés.

Elle hoche la tête. « Un mariage au palais de justice ? », demande-t-elle.

« Un mariage à la sauvette serait plus sûr », dit le doyen.

Elle hoche la tête. « Bien. Parce que comme ça, personne n'aura l'opportunité de m'en dissuader. »

Elle passe une main dans ses cheveux et, mes yeux, pour une raison que j'ignore, suivent ses doigts. Elle a en réalité de beaux cheveux, même si elle ne prend pas le temps d'en faire quoi que ce soit. Je pourrais insister pour que son hygiène s'améliore une fois que nous serons mariés, mais je n'ai pas l'intention de le rendre public de toute façon, je ne devrais donc pas m'en soucier.

« Bien. Quand veux-tu faire ça ? », demande-t-elle, me quittant de mes pensées embarrassantes.

« Aussi vite que possible. Aujourd'hui. »

Elle secoue sa tête. « Je ne peux pas, je travaille. »

« Non, tu ne travailles pas. Tu démissionnes. Tu n'en as pas besoin, tu te souviens ? »

Je vois son cerveau s'agiter.

« Vingt-cinq maintenant. Vingt-cinq lorsque ce sera officiel et le reste lorsque tu seras sélectionné, si tu es sélectionné directement après le lycée. Sinon, j'accepterai la contingence. »

« Bien. »

Elle soupire. « Verse l'argent sur mon compte en premier lieu, ensuite nous irons. »

« Excellent. C'est moi qui conduis. »

J'utilise mon téléphone pour transférer les fonds. Dès qu'elle confirme leur arrivée, nous nous mettons en chemin pour devenir mari et femme.

« Ne marche pas trop près de moi », lui dis-je alors que nous sortons du bureau. « Il n'y a pas lieu que tout le lycée soit au courant. »

Ça ruinerait indéniablement ma réputation. Elle est tristement célèbre pour être la chouchoute des profs, la pauvre garce mal fagotée, grincheuse, arrogante. J'aurais probablement pu choisir une meilleure partenaire pour cette comédie, mais honnêtement, je ne veux personne qui puisse vouloir en faire une réalité.

Beth est tout aussi gonflée de tout ça que moi, ce qui est parfait. Je ne peux pas la voir courir dans tous les sens pour essayer de me garder, et je veux encore moins la retenir plus longtemps que nécessaire. C'est suffisamment parfait pour masquer à quel point c'est gros.

Le lycée est pratiquement vide au moment où nous partons, ce qui aide significativement. Ma voiture de sport élégante argentée se tient à sa place à l'extérieur et brille au soleil. C'est ma fierté et ma joie... jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'en acheter une nouvelle.

Non pas que je me soucie de ce qu'elle pense de moi ou quoi que ce soit, mais en nous approchant, je jette un œil dans sa direction pour voir sa réaction.

Elle n'en a aucune. Il n'y a que ce même air renfrogné pincé et bien enraciné qu'elle semble arborer à chaque fois qu'elle me voit. J'appuie sur le bouton pour ouvrir les portes de façon verticale et me tourne à nouveau vers elle.

Elle lève un sourcil.

« Oh, allez », dis-je, exaspéré. « Tu dois bien admettre que c'est cool. »

Elle lève les yeux au ciel. « C'est pour moi un gaspillage de ressources. C'est quoi le problème, tu es trop faible pour ouvrir la porte par toi-même ? »

Je veux lui lancer un regard noir, mais je souris à la place. Je ne vais pas la laisser m'atteindre – et si elle le fait, elle ne le saura absolument pas. En me glissant derrière le volant, une pensée méchante me passe par la tête. J'ai vraiment l'intention d'obtenir une réaction de sa part, d'une façon ou d'une autre.

« Attache ta ceinture », je souris d'un air satisfait avec un clin d'œil coquin.

Elle me fixe mollement et indique la ceinture de sécurité.

« Oh, bien, tu es donc également un génie de la sécurité. » Je secoue la tête et attache ma propre ceinture.

Je peux déjà dire qu'elle fera de ma vie un enfer, je le sens, tout

simplement. Eh bien, on peut tous les deux jouer à ce jeu.

Alors que nous atteignons la route nationale, j'écrase l'accélérateur, me délectant de la sensation du cuir doux des sièges qui amortissent mon corps contre l'accélération du bolide.

Elle lève les yeux au ciel et secoue sa tête.

Vraiment ? C'est tout ?

Le compteur de vitesse grimpe davantage alors que les voitures autour de nous restent figées dans le temps.

Je vois ses doigts s'agripper plus fortement aux sièges même si elle essaie de garder son sérieux. « Tu vas te faire arrêter », me grogne-t-elle.

« Ce ne serait pas la première fois. » Je passe mon bras par-dessus et ouvre la boîte à gants, reversant une dizaine de contraventions sur ses genoux.

« Tu n'as jamais entendu ? » Être puni par une amende n'est qu'une façon élégante de dire légal pour ceux d'entre nous qui ont de bons comptes en banque », dis-je avec un sourire satisfait.

« Non. J'ai bien peur de n'avoir jamais entendu ça », dit-elle à travers ses dents serrées. « Je ne dois pas être assez riche. Tu n'as jamais entendu dire que l'arrière d'une semi-remorque pouvait détruire une voiture en deux ? », elle crie presque.

« Quoi ? »

« Attention ! », crie-t-elle.

Le camion est tapi dans une ligne apparemment immobile devant vous. Toutes les voies sont prises et je n'ai pas le temps de ralentir. La bande d'arrêt d'urgence va devoir faire l'affaire.

Je tire un peu trop fort sur le volant d'un coup sec vers la droite.

Le monde tourne autour de nous. Une tâche grise et verte parsemée de rouge et de noir terrifiant des voitures qui se rapprochent. Les klaxons beuglent. Le vert avale le gris avant que nous dégringolions, un non-sens vert bleu vert tout autour alors que le ciel et l'herbe se disputent notre gravité personnelle.

Nous nous posons sur nos roues avec un léger rebond. Le toit est un peu plus près qu'il ne l'était il y a un instant, mais il semble que je sois relativement entier.

« Houa ! Quel voyage ! Il faut recommencer. »

Beth tourne lentement sa tête pour me regarder. Ses iris verts brûlent comme du feu au milieu de son visage blanc comme du papier. Ses

articulations craquent lorsqu'elle libère ses poings serrés du siège en cuir.

« As-tu l'intention de m'injurier ou de m'étrangler ? Parce que je dois te dire que je ris au premier et bande au deuxième. »

Ses lèvres disparaissent en une ligne fine et froide et elle me tourne le dos, cherchant la poignée à l'intérieur de la porte. Je devrais peut-être lui dire de ne pas s'embêter, mais c'était marrant de voir son expression. De plus, je sais que le marché sera rompu à la seconde où elle sortira de la voiture, et j'ai besoin de l'adoucir avant ça.

« Tout va bien ? », je demande en rassemblant autant de sincérité que possible.

Je veux dire, elle va bien, de toute évidence puisque cette voiture a été conçue pour réaliser des courses. Elle peut résister à un choc ou deux, mais Beth semble d'humeur à être dramatique. Elle ne répond pas, continuant simplement à chercher une poignée de ses mains tremblantes.

« Je suis vraiment désolé pour ces conducteurs », j'ajoute après un moment.

Elle se retourne brusquement, ses yeux tellement grands ouverts et furieux que je peux clairement voir les cercles roses autour du blanc. « Quoi ?! »

« Eh bien, les camions sont censés rester sur la voie de droite, n'est-ce pas ?! S'ils avaient fait ce qu'ils étaient censés faire... »

« Non ! Ta gueule ! C'est *ta* faute ! »

Ma colonne se raidit et je heurte presque ma tête dans le toit affaissé. « Je te demande pardon ? »

« Tu l'as fait ! Si tu n'avais pas essayé de me faire peur avec ta course merdique et stupide, ça ne serait jamais arrivé ! Comment est-ce que s'ouvre cette porte, putain ?! »

« Non, attends une minute. Je n'ai jamais eu d'accident comme ça auparavant, et j'ai conduit ainsi des centaines de milliers de fois, voire plus. Ces putains de camion... »

« Ferme ta gueule au sujet de ces foutus camions et ouvre cette putain de porte. » Elle ne crie plus. Ce ton calme comme de la glace pilée est d'une certaine façon beaucoup plus effrayant, froid et si distant qu'elle pourrait tout aussi bien être un extraterrestre. Elle lève son menton d'un coup sec en direction de ma fenêtre.

Des lumières bleues et rouges. Oh, ça devrait être amusant.

« Souviens-toi du marché », je souris. « Plus tu me tiens à l'écart des

problèmes, plus tu auras d'argent. Ne dis rien et approuve tout ce que je dis. »

« Tu es fou ? Tu sais combien de personnes t'ont vu essayer de nous tuer ? »

« Oui, mais combien l'ont filmé ? Fais ce que je dis ou dis au revoir à l'argent. Et je te poursuivrai pour rupture de contrat pour l'argent que je t'ai déjà donné. Et tout ce que ta famille possède. »

Les policiers se dirigent en bas de la colline au moment où d'autres phares apparaissent.

Je maintiens son regard pour que ma menace passe de l'autre côté de cette barrière froide et obstinée qui se niche dans ses yeux.

« Tout », je répète. « Jusqu'à l'argenterie de ta grand-mère et tes peluches d'enfance. »

Des larmes remplissent ces globes verts brûlants, éteignant les flammes. Parfait. C'est exactement l'état dans lequel elle doit être.

Je change mon expression au moment où le premier officier frappe à la fenêtre.

Ça devrait être du gâteau.

À condition que ma fiancée puisse se tenir.

CHAPITRE CINQ



MA LANGUE EST ÉTOUFFÉE dans ma gorge à cause de la colère. Je ne peux pas m'empêcher de trembler, et mon cerveau est en ébullition. Une partie de moi rationnelle, distante et calme m'informe que je suis en état de choc. J'imagine que c'est également l'avis des secours, puisqu'après un méli-mélo d'activités que je ne semble pas pouvoir suivre, ils m'enveloppent dans une couverture chaude et m'asseyent à l'arrière d'une ambulance. Je peux entendre Maverick bafouiller au loin dans une fausse détresse, mais les mots ne s'enregistrent pas.

« Pouvez-vous me dire votre nom ? ». Le jeune secouriste à côté de moi serre ma main.

« Beth », dis-je.

« Beth, pouvez-vous me dire la date d'aujourd'hui ? »

« Le 28 octobre. »

« Bien. Vos constantes vitales semblent également bonnes et je ne pense pas que vous ayez de commotion cérébrale. Nous pouvons vous emmener à l'hôpital pour vous faire un check-up complet... »

« Non, non, ça ira. » Mon Dieu, sacrée façon de gaspiller dix mille dollars d'un seul coup.

« Vous êtes sûre ? » Il jette un œil sur l'épave en bas de la colline peu profonde, puis me regarde à nouveau. « Honnêtement, c'est un miracle que vous ayez tous les deux survécu. »

Je peux dire que je vais devoir le prouver. Je force un sourire et hausse la couverture sur mes épaules. Je ne suis pas encore stable, mais je vais devoir

faire semblant de l'être. Je saute au sol, atterrissant à peine, et hoche fermement la tête, malgré ma gêne. « Je suis sûre. »

Il hausse les épaules. « Très bien. Je pense que la police a quelques questions à vous poser. »

Un bourdonnement blanc résonne dans mon crâne et menace de prendre le dessus. Je ne sais pas ce que Maverick leur a raconté. Comment suis-je censée confirmer une histoire que je ne connais pas ?

Tout se finira et je serai – eh bien, dans la même position que ce matin. Rien n'empirera. Même s'il essaie de nous poursuivre en justice pour tout ce que nous avons, ça ne fera pas beaucoup de dégâts. Quelques pots à crème antiques et une console de jeux vidéo obsolète sont tout ce que nous avons réellement à offrir, de toute façon.

Un officier s'approche de l'ambulance. Il y a un peu de poussière dans sa moustache touffue et pour une raison que j'ignore, je suis fixée dessus. Elle remue lorsqu'il parle, et j'ai l'envie folle de rire, mais je l'étouffe. Je vois Maverick me regarder à distance, essayant de m'envoyer des messages avec ses yeux.

Je ne suis pas médium, abruti.

« Vous êtes Beth ? », demande l'officier.

« Oui. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Déni plausible. Ça devrait le faire.

« Je ne sais pas vraiment », dis-je. « Je regardais mon téléphone alors que Maverick conduisait. Puis il a crié – je ne me rappelle pas s'il a dit quelque chose ou simplement crié – l'instant d'après nous dérapions et nous roulions jusqu'en bas de la colline. »

« À quelle vitesse roulait-il ? »

À la vitesse de la lumière ou à peu près. Je secoue ma tête d'un air désolé. « Je ne sais pas vraiment. Ça ne me semblait pas très rapide, mais je ne prêtais pas réellement attention. »

L'officier place ses mains sur ses hanches, juste au-dessus de son pistolet bien en évidence. Je me concentre sur ça plutôt que sur la moustache remuante et mon envie de rire disparaît. Est-ce que mentir à un officier est illégal ? Je ne me souviens pas.

« Nous avons un témoin qui dit qu'il roulait à plus de cent soixante, mais j'ai du mal à le croire. N'importe quel type d'accident à cent soixante kilomètres-heure vous aurait tous les deux écrasés. Savez-vous qu'il a été

verbalisé pour conduite dangereuse ? »

Les contraventions sont partout dans la voiture. Il sait que je sais. Tout compte fait, je pense que mentir est illégal. Ce n'est pas un risque que je souhaite prendre. Maverick ne vaut pas le coup de passer une seconde en prison.

« Il me l'a dit juste avant l'accident. Enfin, pas précisément à propos de conduite dangereuse, mais il m'a montrée certaines contraventions qui lui ont été données. Je ne suis jamais montée avec lui auparavant et je ne savais pas. »

L'officier hoche la tête et détend sa posture. « C'est votre petit-ami ? »

Merde, je regrette de ne pas avoir écouté les pleurnicheries de Maverick. A-t-il été assez intelligent pour mettre ses mensonges en ordre ?

« Fiancé », dis-je pour essayer. « Nous allions acheter ma bague quand tout ça est arrivé. »

Il fronce les sourcils. « Un peu jeunes pour vous marier, non ? »

Je hausse les épaules. « Nous sommes amoureux. Pourquoi attendre lorsque vous le savez ? » Les mots ont un goût acide dans ma bouche et je transforme ma gêne en un visage froissé de quelqu'un qui a presque tout perdu. Le visage de l'officier s'adoucit et il pose une main sur mon épaule.

« Je comprends », dit-il. « Ma femme et moi étions également des amoureux de lycée. Simplement, soyez prudente, d'accord ? »

Je hoche la tête. « Je le serai. Merci. »

Il marche à nouveau vers Maverick et lui serre la main. L'ambulance reçoit un nouvel appel et s'éclipse dans l'après-midi brumeux. Les flics concluent ce qu'ils étaient en train de faire et se dispersent dans des directions opposées. La dépanneuse semble être là depuis une éternité, mais finalement, les ruines de machinerie coûteuse finissent par être attachées fermement derrière.

« Vous avez besoin que je vous dépose quelque part les enfants ? », demande le chauffeur.

« Oui, s'il vous plaît », répond Maverick. « Pouvez-vous nous déposer à mon appartement ? »

Je suis persuadée qu'il s'évertue à utiliser l'argot britannique dans le seul but de paraître snob. Je lève les yeux au ciel et grimpe dans le camion à côté de lui. Ce n'est que lorsque nous sommes sur la route qu'il me vient à l'esprit que je n'ai aucune idée d'où se trouve son appartement et je n'ai absolument pas l'intention d'y passer du temps. Mais je ne dis rien. Le chauffeur nous

dépose à l'adresse que Maverick lui a donnée et qui s'avère être un immeuble énorme et étincelant au cœur du centre-ville.

« Prenez soin de vous », dit le chauffeur, nous faisant signe de la main en s'éloignant.

Maverick regarde sa voiture démolie partir et soupire. « Eh bien, en voilà une nouvelle de partie. Allez. » Il se tourne pour entrer.

« Je vais simplement prendre le bus pour rentrer chez moi », dis-je.

« Tu ne veux pas voir où tu vas vivre ? »

Mon cœur s'arrête une seconde. « Attends. Quoi ? »

Il souffle, agacé. « Les services de l'immigration ne prendront pas notre mariage au sérieux si les époux ne vivent pas sous le même toit, n'est-ce pas ? Ou dorment dans le même lit ? »

Mes yeux s'écarquillent. « Attends. Personne n'a jamais dit quoi que ce soit sur le fait que je doive coucher avec toi. »

Il fait une tête qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences sur mon estime de moi si je ne me foutais pas complètement de ce qu'il pense de moi. « Pas coucher ensemble, dormir ensemble. Simplement utiliser le même matelas sur lequel être inconscients. »

« Ce n'est pas mieux. Et ce n'est pas non plus nécessaire. »

Il me donne un regard plat et irrité. Je lève mes mains en capitulant. « Bien, bien. Emmène-moi à l'étage. »

« J'aime mieux ça. »

« Tu peux garder tes pensées condescendantes pour toi, tu sais. »

« Et toi tu pourrais entretenir tes cheveux, non ? »

Je lui lance un regard noir et passe une main dans mes cheveux de façon inconsciente. « Qu'est-ce qui ne va pas avec mes cheveux ? »

Il les examine et agite sa main. « Ils sont plan-plan. Juste bruns. Il ne t'arrive jamais de les boucler ? Ou même de les couper, Bon Dieu. Tu essaies de battre un record ? »

« Et si c'était le cas ? »

« Ça ne l'est pas. Tu ne te soucies simplement pas de ton apparence. »

Ça me blesse, curieusement, et je lui lance un regard houleux au moment où nous entrons dans l'ascenseur.

« Pardon ? Je suis très fière de mes cheveux, merci beaucoup. Il m'a fallu des années pour qu'ils soient de cette longueur, j'aime la couleur et les boucler ne ferait que les abîmer. Et toi, alors ? Qui t'a dit que mettre du gel sur les pointes était encore tendance ? »

Il fait un grand sourire. « Je ne me souviens pas. »

« Parce que c'était il y a bien trop longtemps ou parce que tu étais bourré ? »

Il me fait un clin d'œil, mais ne répond pas. L'ascenseur sonne et les portes s'ouvrent. « Nous y voilà », me dit-il. « La suite avec terrasse. »

Je lève les yeux au ciel en passant la porte, déterminée à ne pas me laisser impressionner. Après tout, il n'a rien mérité de tout ça. Je suis presque soulagée de mettre les pieds dans un salon légèrement plus petit que le mien.

« C'est assez agréable », dis-je, jetant un œil au canapé banal contre l'un des murs. Il se tient à côté d'un placard à chaussures qui contient moins de paires que ce que j'imaginais. J'imagine que la télévision est dans l'un des placards en face du canapé. Il ressemble davantage aux appartements que j'ai cherchés pour moi que ce que j'avais envisagé.

Maverick fronce les sourcils. « Hum... c'est juste le vestibule. »

Il me faut peut-être une seconde pour me demander si ce mot signifie quelque chose d'autre à Londres que ce n'est le cas ici, avant qu'il fasse glisser deux portes coulissantes pour révéler un salon à étages ensoleillé et rempli de meubles en cuir et de cristaux dorés. Une cheminée massive se tient au centre de la pièce, brûlant malgré le fait qu'il ne fasse pas froid dehors. J'avale avec difficulté.

Le petit salon en contrebas est à lui seul plus grand que tout mon appartement. Ma chambre pourrait tenir dans la cheminée et être envoyée en enfer. Les fenêtres qui s'étendent du sol au plafond offrent une vue spectaculaire surplombant la ville et donnant simultanément une vue parfaite de mon quartier crasseux à quelques pâtés de maisons. Je flâne sans but, émerveillée en passant par un bar rempli de bouteilles, et une chaîne hi-fi qui a dû coûter plus cher qu'une année de scolarité.

« Ça fera l'affaire pour le moment », dit-il avec un haussement d'épaules blasé.

« Oh, bien sûr. Il manque les gardes en uniforme et les hectares de pelouse. »

Il fronce les sourcils et semble tellement perplexe que j'aurais été désolé pour lui s'il n'était pas un tel con.

« Tu as l'air de ne pas aimer. »

« C'est excessif. En quoi un jeune de dix-huit ans a besoin d'un appartement-terrasse, de toute façon ? »

« Eh bien, j'ai besoin d'un toit au-dessus de ma tête. Pourquoi es-tu

énervée ? »

Je fais des gestes dans tous les sens. « Regarde ça ! Ça ne m'étonne pas que tu t'attires des ennuis. Comment est-ce que tu parviens à garder ce lieu propre ? » Je regrette les mots au moment où ils sortent de ma bouche parce que je connais déjà la réponse.

Son froncement de sourcils perplexe s'approfondit. « Tu veux dire, dans l'entre-deux ? Je ne m'embête pas avec ça. »

Je soupire. « Dans quel entre-deux ? »

« Eh bien, tu sais, lorsque les femmes de ménage ne viennent pas. »

« Lorsque les femmes de ménage ne viennent pas... », je répète en secouant ma tête.

« Je suis ravie que tu me le fasses remarquer », dit-il. « Je les avais presque oubliées. Les services de l'immigration voudront discuter de ma relation avec les aides, tu devras donc laisser de faux indices partout. »

« Tu me demandes de mettre le bazar chez toi pour prouver que je vis ici. »

« Bien évidemment. Comment le prouverais-tu autrement ? »

« Oh, je ne sais pas, en me présentant au personnel, peut-être ? »

Il fronce les sourcils. « Et pourquoi ferais-tu ça ? »

Je me frotte les tempes. C'est comme de parler à un extraterrestre. « D'accord, montre-moi le reste de l'appartement. »

La cuisine est massive, impeccable et remplie de cochonneries.

Il y a trois salles de bain. Trois. Pour un *seul* mec !

La suite parentale est énorme avec un lit à baldaquin king size recouvert de dessins d'animaux s'affrontant. Il y a une bibliothèque pleine de livres que je suis sûre qu'il n'a jamais vraiment lus, deux chambres d'amis, une salle de jeu et une salle de musique remplie de matériel d'entraînement. Son style labyrinthique indique que cet étage a initialement été conçu pour abriter au moins six appartements, mais il a été changé à un moment pour faire office de penthouse ridicule.

« Voici la meilleure partie », dit Maverick en entrant à nouveau d'un pas rapide dans le salon alors que je me tiens derrière lui, essayant de contrôler mon expression.

Il s'arrête devant une énorme porte coulissante vitrée que j'ai curieusement manquée la première fois et sort dans un patio. Enfin, je suppose sur c'est un patio – il occupe tout le coin de l'immeuble et dispose de sa propre piscine.

Des arbustes et des arbres en pot sont disposés au hasard, comme s'ils étaient censés encercler le haut mur, mais qu'ils avaient été déplacés à maintes reprises de façon maladroite et inconsiderée.

« Enfin chez soi », dit-il, tirant sur l'arrière de son col et retirant son tee-shirt, révélant ainsi son corps dur et musclé et ce tatouage qui excitait tant Jeanne. Je dois admettre que l'œuvre d'art est très réussie. Les toiles auraient fait baver d'admiration si elles n'étaient pas attachées à un putain de troll.

« Qu'est-ce que tu fais ? », je lui demande.

Il ne répond pas et commence à défaire sa ceinture à la place. Je me retourne, gênée, et regarde les fleurs de l'arbuste. Un instant après, je suis trempée de la tête au pied par une vague d'eau jaillissant de la piscine. Haletant de choc et en colère, je me retourne et lance un regard furieux vers la piscine. Il remonte à la surface et me sourit, satisfait.

« Une bombe », glousse-t-il, « oh, j'étais censé le dire d'abord ? »

« Tu es un connard. Mes vêtements sont trempés, qu'est-ce que je suis censée faire ? »

Il hausse les épaules. « Enlève-les et viens te baigner. Elle est chauffée, tu sais. »

L'eau qui m'a éclaboussée ne semblait pas vraiment chaude, mais c'est probablement dû au fait que je suis déjà gelée du fait de me tenir ici. Je jurerais qu'il ne faisait pas si froid lorsque nous sommes entrés. « Nous sommes en octobre », dis-je en secouant ma tête.

« Elle est chauffée », répète-t-il doucement. « Allez. Tu n'as pas peur que je voie à nouveau cet ensemble de lingerie, non ? Ça ne me peut pas me choquer une deuxième fois. »

Je sens mon visage commencer à chauffer. Je veux me précipiter à l'intérieur, mais je sens qu'il vient de me défier, d'une certaine façon, et je ne suis pas du genre à reculer devant un défi. Jamais. J'arrache mon tee-shirt et le jette au-dessus de ses vêtements.

« Hey ! Maintenant mes affaires vont être mouillées ! »

« Bien. Ça veut dire que nous sommes quittes. » J'hésite à défaire mon pantalon, mais mon égo est déjà dans cette piscine, gonflant sa poitrine. Je suis bien trop enfoncée pour reculer à présent.

Je lance mes chaussures et enlève mon pantalon, puis je rejoins les marches à l'extrémité peu profonde.

« Oh, allez, tu es vieille ou une poule mouillée ? Saute ! »

Je lui lance un regard noir et rejoins l'autre côté de la piscine. Il

commence à me taper sur les nerfs. Je le laisse me taper sur les nerfs. Je le sais, mais je m'en fous. Je saute.

CHAPITRE SIX



JE PENSE qu'il est important de mentionner que je ne suis pas réellement un connard meurtrier. Enfin, un connard peut-être, mais certainement pas meurtrier. Je m'attends pleinement à ce que cette fille folle saute dans la piscine glacée et m'insulte de long en large. Bien que la piscine puisse être chauffée – et qu'elle le soit de temps en temps – elle ne l'est pas aujourd'hui puisque je me sou mets à des entraînements d'endurance intenses.

Ainsi, lorsque je vois qu'elle est pleinement préparée à plonger, je me recule et observe, le sourire aux lèvres.

Elle me lance un regard noir.

Elle saute.

Elle m'éclabousse, bien que sa bombe ne soit pas aussi impressionnante que la mienne.

Puis – rien.

Elle me fait une farce, n'est-ce pas ? C'est ça. Elle essaie de se venger pour tout à l'heure.

Bien tenté, Beth. Mais ça ne va pas marcher.

Je patauge et continue de regarder, mais trois secondes passent, puis six, et elle n'a toujours pas refait surface. Tout ce que je peux voir d'elle, c'est un nuage foncé de cheveux flottant près du fond de la piscine.

« Oh, putain. »

Mon corps commence à réagir à la température, se raidit et les bouts de mes doigts et d'orteils s'anesthésient, mais je plonge quand même. Même si je sais que je ne serai pas capable de me sortir d'un corps mort dans ma

piscine, même en corrompant. De plus, elle ne le mérite vraiment pas.

Elle est en réalité plutôt sympa dans l'ensemble. Mon plexus solaire se contracte au moment où je l'atteins, et je me plie en deux, effleurant à peine son coude avec mes doigts.

Mets de la puissance, mec. Mets plus de puissance !

Je me pousse sous elle et fais une pause à la surface. La piscine n'est pas très profonde, seulement deux mètres au maximum, mais ça me semble être un kilomètre au moins. Je m'efforce pour atteindre le bord de la piscine, la traînant avec moi. Au moment où son visage touche la surface, elle inspire dans une sorte de cri inversé.

« Bon, bon, pas besoin d'être hystérique », dis-je entre mes dents claquantes. Je la fais sortir sur le patio et m'arrête derrière elle, l'impression d'être vieux et cassé.

Le soleil brille étonnamment, alors qu'un vent frais me traverse. Beth est roulée en boule, frissonnante, tousse et pleure. Un sentiment que je n'aime pas beaucoup. Je n'ai que très peu d'expérience de sensations de tortillement dans mes tripes.

« Eh bien, lève-toi », dis-je, irrité. « Tu veux une excuse ? Je suis désolé que tu sois tombée dedans, ça te va ? »

Le choc sur son visage est aussi palpable qu'une claque. Je détourne mon regard.

« Tu es un monstre. » Sa voix tremble, mais je ne sais pas si c'est à cause du froid ou de la colère.

« Un monstre te ferait rentrer chez toi comme ça », je lance. « Rentre à l'intérieur. Je vais augmenter le feu. »

« Pour me cuisiner ? »

Je la fusille du regard. Elle secoue sa tête et se lève, encore tremblante de la tête aux pieds. Ses sous-vêtements bas de gamme sont devenus translucides et collent à ses tétons durcis et fins. Elle est étonnamment facile à regarder. Si j'avais eu plus chaud ou si j'étais d'une meilleure humeur, j'aurais probablement regardé un peu plus attentivement. Elle me remarque malgré tout la fixer et devient toute rouge avant de tourner sur ses talons et de se précipiter vers la porte.

« Tu viens ? »

« Tout de suite, très chère », dis-je de façon sarcastique.

Elle ne prend pas la peine de répondre. Je la suis, appréciant la façon dont ses fesses parfaitement rondes rebondissent. Je ne les avais jamais

remarquées auparavant, pourquoi l'aurais-je fait ? Elle n'a jamais cherché à les montrer. Même à présent, presque nue, elle ne fait rien pour accentuer ses atouts. Ça m'irrite. Elle ne se soucie pas de savoir si je suis intéressé ?

J'appuie sur l'interrupteur de la cheminée en passant devant. Elle se tient au milieu de la pièce, dégoulinante et tremblante.

« Je vais te chercher une serviette », je marmonne en levant mes yeux en ciel. « Enlève ce que tu portes et mets-les dans la salle de bain. »

« Je ne me mets pas nue devant toi. »

« Réveille-toi, chérie. Tu l'es déjà. »

Elle rougit et baisse ses yeux sur elle, puis croise les bras sur ses seins.

Domage.

Je hausse les épaules et pars chercher les serviettes. Je laisse mes vêtements mouillés dans la salle de bain et entoure une serviette autour de ma taille. Si elle peut allumer nonchalamment, alors moi aussi. Je laisse glisser la serviette un peu plus bas sur mes hanches, suffisamment bas pour faire entrer des images irrésistibles dans sa tête. Elle a dit qu'elle en était pour l'argent. Il est temps de tester cette théorie.

Elle n'est pas dans le salon que je reviens.

« Beth ? »

Pas de réponse.

« Allez », je ris. « Tu ne penses quand même pas que je vais croire que tu es partie en sous-vêtements, non ? »

« Dans la salle de bain », me lance-t-elle.

Je suis sa voix et frappe à la porte. « J'ai ta serviette. »

« Il y a des serviettes à l'intérieur. »

« La mienne est mieux. » Je ris dans ma barbe. « Ce qui est à moi est toujours mieux. »

Elle soupire brutalement. Je fais un grand sourire. Je l'énerve. Je le sens.

« Vas-tu passer le reste de la journée à l'intérieur ? C'est bien plus confortable ici. »

« C'est dangereux là-bas », dit-elle en tremblant.

Ah, donc je l'énerve. Je suis sûre qu'elle a peur de ne pas être capable de me résister.

Je n'ai pas encore rencontré de femme pouvant me résister une fois que j'ai décidé de l'avoir. Bien évidemment, je n'ai absolument pas l'intention de séduire Beth ; elle est suffisamment belle, mais elle ne me mérite pas. Pas avec cette attitude. Ou cette éducation – la pauvreté n'est pas bien vue. Mais

elle est vraiment exaspérante et j'ai l'intention de lui rendre la pareille.

« Je serai gentil », dis-je, remplissant mon ton de toutes sortes de suggestions torrides pour faire bouillir son sang et mouiller sa serviette.

Elle est silencieuse un moment avant que la porte ne s'ouvre.

Excellent. Elle est impatiente de mettre ses mains sur moi. Je lui souris, mais mon sourire faiblit au moment où je vois son visage. Elle n'a pas l'air pudique, timide, ni même légèrement aguicheuse.

Elle n'a absolument pas l'air excitée. Ses yeux scintillent, ses dents brillent en grimace et son corps tendu est enveloppé dans une couche de tissu-éponge. Elle a réussi à transformer une pile de serviettes en une armure impénétrable, cachant efficacement ses formes et ses cheveux, ne laissant rien d'autre qu'un visage furieux gratuit pour les yeux.

« Sale porc ! », crie-t-elle.

« Euh... pardon ? »

« Tu m'as presque tuée ! Deux fois ! Tu m'as presque défigurée ! J'ai à peine survécu un jour dans la peau de ta fiancée, et nous ne l'étions même pas encore pour l'ensemble ! Aucune somme d'argent ne vaut ça. » Elle claque à nouveau la porte, suffisamment fort pour faire vibrer les tableaux aux murs.

« Oh, arrête, tu es ridicule ».

« Va te faire foutre ! », ses mots passent par la porte comme des ours sauvages.

Hum. C'est un casse-tête. Toutes mes pensées de séduction sont sorties de ma tête. Apparemment, ce n'est pas le moment. Il est temps de limiter les dégâts.

« Écoute, je suis désolé. Mais tu as passé le test ! »

Le silence s'étend un long moment.

« Quel test ? »

Je souris. J'ai oublié qu'elle était intellectuelle. Attirer son sens de l'aventure ou de féminité n'était pas le bon moyen – je dois attirer son sens du dépassement de soi.

« Le test, c'était de voir si tu pouvais réellement tenir le coup jusqu'au bout », dis-je avec désinvolture.

« Tu as réussi haut la main. Des notes parfaites à tous niveaux. Tu peux continuer et je pourrai continuer de faire ce que je veux, tu fourniras les alibis et les visages honnêtes, et nous nous en sortirons tous les deux gagnants. »

Je m'appuie contre le mur, satisfait de ma réussite inévitable. Mais elle

commence à rire. Pas d'un rire joyeux, qui aurait été compréhensible, mais un grand rire, aigu, plutôt moqueur. Je fronce les sourcils.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? »

Elle ouvre à nouveau la porte, essuyant ses yeux de façon théâtrale.

« Tu penses que je suis ici pour te fournir un alibi ? » Les coins de ses lèvres se sont transformés pour donner un air de dégoût.

Elle m'a pris au dépourvu et je n'aime pas ça.

Elle secoue sa tête, riant encore. « Il m'a dit que tu ferais ça. »

« Qui a dit ? Faire quoi ? Arrête de jouer avec moi. » Je grogne, de plus en plus agacé par la façon dont les choses tournent.

« Le doyen Hamm », dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine bien enveloppée. « Il a dit que tu essaierais de m'utiliser comme une distraction. Il a dit que tu essaierais de me recruter comme l'un de tes petits larbins. Bien fait pour toi, mon gars. Je ne me suis jamais fait avoir par la pression de mes camarades, pas même une fois. Alors ferme ta gueule et donne-moi tes vêtements de rechange, je rentre chez moi. »

Je fronce les sourcils. « Quand a-t-il dit ça ? J'étais avec toi dans le bureau tout du long. »

« Il m'a envoyé un message », dit-elle nonchalamment, « et m'a donné beaucoup plus d'informations à ton sujet. Tu as épuisé ce pauvre homme, n'est-ce pas ? »

Une sonnette d'alarme se déclenche dans ma tête et je l'attrape par les épaules. « Où est ton téléphone ? »

« Lâche-moi ! C'est quoi ton problème ? »

« Ton téléphone, putain, où est-il ? »

Elle se défait de moi et tourne la serviette sur son épaule, la faisant ainsi tomber ridiculement en biais. Elle lève les yeux au ciel en prenant une pose hautaine. Je veux la secouer.

Je veux tellement la secouer, putain.

« Il est dehors avec le reste de mes affaires. En quoi ça t'importe ? »

« Trace écrite, sale idiot ! »

Je cours vers la porte, en panique comme si quelqu'un avait pu escalader l'immeuble simplement dans le but de mettre la main sur cette information compromettante. Je prends son paquet d'affaires mouillées et fouille dedans en rentrant à l'intérieur de la maison. Où est-ce qu'une fille de ce genre garderait son téléphone ? Je mets de côté quelques notes et des dollars chiffonnés puis ressors ma main. Son portefeuille est bien muni par une

couche militante de tampons fermés. Dégueu.

« Donne-moi ça ! », elle attrape son sac à dos et son portefeuille de mes mains au moment où j'entre dans l'appartement, laissant son uniforme de travail tomber dans un triste tas humide sur le tapis. Je l'écarte.

« Montre-moi les messages. »

« Pourquoi le devrais-je ? » Elle sort son téléphone d'une poche extérieure et vérifie si je suis parvenu à le débloquent.

« Parce que si vous avez parlé du marché, nous serons tous arrêtés au moment où nous appliquerons ce permis de mariage. »

« Je pensais qu'être arrêté ne te dérangeait pas ? »

Je veux effacer cet air suffisant de son visage. « Si, si ça met en jeu mon expulsion, sale garce. Montre-moi le putain de message ! »

Je perds le contrôle de mon ton, et je vois dans son expression qu'elle en est curieusement satisfaite. Je n'aime pas ce regard étrange dans ses yeux. Ça ne la regarde absolument pas, tout comme ma vie en général.

Hormis les parties qui la regardent explicitement, bien évidemment. J'aurais aimé qu'on puisse faire contractuellement un bref compte rendu de celles-ci, mais il en était hors de question.

« Bien, bien, t'excite pas. » Elle pose son sac par terre et déverrouille son téléphone avant qu'un regard inquiet profond s'installe sur ses sourcils.

« Oh mon Dieu. »

« Quoi ? C'est l'immigration ? Hamm ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » J'attrape son téléphone, mais elle me le reprend brusquement.

« Je jure devant Dieu, Maverick, si tu ne te calmes pas là, tout de suite, je sors d'ici et je ne reviendrai pas. »

Je prends une profonde inspiration par mes narines, mais ça n'aide pas. Je suis complètement paniqué et elle n'aide pas du tout.

« C'est mon père », me dit-elle. « J'ai cinq appels manqués. »

Elle devient blanche et lève ses yeux écarquillés vers moi.

« C'est quoi le problème ? »

« Je dois le rappeler. »

« Montre-moi les messages d'abord. »

« Ferme ta gueule, Maverick. »

CHAPITRE SEPT



MES IDÉES se bousculent dans ma tête lorsque le téléphone sonne. Je sens un pouls latent dans mes poignets et mes paumes deviennent moites. J'espérais ne pas leur parler jusqu'à ce que toute cette folie soit devenue légale et qu'il n'y ait pas de retour en arrière possible. Est-ce qu'il a, d'une façon quelconque, découvert ce que je manigançais ? Je ne peux pas supporter le simple fait de devoir expliquer à mon père qu'on vient de lui voler l'opportunité de me conduire à l'autel pour mon premier mariage.

Il y en aura certainement un autre, parce que voir Messieurs Warm et Fuzzy être furax devant moi n'est clairement pas fait pour moi.

« Beth ? », sa voix normalement calme et douce est dure et mélangée avec de la panique.

« Papa ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« J'essayais de te joindre. Où es-tu ? » Il est dans tous ses états et je sens des oies sauvages s'agiter dans ma poitrine.

Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à maman ?

« Je suis dans le centre-ville. » Je ne mens pas, mais j'omets tellement dans cette réponse que c'est tout comme.

« Ton travail a appelé. Tu as une heure de retard. Tu n'es jamais en retard. Ils ont appelé pour savoir si tu allais bien. J'ai vu John juste après qui m'a dit qu'il avait passé un accident de voitures sur la route et qu'une jeune fille qui te ressemblait beaucoup y était. »

Oh non. Pauvre papa.

« Hum... Tout va bien, papa, je te le promets. »

Maverick tape du pied avec ses bras croisés devant moi et je me demande s'il est assez fou pour m'arracher le téléphone des mains et raccrocher au nez de mon père. Je le regarde de façon suspicieuse avant de m'éloigner pour plus d'intimité, mais il me suit comme un chiot pourri gâté.

« Je n'y vais pas aujourd'hui. »

« Ou tout autre jour. » J'entends Maverick grogner et je me retourne d'un coup, un doigt sur mes lèvres pour le réprimander silencieusement. Il lève les yeux au ciel et se vautre sur le canapé en peluche devant moi, m'observant assidûment.

« Qui c'était ? »

« Seulement quelqu'un qui vient de passer. » C'était définitivement un mensonge.

Je n'ai jamais menti à mes parents auparavant et j'en veux à Maverick d'être la raison pour laquelle je viens de mentir à l'homme le plus constant de ma vie.

« Pourquoi est-ce que tu n'y vas pas ? »

Je prends une inspiration profonde et régulière. Il y a une mouette posée sur l'océan criant dans ma tête pendant que j'essaie de trouver à quel point je peux dire la vérité. Je décide que l'honnêteté par omission devra faire l'affaire. « Papa, je t'expliquerai plus tard. Je te promets que tout va bien. J'ai simplement besoin que tu me fasses confiance. Je vous verrai plus tard, d'accord ? » Ma voix se brise à la dernière phrase, révélant ma culpabilité. Je sais qu'il la sent lorsqu'il aspire une profonde inspiration irrégulière.

Il a dû être tellement inquiet.

« D'accord, ma puce. Tu t'expliqueras plus tard. Je te verrai en rentrant à la maison. »

« Oui, Monsieur. Au revoir, papa. »

« Au revoir, mon lapin. Je t'aime. »

Les larmes derrière mes yeux me piquent de façon vive et me prennent par surprise. J'essaie de m'empêcher d'endommager mon téléphone avec mes larmes.

« Je t'aime aussi, papa. À plus tard. »

Lorsque je raccroche, je rejoins le canapé et m'affale en face de Maverick qui me regarde avec dégoût.

« C'est quoi ton problème ? », je demande sur la défensive.

« Téléphone. Messages. MAINTENANT. »

« N'élève pas ta voix sur moi, Maverick », je le lui lance, mon humeur

déjà rance étant dégradée par ma malhonnêteté. « Tu m'as clairement assez gonflé pour aujourd'hui. » Je lance le téléphone sur lui et l'observe défiler ce que j'espère être les messages de Hamm.

Il n'y a rien de trop personnel dedans de toute façon, ça n'a donc pas beaucoup d'importance. Je regarde la scène tandis que son visage passe du soulagement à l'irritation.

« Tu n'as rien d'excitant dessus ? Mon Dieu, tu es aussi intéressante qu'un sac de clous. »

« Nous ne sommes pas tous aussi sauvages et téméraires. Certains aiment vraiment avoir quelque chose pour lequel vivre. »

« Les personnes bénéficiant des aides sociales ne sont pas tous de cet avis, mais peu importe », dit-il lançant mon téléphone dans ma direction.

Connard insensible.

« Et ils ne meurent pas non plus à 18 ans dans une ruelle, dans une piscine de leurs propres vomis », je riposte, pour me mettre à son niveau. Je le regrette instantanément.

« Levvi était un amateur », dit-il avec mépris, mais je possède réellement un sens moral et une connaissance des répliques, je choisis donc de me taire.

« Peu importe. Vous êtes tous idiots. Tu as vu les messages et tu les as supprimés. Maintenant, donne-moi une tenue de rechange pour que nous puissions rendre tout ce non-sens légitime avant que nous ne nous tuions et échouions à notre objectif », je lance, tirant la serviette plus près de moi en me levant et en me dirigeant vers la salle de bain pour prendre une douche chaude et laver mes cheveux.

La porte en verre de la douche s'ouvre facilement et je pose un pied sur le carrelage froid et sec, prête à être arrosée et massée par la chaleur de l'eau.

Le panneau solaire à la maison a cessé de fonctionner il y a longtemps, je n'ai donc pas eu une vraie douche chaude, et encore moins brûlante depuis un bail. La cabine est équipée de shampooing à l'odeur exotique et d'huiles. Je ferme les yeux pour me permettre d'oublier où je suis et ce que je fais réellement ici.

Dans cette cabine, Maverick n'existe pas. Nous n'allons pas nous marier et mes parents ne sont pas fauchés. Les gens ne me détestent pas pour exister et je n'ai pas à lutter pour être robuste, puisque la vie n'est pas toujours en train d'essayer de me botter les fesses.

L'odeur de jasmin et le frisson que provoque la menthe poivrée sur mon cuir chevelu fait sortir de moi un fredonnement satisfait, et je me retrouve

bientôt à chanter sous la douche un vieil air qui raconte les choses que fait un vrai homme lorsqu'il aime une femme.

« Tu donnes un sacré spectacle », j'entends une voix traînante sarcastique de l'autre côté de la douche et le cri strident qui s'échappe de ma bouche menace de briser le verre tout autour de moi.

« Dégage ! » dis-je en criant, couvrant mes parties féminines même si elles sont majoritairement cachées par la buée.

Je vois qu'il rigole, mais je crie toujours de l'intérieur.

« Pourquoi est-ce que tu te caches de ton futur mari ? », glousse-t-il, et je lui jette violemment le shampoing dessus.

« Dégage, pervers ! », je crie et il croise ses mains et s'appuie contre la porte.

« Et si je décide de ne pas t'obéir ? Qu'est-ce que tu feras ? »

J'entends, à défaut de voir, le sourire satisfait sur son visage. La vitre embuée commence à s'estomper et il n'y aura bientôt plus rien entre nous.

« Qu'est-ce que tu veux ?! », je hurle, alors que son visage commence à devenir plus clair.

Le coup de poing à l'intérieur de ma poitrine ressemble à mille poings d'hommes de forte carrure.

Je rouvre le robinet de façon à essayer désespérément de créer plus de buée.

« Demande-moi gentiment. »

« Quoi ?! »

« Demande-moi gentiment de partir. »

« Dégage Maverick ! », je crie, tournant mes yeux au moment où je vois sa queue bouger.

« Je peux camper ici toute la journée ou même me rapprocher. »

L'idée qu'il me voit complètement nue fait des choses terribles à mon esprit et à mon corps.

« Maverick. S'il te plait. » Je m'arrête, goûtant les mots dans ma bouche avec un air renfrogné.

« S'il te plait, quoi ? », demande-t-il, et je voudrais lui enlever ce sourire satisfait.

« S'il te plait, dégage de cette salle de bain pour que je puisse me changer. »

« Pas assez sympa. »

Je soupire. L'eau chaude est agréable, mais je ne souhaite pas rester là

toute la journée. Je suis déjà dans une position désavantageuse, donc quel est l'intérêt ? Ce n'est pas comme si j'allais sortir et me pavaner devant ce connard stupide.

J'accepte gracieusement ma défaite avec un soupir résigné et, entre mes dents serrées, convoque la voix la plus douce possible. « Maverick, peux-tu, s'il te plaît, sortir une seconde ? J'ai besoin de me changer. »

Il applaudit. « Très bien, tortue, mais il manque quelque chose. »

« Maverick ! »

« Ne gâche pas tout dès maintenant », s'amuse-t-il et je me demande si ma fierté peut encore supporter le fait d'être nue devant cette grande brute. Plus il est là, moins je veux qu'il gagne, mais plus j'y pense et plus il devient évident qu'il gagnera dans tous les cas. Je déteste ça.

« Maverick, juste... »

« Recommence s'il te plaît. Et appelle-moi mari, et non Maverick. »

« Mari », je commence. Ma voix est à vif à cause de larmes ravalées. Pourquoi est-ce que c'est pire que lorsqu'il a mis le feu à mes fesses ?

« Mar... » le mot se coince dans ma gorge et j'arrête la douche. « Merde », je marmonne, sortant de la douche et marchant vers le meuble pour récupérer une serviette et mes vêtements avant de me précipiter en dehors de la salle de bain, laissant un Maverick très surpris, essayant de ne pas me fixer bouche bée.

CHAPITRE HUIT



JUSQU'ICI, tous les points s'accumulent en ma faveur. J'ai gagné le truc de la voiture de peu et celui de la piscine d'une fraction, mais ce coup dans la salle de bain était clairement la meilleure réussite de toutes. Comme prévu, je peux faire faire ce que je veux à mademoiselle « trop bonne pour sa vie brisée » et je vais profiter de ce nouveau pouvoir que j'ai sur elle.

Pourtant, je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'elle se montre aussi rapidement.

Et le fait qu'elle ne soit pas précisément si désagréable à regarder... je ne m'y attendais pas non plus.

À présent, elle s'agit silencieusement sur le siège passager de la voiture de location que j'ai commandée pour nous conduire au bureau de mon avocat. Elle porte une robe couleur pêche que Suzanna a laissée lors de sa dernière visite. Plus je la regarde, et plus je suis stupéfait par combien il lui est facile de paraître décente. Le décolleté plongeant de cette robe est beaucoup plus impressionnant sur elle qu'il ne l'était sur Suzanna, mais la gueule qu'elle tire... eh bien, ça ne fait pas honneur à l'apparence totale.

« Tu infectes la voiture avec ton humeur acerbe. » Je lui balance des mots, mais elle ne répond pas. À la place, elle récupère son téléphone et commence à le faire défiler, essayant de m'ignorer. Je suis sûre qu'elle a compris maintenant qu'elle perdait misérablement. La connaissant, ça doit l'énervé.

« Lorsque nous sortirons, tu devras sourire. Tu vas épouser un bon parti. Comporte-toi de la sorte. »

Elle bronche, mais je ne sais pas si c'est en réponse à ce que je dis ou à un

quelconque non-sens qu'elle fixe sur son téléphone.

« Arrête la voiture ! », crie-t-elle.

« Nous sommes au milieu de la route nationale. Je ne peux pas arrêter la voiture comme ça », lui dis-je en ricanant.

« Arrête-toi là-bas. » Elle m'indique le lieu, mais je n'ai jamais été bon pour recevoir des ordres et ce n'est pas maintenant que je vais commencer.

Je file en passant devant l'embranchement qu'elle a indiqué et elle se pivote sur le siège pour me lancer un regard noir. « Arrête la putain de voiture, Maverick ! », hurle-t-elle en s'approchant du volant.

« C'est quoi ton putain de problème ? », je riposte, lui donnant finalement ce qu'elle souhaite en m'arrêtant sur l'accotement non stabilisé.

Elle met son téléphone devant mes yeux et je repousse sa main.

« Deux ans ! », crie-t-elle, une veine que je n'avais jamais remarquée auparavant apparaît sur son front.

« De quoi est-ce que tu parles, putain ? »

« Nous devons rester mariés pendant deux années entières ! »

J'attrape le téléphone de ses mains et commence à lire l'écran qui montre le site des services de l'immigration. Le coach n'a rien dit au sujet d'un engagement de deux ans. Je ne veux être marié à personne, et encore moins à cette folle débraillée pendant deux années entières.

« Merde. »

Elle ouvre la porte et saute de la voiture, abimant avec ses pas l'accotement déjà peu stable.

« Reviens ici ! », je lui crie dessus, baissant la fenêtre de son côté.

« Non ! », riposte-t-elle avant de commencer à marcher en direction du centre-ville.

Sérieusement. De toutes les façons possible de gâcher mon temps, c'est celle-ci dans laquelle je suis coincée ?

Je claque la porte derrière moi et me lance à sa poursuite, mes Jordans écrasant les saletés le long de la route. Beth se retourne lorsque je l'attrape par l'épaule et je suis tenté de rentrer un peu de bon sens dans son crâne épais.

« Et juste pour savoir, où est-ce que tu penses aller, hein ? », je lui crie dessus et ses yeux s'illuminent d'une rage défensive.

« Je ne peux pas faire ça. Je ne veux pas faire ça ! Ça ne vaut pas le coup ! Tu ne vaut pas le coup. » *Aïe.* À mon grand désarroi, quelque chose dans ses mots me blesse.

Je la repousse et recule, la fixant dans sa robe empruntée et ses cheveux défaits, tous deux s'agitant avec insouciance dans le vent. Ses chaussures sont usées et sévèrement démodées, et pourtant, d'une certaine façon elle parvient à trouver le culot de me fusiller du regard ?

« Et juste pour savoir, tu te prends pour qui ? » ma mâchoire se contracte lorsque j'essaie de ne pas perdre complètement le contrôle de mon tempérament effiloché.

« Tu penses que je veux t'épouser ? Tu penses que je tire ne serait-ce qu'une once de plaisir au fait de savoir que même si c'est de façon frauduleuse, je suis d'une quelconque manière liée à toi ? »

Ses joues rougissent, mais ses yeux gardent une attitude de défi, ce qui me détermine à écraser chaque once d'enthousiasme qu'elle semble avoir volé à quelqu'un de bien plus méritant qu'elle.

Elle croise ses bras sur sa poitrine et s'avance d'un pas, mon ombre la dominant d'un ton bien menaçant.

« Tu penses que tu es désavantagée ici ? Qu'est-ce que tu mets sur la table ? Ta citoyenneté. Tu penses que ça te rend spéciale ? »

« Ça ne me rend pas spéciale, mais c'est précisément ce dont tu as besoin ! », riposte-t-elle.

« Je dois éviter d'être expulsé, jeune fille. C'est ce dont j'ai besoin. S'il y avait une autre manière de faire, je le ferais. Je préférerais aller en enfer à cloche-pied plutôt que de t'épouser. Mais me voilà, à devoir endurer le fait de te regarder, parce que c'est mutuellement bénéfique. Et non pas parce que je le veux et encore moins parce que je te veux. »

« Va te faire ! », elle aboie, mais sa morsure ne me blesse absolument pas cette fois.

« Tu voudrais, hein. » Je fais une grimace que je vois se refléter dans ses yeux scintillants.

« Que les choses soient claires, Beth Hendrickson. Je ne te veux pas. Je ne veux pas t'épouser. Tu ne représentes rien pour moi. Tu ne vaux rien... »

J'attrape sa main en plein vol et empêche sa faible tentative de me gifler.

Elle essaie de retirer son poignet, mais ma prise est ferme.

Je vois sa lèvre inférieure trembler avant qu'elle ne disparaisse entre ses dents.

« Retourne à la voiture pour que nous puissions aller voir ce foutu avocat et obtenir les putains d'informations dont nous avons besoin pour donner du sens à la merde dans laquelle nous nous trouvons. »

J'entends ses chaussures se battre avec la boue tandis que je la traîne derrière moi, mais je suis trop énervé pour m'en préoccuper.

Elle crie au moment où j'ouvre la porte et que je la pousse à l'intérieur. « Si tu sors à nouveau de cette voiture, tu ferais bien de te préparer pour cette foutue marche, parce que je te laisserai au milieu de la nationale. Compris ? » Je lui lance un regard noir et ses yeux me fixent, écarquillés, mais baissés.

Bien.

C'est exactement là que je la veux.

Fermement à sa place.

CHAPITRE NEUF



IL N'Y a pas de doutes concernant le fait que ce beau parleur habillé avec classe et qui se tient devant nous, appuyé contre la table en acajou ciré, est l'avocat de Maverick. Il empesté tellement le privilège et les affaires douteuses que je suis sûre que c'est un parfum personnalisé mis en bouteille et vendu à un prix indécent à des imbéciles comme lui.

« Donc, si je comprends bien », commence-t-il en croisant ses jambes, parées de Manolo, au niveau des chevilles, laissant apparaître ses chaussettes rouge brillant, contrastant profondément avec son costume trois pièces bleu marine bien taillé.

« Tu as passé les six derniers mois à ignorer mes avertissements au sujet de ton visa arrivant bientôt à expiration et à présent tu n'es plus qu'à deux mois à peine de l'expulsion, et tu souhaites que mademoiselle... quel est votre nom ? » Il jette à peine un coup d'œil dans ma direction.

« Beth », je marmonne, le visage sérieux, souhaitant être partout sauf ici.

« Ah oui, Beth. Tu veux forcer Beth à t'épouser pour que tu puisses rester ici ? »

« Personne ne la force. »

Je lève les yeux au ciel et il rit. « Elle n'a pas l'air d'être particulièrement ravie d'être là. »

Maverick me lance un regard en biais. « C'est seulement son expression. Elle semble être bloquée comme ça. »

J'ignore son petit coup bas enfantin et j'en viens aux faits. « Je ne pense pas que quelqu'un y ait pensé, et parce que j'aimerais éviter à tout prix la

prison, je souhaiterais que vous nous accompagniez dans ce processus. Et que vous le fassiez minutieusement. »

« J'imagine. »

« Est-ce ça doit vraiment durer deux ans ? » Je lui demande et il hoche la tête, passant sa main dans ses cheveux.

« Idéalement. Ça engendre moins de problèmes de cette façon. Bien évidemment, c'est lui qui finirait par être expulsé s'il était un jour révélé que ce mariage était frauduleux, mais vous seriez celle qui irait en prison. »

« Fantastique », grogne Maverick.

« Ne vous inquiétez pas, j'ai vu des couples avec moins de chance de survie passer par ce processus et avec mon aide experte, ce sera du gâteau. »

Au moment où il finit d'expliquer les ingrédients nécessaires à la réalisation de ce gâteau, j'ai la tête qui tourne et le souffle coupé. Je devrais peut-être changer de matière principale et choisir l'art dramatique, parce que je vais monter le spectacle de ma vie avec toute cette comédie.

« J'imagine donc que nous ne ferons pas ça aujourd'hui. » Je grimace, baissant les yeux vers mes notes. Ce faux mariage va finalement me demander plus de travail que je ne pensais.

« Tu veux vraiment que je le loue un smoking et que je prenne des photos avec elle ? », demande Maverick après avoir été anormalement silencieux pendant quelques instants.

C'est, bien évidemment, tout ce qu'il a à faire sur la longue liste. Il est tellement vaniteux !

« C'est ton cul qui est en danger ici, Maverick. Ça aurait pu être évité. »

« Je suis désolée, mais est-ce que je suis le "ça" dont vous parlez ? », je demande, fatiguée d'être traitée comme si je n'étais même pas dans la pièce.

Monsieur Da'Souza se retourne avec réticence pour me regarder avec un faux sourire. « Écoutez, Rebecca. »

« C'est Beth. »

« Peu importe. Mon client ici... »

« Laissez-moi vous arrêter là. » Je me redresse dans ma chaise. J'aperçois Maverick du coin de l'œil se retourner pour me regarder. C'est la première fois qu'ils me remarquent vraiment et correctement depuis que je suis entrée dans la pièce. Je peux faire face à beaucoup de choses, mais après le putain de discours de Maverick sur la route, je pense que ma tolérance a chuté face à ma fierté.

Je ne pouvais même pas riposter à son hostilité. Je suis habituée au

tourment physique de Maverick, mais je n'aurais jamais pensé que ses insultes verbales pourraient être pires.

Mon estime de moi a pris un coup, c'est certain, mais je ne vais pas les laisser m'écraser ici aussi. Il s'agit autant de ma vie que de celle de Maverick, et je ne vais pas appuyer mon dos contre le sol pendant qu'ils me piétinent avec leurs bottes cirées.

« Je ne sais pas si vous étiez attentifs », je riposte, « mais je m'apprête à devenir sa femme. »

Je peux pratiquement entendre la mâchoire de Maverick toucher le sol, et je rirais si je n'étais pas autant énervée.

« Toute cette merde que vous venez de mentionner ne concernait pas une fête ordinaire de lycée. C'est de ma vie dont nous parlons, et bien sûr, Maverick, mon existence ne signifie rien pour toi au-delà de ma nationalité, de la même façon que la tienne ne signifie rien au-delà de ton argent, mais ma vie a de la valeur et une signification pour *moi*. Si tu pouvais donc prendre en considération ce fait, nous prendrions un meilleur départ. Vous ne cessez de vous référer à Maverick comme à votre client comme si, curieusement, vous ne réalisiez pas que j'allais, moi aussi, devenir votre cliente. »

« Beth... »

« Ne m'adresse pas la parole, Maverick ! », je lui lance.

Da'Souza s'éclaircit la gorge et lisse sa cravate. Je peux dire que je l'ai pris au dépourvu, mais il y a un air légèrement suffisant dans ses yeux qui me montre qu'il est amusé, ce qui ne fait que m'irriter davantage.

« Je ne dirai ou ne ferai rien qui puisse compromettre sa nationalité, même si j'adorerais le voir ramasser sa merde et le voir dégager d'ici pour retourner voir sa reine. Si j'endure ça, je vais être coincée avec lui pour deux années entières de ma vie. Ne me parlez donc pas de "votre client". Parlez-moi de cette merde que je vais bientôt appeler mari et faites comme si j'étais déjà votre cliente, parce que, croyez-moi Collin, je le suis. »

« Eh bien... » Il se lève et fait le tour de la table vers son fauteuil pivotant en cuir luxueux.

« Il s'avère que j'ai offensé ta fiancée. » Il fait un sourire narquois à Maverick qui grimace tellement profondément que je suis certaine que son visage va se briser en deux.

« Beth, la loi ne marche pas vraiment pour ça... »

Je me lève et attrape mon sac à dos. Les sièges en cuir ont des trous révélateurs de ma présence dans la pièce.

« Je ne suis peut-être pas diplômée en droit, mais voilà ce que je sais. » Je m'arrête pour faire un effet, regardant leurs yeux se déplacer vers moi. « Tout cet accord ne représente aucun engagement légal. Tu ne peux pas me forcer à t'épouser, tout comme tu ne peux pas m'empêcher de te rendre ton putain d'argent. » Je me dirige vers Maverick qui me lance un regard furieux.

« Si je veux sortir de cet accord, je le peux et je te jure que je le ferai ! » Maverick est à présent sur ses pieds et traverse la pièce pour me rejoindre. « Arrête ! Ne me touche pas, putain ! Je suis tellement fatiguée de vous, putain de riches et de merdes égocentriques ! » Mes larmes me surprennent, et je frotte mes yeux pour pouvoir voir à nouveau. Mais je n'en ai pas fini. « Je ne te dois rien qui ne puisse pas être rendu en appuyant sur un bouton, Maverick, et ça te ferait du bien de te le rappeler ! »

Je sors précipitamment du bureau en claquant la porte derrière moi.

CHAPITRE DIX



LES LONGUES JAMBES tonifiées de Suzanna pendent en dehors de ma nouvelle Aventador rouge vif, ajoutant le coup de grâce à mon égo. Après le coup d'éclat de Beth chez Collin hier, j'ai eu envie d'acheter une nouvelle bagnole. Jeter l'argent par les fenêtres guérit toutes les blessures, même si Beth ne peut pas le savoir. Mais elle m'a vraiment dégoûté.

La brune démunie n'est rien de moins qu'ingrate, et j'ai l'intention de tordre son bras jusqu'à ce qu'elle s'avoue vaincue.

« C'est une super caisse, Maverick. » Suzanna est flattée par l'intérieur, laissant doucement ses doigts osseux s'attarder sur le tableau de bord de la Lamborghini.

« Ouais. C'est une merveille », dis-je, l'accent traînant en ouvrant les ailes et sortant à temps pour voir Beth traîner les pieds vers l'immeuble, portant ce qui semble être un uniforme propre. D'après mes calculs, ça pourrait bien être le dernier.

Lorsque je jette un coup d'œil à Suzanna, je remarque le sourire mauvais qu'elle arbore en regardant Beth rejoindre les marches.

« Ça va être une bonne journée, n'est-ce pas, gueule d'ange ? », je lui demande, ce qui la fait rougir comme un chiot à qui l'on viendrait de dire que c'était une bonne fille.

Suzanna est tout sauf bonne, et je trouve cette ténacité distrayante, c'est le moins que l'on puisse dire.

« Fais plus que le simple uniforme, aujourd'hui. Elle peut toujours en avoir un nouveau au bureau de l'aide sociale », je lui enseigne. Elle fait un

grand sourire.

« J'adore quand tu deviens méchant. » Suzanna sourit et me prend par le bras alors que nous passons devant les autres étudiants qui s'écartent de bon cœur de notre chemin.

Je vois Beth batailler avec son cadenas sur son casier, ne faisant aucun effort pour respecter l'ordre social des choses. Je me rappelle son coup d'hier et ma mâchoire se resserre.

« Qu'est-ce que nous avons en stock pour elle aujourd'hui ? », je demande, gardant la tête froide, malgré avoir remarqué Beth jeter un regard en biais vers la jupe de Suzanna.

« Quelque chose de coloré », sourit-elle d'un air satisfait, passant ses cheveux brillants par-dessus son épaule.

« J'ai hâte. »

« N'oublie pas de venir me chercher après le lycée pour que je puisse venir te voir plus tard. Remettre des snobs exclues à leur place m'excite et m'ennuie. »

Je m'arrête à mon casier et Suzanna s'attarde. « Je ne peux pas plus tard. »

« Pourquoi ? », me demande-t-elle mais je la coupe d'un regard.

Elle fait la moue, mais reste heureusement silencieuse. Elle veut une excuse, et, bien que je sache que je n'en ai pas besoin, je me sou mets légèrement, simplement pour l'apaiser.

« Ne fais pas la tête », je murmure d'un ton taquin à son oreille, « ça gâchera ton maquillage. »

« Maverick ! »

J'ai passé des mois à faire des pompes sous les hurlements de cette voix. Je me retourne et tombe sur le regard sévère du coach sous sa casquette de base-ball.

« Je dois y aller, ma jolie. Ne touche pas au clebs sans moi. » Je lui fais un clin d'œil malicieux et la regarde s'éloigner en se pavanant pour rejoindre ses amies. Les filles comme elles sont les pires. Elles sont en manque d'affection, impulsives et bien trop faciles à satisfaire. Pourtant, je prendrais tout ça tous les putains de jours de la semaine plutôt que l'obstination de Beth.

Suzanna et moi nous séparons et je suis le coach jusqu'à la porte déjà ouverte. Son bureau est aussi musqué et en désordre qu'à l'habitude. Il y a des crosses de hockey alignées sur le mur et des piles de maillots derrière la porte.

« Assieds-toi », m'ordonne-t-il.

Je fais ce qu'il me demande, prenant mon temps pour m'avachir dans l'un des sièges libres en face de son bureau bondé, et fixe le trophée perché sur l'étagère derrière lui.

« Où en est ton... hum... statut d'immigration ? », me demande-t-il, ce qui me fait en réponse serrer mes poings et lever les yeux au ciel.

« Vous avez omis de nombreux détails, Monsieur. Collin nous a reçus, et elle est partie après avoir déblaté sur l'illégalité et la période de deux ans. Je ne pense pas que je puisse faire ça avec elle. »

Le coach se balance en arrière dans son fauteuil monstrueux en cuir dur vert grinçant et serre ses deux mains sur ses genoux. Ses yeux disparaissent derrière ses paupières lourdes un moment, et il hoche la tête.

« Maverick », sa voix est basse et désagréable, « j'ai reçu un appel du coach Byron ce matin. »

Mes oreilles se redressent immédiatement. Le coach Byron est un recruteur d'élite avec toutes les bonnes équipes et les relations expertes.

« Peux-tu deviner d'où il appelait ? », je serre mes lèvres, ayant assez de jugeote pour ne pas répondre à une question rhétorique. « Madison Square Garden », il continue, énonçant les mots avec la révérence qu'ils méritent.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? », je demande, essayant de la jouer cool. J'adorerais vraiment être un Ranger, mais je ne suis pas prêt à ramper pour y entrer.

Le coach ouvre doucement ses yeux. « Il voulait venir à l'un de nos prochains matchs avec certains de ses amis pour découvrir les talents locaux. »

« C'est bien ! Il veut me voir. » Je souris. Talent local, c'est mon pseudo.

« Ton nom n'était pas sur la liste », grogne le coach avec un gloussement sarcastique.

« Comment ça il n'était pas sur la liste ? », je me penche en avant, déplaçant un annuaire de son bureau.

« Il a apparemment eu vent de ton statut d'immigration par un ami. Il ne veut pas dire qui. Il ne pense pas que tu... », il s'arrête et mes articulations craquent lorsque je serre et desserre mes poignets.

« Il ne pense pas que je quoi ? ! », je lui crie dessus en me levant.

Un léger sourire se glisse sur ses lèvres et il lève les yeux vers moi avec pitié. « Il ne pense pas que tu vailles le coup de l'investissement. »

C'est quoi ce bordel ? Je ne vaud pas le coup de l'investissement ? Est-ce

que ces gens veulent gagner ou quoi ?

« Vous êtes sûr qu'il parlait de moi ? », je demande, « parce que je suis la seule personne qui vaille le coup dans ce putain de lycée. »

Le coach rit. « Pour toi, peut-être. Mais qu'est-ce que tu vaux pour les autres ici, pour les équipes, si tu es de retour en Angleterre à la botte de ta reine ? »

Parce qu'ils ne pourraient pas me recruter et me sponsoriser de la même façon que le doyen Hamm aurait dû le faire ? Sale bande de merdes.

« Ma reine », je souffle.

« Maverick ! », aboie le coach, se levant tout à coup, sa hauteur éclipsant la mienne de plusieurs centimètres. « Je te vire de cette putain d'équipe. »

« Bien tenté, coach. Vous ne pouvez pas faire ça. » Je glousse, mais son visage rouge tomate ne fait que rougir davantage. Quelque chose me dit qu'il ne plaisante pas.

« Vous plaisantez. Dites-moi que vous plaisantez. Coach ! Vous ne pouvez pas faire ça ! L'équipe n'est rien sans moi. Vous seriez fou de penser autrement. Qui va porter l'équipe ? Henriquez ? Vous vous moquez de moi ? Vous vous foutez vraiment de moi ? » Mes doigts sont dans mes cheveux, piétinant mon cuir chevelu. Dire que je suis nerveux, frustré et au bout du bout, serait l'euphémisme de toute cette putain d'année.

« Tu ne seras pas là. Tu ne feras pas ce qui est demandé. Tu t'en moques. Nous nous sommes occupés de ça hier. Nous t'avons donné une solution, et pourtant, te voilà, assis devant moi, à pleurnicher sur la seule solution que tu sembles avoir parce qu'elle ne correspond pas parfaitement à ta case de préférence. Eh bien, Maverick, je déteste devoir te l'annoncer, mais tu ne corresponds à aucune case de préférence de qui que ce soit à présent. Ni celle de l'équipe, ni du lycée, ni du pays. J'espère que tu as fait tes valises, Maverick, parce que tu es sur la voie de sortie. »

« Ce sont des conneries ! Je ne sais pas à quel genre de manœuvre psychologique vous jouez, mais ça ne va pas fonctionner. » Qui vire son joueur star du pays ? Qui tourne le dos à la seule personne qui est un putain de salaire garanti ? Ce n'est pas mon égo qui parle. Les statistiques sont là pour une raison, et elles disent que je vaux l'investissement. Rien de tout ça n'a le moindre sens. Rien. De. Tout. Ça.

Le coach récupère un porte-bloc du casier et se dirige vers moi. Il me le met dans les mains, et je lis la liste des joueurs sélectionnés pour la saison prochaine.

« Je ne suis pas dessus », je grogne.

« Cette équipe a été sélectionnée par nos investisseurs. Ce sont les joueurs qu'ils veulent sur la glace. »

« Vous me mettez donc sur le banc de touche pour une saison entière ? Personne ne me verra jouer. Comment ça va marcher selon vous ? »

« Parfaitement pour les joueurs qui seront sélectionnés », dit-il en s'asseyant. Je jette le porte-bloc sur la table en désordre et me dirige vers la porte.

« Maverick... »

« Quoi ? », je me retourne et grogne entre mes dents serrées, mes narines dilatées.

« Nous n'aurions pas dû en arriver là. Débrouille-toi et je verrai ce que je peux faire pour vous. Tu es le meilleur que nous avons, oui. Mais tu es également une bombe à retardement. Personne ne veut investir dans une bombe à retardement. »

Je claque la porte derrière moi et marche le long du couloir où je suis accueilli par une foule de lycéennes gloussant. Ce n'est clairement pas le moment pour flirter. Je n'ai pas l'énergie pour être le centre de leurs mondes à présent. Pas lorsque le mien tourne sur lui-même.

Je dois aller trouver cette imbécile pour que nous puissions aller rectifier ma vie.

Les gloussements se transforment en rire et il ne me faut pas longtemps pour réaliser qu'elles ne gloussent pas vraiment pour moi. Lorsque je tourne à l'angle, je repère Beth courant frénétiquement vers les toilettes avec une substance gluante vert brillant coulant partout sur elle. Suzanna et ses copines vivent clairement le moment de leur vie. Ne lui ai-je pas dit de ne rien faire sans moi, putain ?

Merde.

Putain.

« Elle va devoir couper ses cheveux pour retirer tout ça », j'entends glousser Monica, tapant dans la main d'Emily. D'ordinaire, une telle démonstration de créativité me ravirait, mais je suis trop énervé pour admirer l'art de leur travail – le travail que j'ai mis en place.

« Dégagez », je grogne à la rousse qui me fait les yeux doux dans l'embrasement de la porte des toilettes.

Elle détale et les filles qui ricanent à côté du lavabo crient en me voyant.

« Dégagez. »

Je n'ai jamais été dans les toilettes des filles auparavant, et je n'aurais jamais imaginé lors de mes débuts que j'y rentrerais pour courir après Bethany. Pourtant, me voilà. Je m'appuie contre le lavabo, mes bras sur ma poitrine, à regarder les pieds, mal chaussés, de Beth sautiller sous la porte, tandis qu'elle essaie d'étouffer ses sanglots.

« Sors et laisse-moi voir les dégâts. »

« Maverick ? » Elle a l'air suffisamment énervée pour commettre un meurtre. « Qu'est-ce que tu fous là ? »

« Sors de là, Beth. »

« C'est ta faute ! », elle aboie ces mots sur moi. Elle n'a pas tort. Bien évidemment qu'elle n'a pas tort. Mais je ne vais pas précisément l'admettre, n'est-ce pas ?

« Écoute, Beth. Je n'ai pas le temps pour tout ça. Soit tu sors, soit je défonce cette porte et j'entre. »

Ses pieds arrêtent de sautiller et elle devient silencieuse. Je lui laisse quelques secondes pour décider de son propre sort, parce que j'ai bien l'intention de tenir parole.

Heureusement pour elle, elle ouvre la porte lentement et émerge, un amas couvert de substance gluante.

« Mignonne », je marmonne sèchement. « Nettoie ce chantier. Nous avons une séance photo tout à l'heure », je l'informe, ne m'intéressant aucunement à comment elle peut réellement nettoyer ce pétrin.

« Quoi ? »

Je ne peux pas voir son expression à travers la crasse, mais je peux entendre à sa voix qu'elle me regarde bouche bée.

« Ton petit coup de gueule hier ? On va simplement prétendre que ce n'est jamais arrivé. »

« Eh bien, ça... »

« Ta gueule, Beth », je riposte, et je suis surpris de réussir à la faire taire. « Je le fais. Tu vas le faire et tu ne seras pas en retard. Je n'accepte aucune merde de ta part aujourd'hui, c'est compris ? »

Elle essuie la substance gluante coulant sur son front avec le revers de sa main, tachant davantage son visage.

Je lève les yeux au ciel en la regardant et je continue entre mes dents serrées, « tu me retrouves après le lycée chez Neiman Marcus et tu apportes ton plus beau sourire. Ne sois pas en retard. »

Mes yeux n'ont pas quitté le haut de sa tête couverte de matière visqueuse

bien qu'elle me fixe les sourcils froncés.

« Et si je refuse ? » Elle fait la tête et je me penche en avant, mettant ma tête au même niveau que la sienne.

« Alors tu me rembourseras le moindre centime sur mon compte avant la fin de cette putain de journée. »

CHAPITRE ONZE



UNE RECHERCHE rapide au sein de l'université de Google m'a indiqué que je devais rentrer chez moi me nettoyer. J'ai attendu à l'intérieur des toilettes pendant une éternité après la visite humiliante de Maverick. Il y avait des bousculades dehors et le ricanement des filles qui n'ont pas essayé de cacher le fait qu'elles savaient que j'étais à l'intérieur.

Dans le bus, les banlieusards me regardaient étrangement, malgré mes efforts pour couvrir ma tête avec mon sweat. Tout ça mis de côté, Suzanna et Maverick ne sont parvenus à gagner seulement la deuxième place dans ce festival de merde sans fin qu'est souvent ma vie.

Je ne ressens pas de changements colossaux dans l'atmosphère au moment où je grimpe les marches de notre immeuble délabré, passant la vieille dame Jenkins dans le couloir qui déposait à manger pour les chats errants. Rien ne semble incongru au moment où je lutte contre la poignée de porte bancale et tape trois fois avant qu'elle ne s'ouvre enfin.

Toutes ces choses sont normales.

Ce qui m'accueille lorsque la porte cède enfin ne l'est pas.

« Maman ? Papa ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi êtes-vous à la maison ? », je demande, luttant pour que la panique ne se précipite pas à travers mes veines et par ma voix.

« C'est plutôt à nous de te demander ça. Pourquoi es-tu là, Beth ? », je peux dire en voyant son visage rouge et gonflé et son craquement dans sa voix qu'elle a pleuré.

Je retire le sweat de mes cheveux pour révéler le pétrin qui se cache en

dessous, mais quelque chose me dit que celui devant moi va être pire.

« Vous en premier », je murmure.

« Nous avons été licenciés aujourd'hui », papa s'exprime lorsque maman recommence à pleurer.

Je suis encore figée à la porte d'entrée, sondant la pièce comme si tout cet espace était nouveau pour moi.

Le vieux tapis délabré avec la tâche de beurre de cacahuètes semble étranger à mes yeux. Le canapé ressemble à quelque chose que j'ai vu dans un film il y a longtemps.

Mes genoux se dérobent sous moi lorsque j'essaie d'accepter cette nouvelle. Mes parents ont travaillé dur toute leur vie... toute ma vie. Ils ont tous les deux donné plus de vingt ans de services à la même entreprise et ils n'étaient qu'à quelques centimètres de la retraite.

Je sais combien papa avait hâte que sa retraite lui vienne en aide, mais avec cette énorme décharge, et au vu de la réaction de maman, j'imagine qu'ils n'ont pas eu d'indemnités.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? », je demande, ma voix semblant encore un écho de mon ton habituel.

« Les supérieurs sont venus et ont dit que l'entreprise allait se casser la figure et qu'ils devaient procéder à de grosses coupes budgétaires. »

Tout à coup, la substance gluante dans mes cheveux ne semble plus pertinente.

Qu'est-ce qu'on va faire, putain ?

Maman a une liasse de factures dans sa main et une calculatrice, et je n'ai pas besoin de demander si nous avons suffisamment pour couvrir toutes les dépenses, parce que je sais déjà que ce n'est pas le cas. Nous n'avons jamais assez.

Ça semble tellement injuste. Si quelqu'un mérite de partir à la retraite, c'est bien ces deux-là.

« Ne t'inquiète pas, Beth. Tout va bien se passer, d'accord ? » Papa me fait un signe de tête, essayant de faire un sourire, mais il n'atteint pas ses yeux.

« Nous allons retourner dans la rue et commencer à chercher du travail. Nous avons seulement besoin de la journée pour nous remettre et faire l'inventaire », ajoute maman, n'essayant pas de sourire.

« Nous devons voir où nous en sommes. Nous avons budgétisé les factures de ce mois-ci avec le salaire du mois prochain, nous devons donc

calculer combien nous pouvons faire entrer dans tout ça avec ce que nous avons. »

« Ils ne vous ont pas donné d'indemnités de licenciement ? »

Je connais déjà la réponse, mais ressens malgré tout le besoin urgent de me raccrocher au moindre espoir.

« Non, ma puce. Je suis désolé. Et avec l'université qui approche... »

« Papa ! », j'halète. S'inquiète-t-il vraiment de ça à l'heure actuelle ? « Ce n'est pas aussi important qu'avoir de quoi manger ou un toit au-dessus nos têtes maintenant », je lui assure, mais son air maussade ne change pas, même légèrement.

L'univers semble avoir perdu sa tête. Ce déséquilibre n'est même pas un tant soit peu justifié. Quelque part de l'autre côté de la ville, il y a un égocentrique avec beaucoup trop d'argent et aucune décence humaine, gaspillant tout le liquide dont ma famille a besoin avec des conneries insignifiantes, simplement pour se faire bien voir et se sentir mieux.

« Je ferai ce que je dois faire. Je comblerai davantage le manque à gagner ici et là. Tu ne devrais pas travailler si dur. Ce n'est pas juste. »

Je trouve finalement la force de marcher vers eux et m'écroule au sol devant eux. « Tout va bien se passer, d'accord ? »

Les mots de Maverick résonnent dans ma tête lorsque j'observe ma mère devenir une flaque de larmes dans les bras de mon père.

Je le déteste et je déteste me sentir piégée, mais il ne s'agit pas seulement de moi.

En regardant mes parents se consoler l'un et l'autre, je prends la décision d'exceller dans ce rôle. Je ferai en sorte que les deux prochaines années de ma vie soient aussi supportables que possible pour m'assurer que ces personnes assises devant moi n'aient plus jamais à souffrir. Pas si je peux y faire quelque chose.

L'argent sur mon compte est plus que suffisant pour régler les factures de ce mois-ci, et si je continue à faire ce que je dois faire, nous serons tranquilles un moment.

L'université existera toujours, et j'ai les notes pour m'assurer au moins une bourse d'études ou deux. Mon esprit poursuit désespérément chaque nouvelle idée à la recherche d'une solution dans laquelle nous finirions tous heureux, mais je ne trouve rien, parce que le bonheur ne ressemble en rien au fait de se réveiller tous les matins à côté de Maverick. Et le bonheur n'est certainement pas ce à quoi va ressembler mon père lorsqu'il apprendra que

j'ai épousé un homme pour payer les factures.

Mais c'est soit le bonheur soit un toit au-dessus de nos têtes.

Il ne semble pas y avoir beaucoup d'autres choix.

CHAPITRE DOUZE



UNE PARTIE de moi ne s'attend pas à ce qu'elle vienne. À 15 heures 30, j'ai commencé à faire un brainstorming des alternatives possibles au problème Beth. Existe-t-il une autre femme dans mon réseau qui puisse accepter le faire au dernier moment, ou le faire, tout simplement ? Est-ce que je peux réussir en me faisant passer pour gay ? Je suis assez attirant, assez bien habillé, mais mon passif... Aucun officier de l'immigration au monde ne croirait à mon changement d'attirance.

J'étais en train de tirer tout un tas conclusions lorsque j'ai vu ses chaussures usées entrer dans le magasin.

Elle a l'air atrocement ailleurs dans ce jean large et ce tee-shirt blanc.

« J'allais partir », je grommèle lorsqu'elle s'approche de moi, une main sur la hanche et son visage déformé dans sa grimace habituelle.

« Il est seulement 15 heures 45. » Elle soupire. Il n'y a pas de feu derrière ses yeux, ce qui est étrange, étant donné le fait qu'elle ait raté toute la journée de lycée.

La substance gluante n'avait pas l'air si mal, je suis donc pratiquement sûr que c'est sa fierté qui l'a tenue à l'écart.

Ses cheveux ont l'air suffisamment propres, et une fois que Bridgette en aura fini avec elle, elle sera plus que seulement légèrement présentable. J'ai presque hâte de mettre un peu de fortune dans ses guenilles.

« Nous devons être vus ensemble de temps en temps », dis-je, croisant mes bras sur ma poitrine en observant l'étendue de son piteux état.

Comment est-ce possible qu'une personne soit aussi atroce pour les

yeux ? Ce n'est pas une malchance de la nature. Les courbes douces et subtiles de son corps, tout comme la rondeur de ses seins est toujours gravée dans ma mémoire. Elle est agréable à regarder, mais l'emballage est une vraie merde.

« J'ai déjà choisi ta tenue pour les photos du mariage. La séance pendant la réception et celle du dîner. »

« Quoi ? », demande-t-elle, devenant toute rouge.

Je fais un signe de main à l'employé le plus proche du magasin, qui se dandine jusqu'à nous.

« Salut Ashley », dis-je en lui souriant en coin après avoir lu son badge.

Sans surprise, Ashley rougit et passe une mèche de cheveux derrière son oreille. « En quoi puis-je vous aider ? », demande-t-elle la voix rauque.

Je lui souris en retour. « Les articles que j'ai précommandés... sont-ils prêts ? »

« Absolument. Par ici. »

Beth est anormalement silencieuse. Je peux imaginer pourquoi. Elle pourrait vendre tout ce qu'elle porte au plus haut prix, elle ne pourrait toujours pas payer un seul des articles sur les étagères –si elle n'utilise pas l'argent que j'ai mis sur son compte en banque, bien évidemment.

Elle se place doucement derrière Ashley, s'arrêtant seulement lorsque le fait cette dernière. Je regarde Ashley avancer l'étagère comprenant tous les articles que j'ai choisis pour future femme. Mais ce n'est pas l'une des robes qu'elle présente en premier à Beth. À la place, elle soulève une boîte placée sous le comptoir et dévoile lentement son contenu.

Lorsque je jette un coup d'œil vers Beth, elle semble horrifiée. Elle tient le collier Roberto Coin en or blanc 1800 et fixe l'étiquette du prix.

L'ondulation de ses épaules semble disparaître, alors que ses yeux continuent de s'écarter.

« Il y a un problème ? », je murmure, un sourire épais comme de la crème sur mon visage.

Elle lève les yeux vers moi, bougeant à peine ses yeux et encore moins le reste de son corps. « C'est ridicule ! », elle crie silencieusement. Il est presque impossible de dire si elle est impressionnée ou horrifiée.

Je hausse les épaules en la regardant et me tourne vers Ashley qui regarde Beth avec un amusement curieux. Je suis sûr qu'elle se demande comment nous avons fini ensemble. Nous sommes deux.

« Va essayer tout ça. Assure-toi qu'ils te vont », j'ordonne à Bethany qui

parvient à regagner le contrôle de son visage malgré tous les autres signes indiquant sa panique intérieure.

« Tu t'attends à ce que je porte ça ? »

« En tout cas il est certain que je ne m'attends pas à ce que tu ne fasses que les fixer. » Je lève les yeux au ciel et elle rit nerveusement, jetant un œil à Ashley qui est assez professionnelle pour lui offrir son aide, bien qu'elle me fasse toujours les yeux doux.

Ouais. Je vais vraiment devoir trouver son emploi du temps et voir si elle a le temps de faire rentrer quelque chose de large, dur et british.

Alors que j'attends qu'Ashley fasse des merveilles sur Bethany, mon téléphone sonne.

« Oui, coach. »

« Où es-tu, putain ? »

« Comment ça, où je suis, putain ? » je l'égale, ton sur ton.

« Pourquoi tu n'es pas à l'entraînement ? » Il doit certainement être taré, parce qu'il n'est clairement pas assez âgé pour être dément.

« Je suis suspendu pour la saison. Vous vous souvenez ? »

« Tu es provisoirement suspendu, mais le match de dimanche n'a rien à voir avec la prochaine saison et tu fais partie des joueurs sélectionnés. Ramène tes fesses tout de suite ! »

« Non, je ne peux pas, coach ! », lui dis-je d'une voix traînante, soulagé de l'entendre utiliser le mot « provisoirement ».

« Maverick, tu t'obstines, vraiment. »

« Je fais simplement ce que vous m'avez dit de faire, coach. »

« De quoi est-ce que tu parles ? »

« Maverick ? » Ashley m'appelle et je lève les yeux vers quelque chose que je n'aurais jamais cru pouvoir exister si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? », demande Ashley.

« Coach, je vais devoir vous rappeler », je marmonne au téléphone en me dirigeant vers Beth et en essayant de ne pas laisser ma mâchoire toucher le marbre sous mes pieds.

Les cheveux de Beth sont tirés de son visage en une queue de cheval et le martèlement de mon cœur chante toutes sortes de louanges. Le décolleté en V et le dos nu montrent l'étendue parfaite de sa peau de ton miel pour qu'elle paraisse élégamment séduisante. Le gonflement de ses seins dépasse aux bons endroits et le ton chair argenté pur fait ressortir la tâche dorée dans ses

yeux forêt. Si j'étais un autre homme, je dirais qu'elle est magnifique. Si j'étais un autre homme, je saurais exactement pourquoi ma queue force contre le tissu de mon pantalon.

« Elle est acceptable », dis-je et pour la première fois de ma vie, je suis choqué de voir à quel point je suis un bon menteur. « Laissez-lui le soin de faire en sorte que quelque chose d'aussi exotique ait l'air bon marché », j'ajoute, parce que... eh bien, je suis un putain d'abruti.

J'écris à Bridgette que nous sommes prêts pour la voir avec mon téléphone appuyé fortement contre ma paume. J'ai la curieuse impression de marcher dans une lave épaisse. Si je suis déjà enflammé par la manière dont cette robe recouvre son corps, je ne peux qu'imaginer le genre de sueur dans lequel je serai trempé lorsqu'elle sera entièrement pomponnée.

Ashley semble visiblement plus distante lorsque nous revenons prendre les autres articles. Une fois que Beth a enfilé les chaussures, la combinaison et la robe de cocktail, je règle la somme totale, y compris les accessoires et la laisse porter ses sacs. J'ai sûrement fait une erreur en la trouvant attirante, puisque la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de me comporter comme si je souhaitais coucher avec elle. Parce que je ne veux pas. Je. Ne. Veux. Pas. Putain.

Ashley est suffisamment sympathique pour aider Beth avec les sacs jusqu'à la porte et je suis irrité qu'elles aient l'air de s'être rapprochées depuis l'essayage de cette robe stupide. Qu'elles aillent se faire foutre.

« Félicitations pour votre mariage, je vous souhaite le meilleur. » Ashley sourit et je dois lutter pour ne pas lever les yeux au ciel.

« Ne fais plus jamais ça », je grogne contre Beth une fois que nous sommes dans la voiture.

« Faire quoi ? », demande-t-elle en feignant l'innocence.

« Ne parle de ce mariage à personne. Je ne suis pas ton mari et tu n'es pas ma femme. »

« Je crois que ce sont les termes que l'on utilise lorsque deux personnes sont mariées », riposte-t-elle.

« Ce n'est pas un mariage. C'est une transaction commerciale. Je t'expliquerai les limites plus tard, mais tu es déjà en retard pour ton prochain rendez-vous. »

« Un autre rendez-vous ? » elle me regarde nerveusement et je me délecte de ce sentiment de contrôle.

Sa vue semble, une fois de plus, légèrement faible. Ça lui va bien. Ça lui

va beaucoup mieux que lorsqu'elle était brillante, lumineuse et 100 % baisable dans ce magasin.

J'ai simplement besoin de passer cette journée, ce weekend et puis les deux prochaines années.

CHAPITRE TREIZE



PAYER PLUS de cinq mille dollars pour seulement trois vêtements, deux paires de chaussures et deux bijoux, me semblait déjà suffisamment ridicule, mais ce traitement et cette coiffure à mille dollars que l'on vient de me proposer ont réussi à tout surpasser. En une après-midi, Maverick a déjà dépensé presque six mois de loyer sans sourciller.

« Vous ne pouvez pas simplement les laver et sécher ? », je demande à Bridgette qui me regarde comme si je venais juste de lui jeter du lait tourné dessus.

« Chérie, tu as lavé et séché tes cheveux pendant toute ta vie. Si ce jeune homme veut dépenser son argent pour donner l'impression que tes cheveux veulent vivre sur votre être, tu ferais mieux de le laisser. » Elle me sourit. C'est un sourire sincère, malgré le Botox qui le maintient en place. « Tes pointes sont légèrement abimées et tu m'as dit que tu avais récemment reçu de la substance gluante, c'est bien ça ? »

Je hoche la tête, et elle me serre les deux épaules. « Je te promets que je ne t'enlèverai pas trop de longueurs et que je te donnerai du volume, et peut-être quelques mèches, qu'en dis-tu ? »

« Tu devrais plutôt me demander ça à *moi* », intervient Maverick. « Je suis celui qui paie. »

Tout en moi veut crier et m'enfuir. Mais plus que tout, je veux répondre sèchement à Maverick. Lui dire exactement ce que je pense de ses chaussures Michael Kors et de ses dents blanchies. Mais à chaque fois que j'ouvre la bouche pour parler, je vois mes parents devant moi, blottis l'un contre l'autre

face à une montagne de factures et une vallée de dettes.

Je dois ravalier ma fierté et lutter contre le besoin urgent de lui donner un coup dans la gorge.

Bridgette, à l'inverse, a des mains magiques. Alors qu'elle masse mon cuir chevelu avec des huiles de lavande et de jojoba, je sens la tension nichée dans ma nuque et mes épaules se dissiper doucement. Je veux profiter de ce moment rare, mais derrière mes paupières se trouve un chagrin sous-jacent qui se répand dans mes joues et vient se perdre dans les plis de mes oreilles.

J'entends Maverick quelque part en marge au téléphone. Il se dispute avec quelqu'un. Il semble tellement misérable pour un jeune de dix-huit ans qui a déjà tout.

« Nous aurons le certificat aujourd'hui », grogne-t-il. « Vous vouliez que je le prenne sérieusement. Je ne sais pas ce qu'il y aurait de plus sérieux que le fait que je mène ça à terme. Oui. Naturellement. D'accord. J'ai un double appel, coach. C'est Collin. Nous nous reparlons plus tard. »

Plus que je pense à cette situation, plus mon cœur se brise. Je rêve de mon mariage depuis que je suis petite fille. Mes parents ne m'ont jamais raconté de conte de fées. À la place, ils m'ont raconté leurs propres histoires de coup de foudre et de difficultés surmontées pour former une belle famille.

Maman dirait que « L'amour triomphe toujours. Peu importe à quel point les choses semblent difficiles et combien la montagne semble insurmontable, lorsque tu véhicules de l'amour et que l'amour est inconditionnel, il triomphera toujours ».

Je rêvais de trouver un homme aussi gentil et attentionné que mon père. Un homme qui m'estime pour ce que je suis et qui chérit l'amour que j'ai à donner. Je rêvais d'épouser un prince que j'aurais choisi et que nous aurions surmonter nos difficultés ensemble.

À la place, je finis avec un faux Staline british. Un homme qui se fait passer avant le reste, un homme qui ne connaît rien aux épreuves et qui ne me chérira certainement pas.

Je suis à nouveau tirée des nuages de mes pensées par l'abolement incessant de Maverick. Cette fois cependant, il attire mon attention avec un mot magique – prénuptial.

J'imagine que c'est logique. Nous savons tous les deux que ce mariage va forcément finir en divorce dans tous les cas, et je n'ai qu'un certificat de naissance et des générations de mauvais crédits à mettre sur la table. Je n'ai jamais eu de problème pour travailler pour ce que je souhaitais, je n'en ai

donc aucun pour sortir de cette mascarade avec les mêmes choses avec lesquelles je suis entrée. Pourtant, je trouve offensif que ce cher vieux Collin semble penser que je sois une clocharde avide d'argent.

« Ok, nous avons fini. Allons te sécher et te rendre glamour. »

Je réussis à sourire à Bridgette qui semble m'observer attentivement.

« Alors, depuis combien de temps vous sortez ensemble ? », demande-t-elle alors que nous passons aux sèche-cheveux.

Les mots « nous ne sortons pas ensemble » jaillissent sur mes lèvres, mais j'opte pour plus de tact.

« Je connais Maverick depuis longtemps. »

« Hum. Moi aussi, et je dois dire qu'il y a quelque chose de spécial chez toi. » Elle s'arrête. Sourit. « Ne le prends pas mal, chérie », ajoute-t-elle. Il est évident qu'elle ne croit pas à toute cette mascarade que nous nous apprêtons à proposer au monde entier. Je ne peux pas dire que je lui en veuille.

« Pas de soucis », je marmonne.

« Ce n'est vraiment pas un mauvais garçon, tu sais. »

« Pardon ? », je demande, c'est la seule réponse décente que je peux trouver.

« Il y a beaucoup de choses à admirer sous cette surface dure. » Bien évidemment, s'il dépensait ce genre d'argent pour que je lave les cheveux de quelqu'un d'autre, je trouverais, moi aussi, certaines jolies choses à dire sur lui.

Pourtant, je la fixe avec mes sourcils froncés. Elle glousse et se penche pour murmurer à mon oreille. « Il existe réellement un cœur humain qui fonctionne pleinement dans sa poitrine et une âme chaleureuse enterrée quelque part au fond. Je l'ai vu. Crois-moi. »

« Qu'est-ce que vous vous murmurez toutes les deux ? », lance Maverick, ce qui pousse Bridgette à se remettre droite, plaçant une main sur son épaule.

« Je disais simplement à Beth qu'elle avait des cheveux magnifiques. C'est incroyable à quel point ils sont préservés malgré le manque de soins. » Elle me fait un clin d'œil et je rougis. « Tu devrais l'amener ici plus souvent, Maverick. » Elle le gronde, et il me lance un regard sévère.

« Oh, ne la regarde pas comme ça. Je te dis simplement qu'il est agréable de te voir avec une fille décente pour une fois, et pas l'une de ces idiotes artificielles qui pendent habituellement à ton poignet. »

Si un regard pouvait tuer, Bridgette serait une femme morte.

« Arrête de tordre mon bras, Bridgette. » Il regarde son téléphone puis me

regarde, une déception aigre brûlant dans ses iris. « Assure-toi qu'elle soit décente au moment où tu en auras fini avec elle, d'accord ? »

Ouais. Un cœur humain fonctionnel et une âme chaleureuse. Évidemment.

Je ne m'embête pas à le regarder lorsqu'il part.

« Il ne le pense pas », dit Bridgette, une fois qu'il est hors de portée de voix. Son sourire est bien plus faible qu'il y a quelques instants, et je peux dire qu'elle a encore du mal à assembler les pièces du puzzle nous représentant Maverick et moi.

« Il y a des choses que l'argent peut acheter », dis-je en me penchant en arrière, un sourire complaisant au visage. « Je suis peut-être l'une d'elles. »

Ce n'est pas une réponse complète à la question non posée de Bridgette, mais c'est quand même quelque chose.

CHAPITRE QUATORZE



ÇA PAIE TOUJOURS d'avoir des amis haut placés. Bien que mon père ne m'ait rien appris d'autre, il m'a assurément inculqué ça. Le mot « ami » est, bien évidemment, utilisé de façon très libre dans ce contexte. Mon très cher papa avait simplement le temps nécessaire pour faire de l'argent et très peu de temps pour des choses frivoles comme les amis ou la famille. Mais tu vois, les chiens ne font pas des chats, je ne suis donc pas en position de juger.

Pourtant, c'est lors de journées comme celles-ci que je suis extrêmement reconnaissant d'être né dans une famille fortunée.

Très fortunée.

En un après-midi et avec un peu de coopération d'une fiancée faisant la moue et sinistrement silencieuse, je suis parvenu à obtenir le certificat de mariage et de nombreuses photos, et la journée n'est pas encore finie.

Miguel m'a envoyé les photos et je suis surpris qu'elles rendent aussi bien, étant donné la qualité du sujet. En regardant les photos, il serait impossible de savoir que nous nous querellons depuis aussi longtemps que nous nous connaissons.

La gorge longue et élégante de Beth semble attirante avec les diamants éparpillés dessus. Ses yeux brillent miraculeusement avec quelque chose qui ressemble davantage à de l'amour qu'à de la haine lorsqu'elle me sourit, tenant le creux de mon bras.

Je déverrouille l'écran pour révéler la photo où elle rougit lorsque je me penche pour « murmurer à son oreille ». Nous sommes au restaurant et elle porte une combinaison Jessica en fil de soie de Max Mara qu'elle avait

choisie lors de sa dernière visite. La forme sans bretelle et le chignon enroulé de Beth révèle davantage de son doux coup et de sa poitrine. Je suis surpris de combien sa peau semble souple et combien le corsage ajusté de la combinaison embrasse ses courbes, la rendant encore plus attirante qu'elle ne devrait.

Dans la série de photos suivantes, nous sommes en plein milieu de la route, au diable les embouteillages. Les lèvres de Beth sont courbées vers le haut et elle semble briller lorsque je la prends et la fais tourner sur le trottoir.

Il n'y a aucune photo de nous en train de nous embrasser.

Il n'y aura *jamais* de photo de nous en train de nous embrasser.

Nulle part.

Jamais.

Point.

Je n'irai pas plus loin avec ma femme que de la lever et de la faire tourner. Ce n'est pas une situation horrible dans laquelle se trouver ? Et dire que c'est moi, de toutes les personnes de cette planète, qui suis condamné à un mariage sans sexe.

« Qu'est-ce que je ne ferai pas pour le hockey », je râle, jetant ma tablette sur le canapé et me pavanant jusqu'au minibar pour noyer mon chagrin.

Je ne suis pas seulement marié, je suis marié à cette folle de Bethany Hendrickson.

Ma montre connectée vibre. Je baisse les yeux face à ce que, je sais, va devenir instantanément la grâce salvatrice de toute mon humeur ce soir.

« Ethan ! Quoi de neuf, mec ? »

« Qu'est-ce que tu as foutu aujourd'hui ? T'as simplement disparu. »

« Des trucs de hockey. Tu sais ce que c'est. » Je hoche la tête, essayant de me rassurer en me disant que c'est ce qui vaut ce sacrifice.

« C'est des conneries. Tu n'étais même pas à l'entraînement », rétorque-t-il, me prenant au dépourvu.

« Tu m'espionnes, maintenant ? »

« Nan, mec. Selina est de retour en ville et elle est venue avec un groupe d'amies. Les mecs sortent ce soir à notre spot habituel. Tu dois te magner le cul et être là. »

« Est-ce que Jessica a vu Selina ? », je glousse. Le rire d'Ethan me dit tout ce que je dois savoir.

« Écoute, mec, quelqu'un doit venir et tenir tes nanas, et ce ne sera pas moi. Selina m'a parlé de toi, donc... »

« Très bien. Je serai là. »

Selina Evans est la capitaine des pom-pom girls d'une équipe rivale. Avec de longues jambes lisses et des courbes à n'en plus finir, elle est l'incarnation d'un rêve érotique. Mais, bien plus encore, elle pue les ennuis, qui s'attardent partout où elle met les pieds. C'est la seule raison pour laquelle elle est présente et, parce que je ne suis pas du genre à reculer devant les problèmes, je glisse sous la douche et nettoie tous les péchés que j'ai commis en remplacement de celui que je m'apprête à commettre.

Bethany ne sera pas la raison pour laquelle je m'endormirai sur la béquille ce soir.

CHAPITRE QUINZE



LES LUMIÈRES bleues tamisées à l'intérieur de la boîte de nuit Slate Night Club projette une lumière presque céleste sur Selina alors qu'elle se penche sur la table de ping-pong, prête à prendre sa revanche sur Ethan. Sa mini-jupe étincelante et presque métallique colle contre le haut de ses cuisses, révélant bien plus que ce qu'on devrait pouvoir voir librement. Son haut court tombe juste au-dessus des rondeurs de son dos et plus je m'approche, plus je prends une bouffée de Chanel flottant gentiment autour d'elle.

« Tu vas perdre », je murmure, m'approchant silencieusement derrière elle, la faisant sursauter d'obéissance. Elle échoue à prendre sa revanche et se retourne pour me lancer un regard noir.

« Très drôle, Maverick », elle fait la moue avant de jeter ses bras à mon cou. « Tu m'as fait attendre. Je n'aime pas ça. » Elle mord mon lobe d'oreille et je la serre plus près de moi.

« Je veux toujours le coup d'attendre, chérie », je lui rappelle, mon ton glissant déjà de désir.

Ethan s'éclaircit la voix et je m'éloigne de Selina pour aller le saluer ainsi que Marco qui s'avère monter la garde des amies de Selina.

« Et si je vous offrais un verre, mes jolies demoiselles ? », j'offre, et elles rougissent toutes à l'unisson, jetant leur tête en arrière, puisqu'elles rient pour rien.

Un seul regard vers Marco me suffit à voir qu'il est furax. Ce ne serait pas la première fois que je couche avec ses chances... en même temps.

La façon dont les filles me répondent si bien est presque embarrassante.

Ça ne fait, bien évidemment, aucun mal d'être britannique en dehors de la Grande-Bretagne, où ma langue maternelle mouille littéralement les petites culottes. Quant à ma vraie langue...

Je sens leurs yeux sur moi lorsque je rejoins le bar à grands pas. Je jette un œil en arrière et elles retirent leurs yeux, feignant l'embarras tout en gloussant entre elles. En les regardant un peu plus longuement, les mots de Bridgette piquent l'arrière de ma tête, dégradant mes pensées. Ce n'est pas que j'aime mes femmes faciles ; c'est simplement qu'il est bien trop facile pour elles de me vouloir. *Toutes sauf Bethany*, mon inconscient me nargue et je sens déjà la bile monter à l'arrière de ma gorge.

Je n'ai jamais été aussi heureux de regarder un serveur verser un shot de bourbon. Avant qu'il ne puisse poser le verre sur le comptoir, je le lui retire et le siffle d'un coup. Ce n'est pas maintenant que je vais prendre de bonnes décisions concernant l'alcool. Ce soir, je veux être saoul, allumer les filles, énerver les mecs, et trouver un moyen d'oublier le festival que s'apprête à devenir ma vie.

Je récupère quelques tournées du barman – un rhum-coca, un vodka-red bull, quelques merdes girly aux fruits- et me dirige à nouveau vers les filles.

« Voilà », dis-je, parvenant curieusement à remettre mon sourire en place malgré la l'aigreur persistante de mon humeur.

Je dépose les verres sur la table et Marco donne un discours pitoyable aux jolies filles dans la pièce, tandis que je glisse sur l'un des canapés en cuir usé à ma droite. Il me faut environ trois shots pour me sentir un peu plus à l'aise.

Remarquant que je me suis séparé du reste du groupe, Selina ignore les places vides à côté de moi sur le canapé et se glisse sur mes genoux, appuyant ses fesses fermes contre moi. Elle glousse légèrement, voulant provoquer quelque chose qu'elle peut à peine supporter. Mais, pour je ne sais quelles raisons – qui j'espère sont davantage dues à l'alcool qu'à autre chose -, il faut un peu plus d'effort de sa part pour m'exciter. Elle est sexy, oui. Il n'y a pas de doutes à ce sujet. Mais... ce soir, elle ne semble pas assez sexy pour ma queue.

Peu importe. Ce n'est pas comme si je ne pouvais pas la lever si j'en avais vraiment besoin.

« Quoi de neuf depuis ma dernière visite ? », murmure Selina, ses doigts caressant mes cheveux.

« Pas grand-chose. » Si tu ne considères pas le fait de se marier comme quelque chose d'important.

« Vraiment ? », elle sourit d'un air satisfait, mâchant sa lèvre inférieure comme si elle était faite de Wrigley. « Mon petit doigt m'a dit un vilain petit secret à ton sujet aujourd'hui. »

Le silence est brisé dans ma poitrine, mais je parviens à garder un visage sérieux.

« Ah ouais ? Et qu'est-ce que c'est ? »

« Eh bien », elle laisse traîner un doigt le long de mon nez, alors que je fais courir le mien vers sa cuisse. « J'ai entendu que tu ne jouerais pas pour le match du championnat. »

« Ah tiens, c'est vrai ? »

Elle hoche la tête.

« J'ai entendu dire que tu allais être expulsé. » Elle se penche en arrière et commence à scruter mes yeux comme si elle pouvait lire la vérité en eux.

« C'est la raison pour laquelle tu es venue me voir ? », dis-je en lui souriant, soulagé que ce soit tout ce qu'elle ait entendu et prêt à frapper le petit doigt qui s'est mis à parler.

« Je devais venir voir par moi-même si la puissance était vraiment tombée. »

Ma mâchoire se contracte et des signaux d'alarme se déclenchent dans ma tête. Je devrais la baiser simplement pour ce commentaire. Lui rappeler qui est vraiment puissant. Mais puisque je ne vais pas sortir ma queue ici et maintenant, je m'occupe de pincer ses fesses. Pas assez doucement pour l'exciter, mais pas trop durement non plus pour provoquer un bleu.

« Aïe ! », elle crie et tape ma main.

« Et qu'est-ce que tu as décidé ? », je lui demande, inclinant ma tête et léchant mes lèvres pour la narguer. Plus elle parle et plus j'ai grande envie de la baiser. Selina pense peut-être qu'elle est dominante à présent, mais attendons que je déplace cette petite fête dans la chambre. Ou la salle de bain. Elle n'aura aucun problème à voir qui domine dans ce cas.

« Pas encore », murmure-t-elle avant de grignoter à nouveau sa lèvre inférieure. Elle pense que c'est sexy. Ça pourrait l'être pour certaines filles. Mais pas pour elle.

« Eh bien, si la puissance avait besoin de toi tout à coup, que ferais-tu ? », je demande, ce qui la fait rire.

« Je le conduirais à l'aéroport. »

Garce.

J'entends Ethan s'éclaircir la voix à côté de moi avant de murmurer mon

nom. Grâce à lui, Selina s'éloigne avec son égo sous ses talons. Je jette un œil vers lui et il désigne la porte.

« Timing parfait », je marmonne lorsque Jessica se pavane vers notre groupe.

« Je pensais que je te trouverais là. » Elle fait la grimace en voyant Selina qui rit avant de prendre une gorgée de son cocktail.

« C'est quoi ton problème ? », je lui demande franchement.

« C'est la raison pour laquelle tu ne pouvais pas me voir aujourd'hui ? Pour cette traînée qui a l'air désespérée ? »

Selina lance son cocktail sur Jessica et d'un coup, toute l'ambiance change. J'entends un halètement surprenant de la banquette à côté de nous et lève mes yeux au ciel face au drame qui se déroule. Les crêpages de chignon n'ont jamais été mon truc, mais à présent, c'est exactement ce que Selina mérite, je ne vais donc pas être celui à s'interposer. Selina a beau avoir fait le premier pas, si je devais parier, je dirais que Jessica peut facilement réussir à la mettre KO.

Jessica arbore un faible sourire sur ses lèvres et essuie le gin sur son visage avant d'attraper les cheveux de Selina et de la tirer de mes genoux d'un coup sec. C'est une petite chose toute fine, mais les muscles de ses bras sont contractés et gonflés par sa prise ferme des cheveux de Selina. Pauvre Selina, elle ne l'a pas vu venir. Avec des yeux hurlants et écarquillés, elle essaie, mais échoue, à se défaire de la poigne de Jessica.

Je veux me moquer d'elle. Lui dire que c'est tout ce qu'elle mérite. Pousser Jessica à serrer un peu plus fort, et peut-être donner une gifle à sa bouche immonde. Mais je fais preuve de bon sens. Je me rassois et regarde l'action comme si ce n'était pas pour moi que ces gonzesses se disputaient.

Ethan est debout et en un instant il saute pour attraper Jessica par la taille.

« Aller, Jess », il l'encourage. Mais Jessica ne l'écoute pas.

« Cette traînée a jeté son verre sur mon visage », crache-t-elle.

« Jess, tu agis comme une folle », grogne Ethan. Avec une main sur la taille de Jessica, et l'autre autour de ses articulations, il fait de son mieux, mais échoue à l'écarter. J'imagine qu'il pensait, avec peu de conviction, qu'elle arrêterait. Il s'accroche à un autre plan d'action et la tire en arrière. Mais ses doigts sont fermement accrochés autour de chaque mèche, et ne font donc seulement que souffrir davantage Selina traînant Jessica.

« Assez, Jessica », grogne Ethan, mais elle ne semble pas l'entendre au-dessus de ses cris perçants et des hurlements de douleur de Selina.

La bagarre continue. Une gonzesse jalouse essayant d'arracher les yeux d'une autre. C'est précisément ce à quoi Bridgette faisait allusion. Elle n'a pas tort, bien évidemment, mais elle ne me permet pas de me sentir un tant soit peu mieux face à ma situation actuelle. En vérité, je préférerais choisir ces deux filles n'importe quand plutôt que d'être marié avec Bethany. Au diable le fait qu'elle ait été beaucoup plus belle dans cette robe que pourraient l'être ces deux-là réunies et noyées dans un bain de diamants.

Ethan parvient enfin à écarter Jessica et à séparer les dames suffisamment longtemps pour que Jessica piège mon regard dans le sien. Je vois de la jalousie pure gravée partout sur son visage trempé de gin.

« Rentre chez toi », lui dis-je en grognant, ce qui la fait haleter, abasourdie par ma réprimande.

« Tu la choisis à ma place ? », me demande-t-elle, des larmes jaillissant à ses yeux.

« Je ne choisis personne. Vous êtes toutes les deux vraiment gênantes, putain. »

Elle semble sur le point me répondre, mais change d'avis lorsque je m'approche d'elle. Les larmes s'accumulent dans ses yeux lorsqu'elle se retourne, et elle s'enfuit dans le même élan de colère et avec la même énergie avec laquelle elle est entrée.

Je m'excuserai peut-être demain.

Je n'ai pas encore décidé.

Selina et ses amies foncent dans les toilettes pour femmes. Tant mieux pour elles. Tant mieux pour moi.

Je prends une profonde inspiration et la laisse s'échapper par un soupir. L'horloge m'indique qu'il n'est pas si tard, mais mon agacement me dit le contraire.

Les mecs sont derrière moi, bavardant à distance, commérant comme un élevage de femelles.

Il y a beaucoup de protestations, mais je sais qu'ils sont soulagés de me voir partir. Je pose assez d'argent sur la table pour payer les premières et deuxièmes tournées, m'assurant de partir bien avant que Selina n'ait eu le temps de recoller ses faux cils.

Mais le fait que je l'ai laissée ne signifie pas pour autant que j'ai oublié ses paroles. Qui a pu dire à tout le monde que j'allais être expulsé, putain ?

Le doyen Hamm ?

Putain de connard. Il a d'abord refusé de me sponsoriser ou de candidater

pour ma prolongation, et ensuite il me catapulte sous le bus juste après avoir suggéré que j'épouse la femme célibataire la moins convoitée au monde. Ou est-ce que c'était mon idée ? Je ne sais plus, mais il était bien plus partant pour l'exécution que moi, c'est certain.

C'est la deuxième fois de la nuit que je pense à *elle*. Ou la troisième ?

Pourquoi est-ce que je ne peux pas me sortir cette nuisance de la tête ?

« Tu es trop sobre, mec », je me marmonne à moi-même en scrutant le quartier pour trouver un autre bar dans lequel me diriger pour la nuit et pour finir ce que j'ai commencé. Seul.

Il ne me faut pas longtemps pour trouver un lieu qui s'accorde à mon humeur. C'est là où les jeunes cools viennent se saouler le cerveau et tous les patrons de magasins ont suivi le mouvement en transformant leurs établissements en des sortes de trous d'abreuvement. Ils ne se foutent pas des fausses cartes d'identité et des connards mineurs comme moi. Pour eux, tout est une question d'argent. Certains bars en gagnent beaucoup. D'autres, peu. Je ne sais pas vraiment ce qui fait qu'un bar ou un club en particulier devient à la mode, mais je ne peux pas dire que je ne sois pas satisfait que cela signifie que certains de ces établissements sont moins fréquentés.

L'endroit que je choisis est l'un d'eux.

Pas de foules.

Pas de femmes qui flirtent.

Seulement de vieux serveurs et une tonne d'alcool. Tout. Pour. Moi.

Je me juche derrière le comptoir et ne regarde pas la serveuse lorsque je commande. Elle fait de même et ne me regarde pas lorsqu'elle place shots après shots devant moi.

Je descends les premiers en un rien de temps.

Fais preuve d'un peu de patience pour la deuxième tournée.

Attends quelques minutes avant de replonger.

La serveuse dépose un bol en verre rempli à ras bord de cacahuètes devant moi. « Vous avez le sachet ou la boîte montrant d'où elles proviennent ? », je demande.

Elle penche sa tête de côté et me donne un regard qui pourrait tuer un chien mort. « Vous pouvez choper de l'herpès en trempant vos doigts dans les pots de miel des autres », dis-je.

« Personne n'a touché les cacahuètes », répond-elle. « Elles viennent d'être versées. »

Je sors mon portefeuille de ma poche arrière et jette vingt dollars sur le

comptoir. « Vous avez le sachet ou la boîte d'où elles proviennent ? », je demande à nouveau.

Elle hausse les épaules, mais s'exécute, me tendant le sachet fermé de cacahuètes. Je pense à absolument rien en les laissant tomber l'une après l'autre dans ma bouche. Lorsque mon estomac ne semble plus être une piscine humaine, je commande d'autres verres.

Il me faut seulement dix autres shots de téquila et cinq autres shots de whisky avant que je prenne mon téléphone pour aboyer du mauvais côté sur la personne responsable de tout ce gâchis.

« Réveille-toi sale plouc et viens chercher ton mari. »

« Allô ? Maverick ? », à travers le brouillard de l'ivresse, je peux entendre le sommeil encore accroché à sa gorge. Sa voix est rauque et ma queue saute, mais j'ai assez de jugeote pour penser que ce n'est que l'alcool qui m'allume.

« Je suis... putain je ne sais pas où je suis. Viens et trouve-moi. »

« Maverick ? »

« Qui d'autre appelle ton téléphone à cette heure, putain ? Est-ce que tu es dén... del... tu me trompes déjà ? » je bredouille. « Est-ce que la jeune fille pauvre est maquée avec un autre mec au hasard ? »

« Maverick... qu'est-ce que tu veux, putain ?? »

« Tu es ma famille ! Est-ce que ce n'est pas ma nouvelle plom... pso... prom... ? » D'une distance lointaine à ma conscience, j'ai un mouvement de recul face aux mots qui sortent de ma propre bouche.

« *Baisse d'un ton, mec* » plaide mon moi sobre, mais comme toujours, l'ivrogne bruyant et tapageur en moi, transmis de génération en génération, gagne. De plus, c'est à Beth que je parle, rien de ce que je dis n'a d'importance, putain.

« Maverick, simplement... », elle marmonne. Pas à moi... peut-être à elle-même... peut-être à quelqu'un d'autre. Pour une raison infernale, cette pensée m'agace.

Je secoue ma tête et sens le monde tourner deux fois plus vite. « Dis-moi où tu es et je viendrai te chercher », me dit-elle. Sa voix est calme à présent et douce à en donner la nausée. Comme des caramels chauds et une putain de décence.

« Slate, je crois ». Un murmure. Un hoquet.

« D'accord. Reste là où tu es. Je viens te récupérer. »

CHAPITRE SEIZE



INDIRECTEMENT, j'ai entendu des rumeurs sur le côté sauvage de Maverick.

L'animal.

La bête.

Le boute-en-train.

Cependant, le voir ce soir, ivre et fou, est plus surprenant que ce que j'imaginai. Aucun de ses mots, lorsqu'il trouve le courage de parler, n'a de sens. Il bafouille, il hoquète et ses pieds semblent être faits de spaghettis.

Maverick a son bras accroché sur mon épaule, me faisant balancer de va-et-vient, d'avant en arrière à chacun de ses mouvements ratés.

« Tu es lourd », je grogne sous tout le poids de sa carrure. Je m'agrippe à sa taille et accroche ses bûches musclées plus haut sur mes épaules.

Le trouver fut une mission en soi. Il n'était pas au Slate, comme il l'avait dit. J'ai dû marcher pendant quinze minutes épuisantes, passant de pub en pub, avant de le trouver affalé sur un canapé dans un bar quelconque.

Je n'ai jamais vu ce côté de New York de nuit ni vu autant de personnes ivres éparpillées au sein d'un même endroit. Et jamais, vraiment jamais, je n'ai pensé que l'un de ses ivrognes m'appartiendrait un jour. Ce n'est pas le genre de fille que je suis. Il n'est pas le genre de mec qui m'attire, peu importe combien il est beau et combien il peut ressembler à une rockstar.

Des couleurs et des paillettes choquantes semblent tacher toute une partie du trottoir et un mélange artificiel de parfum asphyxie l'air.

Après avoir cherché pendant une demi-heure, je trouve la voiture de Maverick. Heureusement, ses clés sont attachées autour de sa taille.

Avec le poids de son corps m'alourdissant toujours, je marche d'un pas lourd en avant. Il me faut plus de temps que nécessaire pour arriver à la putain de voiture puisque, sans lui rappeler, Maverick semble oublier qu'il a en réalité sa propre paire de pieds.

Un dos d'âne se transforme en un autre lorsqu'il tourbillonne à un feu avant de crier l'hymne national du haut de ses poumons. Et puisque lorsqu'il est question de Maverick, tout doit prendre une fin totalement et irrévocablement mémorable, il se penche pour tenter de s'incliner et réussit à vider le contenu de son estomac sur la tête d'un chat errant.

C'est dégoûtant.

Révoltant.

Et absolument hilarant.

Lorsque nous nous trouvons enfin où nous devons être, je le pousse sur le siège passager de sa toute nouvelle Lamborghini. Je suis à deux doigts de claquer la porte lorsque ses mains attrapent mes fesses. Dire que je suis stupéfaite et sans voix serait vraiment très, très léger.

Maverick, en revanche, semble avoir toujours le contrôle de sa langue. « Tu détruis ma putain de vie, Bethany. »

« *Je te le retourne, Monsieur j'ai tort* », je pense en moi-même, mais je ne parviens pas à dire quoi que ce soit parce que mes fesses dans ses mains étouffent tous les mots dans ma gorge. Lorsque je parviens à reprendre mon souffle, je le tape pour le repousser et marche toute honteuse pour rejoindre l'autre côté de la voiture.

En me glissant derrière de volant du véhicule très cher et très inutile de Maverick, je réalise ne m'être jamais sentie aussi mal à l'aise. Même mes deux reins ne valent ce trajet. Et que Dieu me pardonne si je la détruis. Que Dieu. Me. Pardonne.

J'appuie mon pied sur la pédale d'embrayage, avec bien plus de précautions que ce que Maverick a dû prendre durant toute sa vie. Pourtant, le véhicule fait un bond en avant et je sursaute face à cette accélération précipitée. Lorsque je commence à rouler, je vérifie au préalable à gauche et à droite, puis à droite et à gauche à nouveau. La gorge nouée, je force la voiture à aller aussi lentement que possible dans l'espoir de nous ramener en un seul morceau dans la demeure pas si modeste de Maverick.

Les lumières de son appartement en hauteur sont éblouissantes lorsque je tourne à l'angle et entre dans le parking. Je parviens enfin à reprendre mon souffle au moment où je descends en claquant la porte dans le parking,

première fois depuis que je me suis assise derrière le volant de cette machine incroyablement chère.

Aucune bosse.

Aucune rayure.

Nous sommes tous les deux vivants, bien que nos vies soient bien enfoncées dans le caniveau.

La deuxième partie de mon travail commence lorsque je fais le tour de la voiture et détache la ceinture de Maverick. Je me surprends à me demander combien il se rappellera de tout ça.

« Bien, allons-y », je grogne en tirant ses bras. Il se tire et je halète lorsqu'il parvient presque à m'entraîner dans la voiture avec lui. Il tient fermement mes coudes malgré le fait que ses bras commencent à devenir mous.

« Allez », je tire à nouveau et glousse lorsqu'il cogne sa tête contre le toit. Ça lui apprendra.

Les yeux de Maverick battent et il fait la tête en me voyant.

« Qu'est-ce que tu fais là ? », bredouille-t-il. Je dois me rappeler que je suis la bonne personne et que le laisser ici n'aidera personne. Particulièrement pas moi.

J'attrape ses jambes et commence à les placer en dehors de la voiture. Et parce que la vie n'est pas censée être simple, son torse tombe vers le siège du conducteur.

Merde.

Je soupire, prends une profonde inspiration et demande pardon à Dieu pour tout ce pour quoi je suis à présent punie.

« Sérieusement, Maverick », dis-je en soufflant, puis je recule, mes deux mains sur mes hanches.

Sa chemise est légèrement surélevée et je peux voir d'ici la bande élastique de son caleçon et le début de son tatouage.

« Jeanne, où es-tu à présent pour voir ton prince charmant se transformer en crapaud ? », je grommèle, atteignant ses chevilles et le tirant vers l'extérieur jusqu'à ce qu'il tombe à plat sur ses fesses.

« C'est quoi ce bordel ? », grogne-t-il, ses yeux ouverts, aussi rouges que des roses écrasées lors d'un après-midi pluvieux.

« Lève-toi », je lui ordonne, et il marmonne des obscénités sous son souffle en se poussant pour se lever du sol, avant de s'appuyer contre la voiture.

Je prends une profonde inspiration et me glisse à nouveau sous son bras, dans l'espoir de le porter jusqu'à son appartement de la façon dont je l'ai porté jusqu'à la voiture. Malheureusement pour moi, il semble beaucoup plus lourd à présent. Ou c'est peut-être le fait je sois réellement exténuée.

La tête de Maverick se baisse légèrement et je le sens humer mes cheveux. Je veux l'éloigner, mais mes mains sont trop occupées à le soutenir.

« Putain, Maverick, réveille-toi et marche », je grommèle, alors que mes genoux commencent à céder. Il ne fait rien de tel. Non pas que je ne sois pas assez futée pour penser qu'il écouterait mes ordres et rendrait ma vie un tant soit peu plus facile s'il l'était.

C'est seulement au moyen de la grâce de Dieu que nous arriverons dans l'immeuble. L'ascenseur s'ouvre en tintant presque aussitôt après avoir appuyé sur le bouton et je l'appuie contre le mur, remerciant le support.

Comment une personne peut-elle être aussi irresponsable ? Il a un match dans quelques jours, ne doit-il pas être en bonne forme ou du genre ? C'est un miracle – et un miracle entièrement injuste – qu'il soit aussi bon qu'il est censé l'être, parce que Dieu sait qu'il pourrait faire davantage d'efforts dans le domaine d'en avoir quelque chose à foutre.

L'ascenseur s'arrête à son étage et je parviens à l'emmener jusqu'à sa porte. Je fouille pour sa carte magnétique, la glisse et donne un coup pour ouvrir la porte, rattrapant ma mâchoire avant qu'elle ne tombe face à la vue de ce foutu appartement que personne de l'âge de Maverick ne devrait avoir.

Je me retourne pour pousser Maverick à entrer et rassemble toutes mes forces pour marcher jusqu'à sa chambre, mais Maverick ne se tient désormais plus debout. Il est à présent complètement vautré sur le tapis devant sa porte d'entrée. Je sens ma colère monter, mes muscles brûlant à la simple pensée de devoir porter à nouveau une once de son poids.

« Lève-toi ! », je grogne, attrapant ses épaules, mais il est à nouveau éteint. Inconscient.

Mes épaules ne sont plus intéressées par le fait de supporter tout son poids et mes bras semblent complètement à vif à force d'essayer de le tenir droit.

Je me baisse à côté de lui et donne un petit coup sur sa joue, mais il ne répond pas.

« Réveille-toi, putain », je grogne. « Allez, Monsieur “je suis trop cool pour le lycée”. » Je me lève et le surplombe, lui donnant des coups dans ses jambes. « Réveille-toi ! ». Je le supplie une dernière fois, me demandant si ce

serait vraiment une décision de connard de le laisser là. Alors que je suis en train de me décider de savoir si oui ou non Maverick mérite que je prenne une décision de connard, sa main jaillit et attrape fermement mes poignets. Il ne doit pas tirer très fort pour que mon corps se jette sur lui. Quelques secondes plus tard, il m'épingle sous son bras et je suis affalée contre sa poitrine et allongée sur lui.

Mon cœur palpite frénétiquement dans ma poitrine.

Son corps est solide et chaque muscle semble tonifié à la perfection contre mon estomac souple. Ses cheveux de soie tombent lâchement sur son front et ses cils blonds semblent injustement longs et volumineux. Est-ce le résultat de son argent ou à de bons gènes ?

« Papa », murmure-t-il, et mes yeux sont tirés vers le haut, incapables d'échapper à la façon dont sa mâchoire est ciselée et à la perfection avec laquelle son arc de cupidon repose sur ses lèvres pulpeuses. Je me méprise de le trouver attirant, mais il l'est, et c'en est irritant. C'est pour moi un vrai gâchis, vraiment. Un visage magnifique pouvant masquer un cœur si horrible.

« Ce n'est pas ma faute », marmonne-t-il, ressemblant pour la première fois de sa vie à un être humain.

« Non. S'il te plait », marmonne-t-il.

« Maverick ? »

« Je suis désolé. »

Il me tient fermement, et le grand désespoir avec lequel il s'accroche à moi est presque triste.

Quelque chose est brisé dans cette bête d'homme. Et peu importe à quel point il me serre à l'heure actuelle, je sais qu'au petit matin, il se souviendra que je ne suis pas celle qui peut l'aider.

CHAPITRE DIX-SEPT



UN COURANT d'air frais d'origine inconnue caresse ma nuque, forçant mes yeux à rester ouverts. La surface sous moi est solide, mais douce, et je baisse les yeux vers un tapis peu familier. Le haut de mon cœur s'écrie lorsque j'essaie de bouger.

Mes efforts herculéens pour coucher Maverick hier soir me reviennent. Je regarde à ma droite pour voir s'il bouge et je suis choquée de constater que je suis seule. Je ricane face à cette prise de conscience.

Il m'a laissée dormir sur le sol. Ouah. Très classe, Maverick. Première classe.

Je tire mes membres douloureux vers le haut pour fixer la porte. Il m'a laissée dormir sur le sol ET il m'a enfermée dehors ? Quel connard.

Je lève mes poings pour marteler à la porte et parviens à la frapper une fois seulement avant qu'une petite femme l'ouvre. Elle porte un uniforme rose pâle et des gants en latex jaune vif.

« Bonjour », dis-je en rougissant. Elle me fait un signe de tête avec un gentil sourire.

« Il m'a dit de ne pas vous réveiller. »

Connard.

« Vous dormiez tous les deux lorsque je suis arrivée », explique-t-elle et je hoche la tête, trop honteuse pour parler.

En marchant vers l'évier, elle attrape un verre et commence à le frotter.

« C'est bon », je souris, dépassant l'embarras initial de la situation. « Est-il encore là ? » je demande, et elle hoche à nouveau la tête.

« Bâtard ! », dis-je, sous mon souffle, mais le mot est suffisamment clair pour lever son sourcil.

« Vous pouvez encore vous enfuir en courant, vous savez. »

« Je ne suis pas une grande coureuse », dis-je en plaisant, ce qui fait pétiller ses yeux.

Elle soupire. « Vous les femmes aujourd'hui vous savez sûrement comment les prendre. »

« Je ne suis pas sa copine », dis-je en rougissant et elle couvre son visage et commence à s'excuser.

« Oh, je suis désolée », dit-elle, légèrement embarrassée par sa supposition. « Je l'ai supposé puisque vous étiez tous les deux enlacés lorsque je suis arrivée... »

« Ne vous excusez pas. Tout va bien. Vous n'êtes pas très loin. »

« Pas très loin ? », elle repose le verre dans sa main pour en sécher un autre.

« Je suis sa femme. »

Ses doigts deviennent flasques et le verre glisse et s'écrase sur le sol. Mais ce n'est pas ce qui me fait le plus sursauter.

« Qu'est-ce que tu fous encore là ? », je me retourne pour voir Maverick appuyé contre le mur, ne portant rien d'autre qu'un pantalon de jogging et un sourcil froncé.

« Je t'en prie », je lui grogne dessus, ce qui le fait ricaner.

« Je te demande pardon ? »

« J'ai dit, je t'en prie. »

« Pour quoi ? »

« Sais-tu au moins comment tu es rentré chez toi ? », je demande, m'efforçant de ne pas crier. Et vraiment, c'est un putain d'effort, parce que je suis folle de rage ! Furieuse ! Furax !!

« Tu veux que je te remercie pour avoir fait ton boulot ? Qu'est-ce que tu crois ? »

Je ne peux pas y croire.

« Tu es payée Beth. Je t'en prie. Maintenant, dégage de ma maison. »

CHAPITRE DIX-HUIT



« MAVERICK, elle a dit qu'elle était désolée. Tu sais comment elle est. Elle n'aime pas l'idée de te partager avec qui que ce soit d'autre que moi. » Suzanna est à ma table, intercédant en faveur de Jessica pour son mauvais comportement au Slate.

Je baisse les yeux vers elle, abaissée à mes côtés avec son flot de cheveux tombant sur ses épaules et sa lèvre inférieure disparaissant entre ses dents.

« Je vous l'ai déjà dit auparavant, je ne suis pas à vous. À aucune de vous. »

Suzanna recule et repousse mon bras au moment où Beth arrive dans la salle. Si je ne détestais pas autant l'idée d'être mariée avec elle, je devrais admettre qu'elle a l'air d'un million de dollars personnifiés.

Suzanna sursaute et la fixe, essayant de cacher son choc en remarquant les mèches dans les cheveux de Beth.

« Eh bien, regardez ce que le chat a rapporté », siffle-t-elle. « Tu as utilisé un feutre indélébile pour faire ça ? » La jalousie dégouline comme du miel chaud, recouvrant chaque mot d'un amas d'envie.

Suzanna s'assied à côté de moi, marquant un territoire qu'elle n'a pas à marquer. Comme à son habitude, Beth l'ignore et lève les yeux vers moi avant de regarder ailleurs. Je repasse dans ma tête notre dispute de ce matin et je lève les yeux au ciel face à la réalité qui m'attend.

Au milieu des bavardages d'élèves de terminal qui attendent que le cours commence, l'interphone se déclenche et Beth et moi sommes convoqués dans le bureau du doyen. Elle récupère ses affaires et se précipite à la porte comme

un poisson qu'on remet dans l'eau.

Elle a peut-être hâte d'aller au bureau. Elle essaie peut-être de mettre autant de distance que possible entre nous. Dans tous les cas, ça ne me regarde pas. Je la suis lentement, pas vraiment pressé d'y arriver.

Je m'arrête en chemin, pour avaler un peu d'eau, discuter avec certains des mecs déjà rassemblés dans les couloirs. Dire que je traîne les pieds ne serait pas mentir. Le fait est que ni Hamm ni le coach ne se foutent du temps que je gaspille à être marié à Beth, donc pourquoi devrais-je respecter le leur ?

Je fais quelques arrêts inutiles de plus avant de tourner en direction du bureau. J'ouvre la porte tout aussi mollement que lors de mon chemin jusqu'ici.

« Bonjour. » Je souris à la secrétaire à l'accueil. Ses joues se teintent légèrement au son de ma voix. Elle est jeune. À peine assez jeune pour travailler ici, mais trop vieille pour être encore au lycée.

« Ils sont déjà à l'intérieur », dit-elle, sa voix bafouillant un peu. Je me demande si la règle de ne pas se faire de profs s'applique également aux autres membres du personnel.

« Vous voulez vous joindre à nous », dis-je par-dessus mon épaule. Je n'ai pas à me retourner pour savoir qu'elle est toute rouge.

Si j'étais de bonne humeur avant, tout part en fumée au moment où j'entre dans le bureau, arrivant tout droit dans une impression de déjà-vu de l'enfer.

Le coach, Beth et le doyen sont tous assis, attendant que l'invité d'honneur arrive. Je prends le siège vide à côté du coach et lui jette un coup d'œil. Je peux dire qu'il a eu vent des bonnes nouvelles. J'imagine que Collin ne pouvait pas se la boucler.

« Je suppose que les félicitations sont de rigueur », sourit le coach.

Beth lève les yeux au ciel et l'expression du doyen reste maussade, mais je sais que nous pensons tous à la même chose.

« Est-ce que cela signifie que je peux désormais commencer à m'entraîner pour le match du championnat ? », je demande de façon détachée.

« Eh bien, se marier n'était que la première étape », énonce le doyen, regardant à peine Beth qui ne l'a pas lâché de ses yeux sévères et réprobateurs.

« Oui, j'ai parlé à Collin. Il reste encore certaines choses à faire, mais le mariage impromptu était un bon moyen de commencer. » Le coach est

impudemment optimiste malgré les regards brûlants que lui lance le doyen Hamm. Il n'a aucune morale à ce sujet, j'ignore donc son hypocrisie et me concentre sur ce qui est important – ma perspective d'être recruté après avoir été diplômé.

« J'ai contacté les équipes de Madison et ils sont prêts à te reprendre, à condition que tu respectes certaines conditions. »

« Et nous avons quelques conditions », dit le doyen Hamm avec un regard vengeur.

« Des conditions ? Vous vous moquez de moi ? Qu'est-ce que vous voulez encore de moi ? J'ai déjà épousé la mégère. Ça devrait être suffisant. »

Le doyen Hamm bondit de son siège et traverse la pièce. Il se tient devant moi en quelques secondes. Pendant un instant, il semble prêt à me dégommer la mâchoire, mais heureusement pour lui – et pour moi- il semble en décider autrement. À la place, il se penche en avant, son long nez avancé vers mon visage lorsqu'il ricane. « Que les choses soient claires. Je ne suis pas satisfait de cette mascarade. Allez-y vraiment doucement, ou je mettrai un terme à votre carrière entière. »

« Hum... Je vous demande pardon ? », crie Beth et je suis surprise par son ton défenseur. « Personne ne met de terme à quoi que ce soit. Dites-lui ce qu'il doit faire et il le fera. »

« Tu ne parles pas en mon nom ! », dis-je pour aboyer à son effronterie.

« Tu as raison. Je ne parle pas en ton nom. Mais si ta carrière s'arrête, il en sera de même pour moi, et tout ce conte de fées s'écroulera. Si ça pouvait arriver sans m'affecter, alors oui, on éteindrait tout. Mais je doute fortement que ça ne m'affecte pas, donc personne ne mettra un terme à quoi que ce soit. Merci beaucoup. »

Depuis quand est-ce que ça la concerne ?

Le doyen s'appuie contre son bureau et la regarde. « Vous a-t-il fait du mal ? »

Nous ricanons tous les deux face à cette question ridicule, même si j' imagine que nos raisons ne sont pas les mêmes.

« Pas plus que d'habitude. » Son visage se transforme en l'incarnation du dégoût, avant qu'elle ne croise ses bras sur sa poitrine et me lance un regard en biais.

Le doyen marche à nouveau vers son fauteuil noir fadasse et redresse sa cravate rose brillant. Je suis pratiquement sûr que sa femme la lui a fait porter. Beth n'aura jamais cette chance, pas avec moi en tout cas.

« Quelles sont les conditions ? », je demande entre mes dents serrées et me penche en arrière pour entendre les nouvelles idées créatives que ces imbéciles ont trouvées pour détruire ma vie.

« Les recruteurs veulent être certains que vous ayez au moins reçu une approbation provisoire pour la carte verte avant de prendre la décision finale de s'intéresser à vous de façon sérieuse. Et... plus important encore, que vous vous repreniez en main », commence le doyen. Je hoche la tête.

« Tu ne peux faire l'objet d'aucune accusation entre ce moment présent et ta remise de diplôme. Pas seulement de condamnations, Maverick... des accusations », continue le coach. « À moins qu'il s'avère que ce soit de fausses accusations et, dans ce cas, elles ne compteront pas. »

Celle-ci pourrait être légèrement plus compliquée.

« Tu devras passer les tests d'aptitudes selon leurs critères et tu devras marquer au moins cinq buts durant le prochain match. »

« Vous vous moquez de moi. » Je fixe le front brillant du coach puis ses yeux globuleux.

« Et concernant *ma* condition », sourit le doyen. Quelque chose en moi me dit que je vais encore plus détester cette condition.

« Vous ne pouvez être vu ou considéré comme étant en train d'embrasser, de toucher ou de baiser avec qui que ce soit d'autre que Beth tant que vous serez marié avec elle. »

« Baisé. » Sérieusement. Est-il vraiment autorisé à utiliser ce mot devant un élève ? « Même chose pour vous, Beth », ajoute-t-il.

Sa mâchoire tombe au sol et ses yeux s'écarquillent sur son petit visage lorsqu'elle essaie d'intégrer tout ce non-sens qui sort de la bouche du doyen.

Moi, à l'inverse, n'ai pas le temps pour ces subtilités.

« Hors de question ! »

« La fidélité est l'illusion que nous recherchons ici », dit le doyen avec condescendance, et je veux sauter sur son bureau et lui faire un crochet au visage. « Vous vous apprêtez à entrer tous les deux dans une phase très sérieuse. Vous candidatez désormais pour une prolongation et une carte verte, tous les yeux seront sur vous », dit le doyen.

« De plus, si tu changes de place sur la liste de l'État, nous aurons besoin que tu sois en pleine forme tout le temps, à la fois en sport et à l'extérieur », rajoute le Coach. « Les enquêteurs au sujet de la carte verte voudront parler à vos proches et voir votre place et toutes autres choses invasives. Beth, ce fait combiné à celui de le tenir à carreau pour les prochains matchs, vous voudrez

peut-être penser à vous relocaliser de façon temporaire. »

Je lève les yeux vers Beth à temps pour la voir essuyer une larme de ses yeux. Nous en avons déjà brièvement parlé, mais c'est désormais devenu une condition réelle. *Je* devrais être celui en train de pleurer.

« C'est tellement drôle », glousse-t-elle tristement, « il m'a virée de chez lui seulement ce matin. Karma, j'imagine. »

Elle se tourne pour me regarder et je lui lance un regard noir. Comment est-ce que ça a pu devenir ma vie, putain ? Il y a tellement d'amateurs sans talent qui courent partout et obtiennent exactement ce qu'ils veulent, plutôt que ce qu'ils méritent. Et me voilà, avec tout le talent, moissonnant de la merde pour des récompenses.

« Oh, vous y êtes allée ? », demande le doyen, sa voix légèrement plus haute qu'à l'habitude.

« Votre joueur star s'est perdu hier soir et m'a appelée pour... »

« Ta gueule ! », je lui lance, agacé par son besoin constant de se plaindre. Putain de cafteuse. Sérieusement.

« Va te faire mettre, Maverick. Tu m'as laissée dormir sur le sol », elle rétorque, ce qui me fait rire.

« J'aurais pu demander à la sécurité de te dégager. Je t'en prie. »

Les narines du doyen Hamm se dilatent et ses articulations semblent plus distinctes derrière sa peau fine lorsqu'il serre ses poings et que son visage rougit. Dans le même temps, le coach Willis a les yeux écarquillés de choc.

« Sale idiot. » La main lourde du coach claque et a des effets de sons retentissants sur ma nuque.

« Coach ! », je crie, frottant la zone agressée.

« Est-ce que quelqu'un l'a vue ? »

« Ciel », offre Beth et je lève mes yeux au ciel.

« Le ciel t'a vue, vraiment ? T'es tellement conne. »

« Non, abruti, Ciel, ta femme de ménage », riposte-t-elle.

Comment est-ce que je pourrais savoir ça ?

Si elle n'avait pas discuté avec l'aide, personne n'aurait été là lors de mon réveil, ce qui est clairement la façon dont je préfère passer mes matinées.

« Putain, Maverick. Aie au moins un peu de sens commun. »

Je lance un regard noir au coach. « Peu importe. On peut y aller maintenant ? »

Le doyen Hamm secoue sa tête d'un air désapprobateur dans ma direction, mais me fait un signe de la main pour m'indiquer de partir, comme

si j'étais une mouche agaçante. Cependant, la main lourde du coach sur mon épaule m'arrête.

« Je m'attends désormais à te voir à toutes les séances d'entraînement. Tu ne dois jamais venir à mes entraînements avec gueule de bois ou saoul. Je ne veux plus voir de vidéos de toi te ridiculisant. Je ne veux plus entendre dire que tu as terrorisé Beth... et Maverick... », il se rapproche, son nez à quelques centimètres du mien, ses yeux gris se durcissant en fixant mon visage. « Si je venais à apprendre que tu voyais quelqu'un d'autre, tu seras viré. »

« Et qu'en est-il des folles qui diront que nous sortons ensemble alors que ce n'est pas le cas ? »

« Vous êtes un gars intelligent. Je suis sûr que vous trouverez quelque chose », dit le doyen Hamm comme si nous parlions du voyou ayant volé son dernier dollar.

« Tu dois être sur la glace aujourd'hui. »



COMME LE COACH L'A DEMANDÉ, je suis à l'entraînement, sobre, et prêt à faire la seule putain de chose qui m'apporte un tant soit peu de bonheur. À travers mon casque je peux entendre la voix nasale de Jared quelque part dans la patinoire, se plaignant des changements dans la composition de l'équipe juste avant de pousser les doubles portes orange vif pour entrer dans le stade de hockey.

En tant que second meilleur joueur de l'équipe, je suis sûr qu'il n'était que trop heureux d'apprendre que je n'étais pas sur la liste. J'ai hâte lui cracher mon retour au visage.

Il est important de marquer son territoire et de faire ce qu'on veut de la compétition, mais être athlète c'est aussi faire avec les autres membres de l'équipe. Dans les bons jours, je ne peux que tolérer Jared, mais s'il continue à se la ramener à mon sujet, aucun exercice de protection ou de consolidation d'équipe ne m'empêchera de lui mettre un coup de pied au cul.

En descendant le palier entre les sièges et en me dirigeant vers le banc pour lacer mes patins, il me remarque et sa tête, avec sa barbe de trois jours, devient acerbe.

« J'imagine que les rumeurs sont donc vraies », dit-il en m'accueillant

alors que je patine vers l'équipe.

« Quelles sont les rumeurs ? », je demande avec un sourire.

« Tu as, je ne sais comment, réussi à faire ton grand retour », dit-il sèchement, sans même essayer de cacher son mécontentement. On dit que l'envie est la forme la plus grosse de flatterie, et Jared fait pleinement partie des envieux. Ce n'est pas une chance pour lui, même si ça lui est familier.

« Retour ? », je demande en patinant en arrière autour de lui. « Ce ne serait un retour que si j'étais allé autre part, Jared. Je ne suis jamais parti. »

Il me jette un regard noir et je lui ris au nez. Nous sommes censés être dans la même équipe, c'est vrai, cependant, tout cela n'a jamais été plus qu'une compétition. Enfin, pour Jared, du moins. Tant que je suis ici, il perdra.

Les sifflements du coach interrompent les conneries de retour qu'il allait faire, et nous patinons jusqu'au but pour tous nous réunir pour le préentraînement.

« Comme vous le savez tous, nous avons un match important dans quelques jours pour commencer la saison. Maintenant... », le coach s'arrête, laissant ses yeux traîner sur notre groupe. « À partir de maintenant, je ne veux qu'aucune de vous ne se relâchent, les filles. »

« C'est au nigaud que vous devriez faire cette leçon », marmonne Jared, suffisamment fort pour que tout le monde l'entende, mais personne ne le suit dans sa blague pathétique. La majorité des autres joueurs ne sont pas aussi ridicules que lui. La majorité d'entre eux ne sont pas suffisamment stupides pour penser qu'ils gagneront cette merde sans moi.

« Tu as quelque chose à dire, Jared ? », je le défie, mais le coach intervient.

« Je ne veux qu'aucun de vous ne fasse quoi que ce soit de stupide cette saison. Nous avons réellement une chance de gagner. Notre composition d'équipe est forte, et vous avez tous travaillé dur, alors allons-y et faisons-le, d'accord ? »

« Oui, coach ! », nous crions en chœur pour lui répondre.

« Très bien. Nous allons tout travailler aujourd'hui. Je vous divise en équipes. Jared, Maverick, vous êtes les capitaines d'équipe. Noir contre jaune. Choisissez vos équipes et c'est parti ! »

Le sifflement se déclenche et mon cœur commence à battre plus vite, puisque l'adrénaline décolle à une vitesse folle dans mes veines. C'est toujours comme ça lorsque je suis sur la glace. L'excitation, la hâte, tout vient

en pleine puissance.

Jared est un joueur de défense ailier fort et je m'attends à ce qu'il prenne sa position sur la patinoire. Toutefois, plutôt que de faire ce à quoi je m'attendais, il se met en place pour la mise en jeu en position centrale pour me défier directement.

« Tu fais une grosse erreur, Jared », lui dis-je en gloussant.

« Non, l'anglais, c'est toi qui fais une erreur en te tenant ici. Je ne sais pas ce que tu as fait, mais je sais que tu n'es pas censé être ici, et le fait que tu le sois me donne envie de gerber », dit-il avec mépris, en ne quittant pas ses yeux des miens.

Je ne m'écarte pas non plus de son regard et le fixe tout aussi intensément.

« Eh bien mon pote, va chercher un sac à vomi et de l'aspirine, parce que je suis ici pour rester. »

Le coach fait tomber le palet et je le frappe en direction de mes défenseurs, prenant le contrôle du jeu et lui fermant ainsi sa gueule d'un seul coup.

J'ai échoué dans beaucoup de choses au cours de ma vie et beaucoup de choses m'ont déçu.

Le hockey n'a *jamais* été l'une d'entre elles.

Le hockey ne sera *jamais* l'une d'entre elles.

CHAPITRE DIX-NEUF



« BETH ? BETH ? »

J'entends quelqu'un m'appeler au loin, mais je suis tellement loin dans la montagne de mes pensées que je peux à peine percevoir ce qui se passe autour de moi.

« Beth ! », je bondis face à la main qui est gentiment placée sur mon épaule et me retourne pour fixer Tyler, dont l'inquiétude est profondément marquée sur ses sourcils.

« Ouais ? Oh, je suis désolée. » Je baisse les yeux vers l'eau au sol et me tourne précipitamment pour aller fermer le robinet. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? En fait, laisse tomber. Je sais *précisément* ce qu'est le problème.

« C'est bon. Heureusement que tu n'es pas chef. Ça aurait été une situation complètement différente. » Tyler me sourit et je cache mon visage derrière mes doigts.

« Je suis vraiment désolée. C'est juste que je suis préoccupée. »

Le bruit du restaurant revient, et je suis à nouveau lancée dans l'effervescence de serveurs débordés et de chefs criant.

« Tu es prête à y retourner ? », sa main descend de mon épaule jusqu'à mon poignet. Je rougis face à la familiarité douce et délicate de son toucher. Il serre doucement ma main, de façon rassurante.

« Tout va bien. » Je lui souris, et il hoche la tête pour accepter ma réponse.

« Bien. Un groupe vient juste d'arriver. Ils sont à la table sept. Je m'en occupe », dit-il en montrant du doigt l'eau sur le sol.

« Tout de suite. »

J'attrape le tablier blanc vif accroché au dos de la porte de la cuisine et le noue autour de ma taille avant de sortir.

En marchant vers le box, mon cœur s'effondre dans ma poitrine. Même de dos, je reconnais Maverick lorsque je le vois. Bien sûr qu'il est ici à cette heure avec ses larbins. J'imagine que je devrais être reconnaissante que je puisse au moins garder un œil sur lui ici, même si je n'intervenais pas si ces amis regardent.

Merde, ces frontières sont extrêmement brouillées.

« Salut », dis-je sèchement, les regardant à peine dans les yeux. « Qu'est-ce que je vous sers ? » Je tiens déjà mon stylo et mon bloc-notes dans mes mains, prête à prendre leur commande.

« Beurk. Et pourquoi pas un autre serveur ? », ricane Suzanna. Je jette un œil à Tyler servant une table à proximité, cherchant quelque chose, quoi que ce soit, qui m'empêcherait de lever les yeux au ciel devant les « clients ».

« Je vais prendre un sandwich à la dinde et des frites. » Marco me montre du doigt et je note.

Ils passent commande pour une montagne de merde les uns après les autres, et je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'ils fêtent. Je sais que Maverick n'a rien à célébrer. Son monde vient tout juste de se compliquer considérablement, bien qu'aucun d'eux ne le sache.

Lorsque je retourne en cuisine, Tyler est en chemin avec un plateau.

« Tu veux échanger de tables ? », je l'appelle, essayant de ne pas avoir l'air trop désespérée.

« Désolé, chérie. D'ordinaire, tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi, mais ce sont des clients réguliers qui donnent de très gros pourboires. » Il me fait un clin d'œil et je hoche la tête.

Je sens des yeux sur moi lorsque je me dirige vers la table suivante pour prendre les commandes et lutte contre le besoin urgent de me retourner et demander que je ne sois pas le sujet de conversation. C'est habituellement mon havre. Mon patron m'aime bien, et mon supérieur pourrait bien être mon meilleur ami. On ne pourrait pas trouver de meilleur environnement de travail. Pourtant, le fait de savoir qu'ils sont tous là, à un endroit, me donne des sueurs froides et me fait légèrement trembler de l'intérieur.

Je n'ai aucun moyen de savoir quand ils vont frapper ou ce qu'ils vont faire, et je ne suis pas suffisamment stupide pour croire que Maverick ferait quoi que ce soit pour les arrêter, même si j'ai au fond de moi l'espoir qu'il le

fera, étant donné notre relation d'affaires.

J'essaie de garder une expression sérieuse en disposant les assiettes sur la table et en commençant à compter à rebours à partir de dix, au moment où Jessica, désespérément accrochée au bras de Maverick, me traite de plouc.

Je jette un œil à Maverick qui est occupé à tapoter sur son téléphone avec ses oreillettes branchées, m'ignorant, mais ignorant également Jessica.

« Bon appétit. » Je réussis à sourire, dans un souci de professionnalisme, avant de me tourner pour m'éloigner.

« Attends ! », crie Suzanna et je frémis en pensant que j'allais m'éloigner d'eux.

« Ce n'est pas ce que j'ai commandé. » Elle désigne sa salade – la seule salade du menu fast-food qui n'a absolument aucune variation possible.

« Comment ça ? », je lui demande en soupirant lourdement.

« J'ai dit sans mayo, et je t'ai demandé du poulet coupé en dés et non des bâtonnets de poulet. »

« Ce n'est pas de la mayo, c'est un assaisonnement, et il est sur le côté, tu ne seras donc pas obligée de le manger si tu n'en veux pas. Comme je l'ai expliqué plus tôt, nous ne servons pas de poulet coupé en dés. Nous avons des bâtonnets de poulet. C'est ce que dit le menu, c'est que j'ai dit, et c'est que tu as accepté. »

« Tu me traites donc de menteuse ?! », elle crie pratiquement ces mots, et un silence soudain tombe sur la pièce entière, alors que les têtes se retournent rapidement dans ma direction.

« Non. Je ne te traite pas de menteuse. J'essaie juste de comprendre ce qui ne va pas et comment nous pouvons le rectifier. »

« Oh, donc tu me traites d'idiote, alors ? », elle souffle en se levant et vide son verre d'eau sur mon visage.

Je sens mes doigts se resserrer autour du plateau, et je lutte pour ne pas pleurer et contre le besoin urgent de lui enfoncer dans son front, tout ça, à nouveau, dans un souci de professionnalisme.

« Tout va bien, Beth ? » Tyler se précipite à mes côtés avec un paquet de serviettes en papier. Je les prends avec des mains froides et tendues.

« Je vais devoir vous demander de partir. » Tyler s'adresse à la table et j'entends, plus que je ne vois, des ricanements.

« Et pour qui tu te prends ? », demande Ethan brutalement.

« Je suis le mec qui vous met, vous les gens, à la porte. » Il s'accroche momentanément au mot « gens », et je le connais suffisamment pour savoir

que ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

« Écoute mon pote », Maverick lui grogne dessus, « retourne simplement dans ta cuisine et prend ta serveuse avec toi. Remplace-la par une autre et nous ferons comme si rien de tout ça n'était arrivé et nous ne ferons pas fermer ce lieu. »

Incroyable.

« Je ne suis pas sûr que vous m'ayez bien entendu », la mâchoire de Tyler se contracte, mais il parvient quand même à masquer le dilatation hostile de ses narines. « Je vous demande à vous et à vos amis de partir. »

« Lo... », commence Maverick, mais Tyler le coupe.

« Maintenant. »

« Je pensais que le client avait toujours raison », intervient Jessica, toujours crochétée à Maverick comme un paresseux à un arbre, ce qui parvient curieusement à me perturber.

« Nous ne sommes plus dans les années 60. Nous ne traitons pas nos employés comme de la merde, et nous ne servons pas les clients qui le font. Ce qui vient de se passer est inacceptable pour cet établissement, et si vous ne partez pas, je devrai appeler la police et porter plainte pour agression. »

Mon cerveau saute automatiquement à l'allusion de « plainte », et les mots sortent de ma bouche avant que je n'aie un moment pour les penser, encore moins pour les repousser dans la poubelle de mon esprit.

« Non, Tyler, tout va bien. Ça ne sert à rien. Pas de plainte. »

Maverick incline un sourcil parfaitement taillé vers moi.

Il se lève doucement, surplombant Tyler de quelques centimètres, mais Tyler reste de marbre face au défi évident, et s'approche d'un pas pour lui faire face.

Je sens mes doigts devenir de plus en plus nerveux. J'ai vu Tyler remettre facilement des brutes à leur place, mais j'ai également vu Maverick faire l'impensable sans lever un petit doigt. Et je ne laisserai pas Tyler ou ce lieu être un des dommages collatéraux de la tempête de merde de la taille de Maverick à cause de moi.

Je tiens le bras de Tyler et l'éloigne suffisamment pour me tenir entre eux.

« Regarde-moi », je murmure et il baisse les yeux à contrecœur. Je secoue ma tête vers lui. « Ne fais pas ça. Ils ne le méritent pas. »

« Écoute la serveuse, mon pote. »

« Ta gueule, Maverick », je lance, me retournant brusquement pour lui

faire face. « Tu n'as rien payé. Donc s'il te plait, ne fais pas de scène. Dégage, simplement. »

« Ne lui parle pas comme ça », lance Jessica, sautant à sa défense, mais mes yeux ne quittent pas les siens, et même lui ne la regarde pas.

Il doit savoir à quel point cette idée n'est pas bonne. Il n'a pas besoin que je lui dise. Est-ce que son égo est vraiment assez fragile pour être prêt à risquer ses papiers et mon argent ? J'espère sérieusement que non.

« Dégage », je grogne, et je vois ses pupilles se dilater très légèrement avant qu'il lève les yeux au ciel et fasse signe à ses amis de partir.

Mes épaules tombent et je sens un ballon exploser dans ma poitrine, relâchant la pression au moment où ils commencent à se diriger vers la porte.

« Est-ce que ça va ? », me demande Tyler, s'accrochant à mon épaule, ses yeux bleus comme l'océan me submergeant avec le genre de compassion que je ne pourrais jamais rêver recevoir de Maverick de mon vivant.

« Je vais bien. » Je serre sa main toujours posée sur mon épaule et regarde la porte à temps pour voir Maverick détourner le regard et s'éloigner, emportant tout l'air chaotique avec lui.

CHAPITRE VINGT



UN TITAN me frappe la tête avec une enclume alors que j'accélère sur la nationale. Mais pour qui ce mec s'est-il pris à me parler comme ça ?

Et pourquoi Mademoiselle Beth s'est-elle sentie encouragée à me prendre de haut en *son* nom ?

J'appuie sur la pédale, tandis que mes dents se resserrent davantage. Je hurle en m'arrêtant au feu lorsqu'il passe d'orange à la couleur peignant l'intérieur de mes yeux, baignant lentement la nuit de rouge, tandis que ma colère continue son ascension. Je m'arrête tout juste à temps pour nous empêcher d'être jetés en pleine route par une camionnette bleu foncé accélérant depuis l'intersection de gauche.

« Maverick ! », crie Jessica.

« Ta gueule, Jessica », je lance et elle gémit dans la soumission.

Elle remue sur le siège à côté de moi, mais je la regarde à peine, essayant de trouver un moyen de les faire payer pour ce qui vient juste de se passer.

Beth a besoin d'apprendre que personne ne peut me défier ainsi et s'en sortir impunément. Je la ferai souffrir pour son insolence présomptueuse et je détruirai ce trouduc qu'elle a l'air de tellement adorer au passage – sans oublier de la terroriser dans le même temps, bien évidemment. Pour qui il se prend à mettre ses mains sur elle, toucher son dos et sa nuque, prendre sa défense comme s'il était une sorte de héros des temps modernes ?

Là encore, je ne fais que voir rouge. Ce n'est pas que je me soucie un tant soit peu de Beth. C'est simplement que... C'est simplement que... Je veux dire... nous sommes mariés, bordel de merde. A-t-elle une idée de ce que ça

aurait comme conséquence si les gens le découvraient et se souvenaient de la nuit où elle était sur ce connard de serveur ?

Tu dramatises tes pensées, me crie mon esprit. Et je serre mes dents, essayant et échouant à calmer ma colère.

Le feu passe au vert et nous volons vers l'appartement de Jessica, alors que cette dernière reste murée dans le silence pendant toute la fin du trajet. Je suis encore énervé par ce petit coup au Slate, mais je dois maintenant m'occuper également de Suzanna. Elles se comportent toutes les deux comme des gamines et je ne peux pas gérer cette merde maintenant que je suis aussi proche des matchs de championnat. Aucune d'elles ne vaut cette opportunité en or et je dois les ressaisir sans trop tarder.

Je me gare devant la maison de ses parents et appuie sur le bouton pour la faire sortir.

« Tu ne viens pas ? », demande-t-elle silencieusement, et je lui lance un regard noir.

« Non. »

« Tu es encore énervé pour l'autre soir ? »

« Dégage, Jessica. Je dois y aller. »

« Maverick, je me suis déjà excusée pour ce qui s'est passé, mais si tu dois l'entendre à nouveau... »

Ma mâchoire semble avoir été fermement tendue toute la soirée, et je prends une profonde inspiration les yeux fermés avant de me tourner pour la regarder.

« Je ne continue plus cette chose avec toi. »

Sa bouche s'ouvre en grand et ses yeux pleurent presque instantanément.

Ce fut une journée de merde du début à la fin, et quelque chose me dit que ça ne va pas s'arranger. Je n'ai pas besoin d'ajouter l'un des accès de colère de Jessica à ma liste de choses à m'occuper. J'ai déjà Jared, Beth et son petit copain sur ma liste merdique ; le nom de Jessica a trop de syllabes, et je n'ai tout simplement pas l'énergie ou le désir de supporter plus de mélodrames.

« Qu'est-ce que tu dis ? », crie-t-elle, et je démarre le moteur.

« Je te dis que j'ai besoin d'une pause avec toi et ta merde constante. Suzie et toi demandez plus de travail que vous ne le méritez, vraiment. »

« Maverick... »

« Jessica. Dehors ! », je désigne le trottoir qui l'attend avec impatience.

Elle s'éternise à sortir de la voiture et je ferme les portes, puis pars à toute

vitesse avant même qu'elle n'atteigne le trottoir.

Mon appartement n'est qu'à quelques pâtés de maisons, mais j'ai quelque chose à faire qui est plus urgent à mon esprit, sinon je vais exploser.

Je prends un virage serré au bout de la rue et me dirige en direction de mon épouse vexée et son ami trop entreprenant.

Les feux arrière devant moi s'estompent rapidement au moment où je retourne, à cent à l'heure, vers le restaurant.

Je suis de retour à temps pour les voir fermer et je gare à peine la voiture avant de sauter dehors, mon cœur martelant dans mes oreilles lorsque je sens mes bras se remonter pour donner des coups de poing. Je pousse la porte pour l'ouvrir et entre, les lumières vives heurtant mes yeux sous un angle gênant qui me fait loucher.

Je repère Beth dans sa tenue noire tapageuse, appuyée contre le comptoir, parlant à l'autre et mes poings se resserrent au fur et à mesure que je me rapproche d'eux. Elle rigole à ce qu'il dit et passe une mèche de ses cheveux volants derrière son oreille, rougissant comme un mur que l'on asperge de peinture en bombe.

Mes foulées sont longues et rapides, réduisant la distance en un temps record, et je n'ai toujours aucune idée de ce que j'ai l'intention de faire. Je ne sais même pas pourquoi je suis ici, ni pourquoi je suis autant énervé, mais je suis devenu un automate et tout ce que je peux faire c'est regarder ce côté radical de moi chercher des représailles.

Le petit copain souriant me repère en premier et ses épaules se hérissent instantanément. « Je peux t'aider ? », demande-t-il brusquement.

« Non. Je prends simplement ce qui m'est légitime », je riposte, saisissant le poignet de Beth et me retournant pour partir.

Les box sont vides et, dans le silence de la nuit, tout ce que je peux entendre, c'est un homme des cavernes déchaîné frappant sa poitrine dans ma tête.

Beth est choquée par ma présence, et bouche bée face à ce contact brutal, mais elle se remet rapidement et commence à se retirer.

« Qu'est-ce que tu penses foutre ? », proteste-t-elle fortement. « Maverick, lâche-moi. » Elle lutte lorsque je l'entraîne avec moi.

Du coin de l'œil, je vois son petit copain faire le tour du comptoir à toute allure, volant à son secours.

« Maverick ! », crie-t-elle à nouveau.

« Hey ! Mon pote ! Je ne sais pas quel est ton problème, mec, mais je vais

devoir te demander de la lâcher ! »

Je regarde par-dessus mon épaule et le vois tenir une batte de base-ball. Il est donc prêt à devenir sanglant simplement pour Mademoiselle Beth, ici présente ? J'imagine qu'ils baisent tous les deux.

Ce fait m'énerve encore plus, et je la tire d'un coup sec de mon autre côté et lui tourne le dos, la bloquant de lui.

« Vas-tu venir la chercher ? »

« C'est quoi ce bordel, Maverick ! Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? »

Elle est de nouveau entre nous, tenant ses bras vers moi dans une confusion animée, la panique écrite sur son visage, ses yeux écarquillés et regardant autour comme si elle attendait que quelqu'un d'autre sorte des bois et rejoigne la fête.

« Nous partons », je m'entends dire et ses sourcils forment un M sur son front.

« Quoi ? »

« Tu viens avec moi. » Je lui saisis le bras et elle commence à me taper à nouveau.

Son ami est plus rapide que je ne l'aurais imaginé, et il est à ma gorge, ma chemise serrée entre ses doigts.

« Lâche-la », grogne-t-il, et je perds toute raison.

Je le repousse de mon visage et fais un pas vers lui, mais Beth se fraye à nouveau un chemin entre nous, s'écrasant presque instantanément à plat dans la bagarre.

« Ça va ? », demande-t-il en s'abaissant à ses côtés. Elle hoche la tête.

Toute la scène est agaçante à regarder. Je sens mon air renfrogné s'approfondir et je lui tends ma main, lui ordonnant de la prendre.

« Allons-y. »

« Je ne veux aller nulle part avec toi », aboie-t-elle en réponse.

Je garde ma main tendue. L'expression sur son visage est bestiale ; un lion montrant ses crocs. « Prends ma main et viens avec moi ou je lui dirai ce que je suis *précisément* pour toi. »

Ses paupières se retirent tellement, qu'elles semblent avoir disparues de son visage.

« Maverick, s'il te plait », crie-t-elle.

Putain, elle a peur, je pense en moi-même. Mais pour je ne sais quelle raison, ça ne me paraît pas bien. Ce connard compte pour elle ; tellement que la panique remplit ses yeux à l'idée qu'il puisse découvrir le statut de notre

relation.

« De quoi est-ce qu'il parle ? », lui demande-t-il alors qu'elle se lève et repousse ma main.

« Je suis désolée, Tyler. Je dois y aller. » Elle murmure les mots, sa voix tremblant avec des larmes ravalées. Bien. Je ne suis pas vraiment content non plus.

« C'est son dernier jour aujourd'hui », je l'informe en partant d'un pas décidé et en entraînant Beth derrière moi.

L'expression durcie de l'amoureux laisse place à la confusion lorsqu'il la regarde partir derrière moi, et mon homme des cavernes intérieur fait un tour d'honneur dans le désert aride de mon cœur.

CHAPITRE VINGT-ET-UN



« QU’EST-CE que c’était que cette merde ? », je souffle, désirant pouvoir claquer cette porte ridicule. Je descends la ceinture aussi fort que possible à la place, espérant qu’elle puisse s’arracher. Si c’était le cas, je pourrais peut-être l’étrangler avec.

Alors que mon dos appuie contre la froideur du siège en cuir, une chose devient ridiculement claire. Maverick est méchant, vengeur, bon à rien. Je n’arrive pas à croire qu’il vienne tout juste de me menacer, alors que c’est lui qui est trop terrifié d’être associé avec moi.

« C’est quoi ton putain de problème ? », je rentre un poing dans son épaule et il sursaute, apparemment surpris, mais son expression ne change pas. Pourquoi changerait-elle ? Ce n’est pas comme si quoi que ce soit lui tenait vraiment à cœur.

« Mettons une chose au clair. » Il se retourne pour me faire face avec un regard noir et lointain. « Dans tout ça, dans cette chose », dit-il en agitant ses poignets entre nous. « C’est moi qui suis aux commandes. Tu ne me prends jamais de haut. Tu n’as même pas le droit de... »

« Oh, redescends sur terre, Maverick », je lance en le coupant. « Tu n’arrêtes jamais de dire à quel point tu es vachement important et combien je suis insignifiante, comment Dieu lui-même t’a commissionné comme vice-chancelier de toute la putain de Terre. Ferme ta gueule et conduit cette putain de voiture. »

« Excuse-moi ? » Ses yeux s’écarchillent et je me tourne pour lui faire face.

« J'ai compris. Tu me détestes. Je ne suis pas particulièrement emballée non plus à ton sujet. Mais ce qui vient juste de se produire là-bas. » Je m'arrête, pointant derrière moi en direction du restaurant. « Ça ne se produira plus *jamais*. Tu m'as comprise ? Tu veux me menacer en me prenant à quelqu'un me tient vraiment à cœur ? Quel genre de monstre es-tu ? Qu'est-ce que je t'ai fait, putain ? »

Je me sens devenir émotionnelle et je lutte pour me contenir, mais échoue misérablement.

« N'oublie pas que tu as plus à perdre que moi », j'ajoute.

« Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? » lance-t-il.

« Tu aurais pu tout raconter à Tyler à mon sujet, et j'aurais probablement perdu un ami. Un ami très spécial. Et c'est juste un peut-être. Mais si j'entre sur ta patinoire d'entraînement et que je te révèle au grand jour devant ton équipe, tu perdras *tout*. Tu perdras ta place au match de championnat. Tu perdras l'opportunité d'être recruté. Tu perdras la possibilité d'obtenir ta carte verte et tu perdras ton rêve d'être recruté après le lycée. Tu veux me traiter en animal sauvage, Maverick ? Vas-y. Tu me vois comme une merde ? Parfait ! Mais si tu me prends à la gorge, je me défendrai. Je ne suis pas l'une de tes poupées plastiques ou tes laquais pingres. Je n'ai peut-être pas d'influence, mais je te détruirai de la façon que je connais, tu m'as comprise ? »

Un silence de mort règne dans la voiture pendant quelques minutes et je me pose, agacée par moi-même, mes bras fermement croisés sur ma poitrine en attendant qu'il dise ou fasse quelque chose.

Fidèle à lui-même, il fait tout le contraire de tout ce à quoi je m'attendais. Il commence à rire. C'est un rire bas, sans humour au départ, mais il se transforme ensuite en quelque chose à la limite de la folie, et je me demande s'il a déraillé.

« Toi », il commence à rire à nouveau, appuyant sa tête contre le volant et je regarde ses épaules vibrer jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent tout à coup, son corps entier se rigidifiant en un instant.

Il se tourne pour me regarder, son rire s'extrayant de la voiture par les fentes de la fenêtre. Le changement soudain aspire l'air du véhicule et je me sens suffoquer sous son regard intense.

« Tu penses que tu peux réellement me détruire ? » Ses mots sont des glaciers, glissant doucement, glaçant ma peau et hérissant les poils sur mes bras.

« Je ne serai et ne pourrai pas être détruit par ta faute. Tu ne peux pas m'endommager. Tu ne peux pas m'affecter, d'aucune façon. Et tu sembles avoir oublié un fait très important. Ton futur entier dépend également de cet exercice. Ton diplôme du lycée, ton inscription à l'université et tes frais de scolarité. TOUT dépend de ça. »

Je lui souris et il sourcille.

« Tu t'en moques ? », demande-t-il, ses yeux légèrement plissés lorsqu'il examine l'expression décontractée sur mon visage et la vérité derrière mes yeux.

« Démarre simplement », je murmure à travers mes dents serrées et il maintient mon regard pendant quelques secondes de plus avant de démarrer le moteur.

« Où est-ce que je t'emmène ? »

Je lui donne mon adresse et me retourne pour regarder par la fenêtre.

La dispute s'est essoufflée aussi rapidement qu'elle a commencé, et elle m'a épuisée. Nous n'avons rien résolu. Nous nous sommes tous les deux jetés à la gorge, et il me conduit à présent à mon appartement d'un côté de la ville où je suis pratiquement sûre qu'il n'a jamais mis les pieds de toute sa vie.

Une Lamborghini dans mon quartier attire forcément l'attention. Ma proprio chercheuse d'homme riche voudra probablement augmenter le loyer si elle me voit sortir d'une voiture comme ça.

Lorsque Maverick tourne dans mon allée, mon cœur prend de la vitesse. Pourquoi suis-je nerveuse ? Le fait que je sois fauchée comme les blés n'est pas un secret, alors pourquoi devrais-je le lui cacher ? Pourtant, tout en moi veut qu'il arrête la voiture pour que je puisse marcher jusqu'à chez moi.

« Hum... peux-tu me laisser ici ? », je marmonne et il ne dit rien. Lorsque je jette un œil dans sa direction, il a une expression incrédule, mixée à du dégoût sur son visage.

« C'est ici que tu vis ? », demande-t-il, et j'ai un mouvement de recul face à son ton.

« Je suis plus loin, mais je peux marcher d'ici. »

Il continue de conduire, je me répète donc, mais il est dans un autre monde.

« Maverick », je lance, et il se retourne enfin pour me regarder. « Tu peux arrêter la voiture. »

Il tourne, coupe le moteur et je me retourne pour le fixer. « Qu'est-ce tu fais ? »

« Je n'ai rien vu de tel dans le passé. » Il ouvre sa porte et sort.

« Rentre à l'intérieur de cette putain de voiture, Maverick », dis-je, parce que... où pense-t-il aller ?

« Arrête de m'aboyer des ordres, Beth », lance-t-il.

Je lui ris au nez et sors en tapant du pied, regardant autour de nous pour vérifier qu'il n'y a aucun œil visible dans les alentours. Nous entrons dans l'immeuble, et sommes immédiatement accueillis par des miaulements de chats – en route vers Madame Jenkins, c'est certain.

Maverick prend les devants et je lève les yeux au ciel lorsqu'il s'arrête devant l'ascenseur et appuie sur le bouton pour *monter aux étages*. Je me dirige silencieusement vers les escaliers, sachant très bien que les portes de l'ascenseur ne s'ouvriront jamais. Elles ne l'ont pas fait depuis des années, et elles ne vont pas le faire de façon magique simplement parce que ce mec a soudainement décidé de se pointer.

Je franchis le premier étage avant qu'il ne réalise que je suis partie, et je l'entends beugler mon nom avec colère.

« Beth ! Bethany ! Où es-tu, putain ? », il crie avant que je réalise que la cage d'escalier est adjacente à l'ascenseur. J'entends ses pieds lourds se poser lorsqu'il monte les marches et je commence à sprinter dans la cage d'escalier sinueuse.

« Hé ! », il m'appelle, et je baisse les yeux pour le voir me rejoindre à toute vitesse.

« Bonjour, Beth ». Monsieur Brown, de l'appartement situé en dessous du mien me fait signe de la main.

« Bonjour », je halète, essayant d'échapper à l'homme fou derrière moi.

« Tout va bien ? », demande-t-il, alors je file en le passant. Je jette un œil en me retournant et le vois tendre son cou vers moi, et je me fais presque renverser par Maverick.

« Qu'est-ce que... Beth, dois-je appeler les flics ? », me crie-t-il.

J'aimerais tellement. Dieu sait à quel point j'aimerais, mais je continue de courir, jusqu'à la porte de mon appartement.

Un volcan fait éruption de mes poumons lorsque j'atteins la marche finale et mes jambes ont désespérément besoin de glace, mais je continue d'avancer, cherchant mes clés à l'intérieur de mon sac et priant silencieusement pour que, par miracle, il n'y ait personne chez moi ce soir.

Je secoue légèrement la poignée et pousse la porte, mais avant que je ne puisse complètement tourner les clés, je sens la prise de Maverick, ses doigts

énervés enveloppent mon coude puis il me retourne et me pousse contre la porte.

Les clés tombent de mes doigts et atterrissent entre nous avec un tintement épouvantable. Maverick halète lourdement, et ses yeux bleus menaçants ressemblent à un raz-de-marée qui s'apprête à s'écraser à la surface et se répandre, me noyant dans une rage bruyante. Cependant, il reste silencieux. Il me fixe, me réprimande catégoriquement, me défie, m'insulte et je sens quelque chose au-delà de la fatigue chuter en moi au moment où je le fixe, avec la même détermination. Mes lèvres s'écartent légèrement alors que le rythme de ma poitrine ralentit pour s'accorder au sien et que je sens le sang me monter aux joues.

Sa forte mâchoire semble tourmentée, les muscles ondulant à cause de ses dents serrées.

Il me trouve exaspérante. Je le vois.

Bien. Je le trouve épuisant.

Je peux sentir son souffle contre mon visage, dansant sur mes joues, glissant sur l'arrête de mon nez avant de disparaître dans la nuit.

Je devrais le repousser, particulièrement après ce qu'il a fait ce soir, non pas qu'il ait été autre chose qu'être un vrai abruti envers moi depuis le jour où nous nous sommes rencontrés. Je devrais vraiment le repousser, mais entre mes bras en forme de nouilles et mon inhabilité à me défaire du bord du rivage de ses yeux, je me tiens debout à la place, immobile.

« C'est quoi ton putain de problème ? » Son grognement est faible, et il y a des signes révélateurs d'une course dans sa respiration irrégulière.

« Tu veux dire que tu n'as pas encore compris ? » Je parviens à riposter, avançant mon menton par défi. Il plisse ses yeux avant d'enfoncer sa dent dans sa lèvre inférieure.

« Tu as insisté pour m'amener ici. Tu as insisté pour me poursuivre dans les escaliers. Tu as l'intention de me laisser entrer à l'intérieur ou tu veux simplement essayer de me tuer ici et maintenant ? », je grogne et il s'éloigne de moi avec les bras croisés. Je remarque, pour la première fois depuis que je le connais, une expression blessée traverser son visage.

Suis-je, d'une certaine façon, parvenu à toucher un point sensible ?

Qu'est-ce que j'ai dit ?

Je devrais prendre des notes pour y faire référence à l'avenir. Ça pourrait se montrer utile lorsque je voudrais le faire taire.

Je me tiens debout, fixant la moue énigmatique en face de moi, jusqu'à ce

qu'il lève les yeux au ciel. « Bon, tu vas ouvrir cette putain de porte ou non ? »

« Tu t'attends à rentrer ? », je demande, ma voix s'élevant vers un cri presque inaudible sur le dernier mot. Même d'ici, je peux entendre ma mère se déplacer dans la cuisine et la panique me monter à la gorge.

« Eh bien, je ne suis clairement pas venu jusqu'ici pour regarder une porte cassée. »

CHAPITRE VINGT-DEUX



JE ME SOUVIENS ÊTRE ALLÉ à des séances d'orthophonie lorsque j'étais petit. J'ai détesté chacune des secondes épouvantables du tutorat de Mademoiselle Célestine.

« Parle plus fort Maverick. Utilise tes mots. Tu as une si jolie voix. »

Ce n'étaient que des conneries. Il n'y avait absolument rien de joli dans ma voix, et je ne connaissais pas autant de mots qu'elle le pensait. Je ne pouvais pas me souvenir de la plupart. Elle avait l'habitude d'accumuler les devoirs, de me donner de nouveaux mots à apprendre et des phrases à dire. Jusqu'à ce que, finalement, mon cerveau s'unisse à ma voix et que je puisse à nouveau m'exprimer dans des mots ayant du sens. Des mots qui ne blessent pas.

Étrangement, alors que je regarde cet appartement pourri et étroit, je suis à nouveau ce garçon, incapable de trouver les mots pour décrire adéquatement ce que je vois devant moi, et quelque chose me dit que Mademoiselle Célestine serait tout aussi perdue que moi.

« C'est ça ? », je réussis finalement à dire lorsque mes yeux retrouvent ceux de Beth après avoir examiné les murs baignés de beige, décorés de façon éparse avec des peintures et photographies placées dans des cadres cassés et fissurés. Rien ne tient droit ici. Tout est simplement un peu hors de propos, mais j'ai le sentiment que même si j'essayais de les remettre en place, chaque cadre, chaque photographie, chaque miroir se remettraient à nouveau de façon imparfaite.

Il y a une tâche sur le tapis qui semble être là depuis des années, et je

frémis en pensant à son origine. Un canapé en forme de L et en loques se trouve en plein milieu de la pièce avec quelques parties manquantes et une chaise en plastique complétant la forme.

Je peux voir la cuisinière depuis la porte à travers une voûte ouverte, lorsqu'une vieille femme qui ressemble vraiment à Beth en sort pour l'accueillir.

Elle s'arrête avant que les mots ne sortent de sa bouche lorsqu'elle me voit, et ses yeux se précipitent dans la pièce, comme si elle s'attendait à avoir été, en quelque sorte, prévenue en avance pour avoir eu assez de temps pour changer tout ça. Tout aurait besoin d'être jeté, récuré à brut et remeublé avant que ce lieu ne devienne ne serait-ce que vaguement acceptable, bien que ce soit un endroit remarquablement propre.

Quelque chose de bien épicé remplit l'air et mon estomac grogne. Je jette un œil derrière la femme et vois une marmite sur la cuisinière à deux brûleurs et me demande immédiatement comment quelque chose qui sent aussi peut provenir de quelque chose de si... petit... de si inadéquat. Ça doit être une plaisanterie.

Une chasse d'eau est tirée quelque part et peu après, un homme grand et svelte émerge d'une pièce. Le visage de Beth tombe et au vu du tremblement de ses mains, j'en déduis que c'est son père.

« Beth, chérie ? », sa mère l'accueille. « Tu es rentrée tôt. » C'est plus une question qu'une évidence.

« Tu as amené un ami », rajoute son père, arrivant près de la porte pour me faire face. Je m'attends à un certain degré d'hostilité. Les pères de toutes les autres maisons où je me suis rendu semblaient me trouver répugnant, non pas que je m'en souciais.

Le père de Beth, cependant, ne me chasse pas avec un air menaçant ou un 9 mm. À la place, il me tend sa main. Je la regarde confus un bref instant, avant de réaliser qu'il s'attend à ce que je la serre.

Je la tends en avant avec réticence, et il serre ma main avec sa main droite tout en la couvrant avec sa gauche.

« Tout va bien ? », demande sa mère, me regardant toujours depuis l'autre côté de la pièce. Elle est prudente, il n'y a pas de doutes là-dessus. Beaucoup plus prudente que le père de Beth. Je ne peux pas dire que je l'ai vu venir. Les femmes de toutes formes et de tout âge ont tendance à m'apprécier. Apparemment, pas celle-ci.

« Oui », répond Beth de façon peu convaincante, toujours figée à côté de

moi.

« Et qui est-ce ? », demande-t-elle, n'attendant clairement plus que Beth fasse les présentations.

« C'est Maverick. Il m'a ramenée à la maison. »

Sa mère replie ses bras derrière elle et hoche la tête. « Maverick. De ton lycée ? Ce Maverick ? », demande-t-elle. Sa voix semble chargée de suspicions et d'informations internes.

« Oui », murmure Beth. Les épaules de son père se redressent.

Je vois. Ils ont déjà entendu parler de moi.

« Je ne savais pas que vous étiez amis », dit sa mère, sans aucun soupçon de colère dans sa voix, une simple inquisition mielleuse, qui n'a aucun sens pour moi. S'il y a une chose à noter au sujet de cette femme, c'est que lorsqu'elle le veut, elle est douée pour cacher ses vrais sentiments.

« Eh bien, en réalité », Beth bégaye et je ris en l'imaginant l'expliquer à ses parents. C'est presque amusant de la voir serrer ses mains, comme un bambin prêt à recevoir une raclée pour avoir cassé l'objet de famille ou noyé l'animal de compagnie.

« Nous ne sommes pas précisément amis », dit-elle finalement, ce qui contracte la mâchoire de son père. Il sait. Enfin... Je suis sûr qu'il *pense* savoir. Je peux sentir son intuition, mais je suis pratiquement sûr qu'il n'est pas du tout préparé pour la vérité réelle.

Sa mère me fixe avec un venin dissimulé, mais je suis expert pour détecter ces choses. Elle ne pourrait pas le cacher derrière une porte en verre faite de titane, même si elle essayait. Elle ne m'aime pas.

« Eh bien, hum... J'allais vous le dire, je le jure ! », bégaye Beth.

Je pense à prendre les devants et tout raconter, mais elle semble avoir du mal. Et parce que je suis un gentleman, et peut-être même un lâche, je la laisse galérer toute seule.

« Beth ? », demande son père, sa voix mesurée. « Qu'est-ce que tu as fait ? »

« Beth ? », répète sa mère, plus fermement cette fois.

Beth prend une profonde inspiration et se retourne pour me regarder avec une expression peinée dans ses yeux avant de les cacher derrière ses paupières nues. Lorsqu'elle les rouvre, je peux à peine la reconnaître. Elle leur sourit gentiment et ça me met mal à l'aise. Je suis encore plus mal à l'aise lorsqu'elle s'approche de moi et qu'elle met doucement son bras autour de ma taille. Je suis trop stupéfait pour la repousser, même si je sens une

tension dans ses bras.

« Nous nous sommes mariés », dit-elle avec plus de conviction que ce que ne dit le tremblement de son corps.

« Vous avez fait *quoi* ? ». L'expression calme de son père laisse place à un regard furieux horrifié. Il se tourne pour me regarder et j'oublie, pendant un instant, où je suis. J'ai mis des couteaux sous la gorge et extrait des leçons de vie ou de mort, mais il y a quelque chose dans son regard qui semble sinistrement plus froid lorsqu'il s'avance vers moi.

« Pourquoi ferais-tu ça, Beth ? Ce n'est pas toi », dit-il, et sa mère retourne dans la cuisine et éteint la cuisinière avant de revenir avec un balai pointé vers moi.

« Qu'est-ce que vous avez fait à mon enfant ? », crie-t-elle en se déchargeant sur nous.

Beth prend les devants et mon cerveau enregistre qu'elle l'a beaucoup fait aujourd'hui, et que c'est agaçant.

« Maman, arrête ! » Ses bras sont levés, mais elle est dans une position de lutte ou de fuite, et quelque chose me dit qu'elle ne va pas lutter contre ses parents, mais qu'elle n'est pas prête non plus à s'enfuir avec moi.

« Maman, s'il te plait », supplie-t-elle. « Je l'aime. »

CHAPITRE VINGT-TROIS



JE MENS à mes parents depuis que j'ai accepté ce mariage stupide, mais lorsque les mots s'envolent de ma bouche, ma propre langue essaie de se retrousser sur elle-même.

Menteuse, traîtresse, imbécile – les mots frappent tellement fort contre ma poitrine que je sens que mon corps s'apprête à s'esquiver.

« Je l'aime », je m'entends prononcer, et mes deux parents se figent. Tout est suspendu dans le temps, de la même façon que lorsque quelque chose de terrible s'apprête à se produire. Je suis pratiquement sûre que Maverick a arrêté de respirer derrière moi. Bien. Au moins il a trouvé quelque chose pour le renvoyer légèrement à la réalité.

Ma mère fait tomber le balai et s'approche lentement de moi, m'éloignant ainsi de lui.

« Si nous nous sommes tous épuisés par ce drame inutile, je pense que nous pourrions réellement recommencer à zéro et faire en sorte que l'invité soit bien accueilli dans la maison », dit Maverick, un sourire tremblant au visage.

Je grimace face à ce manque de respect. Quelque part au fond, dans la douceur de sa voix lorsqu'il énonce les mots, je sais qu'il ne veut pas être impoli. C'est simplement que Maverick n'a jamais appris la décence humaine commune et lorsqu'une émotion le frappe – que ce soit la peur, la colère ou la nervosité – son cerveau et sa bouche ne savent pas vraiment comment fonctionner en harmonie.

« Jeune homme », dit mon père calmement, » je suis presque certain que

les gens vous vénèrent là d'où vous venez. Vous avez un beau visage et vous êtes anglais, je présume. Les filles doivent vous adorer. Mais j'ai entendu parler de vous. Nous avons *tous* entendu parler de vous et de vos amis. Nous savons comment vous avez traité Beth au fil des années. Vous n'êtes pas un invité ici. Vous êtes un intrus et nous souhaiterions que vous partiez. Maintenant ! »

« Papa », dit Beth calmement.

« Non, Beth. Tu as clairement perdu la tête. Tu ne peux pas possiblement t'attendre à ce que nous croyions que tu as épousé ce type. »

« C'est pourtant le cas », dit Maverick. Tout dans le ton de sa voix montre qu'il est offensé.

« Ne fais pas ça », je le réprimande, et son visage s'assombrit, mais il tient sa langue. Je suis certaine qu'il trouvera un moyen de me punir pour tout ça plus tard, mais je n'accepterai pas qu'il manque de respect à mes parents dans leur propre maison.

« Elle déménage chez moi », les informe-t-il, ses yeux ne quittant pas les miens. Je sens mon âme disparaître doucement. Je n'ai pas besoin de détourner les yeux pour voir leurs expressions. Je peux l'entendre dans le halètement qui s'échappe de ma mère et je le sens dans un changement soudain de température dans la pièce.

« Je vois », dit silencieusement ma mère, et je me retourne pour la voir entrer dans la cuisine, avant de tirer les rideaux autour de ses émotions.

Papa s'assied sur la chaise en plastique et je m'approche doucement de lui et m'agenouille devant lui.

« Je te promets que je ne suis pas folle. Je te promets que c'est une bonne chose. Je le fais pour nous. S'il te plait, aide-la à en prendre conscience. Je le fais pour toutes les bonnes raisons. Je vous aime de tout mon cœur. Je vous jure que ça ne changera jamais. Je suis vraiment désolée. » Mes joues sont mouillées de larmes lorsque je lève les yeux et vois la déception sur son visage. Je sais que je les ai tous les deux blessés, mais ça devait être fait. Il n'y a pas d'autre façon pour moi de les aider. Aucune autre. Le restaurant ne m'offrait pas assez pour pouvoir faire le poids et puisqu'ils ont tous les deux perdu leurs emplois... quel autre choix se présentait à moi ? Ils comprendront. Peut-être pas aujourd'hui. Peut-être pas demain. Mais un jour, ils comprendront.

« Je suis désolée, papa », je murmure, saisissant ses mains dans les miennes avant de me lever pour traverser la pièce et entrer dans ma petite

chambre pour rassembler mes affaires.

Je sursaute lorsque j'entends Maverick à la porte. « Je n'arrive pas à croire que tu aies pu vivre ici toute ta vie », dit-il, le tact toujours absent de sa voix. « C'est tellement... », il s'arrête, comme s'il cherchait un meilleur mot, mais échoue, « ... petit. »

« Maverick, s'il te plait... »

« Je dis juste que... », il commence et semble presque désolé.

« Maverick... »

« Beth », il murmure, s'approchant plus près de moi. En un instant, il a complètement englouti l'espace entre nous. « Chut... », il m'ordonne.

« Maverick, s'il te plait... »

« Je dis juste... », il commence, mais il a la décence d'arrêter de parler lorsque nos yeux se croisent. Je peux sentir son malaise. Être dans un lieu comme celui-ci doit-être assez nouveau pour lui. Si c'était quelqu'un d'autre, j'aurais probablement eu honte de le faire venir. Cependant, après ce qui vient de se passer dans le salon avec mes parents, je ne peux me résoudre à m'en soucier.

Si je n'avais pas plus de jugeote, je dirais que le ton dans la voix de Maverick frôle la jalousie, mais c'est tout simplement impossible. Qu'est-ce que je pourrais avoir qui puisse rendre Maverick jaloux ?

Il s'avance encore plus près, et je suis confuse de l'avoir aussi proche de moi, pour la deuxième fois de la soirée. À chaque fois que ça se produit, une adrénaline étrangère court en moi et s'arrête dans mon espace le plus délicat. Mes parents ont peut-être raison. J'ai peut-être perdu la tête.

Je sens mes yeux se dilater puisque Maverick me fixe intensément, comme s'il cherchait mes secrets. Presque instinctivement, je les referme pour les empêcher de trahir la folie qui se produit en moi et je sens une larme traîtresse jaillir contre ma paupière.

La pièce est tellement silencieuse que je peux vraiment entendre ses respirations lorsqu'elles entrent et sortent de ses poumons, le son devenant de plus en plus fréquent au fur et à mesure des secondes – comme s'il se rapprochait de mon visage.

Mon pouls s'accélère lorsque je sens une chatouille due à son souffle frôlant ma joue. Et puis son souffle est remplacé par son toucher, puisqu'il suit la trace d'une larme coulant sur ma joue avant de l'essuyer entièrement.

Mon père s'éclaircit la voix et mes yeux s'ouvrent. Je ne peux qu'imaginer ce à quoi ça ressemble. C'est précisément ainsi que je veux que

notre relation paraisse, mais c'est bien loin de la vérité.

« Je pense qu'il est temps que vous partiez. »

« Papa... »

« Demain, Beth », dit-il silencieusement. « Nous parlerons de tout ça demain. »

J'observe ma chambre étroite une dernière fois avant de récupérer mon sac et de le jeter par-dessus mon épaule.

« N'oublie pas Éloïse », murmure-t-il, et je hoche la tête, soulevant un vieux drap sur la table à usages multiples contre le mur pour révéler ma possession ayant le plus de valeur.

Éloïse. Appelée comme la première personne à avoir posé un archet dans mes mains lorsque j'avais trois ans.

« Merci, papa », je murmure et je réussis à élever les coins de ma bouche dans un sourire.

Je mets un pied devant l'autre et me pousse vers un voyage que je n'aurais jamais, dans un million d'années, pu imaginer.

Je dois avancer, et échanger la vie que j'ai connue pour une vie qui, jusqu'ici, ne m'a apporté que de la tristesse, de la peur et du danger.

Au moment où nous nous apprêtons à nous croiser, je m'arrête, jetant mes mains au cou de mon père et le serrant fermement. Il ne me repousse pas, m'enlaçant de la façon que seul un père pourrait. Il est énervé, oui. Mais l'amour surpasse la colère à chaque fois.

Je vois d'ici maman faire la tête dans la cuisine. Elle aimerait dire tellement de choses, mais elle ne trouve pas les mots. Je marche vers elle, mais elle se retourne. Son rejet me pique davantage que l'agacement de Maverick.

« Je suis désolée, maman », je murmure à côté des rideaux avant de me retourner et de me diriger vers la porte.

CHAPITRE VINGT-QUATRE



LE TRAJET de retour en voiture vers l'appartement de Maverick est silencieux pour ma part. Maverick poursuit son discours sur quelque chose qui me concerne, j'en suis sûre, mais je ne me soucie pas de l'écouter. Mon esprit n'est pas là à l'heure actuelle. Mon cœur non plus. Perdre les deux en une journée n'est rien de moins que de la torture.

Je continue de regarder par la fenêtre, ne pensant à rien et écoutant encore moins. Lorsque Maverick se gare dans son allée, je suis sincèrement surprise et déçue que nous soyons déjà arrivés.

« Tu sors ? », me demande-t-il et je regarde par la porte ouverte.

Étourdie, je me force à sortir du véhicule et marche silencieusement derrière lui. Les événements du jour dégringolent les uns sur les autres dans ma tête, arrachant presque l'air de mes poumons.

J'ai quitté la maison de mes parents.

J'ai menti à mes parents.

J'ai épousé un fou.

Mais à quoi je pense ?

Je suis Maverick vers la chambre d'amis qu'il ne m'avait pas montrée lors de ma première visite. Exagérant davantage combien cette chose misérable qu'on appelle la vie est injuste. Voilà Maverick, seul et cruel dans sa solitude, mais qui a le genre de maison qui pourrait et devrait accueillir une famille. Quant à moi, j'ai cherché de l'espace toute ma vie, rentrant dans une pièce qui pouvait à peine contenir mes pensées, mais qui restait malgré tout hors de nos moyens. C'est peut-être pourquoi ma famille et moi sommes

si proches, alors que Maverick n'a pas une seule photo de la sienne dans cet endroit gigantesque. Tu donnes trop d'espace à des gens et ils le prennent. C'est clairement ce que Maverick a fait. Il a accepté l'espace que ses parents ont mis entre eux et lui et il savoure sa solitude.

Maverick énumère les instructions, mais je l'ignore. J'ai besoin d'une pause dans ce bavardage incessant. Trop de choses se sont passées ce soir et je me sens perdue.

Tout ça semble tellement irréel.

Tellement cruel.

Rien que je ne mérite.

Je m'approche du lit parfaitement fait et dépose le sac contenant mes affaires à côté sur le sol. Je retire Éloïse de mon dos et la dépose doucement sur le canapé à côté.

Il y a un foutu canapé dans la chambre. Il y a à peine un canapé entier dans mon salon chez moi. Injuste. Tellement injuste.

En me rapprochant à nouveau du lit, je me laisse plonger dans la douce embrasse chaleureuse du matelas à mémoire de forme. Les larmes commencent instantanément à couler sur mon visage. Mon cœur semble être à vif et douloureux lorsque je revis les événements de cette journée atrocement longue. Tout ce qui aurait pu mal se passer semble s'être réalisé de façon extravagante. Je déteste m'apitoyer sur mon sort, mais j'embrasse le bord du précipice au moment où des larmes fraîches jaillissent à mes yeux.

« Assez, *Bethany Hendrickson* », je me réprimande, entraînant mon corps hors du lit et me dirigeant vers la salle de bain pour prendre une très longue douche brûlante afin d'essayer d'éliminer ma misère.

CHAPITRE VINGT-CINQ



L'APPRÉCIATION du plafond uni blanc lorsque j'ouvre mes yeux me fait parfaitement prendre conscience de combien j'ai royalement merdé hier soir. La soirée d'hier dans son ensemble n'a été faite que de décisions impulsives, les unes après les autres, et à présent, Beth vit chez moi.

Putain de Bethany Hendrickson. Merde.

Un message de Collin nous invite ma fiancée et moi à nous rendre à son bureau aujourd'hui. Je me traîne hors du lit et me dirige vers la salle de bain pour m'armer pour ce weekend interminable qui se profile devant moi.

L'eau brûlante ronge ma peau et je me délecte de la douleur lorsqu'elle se dissipe dans un engourdissement acceptable. Mes pensées ont été hantées toute la nuit par cet appartement miteux, comme quelque chose provenant d'un film d'horreur. Une telle pauvreté devrait être reconnue comme un sport extrême. Sérieusement, ils méritent une récompense pour être capables d'y survivre depuis aussi longtemps.

Je doute qu'ils aient un jour eu un excédent de quoi que ce soit, peut-être même juste assez. Cependant, malgré le manque incontestable, il est évident qu'ils ne manquent pas d'amour. J'ai pu le voir dans la façon dont ils ont vécu la déception. Pas de mots durs, pas de violence. Une partie de moi n'arrive toujours pas à croire qu'il existe une éducation sans manipulation. Mais je l'ai vu la nuit dernière, et Dieu sait que j'aimerais pouvoir le comprendre.

Alors que je lave mes cheveux, je me souviens de mon doigt sur la joue de Beck et de la façon dont elle s'est cachée de moi, comme si elle avait un

secret caché derrière ses mots qu'elle ne voulait pas révéler. Particulièrement pas à moi.

Mon propre corps m'a trahi, même si elle était trop occupée à se cacher de moi pour le remarquer. Ça n'a aucun sens. Je méprise les filles comme elle. Tellement banales. Tellement pauvres. Tellement innocentes. Parfaitement pures. Pas brisées et abattues comme nous.

Pourtant, il y a quelque chose chez elle qui m'agace et qui m'intrigue, et plus elle m'énerve, plus je suis intrigué. C'est de l'autotorture d'un tout nouveau genre.

« *Ressaisis-toi, Williams* », je me réprimande, laissant l'eau prendre la mousse du shampooing sur mes cheveux, la menant le long de mon corps.

Je regarde l'eau danser sous le tuyau, pensant que ce bassement matériel m'aidera à éliminer Beth de mon esprit. À la place, je suis inondé de souvenirs de la première fois où elle est venue ici. De sa première fois dans ma douche. Le spectacle que je l'ai forcée à monter.

Sa silhouette nue apparaît devant moi et je grogne face à la pression soudaine dans mes couilles.

« *Et qu'est-ce que tu penses que tu es en train de faire ?* » Je baisse les yeux vers ma queue grandissant doucement.

« *On parle de Beth, là.* » J'essaie de la raisonner, mais le souvenir du rebond souple de ses seins surélevés sur sa poitrine, la descente et les courbes de son ventre étonnamment tonifié, les muscles de ses jambes et la coupe parfaite d'un vagin encore plus parfait ne cessent d'apparaître devant mes yeux.

Je pense comprendre pourquoi ce mec Tyler a été si rapide pour la défendre. Il a probablement lui aussi vu la marchandise. C'est une bonne marchandise. Une putain de bonne marchandise. Je parie qu'elle a également un goût incroyable. Tellement que ça ne me dérangerait pas d'enterrer ma tête dans sa chatte ou ses fesses et lécher jusqu'à ce que ma langue ait une crampe. Merde. Putain. Ce n'est pas ce que je suis censé penser.

« *Pour l'amour de Dieu, ta gueule* », je me grogne à moi-même, en pleine érection et pressant pour être libéré.

Mes mains agrippent fermement ma queue et je la serre, mes orteils jouissant à cette sensation.

Je ferme les yeux et caresse doucement toute ma longueur de haut en bas, faisant tourner ma main un peu ici et là. Comme par enchantement, je m'imagine Beth, sur ses genoux devant moi, attendant avec impatience de me

goûter en passant le bout de ses doigts le long de ma peau, son toucher doux me donnant des frissons.

Lorsqu'elle me prend dans sa bouche, ma tête tombe en arrière et mon visage est vaporisé d'eau. Les caresses sont plus rapides, plus urgentes alors qu'elle me tire au plus profond de sa gorge et que je sens des chevaux galoper dans ma poitrine en m'approchant de l'orgasme.

Ses yeux me fixent de la même façon qu'ils l'ont fait la nuit dernière lorsque je l'ai épinglée contre la porte, de la même façon que lorsqu'elle les a fermés et qu'elle a couru. C'est la seule fois où elle a montré une faiblesse depuis que tout ce fiasco a commencé.

Je sens mes couilles se resserrer lorsque je l'entends crier, « je l'aime », et j'éjacule sur le mur de la salle de bain.

« Merde. »

CHAPITRE VINGT-SIX



« BONJOUR MADAME WILLIAMS. MAVERICK », Collin nous serre la main à tous les deux.

Je fais la grimace à Collin et Beth lève ses yeux au ciel.

« Beth, c'est suffisant, merci. »

« En réalité, ma chère, ça ne l'est pas. Je vois que vous avez réussi à emménager ensemble. Bon choix. Merci de m'avoir écouté pour une fois. » Il me fait un signe de tête avant de nous offrir des rafraichissements que nous refusons tous les deux. Il les laisse sur la table au cas où.

Il est habillé de façon plus décontractée qu'il ne le serait en semaine, mais il a quand même gardé son attrait pour les entreprises avec son jean bleu foncé, sa chemise bordeaux Oxford et un pull sans manche noir avec des chaussures noires Louis Vuitton.

« À l'avenir, vous allez tous les deux devoir vous habituer aux titres... enfin, plutôt vous Madame Williams, puis que le nom de Maverick n'a pas changé. »

« Eh bien, le mien non plus... techniquement », elle l'informe. « Je n'ai pas l'intention de prendre son nom de famille. »

« Je vois. Eh bien, j'ai pris la liberté d'ajuster ton contrat, Maverick, pour réfléchir aux noces à venir. Vous êtes désormais une locataire respectueuse de la loi. » Il s'adresse à Beth qui semble sincèrement surprise. « Je les ferai modifier pour mettre votre nom d'origine. »

« Merci. » Elle hoche la tête, ni contente ni mécontente. Pourquoi est-ce toujours si difficile de la lire ?

« À quel point vous connaissez-vous réellement tous les deux ? », demande-t-il avec une expression neutre.

Beth lève les yeux vers moi, puis secoue sa tête, « pas beaucoup... il est anglais ? » Elle hausse les épaules et je ricane à ses efforts sans conviction.

Collin glousse puis hoche la tête. « Maverick. »

« Elle joue du violon. Elle l'a appelé Éloïse, pour une raison que j'ignore. » Ma voix se perd à la mention du nom et adopte la révérence qu'il mérite. J'étouffe un rire lorsque je vois ses paupières se transformer en ailes de papillon. Sa bouche s'ouvre légèrement comme si elle allait dire quelque chose, mais elle reste silencieuse. Collin sourit à sa réaction, me jetant un regard furtif avec un signe de tête si léger que je suis sûre que Beth l'a raté.

« Il semble prêter attention. Ne vous inquiétez pas Beth. Je suis aussi surpris que vous. »

Il ne l'est pas. Il sait pourquoi le nom de son violon se démarque pour moi, mais je suis reconnaissant qu'il choisisse de ne rien dire. Son expression semble plus douce qu'elle ne l'était il y a quelques secondes et je suis étrangement satisfait d'avoir offert ce détail. Elle semble apprécier profondément ce violon.

Je pourrais dire que l'affection est une seconde nature pour elle. Je savais qu'elle ne me prêtait pas attention hier soir, mais même alors, ses doigts caressaient délicatement les coins de son étui de la façon dont une mère caresserait délicatement son petit.

Elle me rappelle quelqu'un à qui je ne me suis pas autorisé à penser depuis des années.

Je ne veux toujours pas penser à elle aujourd'hui. Ces pensées me jettent violemment dans une obscurité comme il n'en existe aucune dans ce monde. Un train qui dévore l'âme et détruit la plongée dans les vieux souvenirs. Mes yeux sont bandés par une sorte de chagrin palpable qui suffit à changer une personne, qu'elle soit enfant, homme ou monstre.

« J'ai un formulaire type pour les situations comme celles-ci. » Collin interrompt mes pensées obscures.

« Ça ne me surprend absolument pas. » Je me moque allègrement de lui, le remerciant pour sa discrétion.

Collin est l'un des meilleurs avocats de l'état et par *meilleur*, j'entends le plus riche. La plupart de ses succès peuvent être attribués au fait qu'il est très ouvert d'esprit dans son approche de la loi.

C'est mon type de personne.

« J'ai créé une liste de questions auxquelles j'aurais besoin que vous répondiez et lorsque vous aurez terminé, vous pourrez vous les échanger. Lisez bien attentivement. Parlez-en. Mémorisez. C'est une liste assez longue, je ne m'attends donc pas à ce que vous l'ayez finie aujourd'hui. Enfin, certainement pas ici. Nous avons d'autres choses à voir. J'ai réfléchi au procédé, et j'ai besoin que vous amassiez des photos et d'autres formes de preuves attestant un mariage légitime. Partez en vacances, allez à des matchs, peu importe. Je veux que vous commenciez à agir comme un couple d'adolescents amoureux. »

« Eh bien, il a plusieurs matchs à venir », dit Beth, et je lui souris. Elle a prêté attention.

« Bien. Soyez présente à chaque fois. Prenez des photos avant, pendant, après, peu importe. Ouvrez un compte joint », conseille-t-il, nous tendant à tous les deux la liste des consignes.

Je baisse les yeux vers le document dont le titre indique « *Conseils pour un mariage heureux* ». J'imagine que c'est une façon de couvrir ses arrières. Les tâches sont suffisamment basiques et la liste semble en elle-même avoir pu être créée par l'un d'entre nous.

« Soyez simplement crédibles. Je préparerai tous les documents pour l'entretien. » Il s'approche de la table et prend une gorgée dans un petit verre d'eau.

« Il y a une chose dont nous devons discuter, et c'est lié au contrat de mariage. Beth, comme vous pouvez l'imaginer... »

« Collin, vous pouvez sauter la lecture et la justification. Je ne veux rien d'autre que ce qui a été entendu avec Maverick. Je signerai le contrat de mariage. » Elle hausse les épaules et son visage se contracte, trahissant son irritation silencieuse.

« Eh bien, je vous conseille de le lire avant de le signer, et vous pourrez me contacter si vous avez des questions. »

« Je vous le rendrai lorsque nous viendrons pour la prochaine visite », dit-elle d'un ton neutre.

Tout est question d'affaire avec elle, et j'en suis venu au point de respecter sa forte concentration, même si c'est agaçant.

Elle récupère l'enveloppe en papier kraft de Collin et la pose sur ses genoux. Je ne peux pas m'empêcher de lui jeter des coups d'œil. Elle semble tellement concentrée sur cette mission. Tellement déterminée à gagner. Je sais qu'elle le fait pour elle, mais une infime partie en moi est reconnaissante

que nous cherchions tous les deux à obtenir la même chose.

CHAPITRE VINGT-SEPT



APRÈS QUE NOUS ayons quitté le bureau de Collin, Maverick me dépose chez lui. Une partie de moi est surprise qu'il me permette réellement d'errer librement dans son « appartement » prestigieux sans qu'il soit présent. Alors que mes doigts suivent doucement la froideur du comptoir en granit de la cuisine, je me surprends à élargir mon sourire. Il y a tellement de choses que je pourrais faire dans une cuisine comme celle-ci. Je ne sais pas s'il me laisserait un jour l'utiliser de la façon dont elle est censée être utilisée, mais je commence à saliver devant le four connecté, et je ne peux pas m'empêcher d'espérer qu'il le fasse.

Fouiller rapidement dans les placards et dans le frigo révèle une réalité qui est vraiment cocasse. Si je n'utilise pas la cuisine aujourd'hui, je suis sûre de mourir de faim. Toutes mes options contiennent de l'alcool et je tiens suffisamment à mon foie pour ne pas me tourner vers l'alcool afin de remplir mon ventre.

Les sourcils froncés, je cherche d'autres choses, parce qu'honnêtement, qui n'a pas de vraie nourriture pouvant être mâchée ?

Est-ce que c'était délibéré ? Ça pourrait très bien l'être.

Maverick a entraîné toute la journée, il est donc peu probable de le voir rentrer d'ici peu avec de la nourriture, bien que, soyez honnêtes, je mourrais probablement de faim de la même façon s'il était présent. Plusieurs heures se sont déjà écoulées et la barre de céréales que j'ai prise au petit-déjeuner est depuis longtemps partie de mon estomac.

Après avoir fait les cent pas dans cette cuisine paradisiaque au sol en

marbre, puis mâché l'intérieur de ma bouche pendant plusieurs minutes, je décide de faire un tour rapide au supermarché.

La probabilité que je sois repérée dans ce quartier est très mince ; du moins je l'espère.

J'enfile un jogging, un sweat à capuche et assortis mes baskets avant de rechercher le supermarché le plus près sur Google et commander un Lyft pour m'y rendre.

Alors que je pousse le caddie de façon décontractée à travers les rayons, je prends conscience de combien je connais peu Maverick. Je pense un instant lui envoyer un message pour lui demander ce qu'il aime manger, mais j'élimine cette idée tout aussi rapidement.

Je suis sûre qu'il n'apprécierait pas le geste. Pourtant, ça me semble être ce qui convient. Est-ce que je veux faire ce qui convient ? Je ne suis pas certaine. La pensée repose au fond de ma tête un moment, tandis que je continue à flâner dans le supermarché. Plusieurs minutes passent et même si je meurs de faim, je n'ai récolté des étagères que quelques articles seulement, et aucun d'eux n'est ce que mon estomac réclame.

En soupirant, je fais défiler la liste de mon téléphone jusqu'à atterrir sur le contact de Maverick et j'hésite plusieurs secondes avant de presser le bouton d'appel.

Il sonne pendant une éternité sans réponse, et je m'apprête à raccrocher lorsqu'une voix de femme surprise répond au téléphone. « Beth ? Allô ? Beth ? »

Merde. Qui est-ce ? Pourquoi a-t-elle son téléphone ?

Maverick est tellement novice. Son numéro est enregistré sous le nom de « casse-couille » dans mon téléphone, mais je suis apparemment seulement « Beth » sur le sien. Je suppose qu'épouse serait pire.

Je raccroche et glisse à nouveau le téléphone dans ma poche avant de rentrer mon chariot dans une personne en face de moi.

« Oh, mon Dieu, je suis tellement désolée. » Mon cœur saute dans ma gorge. Une plainte venant d'un habitant des quartiers chics est la dernière chose dont j'ai besoin à l'heure actuelle.

« Beth ? », Jeanne crie en me regardant de la tête aux pieds. « Qu'est-ce que *tu* fais là ? »

Et merde... Je pense que mourir de faim aurait sûrement été une meilleure option.

« Salut, Jeanne », dis-je en souriant. « Tu vis par ici ? », je demande, et

elle glousse.

« Ouais, je suis à quelques pâtés de maisons, mais je suis pratiquement sûre que ce n'est pas ton cas, donc... », sa voix s'estompe lorsqu'elle regarde le contenu de mon caddie.

Heureusement, je n'ai pris que quelques articles. Rien de trop suspicieux. Ce n'est pas comme s'il y avait des préservatifs et lubrifiants posés au-dessus des escalopes de poulet et du jus d'orange.

« J'étais dans le coin et j'ai pensé m'arrêter rapidement avant de rentrer chez moi. »

« Oh. Je peux te reconduire chez toi si tu veux », m'offre-t-elle, et je lui souris. Hormis le fait de m'utiliser pour répondre à ses quotas en matière de diversité, Jeanne n'est pas une mauvaise personne en soi, mais j'ai vu ce qu'une attirance pouvait faire aux gens, et elle est la dernière personne que je souhaite qui découvre le pot aux roses au sujet de Maverick et moi. Elle et la moitié de la population féminine du lycée semblent penser qu'il est un genre de Dieu intouchable.

« Tu es sûre ? », demande-t-elle, des onces de soupçons persistant dans ses yeux, ce à quoi je hoche la tête.

« Je suis une cliente mal organisée. Je dois faire encore quelques tours avant d'être prête à partir. Je pourrais être là un moment. Je ne veux pas te retarder. »

« Ça ne serait vraiment pas un problème. J'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne t'ai pas vue. Nous devrions rattraper le temps perdu. Tu travailles tout le temps, j'ai le sentiment de ne plus jamais te voir. » Elle déballe et j'ai un mouvement de recul intérieur face à sa bonne humeur, me fichant de savoir si elle est sincère ou non.

« Nous le ferons », je m'engage avec désinvolture.

« D'accord. On se voit au lycée dans ce cas. »

Pas si sincère, donc. Je hoche la tête et elle sort avec un tube de Ben and Jerry's dans la main, sans même regarder en arrière. Je fais le tour des rayons plusieurs fois de plus avant de me diriger vers la caisse et d'appeler un autre taxi.

Ça me fait bizarre de commander des taxis, alors que j'ai toujours pris le bus, mais me voilà à présent, m'intégrant aux gens des quartiers chics.

Je reste à côté de la porte avec mon chariot en attendant qu'Amadu arrive. J'observe le coin de temps en temps pour vérifier s'il n'y a pas de camarades de classe qui seraient bien trop contents de me rappeler publiquement que je

n'ai pas ma place ici.

Mes yeux atterrissent sur un magnifique spectacle qui se tient à côté de moi et qui fait défiler son téléphone. Ses cheveux sont au-delà de l'enviable et ses jambes semblent avoir été conçues en Allemagne ou dans toute autre fabrique de machines stupéfiantes. Elle est magnifique, hormis cette grimace sur ses lèvres, et je me sens soudain très inadaptée.

Je regarde mon téléphone pour voir combien de temps il reste à Amadu et m'acclame silencieusement lorsque je réalise qu'il est à côté.

« Je m'en fous », je l'entends grogner. « Ce n'est pas difficile à faire, ne sois tout simplement pas trop flagrant et tout ira bien. » Elle semble être irritée par la personne avec laquelle elle parle, et j'essaie de ne pas être indiscret, mais je ne peux pas m'empêcher de la fixer – elle semble vaguement familière. Cependant, elles semblent toutes familières, n'est-ce pas ? Ce côté de la ville ressemble à une bataille de blondes. Jambes longues, cheveux décolorés et dents assorties.

« Écoute, je ne m'attendais pas non plus à devoir m'occuper de ça. Je pensais que c'était un marché fini. Non, je ne sais pas. Il n'a rien dit. C'est énervant. »

Je la crois. Je ne sais pas de quoi elle parle, mais sa façon de lever ses yeux au ciel est tellement dramatique que je suis moi-même impressionnée. Je veux glousser, mais il serait trop évident que j'écoute aux portes, je vérifie donc mon téléphone à nouveau et grimace lorsque je vois l'icône de la voiture filer de manière aléatoire au milieu de la route de ma carte interactive. Je ne savais pas que j'avais commandé un vaisseau spatial.

La beauté tout en jambe se tient à côté d'un banc et j'ai besoin de m'asseoir, je m'approche donc d'elle et prends place.

« Bonjour », dis-je poliment, et elle s'arrête assez longtemps pour me mépriser.

Cette garce.

« *Désolée d'avoir de bonnes manières* », je pense en moi-même.

« Peu importe Jaye. Je m'en fous, et tu devrais toi aussi t'en foutre. S'il parvient à aller au match de championnat, tu seras foutu dans tous les cas, donc trouves un moyen de le faire. »

Un nœud se forme dans mon estomac.

Elle pourrait vraiment parler de n'importe quoi, mais tout en moi se raidit à la mention du mot championnat, et je suis soudain très intéressée par sa conversation, mais la vibration de mon téléphone m'informe qu'Amadu a

atterri son vaisseau spatial juste devant et que je dois y aller. Je pars donc, ses mots vibrant encore au fond de ma tête sur le chemin du retour jusqu'à chez Maverick.

Même en montant dans l'ascenseur, en me rendant jusqu'à la suite de Maverick et en déposant les sacs de supermarché sur le comptoir, les mots de la méchante Barbie rebondissent encore dans ma tête. Tout en moi criait qu'elle parlait de Maverick et si son but était de le tenir à l'écart des matchs de championnat, alors je me fous de savoir à quel point ses jambes sont tonifiées, je les briserai si ça doit l'empêcher de détruire son futur. Pour l'instant, nos futurs sont tissés ensemble, ce qui signifie que personne n'a le droit de toucher à Maverick, excepté moi. Ce n'est pas demain la veille que je laisserai une autre garce prétentieuse s'en prendre à ma vie.

« *Holà* », je sourcille à moi-même.

D'où est-ce que ça venait ?

Je veux dire, ce n'est qu'une question d'argent. Si elle fout sa vie en l'air, elle fait de même pour moi. D'accord ? D'accord.

Lorsque je finis de ranger les courses, je flâne dans le salon et commence à étudier la collection de livres de Maverick. Je suis en train de dessiner une ligne avec mon doigt de titre en titre au moment où je repère son iPad emboîté dans son étui sur la cheminée. Décidant que je ne suis pas vraiment d'humeur à me perdre dans les pages d'un livre, je m'approche de l'endroit où sa tablette est posée, l'allume et commence à chercher quelque chose d'apaisant qui puisse m'aider à me calmer et à me remonter le moral le temps que je cuisine.

Je suis surprise par sa collection, et davantage impressionnée par la qualité de celle-ci. Je ne l'aurais pas du tout imaginé comme le genre de type intéressé par la musique classique, mais ce sont de très bons classiques que je vois.

La chaîne hi-fi ambiophonique semble être le genre de choses qu'un fêtard comme Maverick pourrait utiliser pour faire de sérieux dégâts.

J'appuie sur le bouton lecture et souris lorsque Bach remplit la pièce.

Posée contre la cheminée à côté de l'iPad se trouve une tablette photo, et je jette un œil par-dessus mon épaule comme une voleuse, avant de déverrouiller l'écran. Inutile de préciser que ce qui m'accueille me laisse sans voix.

Je ne me suis jamais vue ainsi auparavant.

Je me souviens m'être sentie comme une personne totalement différente

le jour de notre faux mariage, mais nous voir ainsi, souriants, élégants et habillés à la perfection me rend plus émotionnelle qu'il ne le faudrait. Je fais glisser les photos et un sentiment de nostalgie envahit ma poitrine.

Est-ce de la nostalgie si vous n'en avez jamais vécu ?

Les yeux de Maverick semblent plus doux que je ne me les remémore lorsqu'il me regarde et, pour un bref moment, je me laisse croire que ce genre de regard à mon égard est réel et vraiment sincère. Je sens mes épaules s'affaïsser et mes battements de cœur s'accélèrent légèrement à mesure que je le regarde. Je décide donc de faire glisser à nouveau l'écran pour échapper à ces sentiments traîtres, mais je ne trouve que davantage de nous et de ces sentiments.

Je replace la tablette sur la cheminée et me dirige vers la cuisine.

Je ne laisserai pas la faim laisser place à la folie. C'est de Maverick dont nous parlons ici.

Ce n'est pas comme s'il y avait quoi que ce soit. Je veux dire, pourquoi y aurait-il quelque chose ? Ce sont seulement des photos ! Des photos belles, touchantes, de type poudre de perlimpinpin et conte de fées, dont chaque petite fille rêve de garder près de son lit pour l'accueillir le matin lorsqu'elle se réveille à côté de celui qui les a placées là. Ces photos sont une jolie comédie et la preuve que parfois les millions de mots racontés par une photographie ne sont que des mensonges.

Je ramène mon attention vers quelque chose qui importe vraiment – la faim grondant au creux de mon estomac. Bien que Maverick ait de toute évidence sous-utilisé cette cuisine, elle est remarquablement équipée, et j'ai bientôt trois des quatre plaques allumées et travaillant pour remplir l'appartement de parfums qui, je suis presque sûre, n'ont jamais été expérimentés ici.

Alors que la musique change, mon humeur se transforme jusqu'à ce que je me retrouve à me dandiner dans la pièce sur les Toréadors de Georges Bizet, de Carmen, suite 1. Je ne me suis pas sentie si libérée depuis longtemps et le dandinement laisse place à des pliés et des pirouettes. Lorsque la valse des fleurs de Tchaïkovski débute, je me propose poliment une danse avec une révérence et j'accepte gracieusement, avec une courbette avant de valser jusqu'au salon.

Je n'ai pas eu de véritables cours depuis plusieurs mois à cause de tous les problèmes financiers à la maison, et je me sens soudain coupable du bon temps que je prends ici. Ce n'est pas censé être un quelconque type de fête. Je

me dirige vers l'iPad pour l'éteindre, mais la musique change et pendant un instant, je suis à nouveau enfant.

Celle-ci n'est pas un classique très connu ; pourtant, c'est l'une des plus belles interprétations solo au piano que j'aie jamais écoutée. Quelque chose dans la technique me semble familier et pourtant incomplet. Dans mes oreilles, j'écoute Éloïse jouant avec les tonalités et plus j'écoute, plus le désir de m'y joindre brûle en moi. Je cours vers la chambre pour chercher mon violon et je recommence la pièce avant de la placer sous mon menton et de prendre une inspiration profonde et pure.

Alors que mes doigts sont enroulés autour d'elle, je sens mon cœur battre à cent à l'heure et lorsque l'archet accueille les cordes avec un bonjour mélodique, les larmes remontent à l'arrière de ma gorge et mes yeux se ferment dans un battement.

Je n'ai pas écouté cette chanson depuis des années.

CHAPITRE VINGT-HUIT



MES MAINS PLANENT au-dessus de la poignée de ma porte avec un tremblement courant de mes doigts jusqu'à mon bras. Je serre mes poings et j'essaie de le secouer, mais rien n'y fait.

Je peux sentir des trains fuyant sur les rails de ma cage thoracique, et je ne peux plus respirer.

J'essaie d'ouvrir la porte à nouveau, mais mon cœur ne me le permettra pas.

La musique à l'intérieur de l'appartement qui n'est plus la mienne se fraye un chemin à travers la porte et jusqu'au couloir, me paralysant.

De toutes les chansons, Beth, pourquoi celle-ci ?

J'ai besoin d'entrer. De l'arrêter, mais je ne peux pas bouger.

Appuyant mon front contre le mur, je frappe mon poing dans l'espace qui se trouve à côté de moi, et mes articulations s'écrient de douleur.

Je me retourne et appuie mon dos contre le mur, essayant de reprendre mon souffle, mais l'obscurité court vers moi et mes mains tremblent encore.

J'ai besoin de l'arrêter.

Je dois l'arrêter.

Il y a une raison pour laquelle je n'ai jamais mis cette musique, et mon anxiété attaque, menaçant de me faire suffoquer.

Avec une inspiration profonde, je ramène mes deux mains vers la poignée et fais glisser ma carte magnétique avant de pousser la porte pour l'ouvrir. Mon cerveau dit à ma bouche d'énoncer des mots, mais je suis accueilli par tout à la fois.

Il y a un arôme dans l'air qui crie le mot « maison », essayant de se frayer un chemin à travers l'obscurité pour me conforter. Mais la vision devant moi et la musique dans la pièce l'emportent sur le confort et atteignent ma gorge, enroulant de longs doigts autour de mon cœur fondu, le serrant légèrement comme si elles essayaient de prendre ma vie et de me réanimer en même temps.

Je peux entendre une voix que je n'ai pas entendue depuis presque un siècle m'appeler avec un sourire mélodique dans son ton.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Maverick », demande-t-elle doucement, « tu ne peux pas dormir ? » Je peux la voir sourire. Je peux toujours la voir sourire, bien que ce soit tout ce que je puisse voir d'elle.

Mes genoux cèdent légèrement lorsque je me dirige vers le salon, j'essaie de me préparer un spectacle de dureté, mais je suis persuadé que mon visage est aussi à vif que mon cœur à cause des émotions que j'essaie de ne pas étreindre. Je sens les murs s'effondrer lentement, et je suis à nouveau enfant.

Lorsque j'entre dans la pièce, je suis subjugué par Bethany. Ses cheveux cascadenent sur ses épaules dans un spectacle ondulé de beauté, qui n'est que davantage accentué par la lumière chaleureuse de la pièce.

Ses épaules guident son corps alors qu'elle se balance à chaque note jouée, et je ne peux m'empêcher de penser que c'est ainsi que cette chanson a toujours été destinée à être jouée. Les tonalités mélodiques semblent être plus puissantes avec l'accompagnement des cordes et le retour de sa voix.

« Laisse-moi te jouer quelque chose. » Son sourire illumine la pièce avant de disparaître à nouveau.

« Éteins ça », je grogne à Beth et ma voix semble être du papier de verre frotté contre le bois rêche de mes propres oreilles. Elle ne m'entend pas par-dessus le crescendo qu'elle joue si joliment.

C'est trop. Je marche vers elle. Le peu de contrôle qu'il me reste craque au niveau des coutures. Mes mains sont sur Beth en un instant et j'attrape son épaule.

Elle sursaute, mais lorsqu'elle se tourne pour me regarder, son expression reflète la mienne. Ses joues sont trempées de larmes et pendant une brève seconde, ce n'est pas Beth que je vois. À la place, c'est elle. Je. La. Vois. Elle est cachée quelque part dans les chaudes feuilles d'automne tachetées de doré des yeux de Beth et je recule d'un pas, ma respiration trébuche dans mes poumons.

« Éteins ça », dis-je à nouveau, mais cette fois ma voix n'est qu'à peine

un murmure.

Elle s'excuse lorsque ses doigts maladroits changent de place pour éteindre l'iPad.

Je me dirige vers ma chambre avant qu'elle ait une chance de voir à quel point je suis réellement brisé.

Ce n'est pas comme ça que j'avais imaginé la soirée, mais depuis quand quelque chose a déjà été planifié avec Beth ?

Pourquoi choisirait-elle cette musique, bordel ? Personne ne connaît cette musique. Il y a tellement de classiques sur ce foutu de truc. Si elle voulait accompagner un morceau, pourquoi n'a-t-elle pas choisi l'un d'eux ?

J'attrape la lampe la plus proche de moi et la lance à travers la pièce. Elle s'écrase contre le mur et se fracasse en mille morceaux. À présent, ces débris semblent être les choses auxquelles je peux le plus m'identifier dans cette pièce. Le vase sur la table de nuit est la prochaine victime, et je continue de lancer tout ce qui est à ma portée à travers la pièce jusqu'à ce que je sois à court de verre et que la seule chose qu'il reste à fracasser entièrement dans cette pièce soit ma volonté fragile de rester intact.

J'attrape la photo à côté de mon lit et m'enfonce au sol où je perds le combat.

Une goutte, puis une autre tombent sur le cadre avant que je ne les essuie.

Je suis vaguement conscient que la porte est ouverte avant que je ne voie les pieds de Beth devant moi. Lorsque je lève les yeux vers elle, son visage est chaleureux, illuminé par son inquiétude pour moi. Je sais que je ne la mérite pas, mais une partie de moi la veut malgré tout.

Je détourne le regard, incapable de maintenir le contact visuel et elle s'enfonce silencieusement dans le sol à côté de moi.

« Je suis désolée », dit-elle silencieusement après un moment, la voix rauque. Je jette un œil dans sa direction et vois une larme glisser au coin de son œil. « Je ne pensais pas que ça... Je suis désolée », dit-elle en bafouillant, mais même confuse, elle m'apporte de la clarté.

« C'est juste que... », elle s'arrête et tout en moi souhaite qu'elle continue. À chaque fois qu'elle parle, il y a un rayon lumineux qui brille dans l'obscurité.

« Quoi ? », je lui demande doucement et elle essuie ses joues rapidement avant de remonter ses pieds, d'envelopper ses bras autour d'eux et de poser son menton sur ses genoux.

« Je n'avais pas écouté cette musique depuis tellement longtemps. Je ne

voulais pas te contrarier. » Sa voix est à peine un murmure.

Je me tourne pour la regarder, confus par son explication folle.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? », je demande, essayant de continuer à la faire parler.

Elle s'arrête et appuie sa tête en arrière sur le lit, prenant une profonde inspiration alors qu'une autre larme lui échappe.

« Lorsque j'étais petite, j'ai rencontré quelqu'un qui a changé ma vie. »

Je hoche la tête, essayant de suivre la lumière, tandis que ma respiration se stabilise.

« Elle m'a dit que j'étais née avec des notes dans les ongles, une portée musicale en guise de cordes vocales et un parcours de musique dans mes veines. » Elle rougit et je sens mes lèvres se tourner vers le haut, bien que le sourire n'atteigne pas mes yeux.

« C'était une musicienne brillante. La meilleure que j'ai rencontrée. Elle m'a offert mon premier violon. Elle a dit que j'étais faite pour jouer, et j'ai toujours joué depuis. Elle voyageait chaque année pour donner un cours dans notre communauté et d'autres comme la mienne, pour des personnes comme moi. Des personnes qui ne pouvaient pas expérimenter la musique dans sa forme la plus naturelle, parce qu'ils n'avaient personne pour la leur apporter. Personne pour leur enseigner le pouvoir de la musique... sa beauté... son importance. » Elle rougit, et la lumière commence à clignoter comme une lampe de poche ayant besoin de piles.

« Elle m'a formée pendant des années », continue Beth et sa voix se brise. Je jette à nouveau un œil vers son visage mouillé. Elle a abandonné tout effort pour sécher ses larmes.

« Cette musique... lorsque j'ai entendu cette musique, je me suis souvenue d'elle. Je ne voulais pas être un spectateur l'écouter. Elle me semblait avoir été écrite pour moi. Plus je la jouais, plus que je me souvenais. Elle me semblait familière parce qu'elle m'a appris cette musique. C'est la dernière musique qu'elle m'a enseignée avant d'arrêter de venir aux leçons. »

Le train déraile dans ma poitrine et elle me regarde avec inquiétude.

« Est-ce que ça va ? », demande-t-elle, tenant mon épaule, et ce qui reste de ma détermination rejoint la lampe au coin de la pièce.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ? », je lui demande, la voix tremblante.

Elle renifle. « Je ne sais pas. » Elle fait la moue. « Je pense que c'est le pire. Elle était plus qu'une prof pour moi. Elle était mon amie. Je l'adorais. » Elle sourit, et j'ai l'impression d'avoir reçu un coup au ventre par un poing en

fer.

« Tu te souviens d'elle ? »

« Je ne pense pas pouvoir un jour l'oublier. » Elle sourit tristement, « c'est grâce à elle que je suis devenue la musicienne que je suis aujourd'hui. Elle m'a appris... Elle m'a appris que l'on pouvait être dans ce monde et s'en échapper, en même temps. »

« Quel était son nom ? », je lui demande, même si je le connais déjà. Pourtant, j'ai besoin de l'entendre le dire.

« Éloise. »

Mes mains tremblent lorsque j'atteins le cadre à côté de moi et le lui tends.

Il lui faut un moment pour faire le lien, mais lorsqu'elle le fait, elle s'agrippe à sa poitrine dans un souffle haletant, tandis que des larmes fraîches coulent le long de son visage.

« Oh mon Dieu », murmure-t-elle. « C'est toi ? » Elle désigne le petit garçon, à peine reconnaissable à côté de la plus belle femme que j'aie jamais vue, et je hoche la tête.

Si seulement je pouvais vraiment me souvenir d'elle.

CHAPITRE VINGT-NEUF



MON ESPRIT VA au pas de course pour donner du sens à la photo qui se tient dans ma main.

« Est-ce... », la question se coince dans ma gorge, réticente à sortir. « Est-elle... », je prends une profonde inspiration et les larmes se répandent sur le cadre. « Tu la connais ? », je demande à la place et il prend une profonde inspiration à son tour.

« Je devrais », il hoche la tête, se poussant pour se lever du sol, mais je reste ici, incapable de bouger. Je ne m'attendais pas à voir à nouveau ce visage un jour. « C'était ma mère », confesse Maverick. La masse dans ma gorge se durcit et mon estomac s'évapore à l'utilisation évidente du temps passé.

Je hoche la tête gravement. « Que s'est-il passé ? », je demande doucement. Il me fixe, comme s'il creusait un tunnel dans mon âme pour découvrir mes souvenirs d'elle.

Que voulait-il dire lorsqu'il a dit qu'il *devrait* la connaître ? Ça n'a pas de sens.

Pourquoi ne connaîtrait-il pas sa propre mère ?

« Tu devrais y aller », dit-il doucement, mais je ne m'éloigne pas par docilité. Je dois savoir.

« Maverick, s'il te plait. »

« Beth », lance-t-il, et je me lève lentement. Pendant un instant, le défi est toujours là, me suppliant de découvrir, me suppliant de pousser. Mais bien que j'aie besoin de savoir, Maverick a tout autant besoin d'oublier.

Silencieusement, je me tourne et me dirige vers la porte. Lorsque je regarde en arrière et que je vois combien de morceaux de Maverick sont minés à la surface, mes pieds s'arrêtent. L'amour que j'avais pour sa mère ne me permet pas de le quitter. Pas comme ça.

Je me dirige vers lui et il me fixe avec des yeux sauvagement peïnés.

« Je t'ai dit de... »

Je me jette contre sa poitrine, enveloppant mes bras autour de lui. Il tressaille, mais ne me repousse pas.

Je peux entendre l'irrégularité de son cœur battant et je le serre plus fermement. Ses bras s'enveloppent lentement autour de moi. Les accroc's dans sa respiration et les vibrations dans son dos me montrent qu'il pleure, mais je ne dis rien. Je le laisse simplement pleurer.

Sans me l'expliquer, il m'a déjà dit beaucoup. Elle est partie.

Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé, mais si j'ai pu moi-même pleurer pendant des mois après que le centre socioculturel nous ait dit qu'ils ne pouvaient plus la contacter, je n'ose pas imaginer ce que ça a dû être pour lui de l'avoir eu comme mère, puis de la perdre. Je ne peux pas imaginer ne pas me souvenir d'elle.

Je serais dévastée.

Lorsque l'étreinte s'achève, je quitte sa chambre sans dire un mot et me dirige vers la mienne où je fonds dans une avalanche de larmes.

Mes pensées s'écrasent et trébuchent les unes sur les autres, alors que je baptise l'oreiller de mon chagrin.

Elle ne nous a pas abandonnés. Elle ne m'a pas abandonnée.

Elle est morte et elle a abandonné Maverick.

Était-elle malade ?

Était-ce soudain ?

Souffrait-elle ?

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je veux connaître les détails, mais ça ne me semble pas être le bon moment pour poser ces questions.

Une douche chaude me paraît être une bonne potion magique, et je traîne mes pieds dans la salle de bain. Ça parvient à me calmer à merveille, mais mon cœur est toujours tourmenté lorsque je me sèche et que j'enfile mon pyjama.

Après quelques minutes de va-et-vient, je décide d'aller voir Maverick. Il ne devrait vraiment pas être seul. S'il veut redevenir un con demain, qu'il le

fasse, mais ce soir, je vais faire une faveur à Éloïse et être celle dont il a besoin.

Maverick ne me répond pas lorsque je frappe à sa porte et après trois essais, je n'attends plus de réponse et la pousse légèrement pour l'ouvrir.

Il n'est pas dans sa chambre, et je m'apprête à fermer la porte lorsque j'entends le son faible de l'eau dans sa salle de bain. Je glisse dans sa chambre et décide de l'attendre sur le canapé. Plus de quelques minutes passent et il n'apparaît toujours pas.

Mes doigts tapent contre sa porte en bois français, et je n'obtiens aucune réponse.

« Maverick », je crie.

Toujours rien.

La porte s'ouvre lorsque je tourne la poignée, et je le vois à travers les portes en verre de sa douche.

À côté du tatouage enveloppé autour de lui, sa peau semble parfaite à travers le verre embué. Ses muscles gonflent sous son poids lorsqu'il s'avance et tient contre le mur, laissant l'eau couler le long de son cœur. La buée venant de la cabine de douche m'inquiète, je frappe donc sur la vitre, mais il ne bouge pas.

J'ouvre la porte. « Maverick ? », j'appelle doucement, mais il ne répond pas, et la peur me gagne. Je vérifie l'eau qui sort de la pomme de douche avec ma main et découvre qu'elle est brûlante.

« Tu es fou ? », je panique, saute à l'intérieur pour fermer le robinet, me mordant pour m'empêcher de crier de douleur.

« Tu ne devrais pas être là », dit-il, mais il n'y a aucune colère dans sa voix, simplement de la tristesse et de la douleur.

« Toi non plus », je réponds, sortant pour attraper une serviette que je lui tends. Il l'enveloppe autour de lui et sort heureusement de la douche, sa peau rougie par la chaleur.

J'observe le bazar au sol de sa chambre pour voir s'il y a quelque chose sur sa table de nuit contre les brûlures, mais je reviens bredouille.

Je fouille ensuite dans son tiroir et trouve un petit pot de Vaseline à temps pour le voir sortir de la chambre et enfiler son pantalon.

« Assieds-toi », dis-je doucement, soulignant que je n'ai aucune expérience d'un Maverick sans défense.

Il s'assied sans faire trop d'histoires, et je monte sur le lit derrière lui, munie de vaseline.

Il ne sent pas ça ? Je me demande à moi-même en appliquant une fine couche sur les parties légèrement brûlées de son dos. Il a un match demain. Ça pourrait tout saboter et ça serait techniquement vu comme étant ma faute. Je devais être curieuse et fouiller dans ses biens personnels.

Ma main lisse son dos ferme. Son tatouage est plus gros que je ne l'avais réalisé et bien plus chargé. La queue de dragon couverte d'écailles l'enveloppe presque deux fois, remplissant un château posé sur le côté bas gauche de sa poitrine, à côté de son corps.

Lorsque mes mains atteignent ses côtes, il m'arrête, plaçant sa main sur la mienne.

« Ça te fait mal ? », je demande, vérifiant qu'il n'ait aucune brûlure sérieuse sur sa côte, mais il secoue la tête.

Ses doigts tremblent légèrement, je reste donc immobile, attendant qu'il décide quoi faire ensuite. Il expire lourdement et relâche ma main. Je continue vers ses épaules, me déplaçant pour m'occuper de son torse.

Je ne comprends toujours pas comment il a pu se tenir là et se faire ça. Est-ce que la douleur en lui est tellement profonde que tout ce qui se passe en extérieur fait pâle figure ? Mon cœur souffre lorsque je réalise que ça pourrait très bien être le cas.

Les muscles de son torse ondulent lorsque je le masse, et il ferme ses yeux et serre ses dents. Je ne sais pas si je devrais m'arrêter ou continuer. Si créer les brûlures ne lui a pas fait mal, pourquoi est-ce que ceci le ferait ?

Sa respiration est irrégulière et plus mes mains errent vers le bas, plus sa respiration devient saccadée.

Le tatouage est plus détaillé sur le devant. Les chevaliers sur sa cage thoracique montent la garde du château. C'est un choix artistique étrange, mais je m'écarte du sujet. Plus j'observe le château et plus les détails deviennent apparents. Il y a une date griffonnée et une femme coincée à l'intérieur de la tour couvrant son cœur.

Quelque chose de mouillé tombe dans ma main. Je lève mes yeux vers lui et découvre des larmes coulant de ses yeux fermés.

« Est-ce que je te fais mal ? », je demande doucement, et il secoue sa tête. « Tu veux que j'arrête ? » Ses épaules s'affaissent alors qu'il secoue sa tête.

Lorsque ma main descend plus bas, je dois utiliser toute ma maîtrise pour ne pas reculer. Je sens les cicatrices cachées sous l'œuvre et mes doigts commencent à trembler, mais je ravale mes larmes. Je n'aurais jamais deviné. Sa peau est loin d'être parfaite.

Il se baisse et prend ma main dans la sienne, l'amenant brièvement à ses lèvres.

Je rougis face à ce geste anormal avant de reprendre ma main et de refermer le pot de vaseline.

« Tu devrais aller te reposer. Tu as un match demain », dis-je, me tournant pour partir, mais il s'accroche à mes poignets.

« Reste », me dit-il, et pour une seconde, j'oublie où je suis, qui je suis et qui *il* est.

« Quoi ? », je demande, essayant de ne pas sembler trop affectée par sa simple demande.

Il me demande de rester ? Dans sa chambre ? Avec lui ?

Je marche vers le canapé et m'assieds les mains sur mes genoux.

« Est-ce que tu peux me parler d'elle ? », il rougit, et je ne pense pas avoir déjà pris conscience, jusqu'à présent, d'à quel point il était beau.

CHAPITRE TRENTE



QUELQUE PART au milieu de la nuit, je me suis réveillé et j'ai pris conscience de sa présence dans ma chambre. Sa respiration était légère, et elle ne prenait quasiment pas de place sur le canapé, mais depuis le confort chaleureux du grand lit, je savais qu'elle était là, et je savais aussi qu'elle devait avoir froid.

J'ai traîné mes pieds et une couverture hors du lit et j'ai marché silencieusement vers elle. Elle me tournait le dos et ses jambes étaient remontées en position fœtale.

J'ai essayé de la recouvrir, mais lorsque je me suis baissé, elle a tourné son visage vers moi et grâce à la lueur légère de la seule lampe de la pièce que j'ai réussi à ne pas détruire, j'ai pu voir la douceur de son visage.

En me penchant, je l'ai récupérée sans effort et j'ai tourné son visage dans mon cou, son bras mou monté à côté d'elle et se rendormant.

Vers midi, mes yeux se sont ouverts et mon cœur a immédiatement repris vie. Je suis épinglé sur le lit à côté de sa silhouette fine, son bras autour de mon torse et sa tête posée sur mon épaule.

Il n'y a rien d'un tant soit peu sexy dans son pyjama, mais pourtant, le simple fait d'avoir son corps si près du mien, de le sentir grâce à la sensation de ses tétons durcit contre mon torse nu, m'excite.

C'est un jour de match, et je dois préparer mon esprit et mon corps pour la journée qui arrive.

Particulièrement mon esprit.

Après les révélations et les histoires d'hier, je me sens extrêmement désorienté. Une partie de moi a l'impression que Beth a inséré la grosse pièce

de puzzle qui me manquait depuis des années, mais qu'il y a toujours des trous et des entailles en moi que je doute que même ses meilleurs souvenirs puissent combler.

Pourtant, je suis reconnaissant pour ce qu'elle m'a partagé et à présent, alors que je lutte pour ne pas sourire en regardant ses paupières battre, je ne sais pas où nous en sommes.

J'essaie de bouger silencieusement hors du lit, mais son bras se resserre autour de moi et je glousse face à ses réflexes. Je ne sais pas si, consciente ou non, Beth me toucherait... ou pourquoi je souhaite qu'elle le fasse.

La nuit dernière était un tourbillon d'émotions et de révélations inattendues, et je n'imagine pas une seconde que je puisse la maintenir au même niveau de douceur que ce que le choc de notre lien a fait pour elle. Mon torse n'est pas du tout marqué par la chaleur que j'ai fouettée sur moi dans la douche et je ne peux que la remercier pour cela.

Je ne sais pas si je la comprendrai un jour.

Comment peut-elle encore être là après m'avoir vu m'effondrer ainsi ? Je sais à quel point j'ai dû paraître pathétique. Exactement comme la mauviette que mon père a toujours dit que j'étais.

Après l'avoir traitée de façon tellement merdique tout au long de notre scolarité, je lui ai désormais donné assez de munitions pour me détruire pendant des années. Comment peut-elle donc possiblement être si douce et si gentille avec moi ?

Ça n'a pas de sens.

Je me faufile doucement de dessous son poids et elle tressaille, mais continue de flotter dans ses rêves. Elle paraît si petite dans mon lit, si lourdement protégée sous les draps épais et les oreillers doux.

L'homme des cavernes du restaurant revient me grogner un mot en grattant ses couilles, « à moi. »

Je n'ai jamais été le genre d'enfant qui adorait l'idée de partager ses jouets. Même si mes multiples nourrices ont essayé de m'enseigner les leçons bénies sur combien partager équivalait à se soucier des autres. Je n'ai jamais douté d'elles, mais si partager équivalait à se soucier, alors ça signifiait que je ne devais pas partager, puisque je ne souciais seulement de peu de choses.

Je mets un terme à ces pensées avant que les choses ne recommencent à dérapier et devenir hors de contrôle. Je traverse la pièce en inspirant profondément et en évitant les morceaux de verre brisé en me rendant vers la porte.

Après avoir fait des longueurs dans la piscine pendant environ une heure, je suis secoué d'adrénaline et prêt à partir. Plus je reste ici, plus elle risque de se réveiller, et je ne sais pas comment gérer ce bouleversement non familier juste avant un match.

Le titan en moi n'admettra pas haut et fort que le lâche en moi le sait déjà. J'ai une peur bleue de mes sentiments, ce qui ne dit en rien ce que je ressens pour elle pour autant. Je ne veux pas faire face au malaise du premier « bonjour » ou à l'impact du rejet qui ne manquera pas de se produire. Je ferai face à tout ça après le match. Je dois avoir les idées claires et une concentration de superstar.

Mon estomac grognant me guide en direction de la cuisine. Je ne sais pas ce que je m'attends à trouver hormis des bières et de l'eau, mais je fais quand même le voyage inutile.

Mon esprit s'éloigne du chaos et atterrit sur un arôme capturé au fond de mon esprit.

Lorsque j'ouvre le frigo, il est lié à un Tupperware que je ne savais pas que je possédais, rempli de nourriture cuisinée dont je n'avais aucune connaissance. L'étagère du haut est, elle, composée de vrais fruits et de jus.

Ni Jessica ni Suzanna ne savent faire quoi que ce soit d'un tant soit peu ménager. Suzie ne peut pas faire bouillir de l'eau et le régime de Jessica vient en boîtes préemballées.

Ma bouche salive lorsque j'ouvre le premier récipient et que je trouve des escalopes de poulet farcies au fromage. Le deuxième contient des spaghettis et il y a de la sauce dans un autre, et une salade naturelle composée dans un dernier. Bethany est une putain de chef ? Mon estomac gargouille en pensant à cette nourriture qui attend. Je remplis mon assiette aussi rapidement que possible.

Le micro-ondes réchauffe rapidement mon repas et lorsque je commence à manger, mes papilles gustatives répondent pour moi. Bethany est *clairement* un chef. Rien d'aussi sain ne s'est jamais produit dans cette pièce, et alors que je me rapproche de ma dernière fourchetée, je réalise que je pourrais bien manger une deuxième portion. Je me dirige donc pour en prendre une.

Après avoir rempli mon visage, j'entre dans ma chambre et je trouve mon lit fait... et vide.

Beth s'est réveillée, a nettoyé ma chambre et s'est enfuie.

Le fait de savoir qu'elle est déjà réveillée, mais qu'elle m'a évitée jusque-

là perturbe quelque chose de rance dans mon estomac, et je jure sous mon souffle en traversant la pièce pour aller dans la douche, seul. Les souvenirs de la façon dont elle a sauté pour me secourir me reviennent, et je lève les yeux au ciel en pensant combien elle doit me trouver pathétique à présent. Le mec qui pleure parce qu'il veut sa maman et qu'il ne peut pas l'avoir. Ouais, vraiment charmant Maverick. C'est comme ça qu'il faut faire.

Ma douche est rapide et je fourre mon nécessaire dans un sac de sport avant de me précipiter en dehors de l'appartement, ne voulant pas tomber sur elle.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN



« EH BIEN, REGARDEZ-MOI MOI ÇA », s'exclame le coach, sortant de sa Camry avec un sourire au visage. Dire que je n'ai jamais vu le connard aussi heureux ne serait pas vraiment mentir. C'est simplement dommage que son bonheur se produise à mes dépens.

Il s'approche, ses yeux ne quittant pas les miens puisqu'il saisit autant de moi que possible. Il sourit. « Tu es, en réalité, en avance pour l'entraînement. Merde, tu es là et tu sembles sobre. Ce sont de très bonnes nouvelles. » En s'avançant tout droit vers moi, il donne une tape dans mon dos. « C'est bon de te voir, mon vieux. Allons tout déchirer. » Un sourire se fend sur son visage avant qu'il commence à regarder autour comme s'il s'attendait à voir quelqu'un autre, mais je lance mon sac par-dessus mon épaule et me dirige vers le bâtiment. Ce n'est vraiment pas une conversation que je souhaite avoir.

« Où est Beth ? », demande-t-il, et je sens mes tripes se recroqueviller à la mention de son prénom. Merde. J'aurais dû déguerpir quand j'en avais l'occasion.

Profonde inspiration. Longue expiration. « Elle sera là plus tard », je réponds, gardant ma voix ferme et essayant de paraître ressaisi. Le coach hoche la tête, apparemment satisfait. En vérité, je ne sais absolument pas si Beth viendra ou non. Collin a bien évidemment suggéré qu'elle vienne à mes matchs, prenne des photos et tout le toutim, mais c'était avant le début du drame. Bien que je ne veuille pas l'affronter, une partie de moi espère vraiment qu'elle viendra.

Je glousse en moi-même en prenant conscience que j'ai complètement perdu la tête. Je *veux* vraiment voir Bethany Hendrickson à mon match.

Le monde est devenu une vraie merde et je suis officiellement roulé.

Pourtant, je ne peux pas effacer le sourire de mon visage lorsque je pense à elle et, à en croire le sourire du coach, il est possible qu'il sache ce qui m'arrive. Probablement plus que je ne le comprends vraiment moi-même.

Les pom-pom girls sont déjà sur la glace en train de répéter leur danse d'avant-match. Je repère les emmerdeuses de base, patinant sur la glace avec leurs pompons et leurs jupes courtes.

Suzie est la première à tourner ses yeux vers moi. Elle me fait un signe et Jessica, remarquant le mouvement derrière elle, lève les yeux. Un sourire penaud sur son visage me fait savoir qu'elle est toujours désireuse et prête à faire n'importe quoi pour revenir dans mes bonnes grâces. Je leur fais un signe de tête en retour avant de me diriger vers les vestiaires.

Jessica s'est étonnamment bien comportée ces derniers jours. Quelque chose qui est assez inhabituel chez elle. Ça me fait penser que je devrais peut-être m'inquiéter. Mais cela dit, le devrais-je ? Quel dégât peut-être réellement causer ? Renverser un autre verre sur quelqu'un ?

Elle n'est pas aussi emmerdeuse. Suzie semble être passée à une autre victime et connaissant la dynamique coépouse existant entre Jessica et elle, Jess va, probablement, et avec un peu de chance, se rattacher à ce type malheureux.

Lorsque j'entre dans les vestiaires, Jared est déjà assis sur un banc avec une grimace peinte sur son visage et il me jette un regard noir. Certaines choses ne changeront jamais.

« C'est vraiment une belle journée dehors, mec. Tu devrais probablement le dire à ton visage. » Je lui souris en me dirigeant vers mon casier, mais sa seule réponse est de pester contre moi. Une partie de moi le comprend. Je ne serai, moi non plus, jamais heureux en tant que deuxième. Mais, c'est ce qui nous différencie tous les deux. Plutôt que de travailler comme un dingue pour me battre, il préfère faire la gueule comme une petite garce.

Ethan et Marco arrivent peu de temps après moi, suivis par le reste de l'équipe.

« Je n'arrive pas à croire que tu sois arrivé avant moi, l'anglais », plaisante Ethan et je souris en retour d'un air suffisant, mettant un coup de poing fictif dans son ventre qu'il contre.

« Tu es de bonne humeur. » Marco sourcille et secoue sa tête vers moi.

Ses yeux portent en eux une question. J'y répondrais si je savais comment mettre en mots ce qui est en train de m'arriver. Je ne suis toujours pas vraiment convaincu que ce soit dû à Beth comme souhaite le reconnaître mon cerveau.

« Euphorie d'avant match », dis-je, jouant avec une facilité naturelle. « C'est un grand jour, mon vieux. Tout repose sur cette journée. J'ai hâte de sortir et de fumer quelques queues. » Je lui tape le dos et grogne, tel un lion prêt à faire du monde sa jungle. Le son incite une série d'applaudissements et de cris, puisque mes coéquipiers font monter l'adrénaline dans leurs veines.

Au milieu de ma célébration, le portable dans ma poche sonne, me prenant légèrement au dépourvu. Je prends le téléphone dans ma main et regarde le numéro sur l'écran. Ce n'est pas un numéro que je connais, mais plutôt que de raccrocher, je sors pour répondre.

« Allô ? »

« Bonjour. C'est Maverick ? » C'est une voix masculine inconnue à l'autre bout du fil. Elle est plus vieille. Un peu sévère, mais néanmoins polie.

« Oui ? »

« C'est Christopher », dit la personne, s'arrêtant un moment avant de clarifier. « Le père de Bethany. »

Je sens mon dos se raidir. « Oh. » C'est tout ce que je parviens à dire.

« J'ai parlé avec ma fille ce matin et elle m'a donné votre numéro. »

Je hoche la tête silencieusement, bien que je sache qu'il ne peut pas me voir.

« J'aimerais vous rencontrer, si cela ne vous dérange pas. » Merde. Beth et sa famille parfaite, attentionnée et impliquée. C'est le genre de personnes à qui il est difficile de dire « non », même lorsque votre bon sens vous dit que vous devriez. Son père n'a pas la voix d'un tueur. Il n'en a pas non plus l'apparence. Mais ça ne m'étonnerait pas que ce soit le genre d'homme capable de mettre ses mains autour de la gorge d'un autre homme si ça impliquait de pouvoir récupérer le bonheur de sa fille.

« Ce n'est pas le bon moment à présent », dis-je, non pas parce que je souhaite l'éviter. Du moins pas pour toujours. « Je suis, hum... au lycée. J'ai un match. »

Je bute sur mes mots. Qu'est-ce qui me rend si nerveux chez cet homme anormalement calme ?

« Je sais. Je suis déjà dehors. Ça ne prendra pas longtemps. Je préfère simplement faire les choses d'homme à homme », dit-il, et mon respect pour

lui s'élève d'un autre cran. Tout comme ma peau.
« D'accord. Je suis là dans une seconde. »

CHAPITRE TRENTE-DEUX



ME RÉVEILLER dans le lit de Maverick ce matin n'était pas du tout la façon dont j'avais envisagé de commencer ma journée, mais la tristesse lorsque j'ai réalisé qu'il n'était plus là fut d'autant plus inattendue.

Je ne m'attends pas à ce qu'il soit moins con aujourd'hui simplement parce que je connaissais sa mère. Le problème cependant, c'est que je vois désormais son côté sensible, et je ne peux pas l'*effacer*. Doucement, mais sûrement, Maverick devient de moins en moins monstrueux à mes yeux. Merde, à l'heure actuelle, malgré le fait qu'il se soit échappé sans même dire bonjour, je commence à penser qu'il n'est peut-être pas un monstre du tout. La pensée m'effraie plus que la menace de me faire mettre le feu aux fesses.

Ayant besoin de repousser Maverick au fond de ma tête et de me concentrer seulement sur les personnes de ma vie qui ont toujours été de mon côté, j'ai décidé d'appeler mon père. Ma conversation téléphonique avec lui était plus plaisante que ce que j'espérais. Je ne peux qu'espérer qu'il n'ait pas trop été dans le détail avec Maverick avant le match. J'ai besoin qu'il fasse bien les choses, tout comme il a *besoin* de bien faire les choses. J'ai hésité à donner le numéro à mon père, mais c'était davantage dû à ma peur de la réaction de Maverick et à quel point une embuscade pouvait l'affecter avant le match. En vérité, mon père n'est pas la mort. Il est raisonné, gentil et il mérite d'obtenir un peu de clarté sur la situation que je lui ai imposée. Si Maverick veut m'attaquer à ce sujet plus tard, alors qu'il en est ainsi.

Il ne reste qu'une demi-heure avant le match lorsque j'entre dans le terrain du lycée au milieu de la foule turbulente de supporters. Je peux

compter sur les doigts de ma main le nombre de matchs auxquels j'ai assisté depuis que j'ai commencé ma scolarité. Ce n'est pas que je n'aime pas le hockey. Je suis sûre que dans des circonstances appropriées je le trouverais intéressant. Je n'ai simplement jamais eu le temps. J'étais toujours à des répétitions de violon, en train de mettre les bouchées doubles sur mes devoirs ou de me casser le cul au boulot. C'était l'histoire de ma vie depuis un sacré moment maintenant. Pas de temps à perdre. Pas de pauses supplémentaires à prendre. Seulement moi et un emploi du temps qui, plus souvent qu'il ne le devrait, semblait être à deux doigts de me briser les reins.

C'est étrange comme le simple fait d'être ici, pour un match stupide, me fait me sentir comme si je venais de contourner les règles et de trouver un moyen d'avoir les yeux au-dessus de la ligne de pauvreté pour pouvoir voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Le sourire sur mes lèvres s'évanouit lorsque j'aperçois d'un coin Maverick dans le couloir en pleine conversation avec une mégère qui me tourne le dos.

Mes jambes semblent être des briques attachées à mes chevilles et je dois détourner le regard pour ne pas laisser le poids de la marche se refléter sur mon visage. Elle est très grande et je peux dire que c'est une pom-pom girl au vu de sa tenue légère. Son corps respire une confiance qui me fait me sentir inférieure et le sourire sur le visage de Maverick lorsqu'il caresse doucement son épaule me donne l'impression d'une fourchette tournant mes intestins, comme les spaghettis d'hier soir.

Je passe rapidement à côté d'eux, essayant de rester invisible dans la foule, mais avec ma chance, je fonce tout droit vers Jessica qui n'est jamais heureuse de me voir, mais qui semble d'autant plus furax aujourd'hui qu'elle ne l'est habituellement.

Elle attrape mes poignets et me tire vers les toilettes les plus proches, me poussant contre le mur.

« Qu'est-ce que tu fous, sale plouc ? » Elle me jette un regard noir avec ses longs doigts osseux pointés vers mon visage. Mon cœur bat à cent à l'heure et je secoue ma tête vers elle, encore en train de reprendre mon souffle. Je ne suis pas le genre de fille à me battre, mais tout dans cette situation donne à mes ongles l'envie d'arracher ses petits yeux de fouine.

« Je ne sais pas de quoi tu parles, Jessica », je siffle. Elle recule d'un pas, me regarde de la tête en bas avec un dégoût évident.

« Ne joue pas l'innocente, sale garce pathétique », jure-t-elle en

s'avançant vers moi. Je m'approche d'elle, ne souhaitant pas céder à son défi. Pour une fois dans ma vie, je suis certaine que je vais me défendre moi-même.

« J'ai dit que je ne savais pas ce dont tu parlais », je répète en serrant mes poings.

Elle retient son souffle et ses narines se dilatent. « Qui t'a fait faire ça ? », demande-t-elle avec un regard sauvage dans ses yeux gris nuageux.

« Faire quoi, exactement ? », je demande. Mes yeux ne quittent pas les siens. Les filles comme elle, avec si peu à perdre, n'ont aucune limite qu'elles ne sont pas prêtes à franchir.

« Arrête de jouer la fausse effarouchée. Je sais que tu baisses Maverick », elle crache et l'impact de ses mots est similaire à un camion s'enfonçant contre le muscle de ma poitrine. Par la grâce du tout puissant, je parviens à garder mon calme. « Je sais que tu baisses Maverick ». Elle se répète, puis secoue sa tête. « Ce qui n'a pas de sens parce que tu es littéralement une merde et qu'il te méprise. Donc comment est-ce que tu as fait ? Hein ? Tu lui as jeté un sort ? C'est pourquoi il ne veut plus me voir ? Es-tu une putain de sorcière, Bethany ? » La voix de Jessica est stridente, mais elle se brise à chaque octave qu'elle gravit. Doucement, mais sûrement, elle se défait toute seule devant moi. Tellement que je pense vraiment que je pourrais bien avoir de la peine pour elle.

Mes doigts se défont de leur position de bataille et je croise mes bras sur ma poitrine. « Non. Je n'ai jeté aucun sort et non nous ne couchons pas ensemble », dis-je aussi calmement que possible.

« Alors, pourquoi est-ce que tu l'as appelé l'autre jour ? »

« Quoi ? »

« Il a ton numéro enregistré dans son téléphone. »

Ah, donc c'était *elle* à l'autre bout du fil. Mon cerveau se balance en va-et-vient, cherchant des mots pour nourrir mes lèvres – des mots qui semblent au moins un peu crédibles.

« Qu'est-ce qui te fait penser que c'était moi ? », je demande lorsqu'aucun mot ne me vient.

Elle ricane puis lève les yeux au ciel, mais je garde un visage sérieux. Je n'ai jamais été très grande menteuse. Mais il s'avère qu'il y a des choses pour lesquelles nous n'avons pas besoin de nous entraîner pour exceller.

« Comme tu me le dis depuis le premier jour, je ne suis qu'une moins que rien insignifiante, et tu l'as dit toi-même, Maverick me méprise. » Au

moment où les mots sortent de ma bouche, mon estomac se resserre, coupant le sang qui s'écoule de mon cœur.

« Je ne suis pas la seule Bethany à New York, Jessica, et je suis pratiquement sûre que s'il existait une personne qui les connaissait toutes, ce serait Maverick. »

Jessica s'arrête un moment comme si elle réfléchissait à mes paroles. Après un court instant, elle hoche la tête, ses joues devenant toutes rouges pendant une fraction de seconde.

« Ne dois-tu pas être sur la glace sous peu ? », je lui demande et elle halète avant de se précipiter en dehors des toilettes, la réalité finissant par enfoncer à nouveau ses griffes en elle.

Elle est totalement perturbée, et je ne sais pas si je devrais avoir peur pour moi ou être inquiète pour elle, mais dans tous les cas, je suis certaine qu'elle a besoin d'aide. Pour l'instant, cependant je suis libérée de son regard, de sa rage et de son venin.

Les pas traînant de l'autre côté de la porte se sont estompés et j'espère que Maverick et Mademoiselle à-peine-habillée ont conclu leur conversation et ont repris leurs activités.

Silencieusement, je tire la porte pour l'ouvrir et je jette un œil pour vérifier que la voie est libre, et elle l'est... pour l'essentiel. En me frayant discrètement un chemin vers le stade, je surprends deux voix dans un petit couloir menant au bureau du coach.

« Tu as récupéré ses patins ? », demande la fille, sa voix puant l'anticipation enthousiaste. Il y a une petite pause, pour que l'autre personne puisse répondre, mais aucun mot ne vient. Mes oreilles sont redressées, mon cœur écrasé contre ma poitrine, comme si ce qu'ils disaient devait provoquer un hurlement de panique à l'intérieur de moi. « Tu l'as fait ? » demande à nouveau la voix féminine. « Je suis pratiquement sûre de t'avoir fait gagner suffisamment de temps pour au moins fendre la lame. »

J'entends un petit gloussement suivi d'une arrogance. « Ouais. Bien évidemment que je l'ai fait. À la fin du match, les choses seront comme elles doivent l'être, et nous n'aurons plus à nous préoccuper de l'anglais. »

Merde.

Double merde.

Mon esprit tourne, essaie de décider si je dois prendre ce que j'ai entendu comme de l'or ou réfléchir à ne pas croire mes propres oreilles. Combien de neurones vous manquent-ils pour discuter de ce genre de choses au grand

jour ?

« Bien », murmure la fille et j'entends ce que j'assume être un baiser avant que Jared, le connard, sorte et se dirige vers le bureau du coach.

Quelques secondes plus tard, la fille entre dans le couloir et mon estomac touche le fond.

C'est elle. C'est la même personne qu'au supermarché. Je reconnaitrais ces cheveux partout. C'est la même tête de cheveux que j'ai vu penchée contre Maverick lorsque je suis arrivée. La même peau parfaite, nue et scintillante.

Elle jette un œil dans le couloir, et avant que je puisse me cacher dans un coin, ses yeux sont rivés sur moi. Plutôt que de dire quoi que ce soit, elle passe ses cheveux par-dessus son épaule et titube en direction opposée de l'autre enflure, toujours aussi gracieuse alors qu'elle s'apprête à faire tomber Maverick.

Putain.

Ces personnes sont pires que ce que je pensais. Ils ne font pas seulement des blagues stupides. Ils essaient de détruire sa carrière, son futur. Une partie de moi n'arrive pas à croire qu'ils aient fait ça à l'un des leurs. Une autre partie de moi n'est absolument pas surprise. Mais pourtant, c'est de Maverick dont il est question. Ce n'est pas le genre de mec à se faire persécuter. Alors que les pensées se précipitent dans mon esprit, j'ai assez de jugeote pour ne rien penser de ce que je viens juste d'écouter.

Je me précipite vers les vestiaires et jette un coup d'œil à l'intérieur, plus heureuse que ne l'est un cochon dans la merde lorsque je le trouve vide. J'imagine que je n'ai pas beaucoup de temps avant que les mecs entrent en fonçant.

Mes yeux observent frénétiquement l'espace en essayant de trouver le casier de Maverick.

Ce n'est certainement pas ce pour quoi je suis payée. Et honnêtement, si quelqu'un méritait d'être piqué et légèrement poussé, je serais folle de dire que Maverick ne devrait pas être placé tout en haut de la liste. Mais ce que la Barbie gonflée et ce connard de Jared planifient, c'est un niveau cent pour cent plus haut.

Je trouve finalement le casier avec son nom griffonné sur la poignée. J'essaie, sans réfléchir, de trouver ses patins dans son sac, avant de marcher vers la tribune en les ayant glissés sous mon sweat à capuche.

« Désolée, Maverick. C'est pour ton propre bien. Je le jure. » Je

marmonne ces mots, sachant que je ne suis pas du tout à ma place à présent. S'il ne peut pas trouver ses patins, il devra emprunter ceux de quelqu'un d'autre. Il sera en colère, mais au moins il ne foirera pas tout.

En m'asseyant, j'attends que l'enfer se déchaîne.

Les équipes de pom-pom girls des deux lycées se dirigent vers la patinoire, lançant leurs pompons et mettant la foule en émoi pour un face à face « excitant ».

Ils ne savent pas à quel point ça va être mouvementé.

Après quelques minutes à observer des chorégraphies synchronisées, une autre série de cris et de huées émergent. Tous les yeux sont écarquillés d'impatience, regardant l'équipe visiteuse descendre les marches et avancer sur la glace.

Mon cœur s'écrase dans les murs de ma poitrine comme un oiseau chanteur piégé. Je continue de jeter des coups d'œil derrière moi, attendant impatiemment que notre équipe apparaisse. Je veux voir l'expression sur le visage de Maverick. Je veux voir s'il a réussi à avoir de nouveaux patins. Je veux voir combien il est énervé. Je suis tellement nerveuse.

Lorsque notre équipe marche vers la foule, quelque chose fait un bruit sec. Quelque chose de maléfique, de sinistre, peut-être même d'impitoyable et qui ne me ressemble pas du tout. Je me lève d'un bond avec le reste de la foule et j'attends que Jared soit suffisamment proche pour me jeter devant lui. Son équipement s'écrase à côté de moi, s'étalant à présent sur le sol de façon dramatique.

« C'est quoi ce bordel ! », il me beugle dessus et les BCBG autour commencent à huer.

« Je suis désolée », je murmure, jouant pleinement le rôle de la pauvre fille maladroite qui essaie de réparer ses torts. Je suis à genoux, tendant à Jared son casque et ses patins, bougeant dans une frénésie parfaitement planifiée. Il attrape chaque objet de mes mains sans même me jeter un coup d'œil, et il ne remarque pas que je fais l'échange. Ayant désormais toutes ses affaires en main, il continue son chemin vers la glace.

Je me précipite à la hâte vers les tribunes, grimpant les marches deux à deux en courant vers les vestiaires, où je m'attends à trouver un Maverick furieux, craquant complètement parce qu'il ne trouve pas ses patins.

CHAPITRE TRENTE-TROIS



PARMI TOUTES LES choses et toutes les journées, c'est aujourd'hui que mes patins ont disparu, sérieusement.

J'ai fouillé toutes les boîtes, tous les sacs, tous les casiers et rien !

Mes articulations s'écrient lorsque je donne un coup dans le casier à côté de moi. Tellement de choses clignotent devant mes yeux.

La fin de ma carrière.

La fin de ma réputation.

La fin de la seule goutte de bonheur que ce monde ne m'a jamais offerte.

Quelqu'un ici est en train d'essayer de détruire ma vie entière. Une rivalité interne, c'est une chose, mais cela va beaucoup trop loin.

Je dois aller sur la glace.

Putain !

Mon cerveau se tourne et se retourne, essayant de donner du sens à cette putain de situation. Tous les mecs étaient présents pour le pow-wow du coach lorsqu'il nous a dit que les recruteurs étaient déjà présents, que nous devions jouer le meilleur match de nos vies. Il n'y a pas moyen que ce soit l'un de mes coéquipiers. Pas moyen. Avec autant en jeu, je serais damné si je ne pouvais pas briller aujourd'hui.

Je me précipite en dehors des vestiaires, rentrant pratiquement dans Beth à l'intersection. Je suis prêt à la pousser, mais elle met ses deux mains fines sur mon torse et me pousse dans les vestiaires.

« Dégage, Beth. Ce n'est clairement pas le putain de moment de jouer à un jeu. »

« En effet, j’imagine bien que ça ne l’est pas. » Elle fait la moue, puis sourcille avant de sortir mes patins de sous son sweat.

« C’est quoi ce... »

« Pas maintenant », lance-t-elle en me coupant.

« Où est-ce que... »

« Mets ces foutus patins, Maverick », dit-elle, plus doucement maintenant ; mais je vois dans ses yeux le genre de rage que j’ai ressenti il y a quelques instants. « Et quand tu auras fini, va te moquer de tes ennemis et essuyer le sol à l’aide de tes faux amis. » Ses mots ne font que m’embrouiller davantage, c’est le moins que l’on puisse dire.

« Pourquoi tu les as, Beth ? », je demande, mon front se plissant. Qu’elle prenne mes patins alors qu’elle sait mieux que personne ce qui est en jeu n’a pas de sens. Pourtant, c’est *elle* qui est venue en se précipitant avec *mes* patins dans ses mains.

Elle soupire et secoue sa tête avant de se cramponner.

« Je ne suis pas ton ennemie ici. Fais-moi confiance. Je suis peut-être la seule personne qui se préoccupe de toi. Mais avant que la nuit ne passe, tu comprendras exactement ce que je veux dire. » Elle se retourne pour sortir des vestiaires avec ce non-sens énigmatique, mais je retiens son poignet et la retourne, elle n’a donc pas d’autre choix que de me regarder.

« Je dois savoir... » C’est plus un murmure qu’un grognement, mais pourtant, je sens une trace légère d’autre chose au milieu. Quelque chose de mal paramétré et de complètement hors-sujet.

Elle laisse échapper un soupir, fort et exagéré. En secouant sa tête, elle lève les yeux vers moi, et je vois dans ses yeux quelque chose semblable à la douleur alors qu’elle écarte ses lèvres. « Jared et une garce en plastique ont fissuré tes patins pour que tu fasses ce que fait n’importe quel joueur de hockey lorsque ses patins se cassent. »

Ma mâchoire se resserre et je baisse les yeux vers les patins dans ma main.

« Alors pourquoi me les as-tu donnés ? » Le plissement de mon front s’approfondit.

Elle me sourit, et la perfidie derrière ses yeux ne devrait pas autant crisper mes couilles.

« Qui te dit que ce sont les tiens ? », murmure-t-elle et un sourire doux s’étale sur mon visage lorsque je réalise ce qu’elle a fait pour moi.

Sur ce, elle libère ses poignets et quitte la pièce, me laissant avec un

cocktail d'émotions et au bord d'une érection dure comme la pierre.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE



« C’EST gentil à toi de te joindre à nous. » Le coach n’est pas content, mais le soulagement dans sa voix est sans équivoque.

L’hymne est prêt à être joué et les mecs se sont alignés sur la glace. Je serre rapidement mes lacets avant de patiner pour les rejoindre.

Alors que la musique hurle à travers les enceintes et que la foule chante le pays de la liberté et la terre des braves, je passe la foule en revue pour la chercher.

Ma femme.

Penser à ces mots me fait me sentir invincible et lorsque je la trouve enfin, debout avec sa main droite sur le cœur, je me surprends en train de l’imaginer non pas chanter l’hymne, mais énoncer ses vœux. Quelque chose à hauteur de « Je ne suis pas ton ennemi. Fais-moi confiance. Je suis peut-être la seule personne qui se préoccupe de toi. »

Ouais, je vais assurément vivre un bon match.

Ses yeux sont accrochés aux miens et elle me fait un signe de tête avant de regarder en bas de la ligne.

Je suis son regard et glousse lorsque je vois Jared sourire d’un air suffisant. Il est plus vipère que je ne le pensais. Je n’ai pas l’intention de le sous-estimer à nouveau.

« Passe un bon match », marmonne-t-il alors qu’il me dépasse pour prendre place.

« Toi aussi, mec », je lui rends, avant de me raviser et de ne pas faire de ces mots mes derniers. « Hé », je l’appelle et il me jette un œil en arrière, «

Merde ! ». Je souris, prêt à regarder son monde s'écrouler.

Si j'étais déjà gonflé à bloc pour lui mettre la pâtée, je le suis encore plus à présent. Ce match sera pour les recruteurs autant qu'il sera pour Beth. Après tout, c'est grâce à elle que toutes les crises ont été évitées de mon côté. J'ai simplement besoin d'aller au bout.

L'adrénaline frappe mes veines lorsque la foule applaudit. Et puis, le silence. Le genre de silence qui précède une tempête. Je prends un moment pour stabiliser ma respiration, et analyse mes adversaires. Ils semblent nerveux, mais déterminés, une chose qui est, à mon avis, reflétée sur tous les visages de tous les hommes de mon côté. Ce n'est seulement qu'un instant plus tard que le monde n'est plus immobile et que les corps bougent, clignotant sur la glace, marquant sa surface avec nos lames.

Même au milieu de tout ce chaos, mon cœur ne se déchaîne pas. Peu importe à quel point je suis tendu et nerveux avant un match, je trouve la paix au moment où le palet entre en jeu. J'esquive un adversaire, puis un autre, et sans même remettre en question ma réticence à laisser Jared faire une passe, je me dirige vers le but, balayant le palet avec une précision d'expert.

Le chaos s'abat sur nous, alors que la foule se déchaîne, mais je ne les accompagne pas. Je ne participe pas non plus à leurs chaos. Je préfère retourner à ma place, réfléchissant à mon premier mouvement. Le premier but était avide, le deuxième montrera que, malgré mes capacités, j'ai l'esprit d'équipe.

Après une demi-heure, le score est de 9 à 5 et les conditions du coach résonnent toujours dans ma tête. Je dois mettre trois buts de plus pour ne serait-ce que me placer dans la ligne de mire du recruteur.

Les patins de Jared ne me vont pas aussi bien que les miens. Bien qu'ils soient de la même taille, ils sont lacés plus fermement et par conséquent, un peu serrés sur mes pieds. Mon petit orteil commence à être à vif à force d'être frotté, mais je suis déterminé à terminer en force.

« Je suis ouvert », crie Ethan et j'envoie le palet vers lui, patinant furieusement pour aider à bloquer la défense de l'autre équipe. J'arrive juste à temps pour rentrer le but suivant.

Plus que deux.

Je jette un œil vers les tribunes, mes yeux cherchant Beth. Si quelqu'un m'avait demandé il y a une semaine ce qui était le plus important dans un match, j'aurais répondu gagner. À présent, alors que je la regarde, rayonnante de fierté, je sais aujourd'hui que ma réponse n'est plus la même. La chose la

plus importante, c'est d'avoir quelqu'un avec qui célébrer mes victoires.

Son téléphone en main, elle prend photo après photo, et une partie de moi sait qu'elle ne le fait pas simplement pour remplir les conditions de notre marché. Ce n'est pas non plus la raison pour laquelle elle est ici.

Je retire mes yeux de Beth et me concentre à nouveau vers le jeu.

Le palet est en jeu et nous le poursuivons avec tout ce que nous avons, nous arrêtant seulement au son du sifflet de l'arbitre résonnant dans l'air. J'observe la glace, prenant rapidement conscience que Marco est sorti. Jared jure comme un marin pris en pleine tempête. Personne n'est surpris. Personne n'y prête attention non plus. Jared a toujours été le genre de mec à rabaisser un mec afin de se sentir au top.

Le match continue et je peux sentir dans mes veines que ce sera une victoire pour moi. Mais ce n'est pas une victoire facile. L'autre équipe nous talonne, tremblant légèrement lorsque Connor enfonce le but suivant au fond du filet.

La foule se déchaîne. Mon adrénaline s'injecte encore plus fort. Nous sommes tellement proches de ramener la victoire. Encore quelques minutes.

Un autre but et je suis à un point de faire le Saint Graal des listes.

Nous faisons tomber la glace, et je m'apprête à tirer à nouveau lorsque, du coin de l'œil, je vois Jared chuter de façon spectaculaire. Un halètement en cœur choque l'air. Les garçons sur la glace et toute la foule sont silencieux, lorsque nous entendons ce qui ressemble à un os cassé et Jared frapper le sol. Moins d'une milliseconde plus tard, un cri d'angoisse pur baigne l'arène dans une peur brûlante. Une ombre de culpabilité me tombe dessus, pour être ensuite effacée par le souvenir, les faits et la prise de conscience qui s'illuminent et me rappellent que ce qui vient précisément de lui arriver était ce qu'il avait prévu pour moi.

Lorsque je le regarde, ce n'est pas vraiment lui que je vois, mais moi. La pensée m'énervé, à un tel point que je patine vers lui, feignant mon inquiétude, mais lorsque je me baisse vers lui, je ne peux empêcher la vilénie de se diffuser sur mes lèvres.

« Putain, Jared, je ne pensais pas que tu me prendrais au sérieux. Je pensais que c'était une figure de style bien connue dans ce milieu. C'est tellement dommage. » Je tape son épaule et me lève au moment où l'équipe médicale se précipite avec un brancard. Il y a une place spéciale en Enfer pour Beth, pour avoir fait ce qu'elle a fait. Mais lorsque le démon viendra frapper à sa porte, je n'hésiterai pas à prendre sa place. Après tout, elle a fait

ça pour moi.

Éric, le commentateur du lycée fait un compte rendu des événements à la foule, sa voix étant la seule chose qui coupe le silence tombé sur tous.

Je lève les yeux à temps pour voir Selina partir furieuse et Jessica pas loin derrière elle. Une petite voix dans ma tête me rappelle qu'elles ne sont plus mon problème.

Beth est toujours assise dans la foule, ayant l'air de la personne la moins coupable possible. Il y a de fortes chances pour qu'elle n'ait pas pensé que Jared puisse être aussi gravement blessé. C'est la seule chose que je regrette à présent – que je sois en partie responsable de l'expression sur son visage.

CHAPITRE TRENTE-CINQ



UNE PARTIE de moi continue d'insister en me disant que je devrais me sentir mal pour ce que j'ai fait à Jared. Elle mijote silencieusement au coin de mon esprit, habillé d'une indignation justifiée, alors que l'autre partie de moi encourage fortement Maverick.

Même lorsque je quitte le stade en avance pour éviter la ruée de la foule, je ne peux effacer ce sourire stupide de mon visage.

« *Tu as changé.* » Mademoiselle moralisatrice me réprimande et je m'arrête pour réfléchir à la vérité derrière ses mots.

Ai-je toutefois réellement changé ?

Je baisse les yeux vers mon jean délavé et mon sweat favori, et décide qu'elle a tort. Je suis toujours la même personne qu'hier. Toujours la même personne que j'étais avant-hier, aussi.

« *Peut-être à l'extérieur.* » La voix refrappe et je m'arrête à nouveau.

Je me sens la même à l'intérieur.

« *Tu tiens à lui.* »

« *Tu dis ça comme si c'était une mauvaise chose.* » Je lance, sans me rendre compte pendant une seconde que j'ai dit les mots haut et fort. Je jette un œil aux alentours pour voir si quelqu'un est présent pour attester que je viens de me disputer avec moi-même, comme si j'étais complètement cinglée.

En m'approchant de l'arrêt de bus, la chance se précipite sur mon chemin. Plutôt que d'attendre qu'elle ne me file entre les doigts, j'accélère mes pas, m'assurant que le bus n'ait pas la chance de me rater. Je monte dans le bus

sans me retourner.

À l'intérieur, je prends l'un des sièges les plus proches de la fenêtre, tournant le dos à l'autre et regardant le monde passer. Mon esprit trébuche sur Maverick. Il a marqué dix buts. Ça signifie qu'il se rapproche de son recrutement.

Je suis excitée, au-delà de mon salaire et lorsque mon téléphone vibre et que « Casse-couille » apparaît sur l'écran, mon cœur me trahit. Je dois avouer que oui, j'ai peut-être légèrement changé à l'intérieur.

« Allô ? »

« Où es-tu ? » Ses mots sont brefs, tout comme sa respiration.

« Dans le bus, en direction de l'appartement. »

Il y a une pause de l'autre côté du fil, suivi par des hurlements et des applaudissements en fond sonore.

J'entends quelqu'un crier, « Première tournée pour la superstar ! », et Maverick glousse, la profondeur de son ton répandant de la chaleur dans ma poitrine.

Il ne dit rien pendant un moment, mais les festivités continuent en fond sonore. Comme il se doit.

« Tu es toujours là ? », sa voix revient, plus forte cette fois, et je sursaute face à l'impact qu'elle a sur mes tympanes.

« Je suis peut-être sourde à présent, mais ouais, je suis là. »

« Quoi ? ». Il crie, et je me rappelle la première fois qu'il m'a appelée. Nous avons fait un long chemin depuis, bien que sa voix soit toujours plus forte, de quelques octaves, qu'elle ne le devrait.

« Va faire la fête avec tes amis ! », je crie en retour, et la dame derrière moi s'agite, tandis qu'une expression désapprobatrice froisse son visage.

« Désolée », je lui marmonne rapidement, puis me concentre sur Maverick. « Je raccroche à présent », dis-je, même si j' imagine qu'il ne peut pas m'entendre.

Après avoir coupé l'appel, je lui envoie un message rapide :

À : Casse-Couille

« Ce que j'essayais de dire, c'était que tu passes un bon moment avec tes amis. C'était un bon match. Je suis ravie que tu aies marqué tes buts. »

J'ATTENDS quelques minutes qu'il me réponde. Lorsque rien n'arrive, je remets le téléphone dans mon jean et j'essaie de ne pas irriter davantage la dame derrière.

Après quelques arrêts, le bus se stoppe devant le bâtiment de Maverick et je saute les marches, fredonnant un chant de Noël, à la mi-octobre.

Je fais un signe d'au revoir au conducteur qui me sourit avant de fermer la porte.

Sautillant comme une folle sur les coussinets de mes pieds, je passe les portes d'entrée en un rien de temps. Le monde entier semble être tombé dans le silence, excepté le choc qui fait éruption derrière moi lorsque la porte se ferme en claquant. Je me retourne et ô surprise, je jette mes yeux sur la dernière chose que je m'attends à voir, les phares de Maverick. Sa voiture tourne au coin de la rue et glisse dans sa place de parking avant de s'arrêter brutalement. Je tire la porte pour l'ouvrir et m'avance d'un centimètre dans l'ouverture.

« C'est quoi ce bordel ? » Ma mâchoire, cette pauvre petite chose, n'est plus qu'à un centimètre du sol.

Lorsque Maverick sort de son véhicule, mon cœur semble être prêt à tomber de ma poitrine et à prendre place à côté de ma mâchoire. Le sourire sur le visage de Maverick et son regard taquin suffisent à désarmer à peu près toute fille, garçon ou indécis. Merde, même mère Theresa n'aurait pas de chance face à lui à présent.

« Hé, Beth ! », il m'appelle et je sourcille avant de lui tourner le dos et de pénétrer dans le hall d'entrée.

« Où est-ce que tu penses aller ? », il glousse et l'enfant en moi crie « cours ». Et parce que je sais que je serais folle de ne pas écouter cette petite voix dans ma tête, je fais exactement ce qu'elle me dit. Je me précipite vers l'ascenseur au moment où Maverick se fraye un chemin dans le hall d'entrée.

« Beth, attends ! », il appelle. Ce sourire malicieux ne quitte pas son visage et je ne sais pas si je suis adéquatement équipée pour le genre de problèmes dans lesquels, je suis certaine, Maverick souhaite se mettre. Mon cœur ne sait pas quoi penser du fait qu'il soit là et non en train de faire la fête avec ses amis. Maverick est déroutant. Je suis confuse. Toute la situation n'est que confusion.

J'entre dans l'ascenseur et regarde les portes se refermer, le ratant de moins d'une milliseconde. Alors qu'il monte, Maverick surgit. Je le regarde avec le sourire, alors qu'il écrase frénétiquement son doigt sur le bouton pour

appeler l'ascenseur.

Le Maverick taquin a un magnifique sourire.

Le Maverick taquin rend difficile de ne pas vouloir être près de lui.

Le Maverick taquin est tout aussi dangereux que le Maverick sombre.

Si je ne fais pas attention...

Si je ne fais pas attention, je deviendrai la perdante de ce jeu.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent, je me précipite à l'extérieur. Ce n'est qu'une question de secondes avant que j'entende un autre ding et que Maverick arrête l'ascenseur un peu plus loin dans le couloir. Il a le sourire aux lèvres en s'approchant.

« Où vas-tu courir à présent ? », me demande-t-il, la malice entamant profondément le pli sur son front.

Je me précipite vers la porte, mais je n'arrive pas à m'approcher suffisamment pour éviter le bruit de ses pas lourds derrière moi. Malheureusement, je suis loin d'être assez rapide, et il me rattrape en un rien de temps. Plutôt que de s'arrêter comme je le fais, il s'écrase tout droit contre moi.

Mon corps entier devient instantanément rigide.

Je lève les yeux vers lui.

Il baisse les yeux vers moi.

Pour la première fois, je suis sûre à cent pour cent que ses yeux voient exactement les mêmes choses que les miens. Le désir. Simple, pur et ouvert.

« Maverick », je murmure, et je le regarde alors qu'il retient lentement sa respiration dans ses poumons.

« À quel point ce serait mal de t'embrasser maintenant ? », demande-t-il, mais je n'ai pas l'opportunité de répondre, et ce n'est pas parce que tous les désirs que je ne devrais pas avoir sont satisfaits à l'heure actuelle. Non, dans cette situation particulière, les remerciements sont à donner à l'équipe de sécurité qui arrive en fonçant vers nous. Tout dans leurs expressions crie les problèmes.

Maverick passe autour de moi et les gardes entrent dans sa suite sans glisser la carte ou abaisser la poignée de porte. Mes yeux sont écarquillés comme des soucoupes, mon cerveau déformé lorsqu'il essaie de comprendre ce qui se passe.

Maverick commence à entrer après les mecs de la sécurité, mais j'attrape son coude et secoue ma tête pour lui dire de ne pas entrer. « Tu ne sais pas ce qui se passe », dis-je.

Il arbore un petit sourire forcé sur son visage et serre ma main de façon rassurante, avant de retirer mes doigts de son coude et d'entrer.

« Attends ici », m'ordonne-t-il avant de partir et de disparaître dans l'obscurité, entraînant tout mon calme avec lui.

J'entends un vacarme. Une chaise poussée, un cri aigu. Des voix étouffées passent à travers les murs, n'accentuant que davantage ma panique. Et puis, « ne tire pas », sort de la bouche de Maverick, et tout le calme qu'il me restait tombe au fond de la terre.

Doucement, parce que toute logique me déçoit, j'avance doucement dans l'appartement, mes genoux vibrent et mes doigts fermement accrochés à mes coudes opposés.

« Je la connais », dit Maverick et étrangement, sans la voir, tout en moi sait de qui il s'agit. « Baisse ça », continue la voix de Maverick alors que je tourne doucement au coin. Mes jambes arrêtent de bouger lorsque je la vois enfin.

Des traces de mascara coulent sur son visage et son nez est rouge à cause de tout le temps qu'elle a passé à pleurer. L'iPad de Maverick est tourné vers le haut sur la table devant elle et les photos de notre mariage illuminent la pièce dans toute leur glamour et leur gloire.

Mais aucune de ces choses ne m'importe même de moitié autant que ce qu'elle tient dans sa main. Les doigts tremblants de sa main gauche sont fermement enveloppés autour de mon archet alors qu'elle caresse délicatement Éloïse de sa main droite.

« Tu m'as mentie », lance-t-elle, sa tête tournée dans ma direction, presque robotique dans ses mouvements. « Tu. M'as. Mentie », elle crie à nouveau. À chaque mot, elle s'agrippe à l'archet de mon violon, de plus en plus fermement. Elle le tient vers moi à présent, et mon cœur tressaille face à la façon négligente dont elle l'agite.

Maverick se retourne pour me faire face. « Je t'ai dit d'attendre à l'extérieur », grogne-t-il, mais je suis trop captivée par Jessica et ses yeux écarquillés pour réagir. Des yeux qui sont épinglés aux miens.

« Tu as dit que c'était une autre Beth. » Elle se penche, attrape la tablette, mais elle ne lâche pas l'archet.

Mon cœur semble s'évanouir, tandis que la peur griffe ma gorge comme un amphibien muté.

« Est-ce une *autre* Beth ? Es-tu une *autre* Beth ? »

Je ne réponds pas. Je ne peux pas répondre.

« Jessica », dit Maverick, sa voix plus douce que je ne l'ai jamais entendue. Jessica lui montre les crocs et jette la tablette à travers la pièce. Elle atterrit avec un bruit léger sur le canapé en cuir luxueux.

« Jessica », essaie à nouveau Maverick. Il se tient droit à présent, l'inquiétude laissant place à l'irritation. « Pourquoi es-tu entrée par effraction dans mon appartement ? Tu savais que ça déclencherait l'alarme. Qu'est-ce que tu essaies d'accomplir à présent ? »

Ses joues rougissent et elle détourne le regard un instant avec l'innocence d'un enfant avant de le regarder à nouveau.

« Je voulais que tu rentres », explique-t-elle. « Déclencher l'alarme voulait dire que tu *aurais* dû revenir ici. » Elle a, bien évidemment, tort. J'étais assise à côté de Maverick lorsqu'il a jeté sa Lamborghini et l'a démolie entièrement d'un seul coup. Il n'a même pas sourcillé. S'il était en train de faire la fête, il aurait laissé l'alarme se déclencher et n'aurait pas répondu.

« Mais ensuite », continue Jessica, « je suis arrivée ici et elle était partout. Tu as ses affaires ici ? Ses vraies affaires personnelles, Maverick. Tu te la fais ? La plouc ? »

« Assez ! » Sa voix beugle au-dessus de la sienne et elle gémit comme une petite gamine prise au milieu d'un tremblement de terre.

« Tu la défends ? » Elle pose la question avec un abattement silencieux, des larmes fraîches coulant sur son visage.

« Jess... »

« Non ! », lance-t-elle, la furie revenant dans ses yeux. « Non ! Tu ne fais que faire passer tout le monde avant moi. Tu ne fais que choisir tout le monde sauf moi. » Ses bras s'agitent dans tous les sens, et je commence à m'avancer vers elle, pas pour la provoquer, mais parce qu'il ne peut y avoir qu'une femme brisée dans la vie de Maverick.

Elle essuie son nez avec le revers de sa main et fixe ses yeux sur Maverick.

« Tout ce que je souhaitais, c'était toi », lui dit-elle et je la crois et la plains en même temps. Maverick a beau être bon, il ne l'est pas assez pour mériter qu'elle se perde.

« Tu dois partir, Jessica. Si tu poses ça par terre et que tu pars maintenant, nous prétendrons simplement que rien de tout cela n'est arrivé aujourd'hui. »

« Tu es à moi », dit-elle sur un ton de défi et énervée. Comme si elle ne pouvait pas comprendre pourquoi il ne comprenait pas. Pourquoi il ne lui

promettait pas l'éternité. Pourquoi il ne trouvait pas une explication convaincante pour mes photos sur son iPad et ma brosse à dents dans son lavabo.

Maverick secoue sa tête et elle lance l'archet dans la pièce par vengeance. Instinctivement, mes genoux se fléchissent et je me propulse en avant, plongeant pour l'attraper avant qu'il ne tombe.

Sur mes genoux, je soupire de soulagement. Soulagement qui ne dure pas très longtemps. Je regrette mes actions au moment où je lève mes yeux vers les siens. C'est comme si je pouvais voir les pensées énoncées dans le sourire lent et dérangé qui s'étend comme des ailes de papillons de nuit sur son visage.

« Tu as brisé mon cœur, Maverick », murmure-t-elle, ses yeux toujours fixés sur moi.

Je commence à crapahuter sur le sol et Maverick commence à avancer vers elle, mais ça se passe si vite que je ne peux à peine haleter face à l'impact des notes brisées dégringolant dans mes oreilles lorsqu'Éloïse se fracasse contre la table basse et se fend.

C'est comme si j'avais été physiquement agrafée au sol. Je n'ai pas bougé.

Maverick en revanche, traverse la pièce avec une rage dans sa mâchoire et de la furie dans ses iris. Il attrape Jessica par l'épaule, la secouant alors qu'elle sourit. Mes yeux tombent au sol, vers les morceaux volés en éclats de la chose que j'aime le plus.

En arrière-plan, le chaos règne. Mais il m'est difficile de me concentrer et de me foutre d'autre chose que de l'effritement de mon cœur. Je sais cependant qu'ils sont partis. Les agents de sécurité. Maverick. Jessica. Leurs voix se sont affaïssées de plus en plus profondément en fond sonore, laissant un véritable chagrin percer l'air.

J'étais attachée à Éloïse, respectant mon instrument avant même que je ne comprenne réellement ce qu'était le respect. Je trouvais de la discipline dans ses cordes et de l'amour dans sa sonorité. Ça me semble injuste qu'en un instant seulement, une petite fille amoureuse, abusée et dérangée puisse pousser mon monde si loin de son axe.

Maverick entre à nouveau dans la pièce et me trouve en train de pleurer devant les restes du nom de sa mère.

« Je suis tellement désolé, putain », il murmure de l'autre côté de la pièce, comme s'il avait peur de se rapprocher.

Je hoche la tête, incapable de lever mes yeux vers lui, parce que j'ai également peur. Si nous nous écroulons tous les deux, qui sera là pour ramasser les morceaux ?

Le silence peint l'air d'une couleur sombre, qui ne s'interrompt que par la sonnerie du téléphone de Maverick.

« Je ne sais pas. » J'entends Maverick grogner et je me concentre à nouveau sur lui. « Ses parents vivent un divorce terrible. Non. Non Collin, je ne veux pas porter plainte, mais elle a brisé le violon de Beth, putain, donc nous devons faire *quelque chose* ! »

Comme s'il prenait conscience de l'impact de ses mots tranchants, Maverick désigne son téléphone et se dirige vers le balcon. Je ne l'empêche pas de partir. Lorsqu'il n'est plus dans ma ligne de mire, je me concentre sur ma respiration et trouve le courage de ramasser les morceaux de mon violon, les emmenant dans la chambre où je les dépose dans l'étui.

Mes yeux errent dans la pièce face au bazar que Jessica a réussi à mettre. Mes vêtements sont éparpillés sur le sol, tout comme la totalité de mes affaires personnelles. Puis je le vois. Posé sur une pile sur la table de nuit.

Putain de merde.

CHAPITRE TRENTE-SIX



POUR CHAQUE VICTOIRE, il y a une défaite. Il n'y a jamais eu de déclaration plus véridique. Hormis aujourd'hui, je n'ai jamais souhaité faire face aux défaites. Dans un sens, j'imagine que je devrais être reconnaissant. Me concentrer sur le positif. J'ai eu beaucoup de victoires accumulées en moins de vingt-quatre heures. Pour commencer, Beth a retourné une situation en m'empêchant d'avoir la jambe détruite, comme l'avait prévu Jared – le mettant au cœur de son propre désastre. Et le père de Beth m'a contacté. Bien qu'il n'ait pas vu le match, notre conversation m'a permis de savoir qu'il y avait une chance pour que nous puissions trouver un meilleur moyen d'avancer dans notre relation. Et pour couronner le tout, nous avons gagné le match, j'ai marqué mes buts et impressionné comme je l'avais prévu. Mais même empilées les unes sur les autres, elles ne semblent pas en valoir la peine. Pas lorsque la contrepartie comprend les larmes accumulées dans les yeux de Beth lorsqu'elle a vu son violon être brisé en mille morceaux.

J'appuie plus fermement le téléphone contre mon oreille en écoutant les mots de Collin.

« Je pense qu'une mesure d'éloignement serait la plus appropriée dans ce cas », dit-il et il semble aussi irrité que moi.

« Je ne sais pas, Collin. » Une partie de moi veut foncer chez Jessica et détruire tout ce qu'elle a de plus cher. Le seul problème, c'est que je suis pratiquement sûr que je l'ai déjà fait. Chaque pas que je fais pour m'éloigner un peu plus d'elle est un pas qui brise davantage son cœur. Je sens le battement s'intensifier dans mes tempes avant de changer de vitesse et de se

déplacer dans mon cou.

« Maverick, je ne pense pas que tu comprennes à quel point c'est sérieux. Elle sait pour Bethany et toi. Ça pourrait impliquer de gros problèmes pour vous deux. Si elle dévoile tout ce qu'elle sait, tu pourrais très bien faire face à l'expulsion et Beth se dirigerait vers la prison en une fraction de seconde. Est-ce c'est que tu veux ? »

« Elle ne sait rien ! », je peste. Si elle savait quoi que ce soit, elle n'aurait pas été si folle avec ses suppositions. « Elle vit une période difficile en ce moment, et... »

« Tu sais qui vit une période difficile à présent ? », dit Collin en me coupant. « Ta fiancée. »

C'est tout ce qu'il a besoin de dire pour me faire taire. Tout ce qu'il a besoin de dire pour me ramener à la réalité. Je retiens mon souffle et expire un long soupir. Quand est-ce que la vie est devenue aussi compliquée ?

Comme s'il lisait dans mes pensées et qu'il voulait me relancer, Collin ajoute, « j'ai fait une enquête approfondie sur le passé de Beth. »

« Une quoi ? », je demande, pas vraiment sûr de l'avoir correctement entendu. Ou c'est peut-être simplement le fait que je n'aime pas l'inquiétude avec laquelle il a recouvert ses mots.

« L'argent que tu lui as transféré a pratiquement disparu en totalité de son compte en banque. »

« Je ne sais pas vraiment où tu vas avec ça, Collin. »

« Elle a transféré tout l'argent sur un autre compte en banque. Le compte joint de ses parents. »

« Ouais. Et alors ? L'argent est pour ses frais de scolarité, ses études et tout le reste. Elle a le droit de l'utiliser comme elle veut, vraiment. »

« Bien sûr. Mais elle ne garde pas un sou. J'ai également enquêté davantage sur ses parents et il s'avère qu'ils ont tous les deux été licenciés de leur travail quelques jours seulement après que vous ayez décidé de vous marier. Peut-être le jour où vous avez obtenu le certificat de mariage. Alors, imagine à présent qu'elle doive gérer tout ça, en plus de toi. Je dirais qu'elle endure assez à présent pour que tu fasses tout ce qu'il faut pour qu'elle devienne ta priorité numéro un. »

Les mots me manquent. Même si tout cela semble absolument invraisemblable, au fond je sais que Collin ne ment pas. Beth, à l'inverse de Jessica, a toujours été prudente avec son cœur. Elle est mystérieuse, combattive et elle sait très bien quand construire une barrière autour d'elle et

quand la laisser tomber.

« Elle te supporte toi et toute la folie qui vient avec, et elle ne sortira même pas de tout ça avec ce qu'elle voulait au départ. Donc ouais, elle n'économise pas pour aller à l'université, Maverick. Elle prend soin de sa famille. Elle a assez enduré. Elle vit un moment difficile. Tu ne la vois pas s'introduire chez les gens par effraction et détruire leurs affaires, n'est-ce pas ? »

J'ai la curieuse impression que j'aurais dû savoir ce qui se passait et le fait que je ne le sache pas me perturbe plus que je ne veuille l'admettre.

« J'ai compris. Mais Collin, porter plainte contre Jessica alors que nous enfreignons déjà la loi, me donne l'impression que l'univers est frappé avec un bâton en métal brûlant et que le karma se retournera et nous marquera les fesses. »

« Ce sont des conneries. Tu ne veux pas porter plainte parce que vous couchiez tous les deux ensemble de temps en temps. J'ai besoin que tu arrêtes de penser avec ta queue et que tu penses avec ton côté logique qui veut réussir les matchs de championnat et être recruté directement après le lycée. Laisse-moi parler à ce type. Il comprendra à quel point le fait que Jessica puisse être au courant de ce mariage est dangereux. Tu sous-estimes encore l'étendue de sa folie et elle ne cesse de te montrer que tu as tort. »

Rien de tout ça n'a de lien avec l'aspect sexuel de ma relation avec Jessica. Mais la culpabilité, la culpabilité a une drôle de façon de faire foirer les décisions d'un homme. Même si je voulais le nier, au fond je sais que je suis responsable du fait que Jessica soit devenue tarée aujourd'hui. Elle mérite peut-être une nuit en prison. Mais moi aussi. Mais Beth, Beth ne mérite que le meilleur.

Je laisse échapper une profonde expiration. « Jessica ne sait pas que Beth et moi nous sommes mariés. Elle a vu les photos, mais elles peuvent être justifiées. » Collin a vraiment tort de penser qu'appeler la police est la bonne décision à prendre. Ils ne mettront pas Jessica derrière les barreaux et ils ne l'enfermeront pas non plus dans l'asile des fous. Mais appeler la police ne ferait que l'agacer davantage. Une mesure d'éloignement ne veut rien dire pour quelqu'un qui est déterminé à enfreindre les règles. Il y a un autre moyen, un meilleur moyen de gérer ça.

« Elle sait ? », je me tourne et vois Beth dans l'embrasement de la porte. Elle marche doucement vers là où je me trouve et me tend le contrat pré-nuptial déchiré.

« Est-ce Beth derrière ? »

« Ouais. Je te mets en haut-parleur. »

« Salut Bethany. »

« Bonjour Collin. Qu'est-ce que nous pouvons faire ? »

Elle est concentrée sur les affaires, et je suis à nouveau réellement impressionné par sa capacité à passer d'une émotion à l'autre et se concentrer sur sa mission. Bethany Hendrickson est incroyablement résiliente et c'est à la fois érotique et rageant.

Je peux sentir la confusion ressentie plus tôt ce matin retourner mon estomac alors qu'elle se tient près de moi, sa tête penchée d'un côté et exposant la peau douce de sa nuque lorsqu'elle hoche silencieusement la tête aux réponses de Collin. À ce moment précis, la seule putain de chose que je souhaite, c'est la protéger. Peu importe le prix. Peu importe ce que je perdrai.

« Je dois dire que je suis d'accord avec Maverick sur ce point, Collin. Vous ne pensez pas que l'emmener au tribunal serait une décision un peu trop osée étant donné ce que *nous* essayons de faire ? »

« Je comprends ce que vous dites tous les deux, mais j'ai besoin que vous me fassiez confiance. Une mesure d'éloignement nuirait à la crédibilité de tout ce qu'elle pourrait dire contre votre mariage si vous pouvez montrer qu'elle est prête à se donner tant de mal pour s'opposer à vous. »

« Qui nous dit qu'elle dira quoi que ce soit de nuisible ? », j'interviens.

« Elle pourrait bien être en colère à l'heure actuelle », dit Collin, « mais une fois qu'elle aura eu le temps de se poser et de penser, elle pourrait commencer à assembler les pièces d'un puzzle très dangereux. »

Beth presse ses lèvres et hoche la tête. « Même si sa crédibilité est détruite, tout ce qu'elle aura à dire pourrait les pousser à creuser davantage. »

« C'est certain, mais au moins, c'est une balle dans votre camp. Ne te fais pas avoir, Maverick. Si elle révèle tout ce qu'elle sait, ce sera une guerre qui viendra ensuite. Tu devras te battre pour prouver ton innocence. S'il vous plait, promettez-moi que vous allez y penser. »

« C'est promis. » Bethany hoche la tête, achevant ainsi le coup de fil.

En m'offrant un sourire aussi forcé que petit, Beth retire ses chaussures et se dirige vers le bord de la piscine. Je sais qu'il ne vaut mieux pas lui laisser le temps de faire bouillir son joli petit cerveau au sujet de toutes les raisons pour lesquelles elle devrait s'enfuir. Je m'avance donc et prends place à côté d'elle.

« Je suis désolé, Beth », dis-je. Pour la première fois de ma vie, je connais

exactement l'effet de réellement le penser.

Elle se tourne pour me regarder avec une expression interrogatrice sur son petit visage.

« Pourquoi est-ce que tu t'excuses ? », demande-t-elle silencieusement.

« Ton violon », je commence, et ma gorge se serre lorsque je me rappelle la façon dont le bois a explosé en de tout petits morceaux irréparables. « Je sais combien il comptait pour toi. »

Elle me regarde en face et hoche la tête, la tristesse dans ses yeux pénétrant la dernière couche de résistance autour de mon cœur.

« Je suis désolée, moi aussi. »

« Tu n'as aucune raison de t'excuser », je lui assure.

« J'ai donné le prénom de ta mère à mon violon, Maverick. Ce que Jessica a fait n'a pas dû être facile pour toi non plus. »

Sa possession la plus précieuse a été écrasée comme une merde et elle parvient néanmoins à s'inquiéter pour *moi* ? Je ne suis que légèrement conscient de combien je dois paraître fou à ses yeux à présent, lorsque mon visage se tord dans une sorte de révérence confuse.

Je méprise à quel point je me sens peu méritant lorsqu'elle me regarde avec une gentillesse et la trace de quelque chose que je n'oserais pas nommer. Elle me fixe silencieusement, comme si elle étudiait les contours de mon visage un moment avant de parler à nouveau. Sa voix est basse et mélodieuse, et je me retrouve à me pencher vers elle.

« Tu fais ça souvent, n'est-ce pas ? », demande-t-elle doucement.

« Faire quoi ? », je soupire, sentant l'électricité vibrer entre nos mains alors même qu'elles ne se touchent pas.

« Te reprocher des choses qui ne sont pas ta faute. »

Ses mots me transpercent comme des couteaux tranchants, et je me sens entièrement et complètement à découvert.

« Non », dis-je, avec plus d'assurance que je ne le devrais probablement.

Beth se tourne pour me faire face, ses doigts passent légèrement au-dessus des miens, envoyant des électrochocs en moi avant qu'ils ne tombent délicatement à côté de ma main.

« Non ? Tu es sûr de ça ? » Sa voix n'est pas accusatrice, et plus elle me fixe, moins je contrôle ce que je ressens. Le battement de mon cœur s'accélère d'une fraction et mon souffle sort comme des roches dentelées lorsque je la regarde dans les yeux. C'est la partie des relations que j'ai passé ma vie entière à éviter. Non pas que nous soyons dans une relation – le

mariage et le reste mis de côté. Si Beth était une autre fille et me questionnait de la façon dont elle le fait à présent, deux choix s'offriraient à moi.

1, la virer de mon appartement.

Ou 2, la pencher sur le bord de la piscine, placer fermement mes mains sur ses hanches, et la pénétrer assez fort pour que ses paroles se transforment en cris.

Seulement, Beth n'est pas n'importe quel genre de fille, je garde donc mes mains près de moi et j'essaie de toutes mes forces de garder mon calme.

Elle me défie silencieusement de me dévoiler. D'exposer mon cœur. Dans une peur silencieuse, je refuse.

« Je ne me reproche que les choses qui *sont* de ma faute », dis-je le ton sec, mes yeux n'osant pas regarder le fond des siens.

Elle hoche la tête, songeuse. « En quoi est-ce ta faute, Maverick ? »

« Je l'ai brisée. » J'ai l'impression qu'un poids s'est libéré en l'admettant, ainsi qu'une charge sur mes épaules. Tout ceci devient plus difficile lorsque, stupidement, je lève les yeux vers Beth pour voir ses épaules danser et ses lèvres s'ouvrir légèrement en gloussant doucement.

Une partie de moi pense que je devrais être fâché, et peut-être que je le suis, mais je n'ai pas vraiment la force de lui montrer ma colère. Je me pousse donc sur le côté de la piscine, avec l'intention de m'éloigner.

Cependant, lorsque je commencer à bouger, Beth brise la barrière invisible entre nous et attrape ma main.

« Beth... », je soupire.

« Ne me fuis pas », murmure-t-elle, et je ferme mes yeux, secouant ma tête face au ridicule de sa demande et au désir d'autant plus absurde que ma poitrine obtempère.

« Aujourd'hui était censé être une bonne journée », dis-je.

Son expression semble peinée, mais ses doigts s'attardent délicatement sur les miens. Son visage devient un miroir et je ne peux voir que mon propre reflet me fixer en retour avec le genre de compassion que j'ai toujours désiré. Je ne sais pas comment, mais je sais qu'elle me voit.

Je devrais le détester. Je veux le détester, mais quelque chose dans la façon dont ses yeux brillent sans aucun préjugé, malgré le fait qu'elle ait vu derrière mon premier masque, m'emmène vers le tunnel d'espoir que je n'aurais jamais osé approcher. Elle me détestera de la même façon que mon père si elle découvre la vérité à mon sujet. Et si, par miracle, sa bien-pensance ne la laisse pas plonger aussi bas que ça, elle aura de la pitié pour

moi, et je n'arrive pas à décider lequel est réellement le pire.

Le silence entre nous s'étend dans la nuit qui nous entoure. Sa respiration reste la même, mais je peux voir un changement subtil dans ses yeux. Ses mains s'éloignent doucement des miennes et j'ai l'impression d'avoir des petites coupures partout.

Elle me sourit, puis se lève.

« Bien », dit-elle avec un sourire tirant sur les côtés de ses lèvres. « Nous n'avons pas besoin de parler de ça. »

Elle n'a pas tort. Cependant, là où elle se trompe, c'est que ce sont davantage ses actes que ses paroles. Doucement et prudemment, elle retire le tee-shirt de son corps, révélant sa peau douce et pure.

« Avant que le drame ne se déroule », continue-t-elle, « je crois que nous étions plutôt de très bonne humeur. » Son pantalon se détache et révèle un shorty. Le genre qui moule sa taille et ses fesses d'une façon qui rend jalouse ma queue rapidement durcie.

Elle saute dans la piscine en un plouf, éclaboussant mon tee-shirt et mon visage d'eau. Lorsqu'elle refait surface, elle glousse. « Bombe ! Oh... je suis désolée... j'étais censée le dire avant ? »

Le rire remonte du creux de ma poitrine et je me lève pour me déshabiller rapidement avant de plonger après elle. Beth n'est pas simplement différente de toutes les autres filles. C'est une toute nouvelle espèce.

« Tu te crois drôle, hein ? », dis-je en la suivant, mais elle m'esquive, ses bras pliés aux coudes à chaque fois que ses mouvements de bras coupent à travers l'eau, la propulsant loin de moi.

« Oh, non, tu ne vas pas réussir. » Je ris et commence à lui nager après, plus rapidement.

Aussi impressionnante que puisse être sa nage, elle n'a aucune chance. Je la rattrape rapidement, un sourire fixé sur mon visage, et j'enveloppe mes bras autour de sa taille, la tirant vers moi. Sa respiration s'arrête lorsque ma main effleure son côté, et je sens qu'elle est chatouilleuse. Pauvre Beth.

Des rires émergent d'elle alors qu'elle essaie désespérément de s'échapper. Malheureusement pour elle, elle ne parviendra pas à faire plus de quelques centimètres avant que je ne l'attrape à nouveau.

« Arrête, Maverick ! S'il te plaît ! » Elle crie entre des éclats de rire.

« Fais-moi une offre. »

Je vois la moue défiante revenir sur son visage et elle sort sa langue devant moi. « Non. »

« Oh, Mademoiselle Hendrickson. Vous jouez à un jeu très dangereux », je la taquine, la poursuivant à nouveau. Cette fois, elle parvient à disparaître sous l'eau, mais il ne lui faut pas longtemps pour sortir chercher de l'air. Lorsqu'elle refait surface, elle a cette expression de malice dans les yeux, et alors que ses mains ressortent, je sais avec certitude qu'elle mijote quelque chose. Elle est déjà à la moitié de mes épaules, essayant de me pousser sous l'eau.

« Tu triches », je ris, essuyant mon visage, et elle sourit.

« Je joue pour gagner. »

« Ah ça... », je souris, nageant lentement vers elle. Elle se retire lentement en réponse à ma poursuite en avant.

« Je l'ai vu par moi-même. Tu as probablement cassé la jambe du mec aujourd'hui, tu as pratiquement noyé ton fiancé à présent. »

Elle glousse, s'éloignant toujours de moi.

« Ils le méritaient tous les deux. » Ses yeux semblent s'animer avec une intensité lorsqu'elle me fixe, reflétant le feu sauvage incontrôlable qui se répand dans mes veines.

« Oh, mais ton fiancé est un homme si gentil. »

« Peut-être. Mais l'autre essayait de détruire les projets de mon gentil fiancé et de voler son rêve. »

La façon dont elle le dit... la simplicité de son explication et la détermination primale derrière sa réponse instinctive au fait que Jared menace de m'intimider.

« Donc, tu me défendais ? », je demande, conscient de la nervosité se déployant dans mon estomac en attendant sa réponse.

« Oui. » Sa réponse masse mes oreilles alors que son dos effleure le mur de la piscine et j'œuvre pour fermer l'écart et la piéger de chaque côté avec mes deux bras.

Elle me fixe, comme une tempête silencieuse, et je suis envouté.

« Pourquoi ? »

« J'ai simplement... réagi. » J'entends le changement subtil dans sa respiration alors que ses yeux se dilatent.

Elle lèche ses lèvres, ce qui les rend instantanément plus attirantes. Je ravale un gémissement, mais le reste de mon corps répond.

Je sens mon corps entier se raidir lorsqu'elle place une main sur ma poitrine, comme si elle essayait de créer une barrière entre nous, mais je sais par la chaleur radiant de son corps que nous avons déjà dépassé les bornes.

« Pourquoi ? », je lui demande à nouveau, la défiant de me le dire.

« Parce que... », dit-elle, et je secoue ma tête pour lui faire comprendre qu'une explication en deux mots ne marchera pas.

« Tu sais pourquoi », dit-elle, essayant d'échapper à l'emprisonnement de mes bras, mais je me rapproche davantage. Mes jambes frottent contre les siennes et ses mains tombent sur ses côtes, alors que mon torse s'écrase dans le sien, l'épinglant entièrement au mur.

« Je ne sais pas pourquoi », je lui murmure, utilisant une main pour balayer ses cheveux de son visage et les placer derrière son oreille pour révéler sa nuque. Je me penche lentement, laissant mon souffle jouer sur sa peau. Je peux sentir son cœur battre comme s'il essayait de sortir de sa poitrine et d'entrer dans la mienne.

Bien.

Je l'intéresse autant qu'elle m'intéresse depuis le jour où elle a sauté dans cette putain de piscine pour la première fois, ne laissant pas libre cours à mon imagination.

« Maverick... », mon nom sur ses lèvres semble être un appel matant, et je grignote doucement son oreille avant de répondre en plaçant mes lèvres à quelques centimètres de sa nuque.

« Oui ? »

Elle ne dit rien. Elle n'a pas besoin. Je peux sentir l'ondulation rapide de sa poitrine et ses tétons se durcir à travers le tissu fin de son soutien-gorge, tandis que je fais courir ma langue le long de l'arrête son cou.

Le gémissement qui sort de ses lèvres nage jusqu'à mon aine et étreint mon membre viril dans un étau. Je mordille son cou pour m'empêcher de jurer lorsque du liquide préséminale fait surface à la tête de ma queue en érection totale. Je sais qu'elle peut sentir la fermeté pressée contre elle, mais elle ne me repousse pas. Sa soumission à ce moment me rend fou.

« Dis-moi », je murmure, en soutenant son regard.

Sa main gauche attrape mon biceps droit et sa main droite s'accroche à mon épaule droite alors que je me fraye un chemin vers sa nuque et que j'agrippe une poignée de ses cheveux. Je conduis doucement sa tête d'un côté pour que je puisse embrasser l'autre côté de son cou.

« Parce que... ». Sa voix chuchote et à peine un murmure, mais je veux qu'elle le dise. J'ai besoin de lui entendre dire.

« Parce que quoi, Bethany ? » Ma main tombe de sa nuque et j'atteins son dos, détachant une agrafe de soutien-gorge. Elle ne m'arrête pas. J'en dégrafe

donc une autre, puis une autre, jusqu'à ce que le tissu pende lâchement sur sa poitrine, prêt à s'envoler en un seul mouvement.

Ma queue se durcit davantage en prévision de cette chose précise. Lorsque les ongles de Beth plongent dans mon épaule, je sais qu'elle est aussi près du bord que je le suis. Je resserre mes doigts sur le mur de la piscine derrière elle, mais continue à l'épingler avec mon regard.

Même en ce moment, où elle n'a clairement aucun contrôle, elle est aussi rebelle que jamais. Je prends conscience que c'est l'une des choses que j'ai appris à aimer chez elle.

« Dis-le », je la défis. Beth secoue sa tête et mord dans sa lèvre inférieure, pas encore prête à craquer.

J'utilise doucement mes genoux pour ouvrir ses jambes en les caressant. « Dis-le », je lui demande à nouveau, ne la quittant pas des yeux, tandis que ma main grimpe vers son ventre et plus haut jusqu'à ce que son sein remplisse ma paume.

Une lueur dans ses yeux fait suite à un gémissement et lorsque je passe mon pouce sur son téton, je sais que son contrôle ne tient plus qu'à un fil. Elle jure dans un gémissement rempli de désir tout en massant toute ma longueur.

« Dis-le. » Ma propre voix est lourdement chargée du besoin d'être libéré.

« Maverick, s'il te plait », supplie-t-elle.

« Dis-le », je murmure, sentant la chaleur de son noyau s'intensifier contre mon genou qui se frotte délicatement contre elle, gardant ainsi ses jambes séparées.

Mon cœur s'arrête presque lorsque je sens ses jambes se resserrer autour de ma taille et qu'elle pousse le mur pour envelopper ses deux bras autour de mon cou.

« Parce que tu es absolument exaspérant », dit-elle en baissant les yeux vers moi avec ses cheveux tombant autour de nos visages comme des rideaux. « Parce que tu es têtu, talentueux et cruel. Parce que tu es un *véritable* connard. Parce que tu es méchant et généreux. Gentil et brisé. » Quelque chose dans sa voix me dit que je ne suis pas jugé par ses mots, même si je suis complètement conscient que je le devrais. Beth resserre ses bras autour de moi alors qu'elle balaye ses cheveux d'un côté. « Parce que tu es toutes ces choses », elle continue, « mais selon l'état de New York, tu es également à moi. »

L'homme des cavernes en moi apparaît à nouveau, alerte et complètement

en accord. Parce que tant que je suis à elle, cela signifie qu'elle m'appartient aussi.

CHAPITRE TRENTE-SEPT



LORSQUE LES MOTS sortent de ma bouche, je prends conscience qu'ils ne m'effraient pas. J'ai lutté contre le charme et l'attrait de Maverick pendant des années. Ce n'était même pas difficile à l'époque.

Maverick était le genre de type qui était joli à regarder, mais facile à détester. Maintenant que je l'ai vu pour ce qu'il était vraiment, mes défenses se sont affaiblies et je suis en chute libre vers la zone de danger.

Ses lèvres s'élèvent bizarrement en un sourire avant qu'il ne glisse ses mains de ma taille jusqu'à mes fesses, serrant bien ces dernières par la même occasion.

« Est-ce que ça signifie qu'elles sont à moi ? » Sa voix est basse et provocatrice. Je hoche la tête en réponse à cette question et son sourire s'élargit.

« Et ceux-là ? » Il frotte son nez sur mes seins et mon soutien-gorge bascule, exposant mes seins qui sont déjà très proches de sa bouche.

Lorsque je hoche la tête, je sens la fraîcheur de la langue et la douceur de ses dents m'effleurer.

« Et ça ? ». Ses yeux s'illuminent alors que ses doigts errent en vue de ma culotte, caressant la source de chaleur et l'humidité incroyable.

« Maverick », j'halète lorsque son doigt passe à travers la démarcation de ma culotte et me pénètre. Mes muscles se resserrent autour de lui et je me serre davantage lorsque son autre main m'agrippe plus fermement, écrasant mon cœur dans le sien.

Doucement, avec un seul doigt niché entre mes cuisses, il commence à

nous frayer un chemin pour nous sortir de la piscine. Les éclaboussures de l'eau, la vibration ajoutée à son pas, la détermination avec laquelle il me caresse... me rapprochent de plus en plus d'un orgasme inattendu.

Maverick me porte hors de l'eau et me met à terre sur le bord de la piscine, écartant mes jambes pour que je sois nue et ouverte devant lui.

« Tu es tellement mouillée, putain », il s'émerveille, son souffle si proche de mon centre que la chaleur menace de provoquer un feu au sein de mon noyau.

Je me mords, serrant mes dents pour empêcher les gémissements qui menacent de me désarmer davantage. « Tellement mouillée, putain », murmure à nouveau Maverick. Cette fois, je le sens contre moi. La douceur de ses lèvres. L'humidité de sa langue. La voracité de ses doigts qui essaient de me guider vers les fils d'un plaisir orgasmique. Je ferme mes yeux, comme si j'essayais de bloquer ce moment. Mon cœur veut tout ce que lui fait Maverick. Mais qu'en est-il de moi ? Est-ce que je le veux ?

Comme s'il sentait mon hésitation, Maverick extrait ses doigts de mon centre et arrête de travailler sa langue autour de mon clitoris. Il a une forêt brûlante dans ses yeux lorsqu'il attrape mon regard.

« Je ne peux pas faire ça », dit-il, et tout en moi sombre. On dit que l'on sait seulement ce que l'on veut vraiment lorsqu'on ne peut plus l'avoir. À présent, je sais à quel point c'est vrai. « Pas ici. »

Je suis à peine sur mes pieds quand Maverick me prend dans ses bras comme si je n'étais pas plus lourde qu'une plume. Ses pas ont un but, ses enjambées sont longues, celles d'un homme en mission et pourtant, j'ai l'impression que le trajet jusqu'à sa chambre dure une éternité.

Lorsque le contact se brise et qu'il me jette sur son lit, je m'assieds pour le fixer avec une sorte de faim que je n'ai jamais expérimentée.

Il jette son caleçon et mes yeux tombent sur son membre. Elle ne palpète pas pour une quelconque gourmandise, elle bat pour moi.

Je mords ma lèvre inférieure avant de m'agenouiller pour l'accueillir. C'est peut-être un mouvement stupide. Mais il me vient automatiquement. Je ne veux pas seulement le goûter. J'ai *besoin* de le goûter. Je pose une main sur sa queue, le tenant fermement tout en écartant mes lèvres et en léchant le liquide préséminal brillant sur son bout.

« Tu es sûre de vouloir le faire ? », me demande-t-il entre ses dents serrées. C'est une question égoïste. Maverick ne me demande pas précisément si je veux bien emmener notre relation qui n'en est pas vraiment

une vers un niveau supérieur. Ce qu'il me demande, c'est si je veux vraiment le priver de son opportunité de se plonger en moi maintenant.

« Oui », dis-je en hochant la tête, retirant le soutien-gorge pendant, lui révélant ainsi mes seins. Ses yeux s'assombrissent.

Ses mains atteignent l'arrière de ma tête, et il s'incline pour me rencontrer. Ses lèvres sont douces et humides lorsqu'il les effleure délicatement contre les miennes. Nos lèvres ne se touchent qu'un bref instant, avant que je revienne vers son centre, léchant sa queue, le suçant doucement, puis plus fermement, rapidement, lentement, plus fermement, plus rapidement. J'ai faim de lui. Je suis affamée. Excitée par l'étroitesse avec laquelle il empoigne mes cheveux dans ses mains.

Quelque part pas très loin d'ici, l'ancienne moi fait la tête dans un coin de mon esprit, déçue d'avoir craqué pour le joueur, comme n'importe quelle autre. Heureusement, je peux entendre ses marmonnements au-dessus des cris que les hormones précipitent en moi. Je suis prête à faire tomber Maverick dans l'oubli.

Il tire une dernière fois sur mes cheveux, me tirant pour le rencontrer en face à face. Cependant, mes mains restent à son centre, poussant son souffle à s'arrêter encore un peu plus alors que je le caresse. Il siffle lorsque je presse le bout de sa queue, et commence doucement à la pousser dans ma main, remplie de veines palpitant follement entre mes doigts.

Maverick me pousse sur le lit et je tombe avec mes genoux pliés, excitée à cause de son odeur dominant encore mes narines. Atteignant ma ceinture, il arrache ma culotte d'un mouvement, et je sens l'air frais de la pièce se précipiter pour embrasser mon centre, et être vite remplacé par la chaleur des lèvres de Maverick.

« Combien veux-tu de moi, Beth ? »

« Tellement... », je murmure, lui donnant la permission de faire ce qu'il veut de moi.

Il gémit suite à mes mots avant d'écarter mes jambes. En s'enfonçant en moi, sans retenue, Maverick ravage mon innocence, me prouvant à quel point les vierges sont vraiment naïves. Mes doigts trouvent son dos, mes ongles s'enfoncent dans sa peau, mes dents plongent dans ses épaules dures, atténuant les cris qui tremblent contre mes cordes vocales.

« Doucement », je le supplie. Maverick n'hésite pas à suivre mon rythme. Je peux dire, au vu des gouttes de sueur qui picotent son front et à sa mâchoire fermement serrée, qu'il rassemble sûrement tout ce qu'il a en lui

pour se retenir.

Ses mains se déplacent vers mon buste, caressant mes tétons, les tournant entre ses doigts rigides. Il me taquine ainsi un moment, doucement en avant et doucement en arrière, et je sens mon dos se courber sur le lit, ma chatte enfin assez confiante pour accueillir ses poussées.

Un feu brille dans les yeux de Maverick lorsqu'il me voit me mettre à son rythme, et il se penche plus près, bloquant mon oreille entre ses dents.

« Je m'excuserai plus tard », murmure-t-il, avant de me briser de la façon la plus douloureuse et la plus excitante possible.

Toute sa longueur me remplit entièrement et il pousse en avant et en arrière, collant nos corps ensemble, comme s'il nous précipitait vers une ligne d'arrivée recouverte d'extase. Deux de ses doigts sont à présent sur mon clitoris et il pousse les derniers soupçons de douleur à disparaître plus profondément en arrière-plan.

« Oh, mon Dieu... », j'halète, mes mains se serrant en poings. J'agrippe le drap et j'enveloppe mes jambes autour de sa taille, le tirant plus profondément en moi, parce que je suis stupide et avide, que je le veux et que j'en ai *besoin*.

« Oh, bébé », grogne Maverick, accélérant la cadence et construisant un rythme qui est parfaitement à nous.

Il se penche en avant jusqu'à ce que son torse soit contre le mien, et il m'embrasse à nouveau avant de descendre sur mes seins pour capturer un téton rigide dans sa bouche.

Lorsque ses dents effleurent la sensibilité du téton, le long gémissement qui se précipite hors de mes lèvres ne peut s'arrêter. Je suis sur un nuage, bien au-delà du célèbre numéro neuf, grimpant vers la plus haute forme de bonheur connue de l'homme.

« C'est ça. Oh, mon Dieu. Oui... Putain. » Curieusement, au milieu de mon orgasme entier, je trouve la force d'avancer sauvagement mes hanches contre les siennes. Maverick s'immobilise. Sa prise se resserre. Et il me rejoint, il grogne, alors que la chaleur de sa semence recouvre mon intérieur.

Mes yeux se ferment, tandis que j'essaie de rester sur cette planète et que mon âme ne fasse pas de l'autostop jusqu'au royaume de Satan. Parce qu'honnêtement, il est impossible que quelque chose semble aussi bon et ne soit pas dans le même temps horriblement mauvais pour vous.

CHAPITRE TRENTE-HUIT



APRÈS DEUX ORGASMES, Beth s'allonge, complètement épuisée et nue à côté de moi, ses bras et ses jambes posés mollement sur mon corps.

Il y a une petite tache de sang sur la couverture. Pas suffisamment pour me faire appeler une ambulance, mais assez pour me faire savoir qu'il est fortement possible que je l'aie brisée de la façon la plus irréparable.

J'ai baisé beaucoup de filles. Certaines ont regretté d'avoir un jour mêlé leur peau à la mienne, c'est certain. Cependant je n'avais pris l'innocence d'aucune d'entre elles. Jusqu'à elle.

J'enveloppe mes bras autour de Beth parce que, malgré nos débuts, c'est à moi de la protéger. Alors que je tire son corps plus près du mien, je me surprends à penser à la façon dont cette journée se serait passée si elle n'avait pas été là. Comment les choses auraient dû tourner différemment, de beaucoup de manières.

Comme un idiot, j'ai commencé ce marché en pensant qu'elle était la plus susceptible de bénéficier de notre accord, alors qu'en réalité, elle m'a déjà donné beaucoup plus que l'argent ne pourrait jamais acheter. Une bouffée de liberté, un goût du bonheur, un aperçu de quelqu'un qui se soucie sincèrement, quelqu'un d'empathique. Je ne comprends rien de tout ça. Et honnêtement, à l'heure actuelle, je ne suis pas sûr de le vouloir. En regardant la femme à côté de moi, tout ce à quoi je peux penser c'est à quel point la solitude a rarement pu me trouver depuis qu'elle est entrée dans mon monde.

J'embrasse son front, simplement parce que je le peux. Une partie de moi est tellement effrayée par ce que nous sommes en train de faire. En théorie, ce

que nous avons accepté était facile à mener à terme – de l'argent en l'échange de mensonges. À présent, nous sommes bien au-delà de ça, et il n'y a aucun doute sur le fait que l'un d'entre nous souffrira. Le problème, c'est qu'aussi égoïste que le dépeigne ma réputation, j'espère vraiment que c'est moi qui finirai par avoir la partie courte du bâton.

« Pour quoi ai-je mérité ça ? », demande Beth, effleurant un doigt sur l'endroit que j'ai embrassé. Ses yeux sont toujours fermés, ce qui facilite ma réponse honnête.

« Pour être de mon côté... »

Elle rit légèrement, essayant d'être méprisante, mais ce n'est pas le moment.

« Ne fais pas ça », dis-je, ma voix presque trop sévère. Je prends une profonde inspiration pour tenter de calmer mes nerfs. « Tôt ou tard, je foudroyerai tout en l'air, Beth. Donc, au moins, permets-moi de te remercier avant que tu ne me détestes. »

Elle fronce les sourcils. « Ce n'est pas très optimiste. »

Je lui sourcille avant de partir sur un angle différent. « Je suis doué pour être ton ennemi. »

« J'imagine que c'est légèrement plus optimiste, mais ce n'est toujours pas que j'attendais. » Elle dit les mots doucement, de façon encourageante.

Je secoue ma tête, refusant d'accepter sa demande, de m'ouvrir à elle, de croire que quelque part dans ce bazar, nous nous sommes trouvés dans quelque chose de beau. Quelque chose qui peut durer. Elle a tort sur de nombreux points. Les gens comme moi, nous n'obtenons que des giclées de bonheur, jamais le « pour toujours » en entier.

Plutôt de pousser le sujet plus loin, Beth s'emmitoufle dans la couverture et descend du lit. Marchant sur la pointe des pieds, elle se dirige vers le canapé et prend mon manteau dans ses mains.

« Nous allons jouer au jeu de Collin », dit-elle en brandissant les papiers qu'il nous a donnés.

« Et qu'y a-t-il à gagner ? »

« L'un de nous pourra rester dans le pays. L'autre n'ira pas en prison. »

« Chiant. »

« Vraiment ? », elle rit. « C'est la raison pour laquelle tu as toujours fait ces choses chiantes qui avaient de fortes chances de te faire atterrir derrière les barreaux. »

Elle n'a pas tort. Pourtant, ce n'est pas ce que je veux entendre.

J'accroche mon pouce sous la couverture et je vole un coup d'œil vers ses seins. « Ceux-là me semblent être un prix plutôt décent. »

Beth tape ma main, mais le rouge sur ses joues est sans équivoque. « Sérieusement, Maverick ! »

« Plus que tu ne peux imaginer. »

Avec une main agrippant la couverture de toutes ses forces et l'autre tenant les papiers devant elle, Beth essaie de s'éloigner le plus loin possible de ma tangente.

Je lève mes mains en capitulant. « D'accord. »

« D'accord », accepte-t-elle.

« Mais si je gagne, j'ai le droit de revendiquer mon prix. » Je murmure les mots, pas suffisamment silencieusement pour qu'elle les rate et lui fais un clin d'œil avant de lui arracher le papier des mains et de vérifier la liste des questions que Collin nous a préparée. « Commençons avec des trucs simples. Quel est mon aliment favori ? »

« La bière. »

« Faux. »

« Sport favori. »

« Je dois vraiment répondre à ça ? »

« Faux. »

Elle croise ses bras sur sa poitrine et me fait la moue. « Ce n'était pas une réponse. Je veux récupérer mon point. »

« Bien. Réponds à la question. »

« Hockey. »

Je secoue ma tête et elle lève les yeux au ciel. « Le hockey est ton sport préféré », insiste-t-elle. « Tu triches. »

« Le hockey était mon sport préféré... jusqu'à ce que je te baise. Donc ouais... Faux. »

Elle devient rouge carmin et ma queue saute, se délectant de son embarras. Je lui dis silencieusement de descendre. D'une façon ou d'une autre, je gagnerai ce jeu, de toute façon.

« Quelle est ma couleur préférée ? »

« Hum, rose ? », elle glousse. C'est comme si elle voulait vraiment que je l'épinge contre la tête de lit ici et maintenant.

« Un autre point pour moi. Tu ne prends pas ça au sérieux. » Je lui donne un petit coup sur le côté et elle gigote.

« D'accord. D'accord. Ta couleur préférée, c'est le vert olive. »

Je ne l'ai pas vu venir et j'ai beau essayer, mais je ne peux pas effacer le choc de mon visage. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Elle pointe mon bracelet du doigt, puis les oreillers sur le canapé et le mur à motif derrière la télévision.

« Juste une intuition. »

« D'accord. Bien. Celle-ci était cadeau. Où suis-je né ? »

« Vous, mon cher, êtes né à Haslemere au Royaume-Uni. »

« Comment est-ce que tu sais ça ? », je demande, absolument dérouté par sa précision. Je sens mon estomac se resserrer lorsqu'elle ne répond pas.

Je sais exactement comme elle le sait.

« Eh bien... il s'avère que tu as menti à Collin. Tu sais pas mal de choses sur moi. »

« Je n'ai pas menti. Il y a des choses que je sais sur toi, mais je ne savais à ce moment-là qu'elles te concernaient. » Elle s'arrête comme si elle pesait ses mots et je me prépare à ce qui vient ensuite. « Ta mère... elle parlait beaucoup de toi », murmure-t-elle, et je ferme mes yeux.

La main de Beth trouve la mienne et il me faut bien trop longtemps pour redonner de l'acier à mes expressions. « Je suis désolée », dit Beth. « Je t'ai contrarié. Je n'aurais pas dû... »

Je secoue ma tête. Elle n'a absolument aucune raison au monde de se sentir coupable de me rappeler ma mère.

« Non », je lui assure, « je ne suis pas contrarié. C'est simplement que... tu as tous ces souvenirs d'elle et je n'ai que des morceaux de vide que j'ai du mal à remettre ensemble. »

Beth avale et bien qu'elle essaie de le cacher, je repère malgré tout de la tristesse dans ses yeux.

« Mais maintenant, je t'ai toi », dis-je. « Tu as certaines pièces manquantes. Et dire que j'ai passé tout ce temps à te repousser... »

« Et dire que j'ai passé tout ce temps à croire que nous étions amis. »

Je sourcille. « Amis ? »

« Ta mère m'a toujours parlé de toi – son petit feu d'artifice à la grande goule et au cœur en or. Pour moi, tu étais déjà mon ami ; je ne t'avais tout simplement pas encore rencontré. »

Je souris à ses paroles, mais même alors, je ne parviens pas à éviter la sensation de sel versé dans une plaie fraîchement ouverte.

« Et maintenant que tu m'as rencontré ? »

« Je dois l'admettre, nous sommes partis d'un très mauvais pied. »

« Un pour lequel je devrais m'excuser un millier de fois. »

Elle éloigne mes excuses comme si ça ne voulait rien dire.

« Ouais. Tu es un imbécile très convaincant et un connard diabolique. »

« Putain, Beth. »

« Je suis simplement honnête », dit-elle en me faisant un signe de tête.

Je la plaque, et elle crie sous moi. « Je suis un connard diabolique. »

« Vrai... mais maintenant tu es *mon* connard diabolique. »

Elle tient mon visage dans le creux de ses mains et me sourit, ses yeux s'adoucissant. Quelques secondes plus tard, elle me tire vers elle et ma tête se pose contre sa poitrine où j'écoute les battements accélérés de son cœur.

« Tu n'es pas vraiment un connard », dit-elle.

« Je porte le titre plutôt fièrement. Prends-le et je ne suis plus rien. »

« Tu t'es déjà fait honneur », dit-elle. « Un vrai connard aurait mis en place une mesure d'éloignement contre Jessica. Il m'aurait laissée dans la piscine le premier jour où je suis venue ici et il ne soucierait pas autant que tu le fais du fait qu'il ne peut pas se souvenir de sa mère. »

Son bras se resserre autour de moi et je sais qu'elle m'empêche de fuir.

« Bien. » Je boude.

« Maverick ? »

« Ouais. »

Ses battements de cœur s'accélèrent et les miens reflètent les siens. « Il me manque également des pièces du puzzle », dit-elle. « Peux-tu me dire ce qui lui est arrivé ? T'en souviens-tu ? »

La masse qui se développe dans ma gorge n'est pas de la taille d'un poing. Elle est de la taille de l'univers tout entier. Je ne suis pas mécontent pour autant. Si j'essaie de ravalier mon choc, je serai peut-être assez chanceux pour m'étouffer jusqu'à mourir.

Je pense au fait de mentir à Beth. Ce serait le chemin le plus facile à prendre. Nous en aurions fini avec tout ça et je n'aurais pas besoin de me replonger dans l'allée du cauchemar. Mais même lorsque j'essaie de former les mots, ma bouche se scelle sur elle-même et je ne semble pas pouvoir.

« Seulement si tu le veux », ajoute-t-elle et une partie de moi déteste à quel point il lui est facile de parler à présent. Ce sentiment se défait lorsque je me reconcentre sur ses battements de cœur. S'il cogne plus fort, ça percera un trou directement à travers sa poitrine.

Elle tenait à ma mère. L'aimait, même. Et maintenant, la voilà, prête à m'aimer. J'ai l'impression d'être un monstre. Un traître. Le plus gros péché.

Une si grande partie de moi veut fuir. Partir et ne jamais regarder en arrière.

Mais une autre partie de moi est plus forte, plus stupide, moins lâche. Cette partie de moi est disposée et prête à voir le regard amoureux dans les yeux de Beth se transformer en la forme la plus ignoble de haine. Cette partie de moi cherche une autre raison de me détester.

Je ravale avec douleur, travaillant ma gorge pour qu'elle puisse prononcer les mots les plus sincères que je n'ai jamais dits. Des mots qui m'ont été rappelés un millier fois, dans mes rêves. Mes cauchemars. Par mon père.

« J'ai tué ma mère », dis-je et je regarde le sang s'évacuer du visage de Beth.

CHAPITRE TRENTE-NEUF



J'AI l'impression de ne pas posséder ma peau. C'est, bizarrement, un sentiment qui ne m'est pas étranger, mais quelque part, lorsque Beth me regarde et que je vois le monstre que je suis briller dans ses yeux, il m'est de plus en plus difficile de respirer. Je l'ai vu venir. Un aveu comme ça ne pouvait pas être accueilli avec des roses et du soleil. J'ai moi-même causé cette expression sur son visage, et je l'ai fait parce que j'avais besoin d'une raison pour céder. Plutôt que de rester comme j'aurais dû le faire, je me pousse hors du lit et trouve mon équilibre, aussi tremblant qu'il puisse être.

J'aimerais pouvoir dire que je suis calme et serein au moment où je quitte la pièce, mais j'en suis à des kilomètres. Comme un homme fou, je mets précipitamment mon pantalon, jette un tee-shirt sur mon cœur et file hors de l'appartement.

Beth retrouve sa voix au moment où je passe la porte. Mais elle ne m'empêche pas de partir. C'est tout ce à quoi je peux penser lorsque les portes de l'ascenseur se ferment derrière moi – au fait que mon aveu l'ait laissée sans voix... immobile. Au fait que bien qu'elle n'ait pas l'air de me juger, elle le faisait de toute évidence.

Certains hommes veulent une femme qui croit en eux. Une femme qui ne questionne pas leurs vérités. À présent, je ne suis pas cet homme. À présent, j'ai seulement besoin qu'elle me défie, qu'elle me dise que je suis un menteur, que je ne pourrais jamais faire une telle chose. Qu'elle me tienne, me réconforte, qu'elle ne croit pas à mes vérités.

L'air a l'effet de lames glacées sur ma peau lorsque je sors. Je ne sais pas

où je vais, mais alors que j'enfonce mes mains dans mes poches et effleure le métal de mes clés, je sais que j'ai les moyens d'aller aussi loin d'ici que possible, et que je vais donc le faire. Je conduis sans but. Je conduis sans direction. Je conduis jusqu'à ce que les larmes qui ont séché tachent mon visage et que mes respirations ne soient plus plongées dans le chaos.

Une partie de moi reproche à Beth ce qui s'est passé. Elle n'a pas poussé trop loin. Ce ne serait pas juste pour moi de dire ça. Mais le problème, c'est que peu importe à quel point je souhaite lui reprocher d'avoir forcé ces sentiments à sortir de moi, elle est également la seule personne qui m'ait fait me sentir humain depuis très longtemps.

Pas maintenant, néanmoins.

Maintenant, j'ai l'impression d'être un monstre.

Et je fais donc ce que les monstres font.

Je défie Dieu.

CHAPITRE QUARANTE



IL Y A UNE salle à manger dans cet énorme appartement, complétée de chaises rembourrées et d'une très grande lampe qui effleure presque la surface d'une table en bois parfaitement cirée. C'est l'une de ces pièces qui semblent trop parfaites pour être utilisée, tout en étant un trop grand gaspillage si on n'en tire pas profit. Je n'ai aucune raison de me tenir là, autre que le fait que je fais les cent pas dans cet appartement depuis environ trois heures, attendant que Maverick rentre à la maison, tout en appréhendant, dans le même temps, le moment où il passera la porte.

Que ferai-je ?

Que dirai-je ?

Comment agirai-je ?

Tellement de questions et aucune réponse ne semblent assez concrètes pour renforcer mon assurance.

Je m'assieds dans l'une des chaises et laisse ma tête tomber en arrière pendant que je réfléchis.

Le fait est que je connais suffisamment Maverick pour savoir que je *devrais* paniquer, et je devrais m'inquiéter, prendre le téléphone et appeler chacun de ses amis. Je devrais m'assurer qu'il va bien. Appeler la police si c'est ce qu'il faut pour le suivre. Mais j'hésite. Je me dis que c'est différent des autres fois où j'ai vu Maverick essayer de se retrouver au fond d'une bouteille. À l'époque, il était perdu. À l'époque, il était seul. À l'époque, il avait des amis qui l'encourageaient, l'applaudissaient lorsqu'il essayait de se saouler jusqu'aux Enfers. À présent, c'est seulement un garçon qui est en

manque de sa mère. Un garçon qui veut qu'elle lui manque en privé, la pleurer en privé.

En vérité, je doute que Maverick soit seul.

Il est probablement avec l'un de ses amis. À faire ces choses précises qu'il ne devrait pas faire.

« Tant qu'il n'est pas seul... », je pense tout haut, me rappelant la fois où Maverick m'avait appelée pour me demander de venir le chercher. Même aussi intoxiqué qu'il l'était, il était toujours vigilant. Il aurait pu se mettre derrière le volant et laisser faire le destin, mais il a appelé. Le problème ici, c'est qu'il n'a pas son téléphone avec lui. Il est joliment posé sur la table de nuit de sa chambre, demandant un code pour entrer avant de céder. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas appelé ses amis. Ça et le fait que je puisse réagir de façon excessive. Mais sérieusement, ça fait trois heures et la manière dont il est parti...

Je retiens mon souffle, mais mes nerfs ne se stabilisent aucunement. Si Maverick essaie de boire ce soir pour oublier ses péchés, il ne sera pas capable de me joindre.

Il y a toutes les chances au monde pour que mon numéro ne soit pas écrit sur sa paume ni ne repose à l'arrière de sa tête. Et même si c'était le cas, la non-relation que nous vivons ferait qu'il n'oserait pas demander à l'un de ses amis de composer mon numéro même s'il l'avait.

Je secoue toutes ces pensées pour les faire partir et pousse la chaise en arrière.

Quelque chose... je dois trouver quelque chose à faire de mes mains et quelque chose pour occuper mon esprit. Je me dirige vers la cuisine et commence à la mettre en désordre, reconnaissante de ne pas avoir été timide pour la réapprovisionner comme je pouvais.

Il y a des escalopes de poulet et des crevettes, de la viande hachée et des steaks. Pendant un court instant, je pense à vite cuisiner un truc du tonnerre comme personne n'en a jamais vu auparavant. Et puis, je mets cette pensée en action. Je vais devenir folle si je ne fais pas *quelque chose*.

Mon esprit est éclairé par Éloïse. Dans des moments comme celui-ci, mon violon était un soulagement pour toutes les conneries que la vie me lançait. Seulement, je ne peux plus me tourner vers elle. Elle est écrasée, et en d'autant plus de morceaux que ne l'est Maverick. Cette pensée fait palpiter mon cœur deux fois plus fort, me forçant à me concentrer sur la cuisine et essayer d'oublier tout le reste.

J'ouvre le four et place une plaque sur la grille du bas avant de remplir deux casseroles d'eau et de les installer sur la cuisinière. Mon esprit s'aligne avec mes mouvements alors que je file dans la cuisine, coupant et éminçant. Assaisonnant ceci, assaisonnant cela.

En un rien de temps, le four est chaud et les casseroles commencent à bouillir. Les arômes de citron et d'épices emplissent l'air, mais elles ne m'aident pas à oublier que cette nuit a tourné au vinaigre en un clin d'œil.

J'enfonce une cuillère dans le mélange sur le feu en soufflant doucement et en aspirant toute la saveur. Malheureusement, peu importe ce que je fais et les distractions que j'essaie de cuisiner, une chose reste vraie, je suis toujours aussi perdue que je l'étais avant tout ça.

Il est évident que Maverick et moi devons discuter. Mais, quand il sera revenu à la maison, s'il revient, je ne sais pas vraiment comment l'approcher. Il n'est pas question d'une chamaillerie. Il s'agit de lui, avouant quelque chose qui est si loin de la vérité que ça me fait tourner la tête. Il s'agit de lui, pensant, même pour un instant, que j'ai pu croire que ce qu'il m'a dit pouvait être vrai. Je sais que ça ne l'est pas. Je sais que ça ne l'est pas, parce que je sais, sans aucun doute, qu'il l'aimait. Et j'aurais dû le dire plus tôt. J'aurais dû le dire immédiatement. J'aurais dû m'accrocher fermement à lui. Lui courir après. Le mettre au pied du mur, de toutes mes forces et le calmer avec mes mots. Mais au lieu de ça, j'ai paniqué.

Parce que qu'est-ce qu'un garçon de 18 ans dit en énonçant ça ? Et pourquoi ? Pourquoi dirait-il quelque chose comme ça ? Et mon Dieu, je ne pouvais plus respirer en réalisant le poids qu'il a porté tout au long de sa vie.

J'ai donc sûrement merdé. Mais comment étais-je censée réagir face à ce qu'il m'a lancé ? Encore une fois, je secoue ma tête, cette fois un peu plus fort, comme si j'essayais de cogner mon cerveau contre l'intérieur de mon crâne.

Me concentrer sur la cuisine.

Me concentrer sur la cuisine.

Tu seras là lorsque Maverick aura besoin de toi.

Et je le suis. Je suis là, pour qu'il puisse m'avoir lorsqu'il sera prêt.

J'ouvre le four et vérifie les brocolis, mélangeant légèrement avant de saupoudrer une bonne dose de fromage dessus. Tout est presque prêt à présent, grillant, fumant et souhaitant être dévoré. J'ai déjà aligné des Tupperware sur le plan de travail, puisque Dieu sait que je n'ai pas d'appétit.

Je commence à servir les plats, grimaçant légèrement en prenant

conscience que j'aurais pu nourrir un petit village avec la nourriture que j'ai cuisinée. Lorsque je suis à court d'endroits où mettre les Tupperware, mon esprit dérive à nouveau vers la salle à manger. Pour le plaisir, mais aussi et surtout par ennui et par besoin de ne pas laisser cet ennui m'entraîner dans les ténèbres, je commence à empiler l'argenterie dans mes mains. Je les dispose sur la table avant de me précipiter à nouveau dans la cuisine pour récupérer les plats. Les casseroles et les poêles contiennent la moitié de la nourriture qui était concoctée à l'intérieur, les Tupperware ne pouvant pas tout contenir. Je trouve des petits protecteurs de chaleur mignons toujours dans leurs emballages. Je déchire ces derniers et les tiens en équilibre avec les casseroles et poêles que je porte jusqu'à la table à manger. Puis, j'installe la table comme si j'essayais de gagner un prix sur Pinterest. Je me débarrasse de toutes les chaises sauf de celles de chaque côté de la table.

Ici, il n'y a que nous. Nous cachant du reste du monde, comme si nous ne méritions pas d'en faire partie, alors qu'en vérité, nous avons prouvé que quelque chose de beau pouvait naître de quelque chose d'horrible. Maverick et moi, nous sommes ce à quoi ressemble l'espoir.

Je m'assieds en face d'une assiette vide, regardant la nourriture sur la table refroidir autant que le sang dans mes veines. Le temps passe en faisant tic-tac jusqu'à l'heure suivante et Maverick n'est toujours pas là.

Je suis assise, immobile.

Immobile, j'attends.

Une partie de moi est énervée contre lui, parce qu'après tout ce que nous avons partagé, après toute ma vulnérabilité face à lui, je ne comprends pas comment il a pu ressentir le besoin de s'enfuir. Pourquoi ne s'est-il pas simplement tourné vers moi ? Pourquoi n'a-t-il pas attendu un peu plus longtemps, que je dise quelque chose ?

Debout, je repousse la chaise et pars furieuse de la salle à manger lorsque j'entends la porte d'entrée s'ouvrir en grinçant. Il y a quatre trous carrés dans le mur faisant face à la porte, chacun rempli par une décoration. Ils ne sont pas assez larges pour déformer le visage de Maverick de ma ligne de mire. Je ne sais pas si je suis reconnaissante de ce fait.

Complètement nerveuse, je continue à sortir de la pièce et me dirige vers lui. Je ne sais pas si je m'apprête à lui demander une explication ou à lui en donner une. Mais ce que je vois lorsque j'arrive pour lui faire face m'arrête brusquement.

Il n'y a pas seulement du sang sur son tee-shirt.

Il y a du sang partout.

CHAPITRE QUARANTE-ET-UN



JE NE SUIS PAS SEULEMENT RENTRÉ à mon appartement. Je suis rentré à la maison. L'odeur de citron dans l'air. La fumée débordant encore du four et emplissant le reste de la pièce d'un mélange d'arômes que ma vie n'a jamais connu jusqu'à ce que Beth y entre.

Plutôt que de parler, penser ou laisser un mot sortir de ses lèvres, je la tire vers moi et l'embrasse. Je l'embrasse comme un homme affamé. Comme quelqu'un qui ne la veut pas uniquement, mais quelqu'un qui a besoin d'elle.

Je l'embrasse pour ce qui pourrait très bien être autant la dernière que la première fois. Une partie de moi est mortellement effrayée que ça puisse être vrai. Qu'elle prenne ou non la décision, ou que je le fasse, je sais que tôt ou tard, nous pourrions très bien arriver à un point où nous fixerions le canon de notre fin.

Beth mérite bien mieux que quelqu'un comme moi. Lorsqu'elle tombera dans le lit d'un homme avec qui elle est déterminée à passer le reste de sa vie, je veux qu'elle se souvienne de la fois où il s'est mis à genoux, où il a pris sa main dans la sienne et où il lui a promis l'éternité. Ce n'est pas ce que je lui ai donné. Et je sais qu'au fil du temps, je volerai davantage de ses rêves. Mais plus important encore, rien de bon n'arrive à ceux qui s'approchent trop près de moi. Cependant, je ne la laisse pas reculer à présent. Je ne la laisse pas protéger son cœur et abriter son âme d'autres dégâts.

À présent, je fais une chose égoïste et je l'embrasse jusqu'à ce que j'aie le tournis et que je sois à bout de souffle.

« Maverick... », murmure-t-elle, sa voix peinée et brisée.

Sa main sort et elle repousse mon torse. Je l'attrape par ses poignets, fixant profondément la tristesse que j'ai mise dans ses yeux.

Lorsqu'elle ne lutte plus contre moi, je presse à nouveau mes lèvres contre les siennes. Suçant et prenant. Avidement dans la façon dont je repousse son pantalon de ses cuisses et glisse mes doigts entre ses lèvres.

Toutes ses défenses s'écroulent et elle gémit, me donnant tout, avant même que je n'aie la chance de lui prendre.

« Tu ne peux tout simplement pas t'en sortir comme ça ». Elle murmure les mots contre mes lèvres.

J'accroche mes doigts dans sa chemise et la tire en réponse, faisant crépiter des tout-petits boutons roses à nos pieds.

« Maverick. » Son dos se cambre. Ses genoux faiblissent.

« Je suis désolé, putain », lui dis-je, le pensant comme je ne l'ai jamais pensé auparavant. C'est la vérité. Je *suis* désolé. Tellement désolé. Pas seulement pour ce que j'ai fait dans le passé, mais pour toutes les manières dont je vais foutre en l'air son avenir pour aussi longtemps que j'en ferai partie. Et même après.

Je mords dans sa lèvre, laissant ma marque au-dessus de celles qu'elle a faites elle-même en étant paniquée de ne pas savoir où j'étais. Alors qu'elle gémit dans ma bouche, j'enfonce mes doigts plus profondément, les recouvrant de sa chaleur et l'humidifiant vraiment avant de la retourner et de la pencher en avant.

Je n'ai pas besoin de voir l'innocence dans ses yeux lorsque je me perdrai en elle. Et je n'ai pas non plus besoin de voir son visage pour savoir à quoi elle ressemble. Aussi improbable que cela puisse être, Bethany a réussi à s'imprégner en moi de façon ineffaçable.

Et parce que je suis égoïste, je vais m'assurer que même si elle oublie ce que c'est de me désirer, elle n'oubliera jamais à quel point je pouvais la faire se sentir bien.

En déboutonnant mon pantalon et le retirant, je libère ma queue de toute contrainte. Mes mains sont maintenues autour des lèvres de Bethany alors que je garde mon contrôle et me fraye doucement un chemin en elle. Sa chatte se divise avec l'envie de m'accueillir, malgré son étroitesse. Je m'introduis en elle tout aussi doucement que j'en sors. Ma queue brille avec la preuve de son excitation lorsque je me retire.

« Maverick... », murmure-t-elle, mon prénom comme une prière sur ses lèvres.

Lorsque tout sera dit et fait, elle va me manquer. C'est évident.

« Beth », je grogne à nouveau, et garde une main ferme autour de sa hanche en empoignant une mèche de ses cheveux dans l'autre.

Ses jambes tremblent légèrement et elle presse ses paumes contre le mur devant elle, cherchant la stabilité. Ce n'est pas une mauvaise décision. Dès que ses mains claquent contre le mur, je prends encore et encore et lui rends au décuple.

En un rien de temps, j'ai réduit Beth au plus bel amas de gémissements et de cris. Il est presque surprenant que je ne chante pas comme une hyène parce que c'est... le paradis. Un paradis excessif. Trop vrai, trop vif, trop pur, trop parfait.

Beth a un mouvement recul, et je n'ai pas la moindre idée de s'il est intentionnel ou non. Mais c'est précisément ce qui me pousse au-delà des limites, la remplissant à ras bord avec la chaleur de mon éjaculation.

Lorsque je me retire d'elle, elle n'essaie même pas de simuler la force. Elle s'effondre dans une flaque au sol, à bout de souffle. Je la prends dans mes bras et je réfléchis un instant à la porter jusqu'à sa chambre. Mais cette conversation n'est pas finie. En réalité, elle n'a même pas encore commencé. Je lui dois au moins de répondre à certaines de ses questions. Je l'allonge donc sur mon lit.

Ses yeux tombent légèrement lorsqu'elle les lève vers moi, mais ça ne l'empêche pas de mettre du poids derrière ses mots.

« Où étais-tu, Maverick ? »

La puissance de ses mots me donne l'impression de n'être rien d'autre qu'un petit garçon, ne sachant pas vraiment comment gérer une réprimande.

« Dans beaucoup d'endroits », dis-je avant de continuer, « tu as cuisiné. Nous devrions dîner. »

« Tu changes de sujet. »

« En effet », j'admets. « Et nous discuterons, mais... »

« Tu es couvert de sang. »

« En effet », dis-je à nouveau. « Et nous discuterons, mais... »

Elle croise ses bras sur sa poitrine et s'assied raide comme un piquet. « Ton visage est couvert de bleus. Ta lèvre est éclatée et au petit matin tu auras un putain d'énorme œil au beurre noir. Tu ne peux pas simplement débarquer ici, me baiser et prétendre que tout va bien. »

En soupirant, je m'assieds à côté d'elle sur le lit. « Tout ne va pas bien », lui dis-je. « Et peut-être que plus rien n'ira, mais avant de me diriger de bon

gré vers les ténèbres, puis-je simplement profiter des plats que tu as préparés et prétendre pour un instant que je n'ai pas merdé royalement ce soir ? »

Je suis pratiquement certain qu'elle a les larmes aux yeux, mais elle ne rencontre pas mon regard assez longtemps pour que je sois capable de le jurer.

« Bien », dit-elle avant de tirer une couverture du lit, se couvrant, puis piétinant jusqu'à la salle à manger. Celle que personne n'a jamais utilisée. Celle que je n'ai jamais prévu d'utiliser.

La maison, je pense en moi-même. Bien que j'aime être capable de savoir ce que ça fait, je le déteste aussi. Les choses que l'on n'a jamais eues ne peuvent pas nous manquer. Mais aujourd'hui que je l'ai, je sais précisément que ça me manquera une fois que ce ne sera plus là.

Je m'assieds à l'un des bouts de la table et Beth s'assied à l'autre, occupant la seule chaise qui n'est pas à l'opposé de la pièce. Aussi bizarre que je puisse le trouver, je ne lui demande pas pourquoi elle a arrangé la pièce ainsi. À la place, je prends l'une des grandes cuillères du milieu et commence à servir le poulet, le riz et le brocoli dans mon assiette. Beth ne me suit pas. Au lieu de ça, elle s'immobilise, me regardant avec des poignards dans les yeux. Si je ne savais pas que j'étais dans de beaux draps avec elle auparavant, je le sais pertinemment à présent.

Je soulève mon assiette en soufflant et l'installe dans la paume de l'une de mes mains, alors que j'utilise l'autre pour amener une chaise vers elle. Pas seulement parce que sa proximité me manque. Mais aussi parce que j'ai l'impression d'être une fourmi sous son regard.

Je récupère à nouveau la cuillère et mets une bonne dose dans sa propre assiette avant de lui tendre une fourchette. Elle l'attrape et la tient de la façon dont on tient une arme, à la défensive. La voir ainsi me fait rire.

« Mange », lui dis-je. « Ou poignarde mon œil. C'est ton choix, mais s'il te plaît, fais quelque chose d'autre que de fixer l'endroit que je viens juste de quitter. »

« Tu aimais ta mère. Tu l'aimes toujours. Ça me prouve qu'il n'y a aucun moyen que tu aies fait ce que tu penses avoir fait. »

« Je ne me souviens pas de ma mère, Beth. Et peut-être que ce que je ressens n'est pas de l'amour, mais de la culpabilité. »

Elle avale et son visage entier se tord, comme si elle se forçait à faire passer des éclats de verre dans sa gorge. Lorsqu'elle tend le bras pour me toucher, ses mains tremblent avec ce que je crains être de la déception. Et elle

le sent. Elle le fait honnêtement. Beth connaissait ma mère et savait qu'on aurait dû accorder plus de temps sur cette terre à cette femme qu'à une ordure comme moi.

J'engouffre de la nourriture dans ma bouche et mâche rapidement. Il est évident que Beth continuera cette conversation que je sois prêt à l'avoir ou non. Et lorsqu'elle arrivera à la partie délicate, le regret se poussera en première ligne, jusqu'à que j'ai l'impression de mâcher des cendres.

« La culpabilité, c'est ce que tu devrais ressentir pour être parti comme tu l'as fait. La culpabilité, c'est de ce que tu devrais ressentir pour revenir à la maison comme ça et refuser de me dire où tu étais et ce qui t'est arrivé. La culpabilité, ce n'est pas ce que tu ressens lorsque tu n'es pas responsable, putain, Maverick. La peine, oui. La douleur, oui. Le chagrin, absolument. »

Elle a tort.

Tellement tort.

Je ne sais pas quel sujet aborder en premier. D'une part, je veux lui parler de ma mère. Lui dire ce qui est arrivé. Tirer le rideau et la laisser voir que oui, je suis bien le monstre qu'elle pensait que j'étais auparavant. Cette conversation finirait tout. Je connais Beth et je sais qu'une fois que je me serai ouvert auprès d'elle, elle se foutra d'où j'étais ce soir et de la raison pour laquelle mon visage est recouvert de bleus. C'est peut-être un prétexte, mais ça n'en reste pas plus facile que l'alternative.

Je prends plus de nourriture dans ma bouche et me précipite sur le reste de mon assiette avant de lui dire un autre mot. Cependant, lorsque ce premier mot quitte mes lèvres, je n'arrête pas. Pas jusqu'à ce que je lui aie tout dit.

« Tu veux savoir ce qui est arrivé à ma mère, Beth ? » Elle avale, mais n'a pas l'occasion de répondre. « J'étais un petit connard égoïste... c'est ce qui s'est passé. Elle n'était pas censée être sur la route ce jour-là, mais j'avais eu une dispute avec mon copain et j'avais râlé et m'étais morfondu jusqu'à ce qu'elle n'ait pas d'autre choix que de venir me chercher. Il pleuvait et je me foutais qu'elle puisse difficilement voir ce qui se passait sur la route parce que je voulais son attention. Je l'exigeais, de la même façon que j'exige chaque putain de chose dans ma vie. » Beth secoue sa tête. Même sans la regarder, je sais qu'elle a les larmes aux yeux. Mais pas moi. Du moins, pas encore. « Elle était trop occupée à prêter attention à son petit enfant gâté qu'elle a fait passer la voiture sous une remorque garée. J'ai dû être coupé des débris. J' imagine que l'on peut dire que j'ai été chanceux. Pour autant, je n'ai pas cette impression. J'ai passé des semaines dans le coma. Des mois

dans le plâtre. Lorsque je me suis réveillé, ils l'avaient déjà enterrée. Mon père ne m'a pas dit où elle avait été enterrée. Il ne souhaitait pas vraiment que son meurtrier se pointe sur sa tombe. Je ne peux même pas dire que je le lui en veux, pour être honnête. » Je ris du rire le plus dénué d'humour connu de l'homme.

« Tu n'as pas tué ta mère, Maverick », dit Beth et sa voix s'arrête. « C'était un accident. » Je ne me résous pas à la regarder et à voir les larmes dans ses yeux.

« Tu sais ce qu'est le pire dans tout ça ? » Elle secoue la tête. Une partie de moi sait qu'elle me dit silencieusement qu'elle ne souhaite ni n'a besoin d'en savoir plus. Je lui dis quand même. « Je ne me rappelle pas une seule seconde de tout ça. C'est grâce à mon père. Mon cher papa n'a jamais hésité à me faire faire savoir exactement à quel point j'étais un monstre. Mais ce n'est pas vraiment ce que tu me demandes, n'est-ce pas ? Tu veux savoir pourquoi je suis parti, Beth ? Je suis parti parce que je ne voulais pas que tu me regardes de la façon dont tu me regardes à présent. Je suis parti parce que je suis un lâche. Je suis parti parce que ce n'est pas à toi de porter ce fardeau. Je suis parti parce que j'avais besoin de respirer, de crier et de lancer des coups de poing contre quelque chose. J'avais besoin d'être un monstre sans que tu en sois témoin. »

Je détourne mon regard du sien, souhaitant m'accrocher au fil d'espoir qu'elle me tend constamment ; le don de pardon et de rédemption que j'ai toujours vu dans ses yeux.

« Maverick ? », murmure-t-elle avant de me tirer vers elle et de piéger mes lèvres dans les siennes. Tout se brise en moi, et j'ai l'impression de tomber rapidement dans un trou sombre et froid, mais avec une lumière au bout.

Beth pose sa main sur mon cœur. « Tu n'es pas un monstre, Maverick. » Ses mots semblent si sincères. Si réels. Je veux y croire avec tout ce que j'ai en moi. Malheureusement, au fond, je sais que n'est qu'une question de temps avant que Beth ne comprenne à quel point elle a tort.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX



LA NUIT DISPARAÎT dans la matinée, le soleil n'hésitant pas à nous plonger dans ses rayons. Je presse mes yeux plus fort, pas encore prête à me réveiller. Pas équipée avec les outils ni la force nécessaire pour aborder la journée d'aujourd'hui.

Maverick a explosé hier soir. Il m'a également fait du mal. La douleur dégringole encore au fond de mon âme, et une partie de moi déteste qu'il soit capable de me faire ça. L'autre partie de moi est heureuse qu'il n'ait plus à porter seul son fardeau.

Il est possible que nous soyons partis avec deux objectifs complètement différents à l'esprit. J'avais besoin de son argent. Il avait besoin de ma nationalité. En l'état actuel des choses, nous sommes beaucoup plus l'un pour l'autre. Pourtant, peu importe à quel point je me sens en sécurité lorsque je suis emmitouflée dans les bras de Maverick, je suis toujours incroyablement terrifiée.

« La nuit dernière était intense », dit-il, le sommeil s'accrochant aux crampons de sa voix. Il n'a pas tort.

Je tends mon cou pour fixer son visage du petit matin. La douleur est toujours présente, bien qu'elle s'estompe dans les lignes d'un sourire. Pendant un instant, je me demande depuis combien de temps ce rythme prend le contrôle de sa vie. Combien de temps il recouvre sa peine de sourires. La rince. Répète. Se cache à nouveau.

« Je pensais... », murmure-t-il en passant un doigt le long de mon visage. « Nous devrions faire quelque chose pour célébrer. »

Je sourcille et tire la couette plus haut. « Célébrer ? »

Il froisse son visage et retire la couverture de mon emprise. « Ouais, célébrer. S'assurer qu'aujourd'hui ne soit pas aussi merdique qu'hier. Célébrer le fait que j'ai réussi à rentrer à la maison parce que... Fiou... » Il fait semblant d'essuyer des gouttes de sueur de son front, son visage transformé en une fausse exaspération.

« Je ne sais pas, Maverick », dis-je. Il veut peut-être prendre la situation à la légère, faire comme si ce qui s'était passé n'était pas un putain de drame. Oui, nous avons fini la nuit dans les bras l'un de l'autre. Mais la façon dont nous avons fini la nuit dans les bras l'un de l'autre... Toute cette comédie avec Jessica, Maverick partant comme il l'a fait, le sang sur son visage lorsqu'il est finalement revenu, Maverick pensant avoir tué sa mère. Il y a vachement plus de choses qui ne doivent pas être célébrées que de choses qui doivent l'être.

« Tu es rabat-joie », dit-il. « Ça, je l'ai toujours su. Mais tu es aussi... légèrement ennuyante. »

Il obtient le revers de ma main sur sa face et frotte nonchalamment son épaule, comme si le fait que je le frappe ne le blessait pas tant que ça.

« Je ne suis pas ennuyante. Responsable, oui. Ennuyante, absolument pas. »

« Tu es une épouse. »

« Être ton épouse pourrait bien être le boulot le moins ennuyant au monde. »

« Seule une personne ennuyante dirait ça », riposte-t-il. Je lève ma main pour lui donner à nouveau une claque. Je souris à présent. Mais putain, il est rageant. Et apparemment vraiment bon pour cacher les problèmes sous le tapis.

« Donc... voilà le truc... nous n'avons jamais eu de rencard. »

Je balance ma tête d'un côté à l'autre. Il n'a pas tort.

« J'imagine que nous avons vraiment tout fait à l'envers, hein ? » Je rougis et il embrasse mon front avant de se redresser.

« Donc... laisse-moi t'inviter à un rencard », il fait un grand sourire, illuminé par l'inspiration. Il est en-dehors du lit à présent, plus érotique qu'aucun homme n'a jamais été. Son caleçon tombe juste au-dessous de ses hanches et je peux voir les vestiges d'une gaule matinale hisser le matériel. Il a une main posée sur sa hanche, puisqu'il attend que je m'appuie et que je glisse hors du lit avec tout autant d'enthousiasme que lui.

Quelque chose m'arrête.

Ce n'est pas le manque d'assurance, mais plutôt une prise de conscience. Maverick et moi sommes deux pièces d'un puzzle qui semblent parfaitement s'emboîter en privé. Cependant, nous ne nous accordons pas aussi parfaitement au grand jour.

« Ou nous pourrions peut-être rester ici ? Tu pourrais aller faire des courses, je pourrais cuisiner, nous pourrions regarder un film ? »

Ses yeux s'écarquillent et il me regarde à présent comme si une deuxième tête avait poussé sur la mienne.

« Ce n'est pas... enfin... Pourquoi ? »

Je rougis et baisse les yeux sur mes mains.

« Nous ne parlons pas aux autres de tout ça... et... être vus ensemble n'aura pas beaucoup de sens sans explication, donc... », ma voix se perd dans le creux de l'incertitude.

« Je n'ai pas besoin de m'expliquer avec qui que ce soit, Beth. Toi non plus. »

Je ris face au luxe de la simplicité qu'il exhibe. « Tu n'as peut-être aucun compte à rendre à qui que ce soit. Personne ne te dira rien en face. Ils ont tous peur de toi, Maverick. Mais personne n'a peur de moi. J'ai suffisamment d'ennemis dans notre lycée. Je ne suis pas très enthousiaste à l'idée d'en accumuler davantage. »

« Tu ne serais un peu dramatique ? »

« Non. Je ne le suis pas. Pour eux, tu es comme le retour de Jésus Christ. Si Jésus Christ avait tout cela », dis-je, montrant son torse tonifié et ses abdos impeccables. « Sérieusement, c'est comme s'ils pensaient que tu marchais sur l'eau ou quelque chose du genre. » Je lève mes yeux au ciel et il éclate de rire.

« Il est évident que ce n'est pas ton cas. »

« Oh, chéri... Jusqu'à hier soir, mes seules pensées te concernant et relatives à l'eau étaient plus autour du fantôme que de peut-être te couler dans l'océan Pacifique. » Je souris gentiment.

Il arbore un rictus et je peux voir la malice stimuler ses yeux. « D'accord. Très bien. Nous ne sortirons pas à New York dans ce cas. »

« Entendu », dis-je, même si les mots ressemblaient davantage à une question. Au moment où il riposte, je sais précisément que mon incertitude était justifiée.

« J' imagine que tu as un passeport ? »

« Je n'ai pas besoin de passeport pour aller au supermarché. »

« Mais tu en auras besoin pour aller en Californie. Même si j'imagine que ton permis de conduire fonctionnera tout aussi bien. » Il dit tout ça d'une façon détachée avant de sortir de la chambre, me laissant sous le choc face à l'idée de prendre l'avion simplement parce qu'il souhaite que je le fasse.

Je trébuche presque sur les draps en vociférant pour sortir du lit. Avec ma robe de draps enveloppée autour moi, je le suis dans le salon.

« Attends, qu'est-ce que tu veux dire par nous allons en Californie ? » Je le regarde bouche bée et il lève les yeux de son iPad avec une expression de confusion marquée sur son front.

« Il n'y a pas de sous-entendu caché. Ça signifie exactement ce que tu penses. »

« Nous ne pouvons pas faire ça ? »

« Et pourquoi pas ? » Il pose son iPad et se tourne pour regarder l'expression abasourdie sur mon visage avec un amusement ouvert.

« Parce que je fuis mes problèmes, Beth. Parce que j'ai passé une mauvaise nuit et que j'ai vraiment besoin de l'effacer. Parce que tu ne me laisseras pas t'inviter à sortir en public ici, donc je devrais simplement t'inviter à sortir en public autre part. »

Il s'appuie contre le canapé et pose son bras sur le dossier. La désinvolture, l'expression dans ses yeux, la façon dont le soleil touche son visage font complètement dérailler le fil de ma pensée.

« Pourquoi avons-nous besoin d'aller jusqu'en Californie ? »

« Nous essayons de ne pas croiser les camarades casse-pieds de notre lycée, tu te souviens ? » Il sourit d'un air satisfait, me regardant me mordre les lèvres, tandis que mes yeux parcourent son corps. Il lève une jambe sur les sièges, laissant l'autre au sol, et je sais qu'il me taquine, je resserre donc le drap plus fermement autour de moi-même, refusant de me laisser désarmer par sa beauté.

« Oui, mais... »

« Tu ferais mieux de ne pas essayer de m'envoyer à nouveau au supermarché. Ça n'arrivera pas. »

Je lui fais la moue et il sourit, attendant que je dise quelque chose. Mais tous les mots me manquent. Semblant satisfait et ayant besoin de m'encourager, il me demande, « As-tu d'autres objections ? Si la Californie est trop basique pour toi, nous pourrions toujours aller à Paris, mais nous serions en Cali bien avant Paris... Mais c'est toi qui vois. »

C'est moi qui vois ? Quoi ? Voyager en Californie ou à Paris, sur un coup de tête un samedi matin, dépend de moi ? Quoi ?

« La Californie ira, merci. » Je fais la moue, piétinant vers la chambre.

Dans quoi est-ce que je me suis foutue.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS



VOYAGER À TRAVERS le monde a toujours été l'un de mes rêves. Bien évidemment, je n'aurais jamais imaginé de toute ma vie que ce serait ainsi que se déroulerait ma première fois. Mais cela dit, je n'aurais jamais pensé que Maverick serait celui qui arracherait ma virginité d'entre mes cuisses. Le premier fait sans aucun doute pâle figure face au second.

Malgré ma résistance initiale, et malgré lui avoir dit mille fois à quel point ce voyage était ridicule, je suis secrètement excitée d'être dans un avion. J'ai écrit à mon père sur le chemin de l'aéroport et ma mère m'a rappelée, complètement hystérique et inquiète à mort.

Sans surprise, papa ne sait pas garder un secret. Pourtant, alors que nous embarquons dans l'avion et que nous prenons nos sièges en première classe, je ne peux m'empêcher de me sentir complètement submergée à cause de tous ces changements.

Je suis rassurée de ressembler à une biche fixant les phares qui approchent lorsque Maverick se penche et murmure contre mon oreille. « Première fois en première classe ? »

« Première fois dans un avion. » Je plisse mes yeux alors que roulons sur la piste de l'aéroport, prêts à décoller.

Sans dire un mot, il s'approche et prend ma main dans la sienne, et je me sens soudain en sécurité, tandis que l'oiseau nous soulève dans les airs.

« Merci », je murmure sans le regarder. Il effleure ses doigts au-dessus de mes articulations, envoyant des ondes de choc dans mon corps.

« Alors... qu'est-ce que nous faisons en Californie ? », je demande, une

fois que mon estomac est revenu dans mon corps et que je ne suis plus terrifiée par le fait de tomber du ciel comme un oiseau mort.

« Le parc aquatique semble vraiment pas mal. Musées... Universal... Disney ? Parachute ascensionnel ? Nous avons le choix. »

Tous ces choix me semblent incroyables. Cependant, quelque part au fond de moi, une légère culpabilité lutte. Je devrais être sur la Lune. Et je le suis. C'est juste que je ne semble pas pouvoir faire vaciller le sentiment de ne rien mériter de tout ça et je déteste avoir l'impression d'être œuvre de charité.

« Pourrais-tu s'il te plaît arrêter de penser ce à quoi tu es en train de penser ? Je sens ton humeur d'ici, et j'ai peur que tu fasses chuter tout l'avion. »

« Ce n'est pas la meilleure blague à faire à quelqu'un qui vit son premier vol, Maverick. »

« Hé, c'est sujet à interprétation. Tu choisis de voir les choses en noir ! » Il sourit d'un air suffisant et je m'apprête à lui donner un coup de poing lorsque l'hôtesse de l'air s'arrête à notre cabine.

« Puis-je vous servir quelque chose ? »

Maverick me regarde avec les yeux plissés, puis il lit la moitié du menu. S'il cherche à me prouver qu'il est fortuné, il l'a déjà fait le jour où il a acheté une Lamborghini après avoir presque démolí délibérément son ancienne voiture.

Peu de temps après que Maverick ait passé commande, l'hôtesse revient avec notre chariot de nourriture. Tout ce à quoi je peux penser, c'est qu'il est impossible que nous arrivions à tout manger.

Je regarde Maverick s'attaquer à l'assiette de pancakes aux myrtilles, puis transpercer les bâtonnets de dinde avec sa fourchette. Il mâche comme s'il venait juste de prendre un morceau de paradis, avant de se tourner vers moi.

« Mange », dit-il sévèrement, remarquant mon inconfort face à ce festin.

« Je n'ai pas extrêmement faim. »

« Les extrêmes ne sont pas nécessaires. Tu n'as pas mangé depuis hier et nous allons crapahuter dans les rues de Californie toute la journée. Tu ne souhaites pas avoir l'énergie pour vraiment en profiter ? »

« Fallait-il que ce soit autant ? »

Il pose sa fourchette et se retourne pour me regarder avec exaspération.

« D'accord, Hendrickson. Explique-moi. Qu'est-ce qui ne va pas, en réalité ? »

Maintenant qu'il m'interpelle, je me sens incroyablement stupide d'être

aussi acerbe face à son geste. Il essaie vraiment de passer du bon temps. Je le sais. Mais ça ne signifie pas pour autant que ce n'est pas démesuré. Il existe un vieux dicton qui dit « l'argent n'achète pas le bonheur ». Je voudrais le lui lancer à la figure. Lui dire qu'il ne peut pas simplement acheter une solution à ses problèmes, qu'il doit en réalité leur faire face. Qu'il jette l'argent à un thérapeute, s'il le souhaite. Mais ce qui s'est passé hier soir ne peut pas simplement disparaître parce qu'il a embarqué dans un avion. Le problème, c'est qu'en le regardant, je ne vois plus aucune trace de l'homme brisé. Maverick a sorti son portefeuille et a tout simplement acheté du bonheur.

« Eh bien ? », demande-t-il puisque je reste silencieuse. Je commence à me glisser légèrement dans mon siège, dans le but de me cacher de son regard.

« Beth, qu'est-ce que tu fais ? », grogne-t-il, secouant sa tête comme s'il regardait un petit enfant sauter dans un seau de stupidité.

« Je me rends invisible ? », je grogne en retour et il s'approche et me tire par la ceinture.

« Je suis sérieux. Tu ne voulais pas que nous allions en Californie et maintenant tu te plains du petit-déjeuner. Qu'est-ce qui se passe ? »

Je regarde par la fenêtre, puis dans la cabine et enfin son visage.

« Je n'ai jamais été dans un avion avant... »

« Ouais, j'ai compris », dit-il en me coupant.

« Je n'avais pas fini de parler. » Je lève la main et il jette ses deux bras au ciel dans un geste d'excuse.

« Ma famille n'a jamais eu les moyens de simplement s'entasser dans un avion sur un coup de tête ou même en le planifiant. Il y avait toujours autre chose. Quelque chose de bien plus important dans lequel mettre l'argent. Jamais assez pour s'amuser ainsi. »

Je le vois faire le lien dans son esprit avant moi, et je n'aime pas le sentiment de culpabilité sur son visage.

« Lorsque tu as suggéré ce voyage, je pensais que tu plaisantais. Lorsque tu as réservé les billets, je n'arrivais pas à croire que c'était réel. »

« Et puis, j'ai simplement commandé un tas de nourriture. »

« Et entre tout ça, tu fais comme si la soirée d'hier n'avait jamais existé. »

« Nous avons décidé de mettre la soirée d'hier sous terre », dit-il.

« Mais tout ce qui s'est passé est toujours vrai. »

« Tout comme la Seconde Guerre mondiale. Le passé fait mal, Beth. Je ne voulais plus être accaparé par la douleur... »

« Et tu as donc acheté ta porte de sortie. »

Ces mots effacent immédiatement toute pointe de sourire sur son visage. Je me sens idiot. Maverick le voit également, parce qu'il lève ses mains pour me demander d'attendre pour les excuses.

« Pour le moment », dit-il. « Mais malheureusement, pas pour toujours. »

« Tu ne peux pas continuer à fuir. »

« Et peut-être qu'un jour je n'en ressentirai pas le besoin. Mais pour l'instant, j'ai *besoin* de ça. Nous étions heureux, j'allais obtenir tout ce que je souhaitais. J'ai dégommé le match. J'étais heureux, Beth. Et puis Jessica est entrée par effraction dans mon appartement. Et puis tu m'as posé des questions sur ma mère. Et puis tout a simplement vrillé hors de contrôle. » Il agrippe ma main dans la sienne et les tient comme si je représentais vraiment quelque chose pour lui. Comme s'il ne laisserait pas tomber s'il n'avait pas à le faire. « Et une fois que j'ai eu fini de vriller, tu étais là. Donc tout ça... c'est tout simplement ma façon de dire que... je ne sais pas... j'imagine que c'est ma façon de dire que je suis désolé et... si je parviens un jour à foutre royalement tout en l'air entre nous, alors au moins nous aurons la Californie. Au moins tu auras obtenu quelque chose de cet accord dont tu pourras te souvenir et être heureuse. »

Je le fixe. Sans voix. Cent pour cent sans voix.

« Beth ? »

« Hein ? »

« Tu pleures. »

J'essuie mon visage. Mes mains finissent mouillées.

« Je pleure », dis-je, et il rit avant de me tirer contre sa poitrine.

Un silence passe entre nous pendant au moins une minute ou deux. Dans ce silence, la seule chose que je peux entendre, c'est le tambourinement de son cœur. C'est apaisant. Plus apaisant que ça ne le devrait. Mon cœur, en comparaison, est un amas de battements instables – des battements qui appartiennent vraisemblablement à Maverick et à personne d'autre.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE



LES HÔTELS à Beverly Hills ont toujours fait partie de mes préférés. C'est dû à quelque chose dans le luxe qu'ils offrent et qu'ils semblent toujours réussir. Ils sont élégants sans trop d'efforts. Confortables. Privés.

C'est tout ce que Beth devrait souhaiter. Excepté le fait qu'elle a à peine dit un mot depuis que nous sommes sortis de l'avion. En ce moment, elle est assise au coin du lit, faisant la moue comme elle seule en a le secret. C'est aussi exaspérant qu'attirant. Je sors mon téléphone et prends une photo d'elle. Elle lève les yeux vers moi d'un air interrogatif, mais ne dit rien.

« Temps mort. » Je soupire après un moment et elle me jette un œil.

« Quoi ? »

« Je demande un temps mort. Je ne veux pas être ici si tu ne veux pas être ici. Ça va à l'encontre de tout le but de cette célébration à tes côtés, et c'est simplement ce que j'essaie de faire. »

Son visage passe d'une moue à une expression neutre et je me surprends à espérer un sourire, mais l'expression neutre semble être tout ce que je vais obtenir.

« Je suis désolée », dit-elle enfin, et je m'assieds à côté d'elle et commence à la pousser sur le côté. « C'est beaucoup. Genre BEAUCOUP. Et j'imagine que je suis simplement... en train de tout assimiler. »

Un sourire apparaît sur son visage je me sens instantanément beaucoup mieux. C'est fou à quel point nous venons de mondes différents, nous sommes l'extrême opposé l'un de l'autre et pourtant, j'ai l'impression que j'ai vraiment besoin d'elle.

Je brûle d'envie d'elle.

Je la veux comme je n'ai jamais voulu personne.

Je sais que c'est vrai, parce qu'à ce moment précis, aussi calme et serein que je puisse paraître, je suis en réalité hyper amoureux. Je veux qu'elle s'amuse, qu'elle se souvienne, qu'elle vive chaque moment comme si c'était le dernier. Je veux m'imprégner dans la partie de sa mémoire qui n'est remplie que de belles choses.

Je maintiens sa tête entre mes paumes et l'embrasse. C'est un baiser délicat, et pourtant brutal. Doux, mais ferme. Et lorsqu'elle gémit dans ma bouche, je sais qu'il fait précisément ce à quoi je le destinais – atteindre son cœur.

« J'ai une idée », dis-je en me retirant.

« Oh, non », elle feint l'inquiétude, et je lève mes yeux au ciel.

« Que dis-tu de rentrer et que nous passions une semaine chez tes parents ? »

Une expression d'horreur traverse son visage. « Tu plaisantes, n'est-ce pas ? »

« Non. Je prends conscience que nous venons de deux mondes différents. Je t'ai entraînée dans le mien, je te donne donc la permission de m'entraîner dans le tien. »

« Nous ne ferons clairement pas ça. » Ses cheveux volent lorsqu'elle secoue sa tête.

« Et pourquoi pas ? »

« Nous ne coucherons pas ensemble chez mes parents. »

De toutes les réponses qu'elle pouvait donner, ce n'est clairement pas celle à laquelle je m'attendais. Je prétends être offensé par son commentaire.

« Tu me veux seulement pour mon corps ? », je halète et elle tombe sur le lit en riant de mon imitation de damoiselle.

Je n'avais pas réalisé jusqu'ici combien son rire était mélodique et ce constat me tire plus près d'elle.

« Donc, est-ce un “oui” pour aller chez tes parents ? », je murmure, m'asseyant à côté d'elle.

« Un grand non. »

« Et que dirais-tu », je déplace mes doigts sur ses cuisses, « de louer un endroit pour la semaine. »

« Maverick », elle proteste, mais je l'ignore.

« Tu pourrais fixer les règles, me dire quoi faire, ne pas faire, être mon

guide touristique. » Je souris et elle secoue sa tête.

« Tu devrais laisser ta voiture de sport et prendre le bus. » Elle sourcille et je sens un froncement s'approfondir sur mon visage.

« Tu as raison. C'est une idée épouvantable. »

Elle rit à nouveau, et je me retrouve sur elle, à fixer ses yeux brillants.

« Arrête de te moquer de moi », je l'avertis. Elle rigole tellement fort que de vraies larmes coulent sur les côtés de son visage.

Je commence à la chatouiller à nouveau sur les côtés. Faiblement, elle essaie de me repousser. Regarder ses petits bras essayer de repousser les miens et la sentir se tortiller sous moi ne fait rien pour tenir mon excitation à distance. Je sens mon érection se développer, luttant pour être libérée.

« Arrête, Maverick, s'il te plaît ! » crie-t-elle, son visage rouge à cause de l'effort physique et ses yeux larmoyants.

« Tu me promets de ne plus te moquer de moi ? »

« Je le jure. » Elle essaie de reprendre son souffle et je me penche, posant mon front contre le sien.

« Je suis désolée d'avoir réagi de manière excessive tout à l'heure », murmure-t-elle. « C'était un peu un choc de cultures pour moi. Je ne veux ni n'ai besoin que tu expérimentes la vie à travers mes yeux. Ce n'est pas marrant. Je ne souhaite pas ça pour toi. »

« Attention », je l'avertis, « on a presque l'impression que tu essaies de me protéger à nouveau. » Je lui souris et je sens la palpitation irrégulière de son cœur contre mon torse.

Je ne comprends pas cette réaction que j'ai pour elle, mais l'attirance magnétique de ses lèvres est inéluctable, et je me penche davantage pour la goûter.

Ses yeux s'illuminent avant que je l'embrasse à nouveau. « Nous devrions vraiment y aller. » Je grogne entre deux baisers et elle hoche la tête, enveloppant ses bras autour de mon cou. Je veux la baiser. Je veux tellement le baiser. Doucement et de façon rythmique, jusqu'à ce que l'orgasme se purge hors d'elle comme une musique parfaite.

« Nous devrions. » Sa voix est un murmure. Elle veut également me baiser. Elle veut vraiment que je la baise. Si durement. Si doucement. Si entièrement.

« Beth ? »

« Mumm. »

« Nous ne sommes pas venus en Californie pour nous terrer dans une

chambre d'hôtel ? »

Elle secoue sa tête, mordant sa lèvre inférieure.

« Beth ? »

« Mumm. »

« Hors de question que je quitte cette chambre d'hôtel. Pas maintenant. Pas lorsque tu es aussi attirante et étrangement irrésistible. »

Je la relâche et tire mon tee-shirt sur ma tête. Un regard affamé assombrit ses traits puisqu'elle me fixe de façon lubrique.

Elle secoue sa tête. Toujours aussi provocatrice. « Rester était mon idée, mais tu l'as rejetée, donc non, nous ne restons pas. »

Je la regarde avec un visage mécontent et elle rit, passant sa main sur mon ventre. Son regard s'adoucit et suit les chevaliers sur mon torse.

« Est-ce qu'ils ont une signification ? » Sa voix est douce lorsqu'elle lève les yeux vers moi et je peux voir des lumières stroboscopiques exploser dans ma tête.

Maintenant ?

Elle veut parler de ça maintenant ?

Le martèlement dans mon pantalon commence doucement à s'estomper alors que je m'installe à côté d'elle sur le lit. Ses cils ondulent doucement contre ses joues, tandis qu'elle attend que je réponde à sa question mal planifiée.

Est-ce que je veux vraiment entrer dans tout ça maintenant ?

Lorsque je la regarde à nouveau, elle ronge patiemment ses lèvres. Faire l'amour serait beaucoup plus facile. Beaucoup plus marrant.

« Tu n'as pas à me le dire si tu ne veux pas », dit-elle après plusieurs instants supplémentaires passés dans un silence gênant.

Je prends une profonde inspiration. Tellement profonde qu'elle pique mes poumons. « Cette partie », dis-je en désignant les chevaliers et le blason, « ce sont les armoiries familiales du côté de ma mère. » Ses yeux tombent doucement sur mon torse nu. « La tour représente le temps et l'espace, et elle est piégée à l'intérieur. » Je me souviens parfaitement du jour où j'ai décidé de me faire tatouer. L'artiste était impressionné par le croquis sur papier, mais lorsque je lui ai montré mes cicatrices, ses yeux se sont illuminés avec une soif créative. Il a réalisé quelques ajustements mineurs à mon croquis, afin de masquer parfaitement mes blessures et il nous a fallu deux semaines pour finir le tout.

Beth guide ses mains sur ces cicatrices mêmes à présent.

« Et le dragon ? », demande-t-elle, me tirant de mes pensées.

Le dragon... je m'attends à ce que ce soit évident, mais je peux déjà dire ce que sera sa réponse, et je ne sais pas si je peux supporter beaucoup plus son insistance au sujet du fait que je ne suis pas une personne aussi horrible que je le pense. Elle a vu par elle-même combien je pouvais être affreux. Je suis donc sincèrement perplexe qu'elle veuille toujours me fixer et me dire autrement.

« C'est moi », je marmonne, attendant sa réponse, mais elle touche les écailles qui représentent les marques et les tissus cicatriciels de l'accident.

« Tu protèges la tour », murmure-t-elle, et je m'approche pour réclamer sa main.

« C'est le moins que je puisse faire après ce que j'ai fait... »

« Arrête ça », lance-t-elle. « Nous en avons parlé. Tu n'as rien fait. »

« Tu n'étais pas là. »

« Et tu ne te souviens pas », riposte-t-elle, et je me fais tomber du lit en roulant et en soupirant.

« Aujourd'hui était censée être une journée de fête. Pourquoi est-ce que nous continuons à nous disputer ? »

Elle rit, couvrant son visage avec un oreiller avant de le jeter à travers la pièce sur moi. Je l'esquive, puis le ramasse du sol et le lui lance à nouveau.

« Nous ne nous disputons pas, Maverick », me dit-elle. « Nous avons simplement une conversation. Nous ne sommes pas du même avis, mais ce n'est pas la définition d'une dispute. »

Mes lèvres se contractent en la fixant. Elle vient vraiment d'un monde différent, hein ?

« Alors qu'est-ce que c'est ? », je demande, croisant mes bras sur ma poitrine, simplement pour les libérer et tenter de me protéger de la pluie d'oreillers et de coussins qu'elle commence à me lancer.

« Hé ! », je glousse et elle tire sa langue vers moi comme un tout petit, puis se lève sur le matelas et saute alors que je lui lance les oreillers en retour.

C'est étrange d'avoir ce genre d'amusement dans une chambre comme ça. Elle est toujours entièrement habillée avec une robe fleurie aux bretelles fines, et elle n'est pas à l'horizontale. Pourtant, je pense que je n'ai facilement jamais été aussi heureux dans une chambre avec un lit, bien que je ne sois même pas dessus.

Lorsque je saute sur le lit, Beth saute hors de celui-ci et commence à courir dans la chambre, donnant lieu à une course-poursuite à grande vitesse.

Elle glisse sous mon bras lorsque j'essaie de l'attraper, et je me casse la figure sur le canapé.

« Trêve ! » je crie, affalé sur le canapé, essayant de reprendre mon souffle et elle arrête de courir. Je la regarde s'approcher du canapé, ses cheveux bruns volant dans la pièce.

« J'ai gagné ? », demande-t-elle, haletant en s'asseyant entre mes jambes. « Tu ne veux pas réellement abandonner la victoire si facilement. »

« Tu as gagné. » Je lève mes deux mains et elle sourit. « Mais tu as également perdu, parce que j'allais vraiment bien te baiser. Mais plus maintenant. »

Elle fait la moue face à cette remarque et devient aussi rouge qu'une rose en pleine floraison.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ



NOUS AVONS PRIS la Californie d'assaut. Je n'ai jamais autant marché, autant vu ou autant respiré de toute ma vie. Depuis la Walk of Fame d'Hollywood jusqu'aux studios Universal, de Malibu à la jetée Santa Monica, Maverick et moi nous sommes blindés autant que possible pendant ce weekend. Entre tout ça, j'ai également ajouté quelques leçons de vie supplémentaires à ma liste.

Ne remplis pas ton visage de barbe à papa et de glace avant de faire tourner ta tête dans les montagnes russes. (Je n'ai pas vomi, mais je n'étais vraiment pas loin).

Les montagnes russes sont aussi effrayantes qu'elles le paraissent – peut-être même plus. Attaque-t'y seulement si tu es prête à ce que ton autre moitié imite ton visage terrifié pendant deux heures non-stop.

Si Maverick te dit que l'eau d'un plan d'eau est chaude, ne le crois pas. J'aurais dû retenir la leçon après ma première fois dans son appartement. Je ne l'ai pas fait. Une piscine froide est une chose. Un océan froid peut très clairement transformer tes tétons en glace. Bonus : si les lèvres de Maverick sont celles qui les apaisent pour leur rendre leur chaleur, ce n'est pas aussi grave que de les voir dégeler tout seuls.

Il est fort possible de s'endormir debout. Ou en mangeant. Ou les deux.

Malibu a de jolies maisons. Des plages potables. Il y a des millions d'endroits meilleurs où l'on peut choisir d'habiter.

Les enfants adorent Maverick. Maverick adore les enfants. Regarder ces deux choses se dérouler provoque une imagination débordante dans l'utérus.

Enfin, si je continue à présent, je ne m'arrêterai jamais. Arrête tant que tu

es en avance. Profite de la vie lorsque quelqu'un t'en offre l'opportunité. C'est l'essentiel, vraiment.

À présent, avec seulement une nuit de repos nous séparant de la vraie vie, je ne sais toujours pas comment saisir l'ampleur de tout ce que j'ai vécu. Et pas seulement les lieux, mais aussi l'homme qui m'a laissée bouche bée.

Maverick n'était pas simplement cruel, il était le plus cruel. Un homme brisé, une âme abimée, exhibant le corps d'un Dieu tout en n'étant ni plus ni moins humain que nous.

Nous sommes désormais de retour dans notre chambre d'hôtel, nos valises poussées sur le côté en préparation de notre vol de demain. Le reste de la chambre est nue, dénuée de la poignée d'affaires qu'elle contenait quelques heures plus tôt. L'ordre me noue l'estomac, sachant que la réalité est plus proche que ce que je souhaiterais. Les valises semblent être d'accord. Même elles semblent appréhender leur retour à la réalité.

Maverick et moi avons fini les pizzas qu'il avait commandées dans la chambre. Peppéroni pour moi. Hawaïenne pour lui. Même avec nos plats vides, aucun de nous n'a quitté sa place à la petite table dans le coin de notre chambre d'hôtel.

Je passe mon doigt sur la bouteille de vin au milieu de la table, poussant les gouttes sous mon pouce. Elles tombent lentement, leur trajet accentué par le reflet du clair de lune glissant à travers les rideaux légèrement ouverts. Lorsque la dernière goutte d'eau tombe sur la table, je lève les yeux vers Maverick et remarque qu'il me regarde... fixement. Me considérant comme la peinture la plus intrigante d'un musée.

« À quoi penses-tu ? »

Il serre ses lèvres puis expire un souffle qui fait flotter la mèche de cheveux pendant sur son front. « Tu es belle. » Il le dit si simplement, si facilement, que je n'ai pas d'autre choix que de croire que c'est tout ce qu'il y a dans son regard. Qu'il a été assis en face de moi pendant les cinq dernières minutes et n'a fait que penser à mon apparence. Qu'il est vraiment et sincèrement épris de moi. Nous avons fait du chemin depuis notre passé. Et même si la logique dit que je devrais être prudente, tout dans cet instant me dit qu'il faut laisser aller.

« Nous serons bientôt à la maison », lui dis-je. Ce n'est pas une tentative pour changer de sujet, mais plutôt ma façon de mettre en mot ce qui ronge mon propre esprit.

« Tu es vraiment, vraiment belle. »

La chair de poule sur ma peau devient plus forte. Mon cœur palpite. Le ton rouge de sur mes joues s'intensifie. Je presse le verre de vin contre mes lèvres et prends une petite gorge pour tenter de cacher l'effet que ses mots ont sur moi. C'est ma deuxième gorgée de la soirée. Je n'ai jamais été du genre à enfreindre les règles concernant la consommation d'alcool chez les mineurs. Mais Maverick m'a fait promettre de prendre un verre de vin s'il promettait d'avoir une véritable conversation au sujet de sa mère et de ses sentiments, et peut-être même de réfléchir à voir un thérapeute. Pour l'instant, nous devons laisser ça de côté et simplement profiter de ce moment loin de la réalité et de tous les problèmes qu'elle abrite. Me voilà donc, sirotant un verre de vin et regardant l'homme de mes cauchemars se transformer de plus en plus en l'homme de mes rêves.

« Maverick », je murmure.

« Genre, vraiment, vraiment, vraiment belle. » Il fait reculer sa chaise et avec deux longues enjambées, il me rejoint de l'autre côté de la table. Ses mains trouvent mes cheveux et, vraiment tout doucement, il pousse mes mèches derrière une épaule. C'est une action basique, sauf que cela ne semble pas aussi simple. Il semble qu'il fasse bien plus que ça. Comme s'il repoussait les murs qui pouvaient encore protéger mon cœur.

Maverick est sur ses genoux à présent, et il s'approche plus près de moi. Si près que je sens son souffle sur mon cou. Si près que ses lèvres taquinent l'espace sous ma mâchoire. Puis ses lèvres descendent plus bas, déposant des baisers le long de mon cou. Je me penche en arrière, le souffle dans ma poitrine est instable, alors que la chair de poule se répand sur tout mon corps.

Nous avons beaucoup fait l'amour ces derniers jours. Nous avons pris le lit, la douche, le balcon et l'ascenseur d'assaut. Tout était bien. Mais rien ne ressemblait à ce qui s'apprête à se produire à présent.

« Si belle », murmure Maverick. Il est légèrement relevé maintenant, ses mots sont donc prononcés directement contre mon oreille – la même oreille qui est désormais coincée entre ses dents. Des dents qui semblent être recouvertes de lave. « Tu as toujours été belle. Et heureuse. J'aime ça chez toi. C'est la chose précise que j'avais l'habitude de détester chez toi. Qu'au fond, tu étais simplement... heureuse. »

Je ris, mais il n'y a pas d'humour dans ce rire. Détester quelqu'un pour son bonheur pourrait bien être la chose la plus triste au monde. Le dire tout haut pourrait bien être la chose la plus courageuse qu'il ait jamais faite.

Maverick fait tournoyer sa langue autour de mon oreille et mes pensées

sont tirées de ce que vers quoi elles voulaient aller. Je suis à nouveau dans l'instant présent. Avalant difficilement. Essoufflée. Agrippant le bord de mon siège si fort que je suis à deux doigts de couper le cuir avec mes ongles.

« Je ne vais pas te baiser ce soir, Beth. »

La masse dans ma gorge devient plus grosse, la bouchant avec un soupçon de déception. Je veux qu'il me baise. Plus que tout, je veux le sentir entre mes cuisses, le sentir au plus profond de moi. Je veux surfer chaque vague d'extase comme si c'était la dernière chose que je faisais.

Maverick respire contre moi à sa façon, et ça remue tout en moi. Je dégouline d'excitation à présent, mon désir pour lui brûlant dans ma poitrine et mon centre... dans chaque partie de moi. Tellement fort. Tellement intense. Je ne me tiens même pas debout et je peux déjà sentir la faiblesse dans mes genoux. Mon cœur crépite contre ma cage thoracique.

« Ce soir », murmure Maverick. Sa main est désormais sur mon dos, et il me tourne pour que je puisse lui faire face. « Ce soir, je vais te faire l'amour. »

Il me désarme entièrement avec ces mots. Les crépitements dans mon cœur se transforment en quelque chose de beaucoup plus fort. Mes yeux rencontrent les siens, si ouverts et si honnêtes qu'il pourrait voir directement mon âme s'il le souhaite.

En un rien de temps, je suis dans ses bras, portée sur un grand lit massif, me sentant à la fois plus petite et plus grande que la vie.

Maverick s'installe au bout du lit, approchant ses bras pour faire glisser ma culotte en dentelle noire sur mes cuisses, mes genoux et jusqu'à mes chevilles. Plutôt que de la jeter hors du lit, il la tire vers son visage et presse le tissu sur son nez, le sentant... profondément, comme s'il essayait d'imprégner mon odeur dans ses narines. Un léger sourire traverse ses lèvres, solennel dans la façon dont il s'étend lentement pour plisser ses joues. Lorsqu'il ouvre à nouveau ses yeux, je vois du feu – le feu de la passion, le feu du besoin, notre feu.

Plutôt que de jeter mon sous-vêtement sur le côté, Maverick le récupère et l'enfonce dans la poche de son jean. « Je pense que je la garderai. »

Je ne lui demande pas ce qu'il a l'intention de faire de ma culotte.

Je m'en fiche.

En réalité, je me fiche d'à peu près tout à présent.

Mes yeux sont posés sur lui à longueur de temps, le regardant se pousser plus près, se baisser pour qu'il soit en face à face avec mon centre. Avec des

mains rêches, mais des mouvements doux, il guide mes jambes pour les lever et les écarter, se baissant davantage à chaque mouvement. Il se baisse jusqu'à ce que ses lèvres soient contre mon sexe. De longues caresses le guident vers mon centre, encore et encore, me faisant me resserrer fermement, agripper les draps, suffoquer de gémissements qui veulent si désespérément me déchirer.

Maverick me travaille ainsi un moment avant de refermer ses lèvres sur mon clitoris et de le sucer gentiment, rythmiquement. L'ascension est forte, troublante, instable. Je me tiens à lui. D'abord à ses épaules, puis à ses cheveux, mes doigts essayant, mais échouant à trouver une accroche.

Peu de temps après, je ne suis plus capable de retenir mes gémissements. Je ne le veux plus non plus. Je veux que Maverick entende ce qu'il me fait. Je veux qu'il sache à quel point il m'affecte.

« Maverick », je crie, et il suce plus durement. Seulement une fois de plus, seulement une dernière fois avant de se retirer et d'utiliser sa langue pour me donner l'orgasme le plus sensationnel. Je grimpe haut, bercée dans les bras de quelque chose de bon, quelque chose de beau, quelque chose de vraiment, réellement et seulement à nous.

Sans me donner le temps de descendre de ce bonheur, Maverick monte sur le lit et commence à défaire ma robe de mon corps jusqu'à ce que je sois entièrement nue et vulnérable devant et sous lui. Il ne prend pas le temps de se déshabiller lui-même, et lorsque je tends ma main pour lui offrir de l'aide, il agrippe mes poignets, les jette au-dessus de ma tête, avant de rôder au-dessus de moi comme un renard prêt pour la chasse. Nos lèvres se touchent, nos langues s'emmêlent. Le besoin de respirer semble être moins une nécessité que mon besoin de lui, et je ne le fais donc pas. Je ne pense pas. Je ne respire pas. Je lui donne simplement tout.

Quelque chose dans le fait qu'il soit entièrement habillé lorsqu'il m'embrasse va bien au-delà de l'érotisme. Le contact avec son jean, sa ceinture, son tee-shirt contraste avec la douceur de sa langue, lorsqu'elle glisse sur mes lèvres et entre dans ma bouche. Le baiser est doux, désespéré, sans défense, mais pas court, dans le sens où il me désarme complètement. Nous restons ainsi un moment, à nous goûter l'un et l'autre, à parler sans mots. Il n'y a rien d'érotique et pourtant tout est érotique dans ce qui se passe à l'heure actuelle.

« Je te veux », je murmure dans sa bouche. Il se retire brièvement, puis se ravise et m'embrasse encore plus fort.

« Je suis terrifié tellement je te veux », dit-il. La peur dans sa voix me dit

que je devrais le croire. Cependant, la logique me dicte qu'il n'a aucune raison d'avoir peur. Je n'ai jamais ressenti ça pour personne auparavant. Jamais voulu quelqu'un auparavant. Jamais voulu Maverick non plus, pour être parfaitement honnêtement. Mais maintenant que je l'ai, je ne peux imaginer ce que ce serait de le perdre. Lui, en revanche, il sait ce qu'est d'être avec quelqu'un, de vouloir quelqu'un, possiblement d'aimer quelqu'un.

« C'est plutôt moi qui devrais être terrifiée. » Il ne conteste pas avec des mots. À la place, la vitesse avec laquelle il se déshabille et la délicatesse avec laquelle il écarte mes lèvres sont toute la confirmation dont j'ai besoin pour me prouver que j'ai raison.

Maverick connaît mon corps comme s'il l'avait étudié pendant des décennies ; il le connaît d'une façon qu'il ne devrait pas. D'une façon que même moi je ne connais pas. C'est comme si c'était naturel pour lui.

Il se glisse en moi, sa queue mouillée de mon jus, et il se pousse jusqu'à ce qu'il n'ait plus nulle part où pousser. Le monde s'effondre lorsqu'il prend de moi tout ce que je suis prête à donner, et tout ce que je ne suis pas, m'amenant doucement de plus en plus haut.

Cette fois, lorsque nous jouissons, nous le faisons à l'unisson. Parfaitement assortis. Si on oublie le fait que la perfection n'existe pas. Mais à ce moment précis, alors que je m'assoupis dans l'obscurité derrière mes yeux, je n'en suis plus aussi certaine, parce que tout cela semble plutôt vraiment parfait.

Maverick me tire plus près de lui pour que mon dos s'aligne avec son torse. Il n'y a rien à entendre, hormis la légèreté de son souffle et la régularité de ses battements de cœur. Le sommeil s'approche de plus en plus, jusqu'à ce que je me niche dans ses bras, m'enveloppant dans les débuts d'un rêve.

« Je suis terrifié d'être peut-être tombé amoureux de toi. » Je suis à plus de la moitié du chemin entre sommeil et éveil, mais pourtant, je reconnais la voix de Maverick. Cependant, elle est plus douce, plus riche, plus mûre, plus brute. Je sais ce que j'entends, mais je ne le jurerais pas, parce qu'aussi réel que tout cela puisse paraître, l'amour le rend encore plus réel.

CHAPITRE QUARANTE-SIX



J'AI PRIS conscience que lorsque Beth a une idée derrière la tête, elle est casse-pied en continu et que ce n'est pas une bataille que je peux réellement gagner. Ces derniers jours me l'ont fait savoir très clairement. Lorsque je lui fais une promesse, elle s'attend à ce que je la tienne. Donc me voilà, tenant ma promesse. Et je lui ai promis qu'une fois rentrés à la maison, je ferai face à mes démons.

« Merci d'avoir accepté de nous rencontrer. » Elle sourit à ses parents qui sont tous les deux assis en face de nous dans mon salon.

« Je veux m'excuser pour la façon dont s'est déroulée notre première rencontre », offre sa mère, et je lui souris.

« S'il vous plait, c'est inutile... je le méritais. »

Il y a un silence gênant et je prends conscience que, bien qu'elle me casse les pieds pour le faire, Beth est assez nerveuse, ce qui me met mal à l'aise.

« Bethany m'a dit que vous pourriez m'aider à combler les lacunes que je pourrais avoir au sujet de ma mère ? »

Son père hoche la tête avant de me tendre un vieil album photo. Il a sorti de son sac à dos quelques autres objets et les a placés sur la table devant nous, ce qui me fait savoir qu'il est venu à ce rendez-vous préparé. Je ne sais pas si je dois être heureux ou troublé par ce fait. Je m'apprête à plonger dans une partie de ma vie dont j'ai toujours souhaité me souvenir. Elle a le potentiel de me guérir, oui. Mais elle a également le potentiel de me détruire de la même façon.

Je prends l'album photo de ses mains et j'ai le souffle coupé avant de

tourner la première page. Je sens tous les yeux de la pièce rivés sur moi, ce qui me rend nerveux au-delà des mots.

La première photo est une photo de ma mère devant l'auditorium plein à craquer, la fierté et la détermination illuminant son sourire, alors qu'elle regarde la foule de jeunes devant elle. Elle a un microphone devant de ses lèvres et je peux presque entendre sa voix, douce, légère, mélodieuse. Beth est présente. Elle n'a probablement pas plus de quatre ans. Elle tient son violon sous son cou et ma mère est au-dessus d'elle, elle a l'air de lui apprendre la bonne posture.

Les troisième et quatrième photographies montrent le sourire de ma mère en pleine action. Elle n'est pas concentrée sur l'appareil et ne fait pas semblant. Elle est simplement dans son élément, heureuse. Je me demande si elle était aussi heureuse lorsqu'elle rentrait au Royaume-Uni... lorsqu'elle était avec moi.

Le reste des photographies m'emmènent dans un voyage dans le temps. Je me surprends à sourire. Je me surprends à m'interroger. Je surprends mon cœur se briser et se reconstruire dans le même temps.

« Elle était belle », prononce le père de Beth, « et gentille. Avec un cœur très doux. Elle s'est toujours moquée de résider dans un hôtel chic lorsqu'elle venait ici. Elle restait toujours avec nous durant tout son voyage et vous lui envoyiez les lettres les plus adorables. » La mère de Beth nous sourit et je vois un éclat dans ses yeux.

« Elle parlait de vous en continu. Son petit homme avec le cœur en or. » Elle nous tend une carte de Noël signée par Éloïse et Mavvy... personne ne m'a appelé Mavvy depuis très longtemps.

Mes doigts passent au-dessus des boucles de son écriture cursive, essayant de me reconnecter même avec les plus légères parties d'elle.

« Ce qui lui est arrivé, ce qui vous est arrivé, nous a brisés le cœur. Nous sommes tellement désolés que vous l'ayez perdue ainsi », m'offre son père, et j'accepte ses condoléances tardives avec un signe de tête respectueux.

« Vous saviez ? » Beth fixe son père, choquée. Il semble sincèrement repentant. J'imagine que ce n'est pas la conversation que Beth pensait que nous aurions. Moi non plus, pour être honnête. Beth a dit qu'ils m'aideraient à combler certaines lacunes, mais elle n'a jamais mentionné qu'ils savaient quoi que ce soit de l'accident.

Ma peau semble froide, comme si j'avais mis le pied dans l'Arctique sans une seule couche de vêtements sur moi. Ma bouche s'est tellement fermée à

cause du gel, je ne lui dis donc pas que c'est ici que je souhaiterais que la conversation se termine. Que je n'ai pas besoin qu'ils détaillent à Beth et à moi-même comment j'ai tué ma mère.

« Nous ne pouvions pas te dire, chérie. Tu étais déjà tellement brisée qu'elle ne revienne pas que nous ne pouvions pas supporter de t'accabler avec la vérité. Un collègue de son académie de musique nous a appelés pour nous dire ce qui était arrivé, c'était simplement... » La voix de sa mère se casse lorsque des larmes commencent à tomber sur son visage.

« Je suis désolé. » Je sens l'agonie sur leurs visages et la culpabilité revient au décuple.

« Maverick. » La voix de Beth n'est qu'un murmure. Elle serre ma main dans la sienne, mais elle n'apporte pas le réconfort qu'elle espérait. « Tu n'as aucune raison de t'excuser, tu te souviens ? »

Sa gentillesse est plus que ce que je mérite, mais c'est tout ce qui me fait traverser cette découverte de soi déroutante dont elle dit que j'ai besoin.

« Je dois l'avouer, pendant des années je n'ai pas pu pardonner à votre père ce qu'il avait fait, mais j'espère qu'il a fait la paix avec lui-même et qu'il a demandé pardon à Dieu. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? », je demande, confus par son insinuation. Personne n'a mentionné que mon père avait joué un rôle dans l'accident. Jamais. Certainement pas lui.

« Ton père... », il commence à parler, puis s'arrête, ne sachant pas s'il doit y aller doucement ou non. Mon respect pour mon père est enterré quelque part dans un trou paumé du Pays de Galles, là où il vit avec sa nouvelle famille. Celle pour laquelle il m'a envoyé aux États-Unis et pour laquelle il m'a finalement abandonné.

« Mon père, quoi ? », je demande.

« Tu ne sais vraiment pas ce qui s'est passé le jour de l'accident ? »

Je secoue ma tête. J'ai une idée... Je pense savoir... mais j'ai le sentiment que son souvenir et le mien diffèrent gravement.

« Ton père a été infidèle à ta mère... », dit-il en commençant.

Mon dos se raidit presque instantanément suite à ses mots et je peux sentir la main de Beth frotter délicatement ma côte. Quelque chose me dit que je ne suis pas pleinement préparé à entendre cette information. Je veux lui demander d'arrêter, mais je n'y arrive pas.

« Si c'est trop pour toi, nous n'avons pas à le faire », murmure Beth, lisant correctement la terreur sur mon visage. C'est ce que j'aime chez elle.

Cela me permet de retrouver plus facilement ma voix.

« Puis-je simplement avoir un moment ? », je demande, et ils hochent tous la tête.

Je me lève et ratisse mes doigts dans mes cheveux en marchant vers le patio.

La piscine ondule avec la brise de la nuit et je sens quelque chose de sombre essayer de m'aspirer de l'intérieur. Les murs autour de mon cœur sont doucement devenus des feuilles de papier depuis que Beth a accepté de faire ce voyage fou à mes côtés. Elle a été incroyable et tellement déterminée à recoller les morceaux de ma vie. Pourtant, je peux sentir que ce que ses parents s'apprêtent à me dire va verser de l'eau chaude sur ce qu'il reste des murs autour de mon cœur, et que je serai complètement exposé. Je ne me suis jamais autorisé à être vulnérable et ça ne me semble pas être le meilleur moment pour commencer, mais s'il y avait un groupe de personnes sûres auprès duquel s'effondrer, je suis certain que cette famille serait mon meilleur choix.

« Est-ce que ça va dehors ? » Je me tourne et vois Beth jetant un coup d'œil vers moi depuis la porte.

« Je pense sauter », je lui avoue, et elle sort avec ses bras enveloppés autour d'elle.

« Petite anecdote, je sais qu'elle paraît être chauffée et que certains peuvent même te dire qu'elle l'est, mais crois-moi sur ce sujet, elle ne l'est clairement pas. » Elle sourit d'un air satisfait et j'ai un rictus face à sa référence, accrochant mon bras autour de son épaule pour la tenir au chaud. Nous avons vraiment fait un long chemin. « À quoi tu penses ? », me demande-t-elle, ses yeux brillant sur moi.

« J'ai l'impression d'attendre qu'une bombe explose », j'admets et elle hoche la tête.

« As-tu peur que ce qu'ils te disent soit complètement différent de ce que tu crois te souvenir ? » Je hoche la tête et elle se presse contre moi. « Pourquoi ? », me demande-t-elle.

C'est une bonne question, mais je ne peux pas me résoudre à articuler la vérité sans avoir l'impression d'être au fond de la piscine, aspirant l'eau dans mes poumons.

« Maverick ? », dit-elle doucement.

« Si ce qu'ils disent est différent, alors ça signifierait que ma vie entière a été basée sur un mensonge, et je ne sais pas quoi faire de ça. » Je soupire. «

Où vais-je à partir de ça ? »

« Je ne sais pas. »

« J’espérais quelque chose de plus rassurant. »

Elle sourit, mais ses yeux ne bougent pas. « Je sais. Et j’aimerais te promettre quelque chose de rassurant, mais je ne sais pas ce qu’ils vont dire. Je ne sais pas à quoi m’attendre, mais je sais que je serai juste à côté de toi. Je sais que je serai là si tu as besoin de moi. Quand tu auras besoin de moi. »

C’est, curieusement, suffisamment rassurant. « D’accord. »

« D’accord », convient-elle.

J’avance d’un pas, mais ne vais pas trop loin. La main de Beth est fermée autour de mon poignet et elle me tire vers elle. En face à face, il est difficile d’éviter ce qui se passe entre nous. Ce qui s’est passé entre nous.

Il y a quelques nuits, lorsqu’elle dormait à poings fermés, je lui ai dit que je l’aimais. Je ne sais pas pourquoi. Hormis le fait que les mots brûlaient sur ma langue pour sortir. Elle n’a rien dit en retour. Après tout, elle dormait. À présent, cependant, en voyant le regard dans ses yeux, je ne pense pas que j’ai besoin qu’elle me le dise en retour. Pas lorsque je peux le voir brûler si profondément dans ses iris.

« Tu vas bien », dit-elle. « Tu iras toujours bien. »

Elle prend ma main dans la sienne, puis nous retournons dans la pièce et reprenons nos sièges.

« Est-ce que tout va bien ? », me demande sa mère, m’offrant une tasse de thé. J’aime le fait qu’elle se soit sentie à l’aise ici. Mais je déteste également le fait qu’elle se soit autant sentie à l’aise ici. C’est ça une famille. Ils utilisent ta cuisine. Ils t’offrent un thé, du réconfort et de l’amour. Je prends tout d’eux à présent. Le seul problème, c’est que je n’ai pas de famille à offrir en retour à Beth.

Je baisse les yeux vers les quatre tasses de thé sur la table.

« C’est de la camomille. C’est censé apaiser, et je pense que nous pouvons tous utiliser quelque chose d’un peu apaisant à présent. » J’imagine que la seule raison pour laquelle j’ai de la camomille – ou tout autre thé – chez moi, c’est parce que Beth fait les courses comme si elle avait quatre-vingts ans.

« Merci », je réussis à lui sourire. « Continuez, s’il vous plaît. »

« Tu es sûr ? », demande Christopher en enveloppant ses bras autour de sa femme qui se penche sur son torse avec le confort simple d’un meilleur ami, et je ne peux m’empêcher de penser que cette petite famille, assise ici,

soutenant le mec qui – jusqu’à récemment – les considérait tellement peu, est l’incarnation du véritable amour. Ça m’attriste de connaître si mal toute cette chose. Une partie de moi brûle d’envie d’avoir ce qu’ils ont. Une partie de moi aurait aimé l’avoir en grandissant. Qui sait le genre de personne que je serais aujourd’hui ? Je mériterais peut-être même la femme assise à côté de moi, reposant sa tête sur mon épaule.

« Ton père était infidèle à ta mère. »

Quelque part au loin, je peux entendre une ruée approcher et je sais que je suis à deux doigts d’être écrasé par cette histoire. Le simple morceau d’information est au-delà de tout ce qu’on m’avait dit.

« On nous a dit que la nuit de l’accident, elle était rentrée à la maison et l’avait trouvé au lit avec quelqu’un d’autre. »

« Quoi ? » Ses mots sont comme des fils barbelés tranchants comme un rasoir et étant fermement enveloppés autour de mon cou.

« Elle t’a attrapé et vous avez fui de la maison avec l’intention de partir ailleurs pour la nuit, mais elle n’est jamais arrivée. »

Les doigts de Beth se resserrent autour de mon bras et je peux sentir les frissons vibrer à travers son corps puisqu’ils reflètent ma dévastation. Je veux qu’il arrête, mais c’est comme si ma langue avait été agrafée au sol de ma bouche.

« Ton père avait décidé de se lancer à sa poursuite, et la voiture a fini sous une remorque. »

Le visage de la mère de Beth est mouillé lorsqu’elle revit les horreurs. Avec des mains tremblantes, elle nous tend un album de scrapbooking, mais je suis trop paralysé pour le prendre. Beth s’approche et le tire de la prise de sa mère.

« Nous avons gardé des coupures de journaux qui parlaient de son accident. C’était tragique, mais ça nous a également permis de voir ce que le monde entier pensait d’Éloïse. Ça t’apportera peut-être davantage de choses pour te permettre de faire ton deuil. »

Beth regarde l’album de scrapbooking fermé sur ses genoux. Elle est une statue en pleurs à côté de moi.

« Beth ? »

« Je ne peux pas », murmure-t-elle, « je ne... je ne peux pas l’ouvrir. » Sa voix est tremblante et je m’approche et l’étreins de la même manière que son père a étreint sa mère.

« Ensemble ? », je demande, et elle hoche la tête.

J'ouvre l'album et des coupures de journaux détaillent l'accident horrible et s'émerveillent du petit garçon qui a survécu. Un article explique comment la mère a été retrouvée sur le côté passager du véhicule, enveloppée de façon protective autour de son enfant.

Dans un autre article, un témoin oculaire rapporte qu'il y a eu une course-poursuite à grande vitesse impliquant la « victime » et une autre personne qui a été ensuite identifiée comme son mari. Une femme anonyme s'est présentée et a confessé avoir une liaison avec lui et avoir été prise sur le fait quelques instants avant l'accident tragique.

L'article qui se distingue par le titre le plus ennuyeux :

Un ange gardien sur terre, comme elle l'est au ciel.

« La théorie, c'est qu'elle a pris conscience de ce qui allait se passer et en une fraction de seconde, elle a décidé de... »

« Me sauver », les mots tombent de ma langue en roulant et finissent sur mes genoux avec un bruit sourd. Mon père était un putain de monstre. « Elle m'a sauvé la vie. » Je ne peux pas m'arrêter de le dire. Je ne l'ai pas tuée. Mon père m'a menti et s'est apparemment menti à lui-même.

Comment a-t-il réussi à ne pas être emprisonné ?

Pourquoi personne n'a rien fait ?

Pourquoi ne m'a-t-il pas dit la putain de vérité ?

Pourquoi m'a-t-il fait croire que j'étais responsable ?

En me posant ces questions, je sais que connais déjà toutes les réponses. Je suis nauséux jusqu'au cou. Je me souviens du mantra de mon père. C'est quelque chose qu'il disait toujours. Quelque chose qu'il m'a transmis. Quelque chose que j'ai dit à de nombreuses reprises, et je suis frappé par une nouvelle vague de culpabilité en fixant Bethany en train de pleurer à côté de moi.

La bonne somme d'argent dans les bonnes mains peut faire à peu près tout.

Putain de connard.

Bethany lève les yeux vers moi et sourit.

« Tu avais tort », dit-elle doucement, et elle n'a rien besoin de dire d'autre.

Je peux sentir le petit garçon de dix ans en moi assis sous une table dans un coin de la grande pièce de notre maison, incapable de parler ou de me souvenir des joies que j'avais un jour vécues avec ma mère.

Le petit garçon qui était avec elle avant qu'il ne ferme les yeux et ne se

réveille et découvre qu'elle était partie pour toujours. Mon corps tremble et des larmes m'échappent.

« Ce n'était pas ma faute... » Je m'entends le dire, mais c'est Mavvy qui est libéré des mensonges d'un vieil homme abominable, et non pas moi.

« Pourquoi penserais-tu que c'est ta faute ? » demande son père, et je me brise enfin.

« Tout va bien. Nous te tenons », dit sa mère, alors que je lutte pour reprendre mon souffle. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'avoir ma place.

Pour la première fois depuis toujours, je sais ce que c'est d'avoir une famille.

Pour la première fois de ma vie, je ne me sens pas coupable.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT



« JE NE SUIS TOUJOURS PAS CONVAINCU », dit Christopher. Son visage est pointé en avant et la sueur sur son front est indubitable. Tout comme il est indubitable que, il y a encore peu, son cœur battait comme s'il avait été frappé par le marteau de Thor. C'est un tel contraste par rapport à quelques heures plus tôt, lorsque nous étions assis dans leur salon, dévorant des chips en jouant au Uno. Un contraste encore plus saisissant par rapport à combien il était à l'aise lorsque que nous nous enfilions dans nos bouches des fourchetées de lasagne.

Nous sommes assis dans ma Lamborghini à présent. Nous avons laissé les dames à l'intérieur il y a un peu plus d'une demi-heure. La lune est haute dans le ciel, illuminée davantage par le scintillement des étoiles lointaines. Il bien plus tard que ce à quoi nous nous attendions tous les deux. Non pas que je m'en plaigne.

Ça fait deux semaines que je suis correctement accueilli dans la famille de Beth.

Deux semaines que je sens que le monde m'appartient réellement et sincèrement.

Deux semaines que je sais ce que ça fait d'avoir une famille.

Je ne l'échangerais pour rien au monde. Mais, au vu du regard que porte Christopher, il semble que je pourrais cependant avoir besoin d'échanger ma Lamborghini. C'était tout le but de l'emmener en vadrouille avec moi. Il voulait que je lui prouve qu'il n'avait rien à craindre. La mère de Beth lui a dit qu'il était ridicule. Elle est protectrice envers sa fille, mais Christopher et

Beth ont un lien spécial. C'est bon de voir que tous les pères ne sont pas comme le mien. Avec un peu de chance, si jamais on en arrive là, je tomberai à une putain de planète loin de l'arbre de mon père et serai un père vraiment différent.

« Oh, allez. » Je lui secoue ma tête. « Vous ne pouvez pas me dire que nous ne voyez pas au moins une once d'attrait. »

« Pas même une pointe », il est inexpressif. « Mais au moins elle est jolie ? »

Je ris et prends ma tête la plus sérieuse. Je l'implore réellement, quelque chose que je n'aurais jamais pensé faire de ma vie. Et encore moins de l'accepter. Comme les temps changent. « Mais je suis prudent, Christopher. Sérieusement, je vous ai ramené en un morceau, n'est-ce pas ? »

Il pose une main contre son torse et soupire bruyamment. « Mon cœur ne semble apparemment pas être en un seul morceau. » En se déplaçant légèrement, il se tourne pour me faire front. « Que dirais-tu d'une Volvo... ou une Nissan... ou tu sais, quelque chose de fiable. Quelque chose sur lequel on peut compter. »

« La Lambo ne va pas me laisser tomber. »

« La Lambo me fout la trouille. Ma fille et toi faisant le tour de la ville à toute vitesse dans la Lambo... ça me terrifiait auparavant. Maintenant que j'ai été dans la Lambo... »

« Je suis un très bon conducteur. »

Il soupire. « Et un conducteur très *rapide*. »

« Je ralentis complètement lorsqu'elle est ici avec moi. » Il sourcille, me défiant de revenir sur mon mensonge. « Pas au départ », j'admets. « Mais vous connaissez Beth. Elle est impitoyable. Et assez stricte. »

« Tu dois ralentir complètement même lorsqu'elle n'est pas avec toi. »

« Marché conclu », dis-je. Bien que j'aime regarder les lumières de la ville en passant à toute allure, je connais les risques à appuyer sur la pédale. S'il se soucie suffisamment que je n'emboutisse pas un lampadaire, alors je mettrai les dominos en ordre et m'assurerai que ça n'arrive pas.

« Bien », dit-il. Ce n'est pas la réponse à laquelle je m'attendais, et mes sourcils se courbent de confusion.

« Bien ? »

« Mais si tu n'es pas prudent... »

Il semble être prêt à me dire qu'il me punirait ou qu'il prendrait ma voiture. C'est absolument hilarant, je rigole donc. Tout comme lui.

Cependant, lorsque le rire s'évanouit, il y a quelque chose qui est loin d'être marrant. Ça brise mon cœur et le remplit dans le même temps. Finalement, je pense savoir ce que ça fait d'avoir quelqu'un qui tient à moi comme un père devrait tenir à son fils. Au fond, je sais que ce n'est pas seulement pour Beth qu'il s'inquiète. Il s'inquiète également pour moi.

« Je serai très prudent », lui dis-je.

« Même lorsque tu seras en vadrouille tout seul ? »

« Même lorsque je serai en vadrouille tout seul », j'accepte.

« Même sans Beth pour enlever ton pied de l'accélérateur. »

« Même sans Beth pour enlever mon pied de l'accélérateur. »

Lorsqu'il sort de la voiture pour aller chercher Beth, je me surprends à réfléchir à me débarrasser de ma Lambo. Je pense que je le ferai peut-être vraiment. Comment ma vie a-t-elle pu devenir aussi folle ? Et dire que je suis certain que ce n'est que le début.

Je suis tellement ancré dans mes pensées qu'un petit coup sur ma fenêtre me fait presque sauter au plafond.

« Salut toi. » Je me tourne vers Beth, lui faisant signe de reculer d'un pas pour que je puisse ouvrir la porte.

Lorsque l'aile est entièrement dépliée, elle jette un œil à l'intérieur. « Papa dit que je devrais conduire. »

Je ris. Elle rit. « Tu es sérieuse ? »

« Aussi sérieuse que la crise cardiaque que tu lui as presque provoquée. »

Je grogne, mais ne suis pas du tout fâché, et j'abandonne. Beth s'éloigne de la voiture, me laissant la place de sortir. Elle s'apprête à se dandiner pour entrer lorsque la simple distance de son corps s'approchant du mien m'allume. Ma main autour de son poignet l'empêche d'entrer. Puis, je pousse son dos contre la voiture et dévore ses lèvres, doucement, puis rapidement. Elle gémit dans ma bouche avant de mieux réfléchir à ce qui se passe à ce moment présent. Ses paumes sont désormais pressées contre moi et essaient de me repousser.

« Mes parents », elle parvient à murmurer.

« Nous sommes adultes. Des adultes mariés. De jeunes mariés », je murmure dans sa bouche. Elle essaie de lutter contre moi une dernière fois avant que son corps gagne.

Ici, dans ce parking miteux, en face du camé numéro un et du camé numéro deux, nous offrons le spectacle de nos vies. Nous sommes tellement perdus dans le moment dans lequel nous nous trouvons que, pendant un

moment, le monde se contracte. L'espace et le temps n'existent plus. Il n'y a que nous. Elle et moi ne sommes plus troublés par un monde qui connaît la déception. Ni troublés par le manque ou le rejet. Ici et maintenant, alors que mes mains glissent le long de son corps et que ma langue danse en parfait unisson avec la sienne, plus rien n'importe. Personne n'importe. Du moins pas jusqu'à ce que la voix du camé numéro un se propage dans l'air.

« Prenez une chambre. »

Je piège la lèvre inférieure de Beth entre mes dents et ouvre lentement mes yeux. L'érection qui tirait contre mon jean s'estompe doucement. « Je ne pense pas qu'ils apprécient », je murmure contre elle.

« Pas même un petit peu », convient-elle.

Des cris marmonnés suivent lorsque je marche de l'autre côté de la voiture. Quelque chose en rapport avec l'effet de mes propriétés, et le fait que je puisse m'offrir une voiture de luxe et pas un lit. Ça me fait rire.

« Je t'ai dit que tu ne devais pas te pointer ainsi dans mon quartier. La prochaine fois que tu viens, ils pourraient voler les jantes de ta voiture pour s'en faire un pot à crack. » Beth souffle en s'ajustant dans le siège du conducteur.

Si seulement elle savait à quel point je suis proche de l'échanger contre un minivan. Cette pensée n'est que d'autant plus renforcée lorsque mon téléphone sonne.

Je le tire entre mes mains et lis le message. « Tu es un bon garçon, Mavvy. C'est super de t'avoir au sein de notre famille. » Je souris et fais une capture d'écran puis l'enregistre dans l'album à côté du message où Christopher m'a dit que ma mère serait fière de moi.

« Qui était-ce ? »

« Personne. » La réponse vient rapidement. Et je remets encore plus rapidement mon téléphone dans mon jean avant d'essuyer une larme de mon œil. Heureusement, Beth fait partie de ces conducteurs qui gardent leurs yeux sur la route 99,9 pour cent du temps.

Je rejette mon attention vers elle et admire sa beauté autant que la beauté qu'elle a apportées depuis qu'elle a été forcée à entrer dans ma vie.

CHAPITRE QUARANTE-HUIT



L'ARÈNE de hockey se déchaîne lorsque Maverick marque le but final, amenant son équipe à la énième victoire de la saison. Je peux sentir ses yeux sur moi, transperçant ma peau avec la chaleur de mille soleils.

Abandonnant un court moment, je déplace mon regard de la foule vers lui et, comme je m'y attendais, je le rencontre les yeux dans les yeux. Il sourit et je retire mon regard, regardant la fille à ma droite et le mec à ma gauche alors que je m'accroche à l'espoir que personne n'ait saisi ce qui s'est passé entre nous.

C'est toujours comme ça.

Dans les couloirs, lorsqu'il me vole des baisers. Dans le réfectoire lorsqu'il murmure des mots doux à mon oreille en passant à côté de moi. Et ici, dans l'arène remplie de filles hurlant son nom, avec ses co-équipiers et amis, fans et supporters, ennemis, je suis toujours son vilain petit secret.

Je continue toujours à me cacher, alors que lui essaie de me forcer la main. Mais je lui ai dit et répété que lui et moi n'étions pas une et même personne et que je n'avais pas besoin de donner à ce lycée une autre raison de me haïr. Néanmoins, tout sera bientôt fini et nous pourrons vivre à l'air libre l'amour que nous ne pensions jamais trouver. Tous les démons du lycée seront derrière nous et nous pourrons conquérir le monde.

Je regarde Jared ramasser sa béquille et la coincer sous son bras. J'ai un mouvement de recul, étant donné que c'est ma faute s'il est blessé. Maverick est convaincu que ce n'est que pour se donner en spectacle et que dans quelques semaines Jared sera au top de sa forme. Il ne pourra pas jouer cette

saison pour autant. Il ne pourra être recruté. Le voir fait peser cette prise de conscience si fort que je me sens plus petite de quelques centimètres et plus lourde de plusieurs kilos.

Je sais que Jared a reçu ce qu'il méritait, et je sais que si ça n'avait pas été lui à s'en aller en boitant du banc, ça aurait été Maverick. Pourtant, la culpabilité persiste. Et puis elle pique un peu plus fort lorsque je vois le groupe de pom-pom girls de Jessica se regrouper, sans Jessica au centre. Maverick dit que je n'ai pas besoin de me tordre l'estomac pour ça non plus. Il insiste en me disant que Jessica reçoit l'aide dont elle a besoin. Je ne peux qu'espérer que ce soit vrai. J'espère aussi que cette aide ne veut pas dire qu'elle est en train de comprendre le vrai marché derrière ma relation avec Maverick. Lorsqu'on donne aux gens le temps de penser, ils pensent parfois trop fort.

La foule se disperse, les cris se transformant en murmures et les murmures en cris. Tout le monde est aussi excité qu'il le faut, excepté Maverick. J'entre dans le couloir et me fais petite en regardant ses mouvements. L'expression sur son visage m'anéantit, mais pourtant je tiens bon. Il cherche quelqu'un et ce quelqu'un est très probablement moi. Tous ses amis ont posé leur bras autour de la fille qui réchauffera leurs côtes et leur lit pour le reste de la nuit. Et même si Maverick m'a, il n'a personne. L'entêtement est peut-être vraiment un tort. Il reviendra peut-être tôt ou tard me mordre dans les fesses. Ou c'est peut-être vraiment pour le meilleur.

Je retiens mon souffle et me pousse dans la foule pour sortir. Mes pas pour me frayer un chemin en dehors du bâtiment sont rapides. J'ai déjà programmé un Uber pour me récupérer et à ma grande surprise, le conducteur est déjà là lorsque je pousse la porte d'entrée. C'est un vieil homme, des rides autour des yeux, avec un sourire exceptionnellement brillant.

Je glisse dans le siège arrière de sa Camry et murmure un « bonjour » rapide avant de me cacher derrière l'écran de mon téléphone. La première chose qui s'affiche est un message de Maverick. Je clique et l'ouvre.

S'il te plait, dis-moi que tu ne viens pas juste de disparaître ainsi.

Merde. La culpabilité est une prise d'étranglement, et je me sens étranglée à juste titre.

Désolée :(Je voulais tout préparer pour la fête avant que tu ne rentres à la maison.

Tu vas laisser tomber ça aussi ?

Tu n'es pas juste.

J'attends. Une minute. Deux minutes. Je regarde trois petits points indiquant qu'il écrit. Je regarde ces trois petits points disparaître. Deux autres minutes. Et puis cinq. Maverick ne répond pas.

Je me sens bête. Vraiment. Mais il doit comprendre. Nous sommes chanceux que Jessica n'ait mentionné à personne ce qu'elle a trouvé. Plutôt que de lancer au visage de tous le caractère frauduleux de notre relation, Maverick devrait faire le compte des avantages. Sans parler du fait que je n'ai vraiment pas besoin de peindre un putain de centre de cible sur mon front. On pousse encore ma chaise et j'ai encore du chewing-gum collé entre mes cahiers. Je n'ai pas besoin que les garces de notre lycée aient le carburant nécessaire pour faire monter la mise.

Le Uber s'arrête devant l'immeuble de Maverick et je remercie le conducteur, lui donnant un pourboire de quelques dollars avant de sortir de la voiture. L'air frais semble piquer ma peau. Il est si piquant que sa fraîcheur en est presque menaçante. Je reste à l'extérieur un peu plus longtemps que nécessaire, peut-être pour me punir moi-même, même si je sais que je n'ai rien fait de mal.

Je me soucie de Maverick. Peut-être plus que je n'ose l'admettre. Mais ce que nous avons peut prospérer en privé. En réalité, cela se développe beaucoup mieux sans personne autour pour regarder. Je fais la bonne chose. Pas seulement pour moi. Pas seulement pour lui. Mais pour *nous*.

Après quelques minutes, j'entre dans l'immeuble et me dirige vers l'ascenseur. La montée jusqu'à la suite de Maverick est calme et tranquille, et je me sens un peu mieux que je ne l'étais.

Je revois la liste des choses qui doivent encore être organisées pour ce soir. Sachant le genre de chaos qui résulte si ce type de préparation prend du retard, j'ai utilisé la soirée d'hier pour m'occuper de la décoration. Maverick a pris les devants et a fait des réserves d'alcool, et j'ai mis quelques bouteilles au frigo. J'ai passé des heures à trimer sur les amuse-gueules, mais j'ai encore besoin d'ajouter quelques touches finales et les servir avant qu'ils ne soient prêts. En dehors de ça, tout est pratiquement en règle. Maverick est peut-être énervé à présent, mais il me remerciera plus tard.

Je pousse la porte pour l'ouvrir, et ma mâchoire est à deux doigts de toucher le sol. Le Maverick qui se tient devant moi n'a pas l'air d'aller bien du tout. La colère marque chaque centimètre de son visage et il me lance un regard furieux au moment où j'entre.

Avec des épaules tremblantes, je pousse la porte pour la fermer, mais ne

le quitte pas des yeux. Il porte toujours son maillot. Il est mouillé, transpirant et sans poser ma main dessus, je sais qu'il est froid. Il a placé une chaise en face de la porte d'entrée et je ne peux pas m'empêcher de me demander depuis combien de temps il est assis ainsi. Ou comment il est arrivé aussi rapidement ?

« Salut », dis-je. Mes lèvres sont toujours ouvertes, même après que le mot soit sorti, mais je ne trouve rien pour enchaîner.

« Tu es une garce. » Je tressaille. C'était droit au but. Et méchant.

« Maverick ! »

Il se lève de sa chaise et avance d'un pas vers moi. Un seul pas. Un petit pas, comme si l'idée de s'approcher davantage brûlait son âme.

« Je ne t'ai jamais voulue jusqu'à ce que je t'aie », il souffle. « Mais tu dois comprendre à quel point c'est usant que tu agisses comme... »

« Que j'agisse comme quoi, Maverick ? Que j'agisse comme si nous étions cachés ? Nous *avons convenu* de rester cachés. »

« Et ça te convient ? »

« Je sais que c'est mieux comme ça. »

Il lève un doigt pour me faire signe de me taire. « Je sais que tu es simplement vraiment égoïste », grogne-t-il. « Que tu ne peux pas oublier ce putain de passé et me laisser t'aimer. Que tu es effrayée de ce que les gens penseront. Et je le comprends, je t'ai mise à mal pendant des années. Je peux comprendre à quel point se pavaner au bras du mec qui a déversé de la soupe sur son uniforme fraîchement repassé peut être embarrassant, mais putain, Beth... »

« Tu penses vraiment que c'est la raison pour laquelle je ne veux pas faire étalage de notre relation devant tous tes amis ? »

« Je ne peux penser à aucune autre raison qui ait du sens. »

« Je n'ai pas honte de notre relation. »

« Tu préfères simplement ne pas être vue avec moi. »

Je secoue ma tête. Sa colère bouillonne à cinq cents degrés en ce moment précis, et je sais que rien de ce que je pourrais dire ou faire ne le calmera.

« Félicitations pour le match, Maverick. Tu as toutes les raisons du monde de célébrer... »

« Mais pas suffisamment pour que tu le célèbres avec moi. »

Même si je voulais changer d'avis. Même si je l'acceptais, je devrai prendre sur moi et mettre un bouclier en métal pour tout le harcèlement qui suivrait si Maverick et moi criions sur les toits que nous sommes ensemble.

Ce n'est pas le bon moment pour le faire. Notre relation est comme une putain de casserole d'huile bouillante et je ne suis pas prête à ce qu'il nous lance dans l'eau glacée. Je lui passe devant et me dirige vers la cuisine. Il ne me suit pas, mais je peux néanmoins sentir ses yeux sur moi.

J'ouvre les placards et récupère les plats puis sors la nourriture du frigo. Il me faut moins de vingt minutes pour tout préparer à la perfection, ce qui me fait me sentir coupable, parce que je suis partie après le match en prétextant que je devais tout installer. De toute évidence, il ne restait pas grand-chose à faire. Maverick m'a fusillée du regard pendant tout le temps, faisant de ces vingt minutes une éternité.

Lorsque j'en ai fini, je me dirige vers lui et j'essaie de tirer sa main dans la mienne. Il se recule.

« Je serai de retour demain matin », lui dis-je. Ma voix est douce, suppliante. Je ne veux pas terminer la soirée sur une dispute. Je veux qu'il s'amuse, qu'il célèbre comme il le mérite. Le simple fait que je sois une ermite ne signifie pas qu'il doit l'être également. Il a déjà évité ses amis une tonne de fois pour pouvoir passer ses soirées avec moi. Ce soir ne doit pas être l'une de ces soirées. Après tout, nous avons acheté assez d'alcool pour nourrir tous les zombies dans une apocalypse.

Je regarde à nouveau Maverick. Il recouvre son visage de frustration avec ses mains, ses yeux regardant partout sauf vers moi. Mais même alors, on ne peut pas manquer la colère.

J'effleure une main sur son bras, tressaillant lorsqu'il se recule loin de moi.

« Amuse-toi bien ce soir, Maverick. »

Son regard se déplace vers le mien. Intense. Brutal. « Va te faire foutre, Beth », me dit-il avec le ton le plus sérieux que je n'ai jamais encore entendu passer par ses lèvres roses et pleines.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF



CHAPITRE Quarante-Neuf Maverick

ELLE A MERDÉ. Je pense même qu'elle le sait, mais, fidèle à elle-même, Beth est sortie, misant probablement sur le fait qu'on réglerait les choses plus tard. Rien à foutre ! Je serai toujours énervé plus tard. Et bourré. Ce n'est pas une combinaison qui est faite pour s'amuser. Il ne sera pas non plus facile pour elle de passer par le trou qu'elle a progressivement ouvert dans mon cœur.

Mon poing s'écrase contre la porte d'entrée lorsqu'elle la ferme derrière elle. Après le match, elle a disparu. Ça m'a blessé. La seule personne qui m'intéresse, la personne *pour qui* j'ai joué ce putain de match, n'était même pas là pour me lancer un « félicitations » par-dessus son épaule. Et à présent, elle s'est simplement levée et elle est à nouveau partie. Je me demande combien de fois ça va encore arriver. Je me demande si ce sera le rythme de ma vie avec Beth. Certains pourraient penser que je le mérite – que le karma a tourné et a jeté son dévolu sur moi. Rien à foutre.

Qu'elle aille se faire foutre !

J'ai été bon avec elle.

J'ai l'intention de continuer à être bon avec elle, putain, malgré le fait qu'elle rende parfois tout ça vraiment difficile.

Je me tiens à côté de la porte. Curieusement, une partie de moi pense

qu'elle changera d'avis – que l'attrait qui me lie à elle sera tout aussi fort que celui qui la lie à moi et qu'elle ne pourra pas le retirer une fois chez ses parents. Je ne peux pas dire que je suis surpris lorsque ça ne se produit pas.

Toujours debout à côté de ma porte, je sors mon téléphone et écris un message.

C'est vraiment ce que tu vas faire ?

Cinq minutes passent et aucune réponse. Je sais qu'elle a lu le message, elle ne sait tout simplement pas quoi dire. Bien, parce qu'il n'y a aucun mot correct. Simplement de bonnes actions. Et je sais avec certitude qu'elle ne compte pas revenir ici.

Pour être honnête, il vaut mieux lancer ce truc. Plus je serai déchiré tôt, plus il me sera facile de divertir les gens qui savent bien se divertir. J'ouvre la bouteille de vodka et regarde le tas de gobelets rouges un instant avant de faire basculer la bouteille vers ma tête. La gorgée est riche, dure et brûle les coins de ma bouche avant de brûler ma gorge. C'est ce qui se passe lorsque vous faites entrer une demoiselle prude directement dans votre vie. Autrefois, j'avais l'habitude d'avaler tellement de vodka qu'elle avait pris le goût de l'eau. À présent, elle a simplement un goût dégueulasse.

Merci beaucoup, Beth.

Merci, vraiment, beaucoup.

Ça ne va pas m'arrêter pour autant. Je me dirige donc vers le canapé et incline à nouveau la bouteille vers ma tête. Il ne faut pas longtemps pour que ma tête commence à tourner, et lorsque je me lève pour aller changer ma tenue de hockey trempée, mes pieds semblent légers et instables sous moi.

Au moins, il y a un bienfait à ne pas boire comme un trou.

Sur le chemin de ma chambre, je vérifie à nouveau mon téléphone. Toujours aucun message de Beth. Je décide donc de lui en envoyer un autre.

J'espère que tu es heureuse. J'espère qu'être le genre de femme qui ne peut pas célébrer les victoires de son mari te rend heureuse.

Je souris à ces mots, sachant que le message devrait au moins légèrement piquer. Elle versera peut-être même une larme. Elle reviendra peut-être. Nan, je suis pratiquement sûr que cette dernière chose ne va clairement pas arriver. Elle est trop bloquée dans ses principes. Trop têtue pour son propre bien.

Je retire mes vêtements et entre dans la douche. Je suis tellement habitué à l'avoir ici avec moi que j'ai presque oublié comme la douche semble grande et vide lorsqu'il n'y a que moi. Putain de merde. Cette fille a marqué son empreinte dans chaque putain de centimètre de ma vie. Au moins, j'ai ma

bouteille de vodka avec moi. Chaque gorgée brûle encore, tellement fort, que j'ai la brillante idée de remplir l'espace vide dans la bouteille avec de l'eau. Cependant, cette idée rend ma prouesse de me saouler d'autant plus difficile. La brûlure est atténuée, oui. Mais à présent, la vodka n'a plus seulement un goût dégueulasse, elle a un vrai goût de merde.

J'appuie mon doigt sur le centre de la bouteille, me portant garant d'arrêter lorsque j'arriverai à la moitié et de sortir mes papilles gustatives de leur misère. Je serai assez saoul à ce moment-là.

Je frotte vraiment bien mon corps. Lave mes cheveux. Mon dos. Caresse ma queue. Plus fort. Plus vite. Sortant des images de Beth dormant à poings fermés avec une jambe jetée sur le côté, sa chatte pleinement exhibée. Tellement rose. Tellement mouillée. Tellement prête. Mais la chatte de Beth n'est pas là à présent, et elle a fait en sorte que je n'ai pas le choix d'être difficile. Bien que je sois énervé contre elle, il ne me faut pas longtemps pour me décharger sur le sol de la douche. Un chargement dans lequel je m'écrase presque sur le cul au moment où la sonnette retentit. *Glisser dans son propre sperme et fendre son crâne en deux.* Quelle belle façon de mourir.

Je décide que ce martèlement incessant contre la porte n'est pas si urgent et je me laisse suffisamment de temps pour être décent, avant de bouger pour aller l'ouvrir. Lorsque je sors de la douche, je sèche mes cheveux avec une serviette et enfile un tee-shirt et un pantalon de jogging. Les coups contre la porte sont plus lourds à présent, et c'est peut-être l'alcool, mais je suis au moins moitié convaincu que des griffures l'accompagnent.

Je tire la porte pour l'ouvrir, avec paresse, agacé et prêt à tourner mon dos aux invités quand une fourrure en soie marron se présente. Je suis peut-être saoul, mais ce qui est en face de moi est sans équivoque. Je fais face à un ours. Un putain d'ours. Il grogne à présent et se jette contre moi. Mes poings se serrent, et sans vraiment hésiter, je passe en mode attaque. Mes coups de poing trouvent une prise lorsque l'ours grogne. « C'est quoi ce bordel, Maverick ? » J'entends les mots, mais ils n'arrêtent pas mon attaque. Pas jusqu'à ce que j'aie démoli la tête de cet ours et qu'un visage humain complètement choqué se présente devant moi.

« Ethan ? »

Il protège le reste de son déguisement d'ours et me crie dessus. « Putain, tu as presque démoli mes dents », grogne-t-il en entrant dans mon appartement et vérifiant sa gueule dans le miroir à côté de la chambre d'ami.

Il est bien trop tard pour m'excuser, je ne le fais donc pas. Que ça lui

serve de leçon. Qu'est-ce qu'il pensait qui allait se passer en se pointant de la façon dont il l'a fait.

Si je n'étais pas complètement bourré, j'aurais peut-être réalisé que les ours ne frappent pas aux portes. Ils ne se prennent pas non plus les ascenseurs.

Le reste de l'équipe arrive, se dispersant dans la pièce ouverte et faisant immédiatement comme chez eux. Quelques autres mecs s'alignent pour jouer aux fléchettes et les filles ont déjà leurs gobelets dans les mains. Je m'apprête à tourner le dos à la porte et me servir un verre lorsqu'un visage très familier se présente.

Elle porte des escarpins de pute qui s'accordent à l'expression de salope dans ses yeux. Je m'éloigne d'elle autant que possible. Selina provoque des problèmes. Et je suis bien trop marié pour m'engager dans ce genre de problèmes. Cependant, c'est également le genre de problème dans lesquels il est facile de se glisser en étant saoul.

En échappant à la chance de descendre un putain de verre décent, je glisse dans ma salle de bain et récupère la bouteille de vodka de ma douche. J'ai l'air d'un voleur dans ma propre maison avec la façon dont je vérifie derrière moi à chaque fois, m'assurant que Selina n'est nulle part en vue. Et je réussis plutôt bien. Au moins les deux premières heures. Mais lorsque la nuit prend de l'âge, comme un vieux whisky dans un tonneau sal, je trouve que Selina est de plus en plus impossible à éviter. Deux c'est bien. Trois, c'est trop. Et quatre rend carrément inconfortable le fait de repousser les limites. C'est ce que je dois faire. M'assurer qu'elle ne me surprenne pas seul.

Je me groupe avec d'autres personnes, lançant des fléchettes avec les mecs, ignorant les commentaires que Selina murmure en douce dans ma direction. Lorsqu'elle a perdu toute honte et que le flirt devient insupportable, je retire mes vêtements et utilise la piscine glacée sur le toit. Les décennies qu'il lui a fallu pour se maquiller comme un pot de peinture m'assure qu'elle ne va pas me suivre pour un bain de minuit. Je réussis d'ailleurs à ce propos. Si on peut revendiquer une quelconque réussite lorsqu'on a deux couilles bleues et que c'est dû à autre chose qu'au manque de sexe. Mais c'est la vie et ça me va. Ma queue entière va peut-être se geler et Beth se sentira vraiment coupable. Elle semble être le genre de fille qui pourrait vouloir toute une équipe de foot pour enfants. Tu n'auras pas ça avec un mari sans queue, n'est-ce pas Beth ? La pensée me fait rire, comme si ce n'était pas de ma propre putain de queue dont je parlais. Mais il y a une sorte de génie.

Tellement de génie que je pense que l'idée vaut le coup d'être partagée avec Beth. C'est la seule raison pour laquelle je sors de la piscine. Tout d'abord, je l'appelle, parce qui veut avoir une preuve d'être le point de mettre sa queue en péril pour contrarier une fille. Lorsqu'elle ne répond pas, je lui écris.

J'ai gelé tous nos futurs enfants. Et ma queue. Simple. Droit au but.

Elle ne répond pas. Son portable n'est probablement même pas allumé.

Va te faire foutre, Beth !

Je jette le téléphone contre le comptoir de la cuisine et fais sursauter Ethan qui est à côté de moi. Il claque une main sur mon dos et me secoue légèrement.

« Tout va bien, mec ? »

« Mieux que jamais », dis-je, zieutant plus le gobelet entre ses mains que je ne le regarde dans les yeux. Tout dans son langage corporel me dit qu'il ne me croit pas. Voyant que je ne suis pas prêt à déverser mon cœur en lambeaux devant lui, je fais la seule putain de chose pouvant prouver que je suis vraiment bien. Je monte le son de la musique et déchaîne les fêtards.

Les corps bougent et les poings sont en rythme. Les filles se mettent au centre du salon et secouent ce que leur maman leur a donné. Selina fait partie du lot. Elle a ses yeux rivés sur moi tandis qu'elle se pivote d'avant en arrière, se penchant en avant pour que je puisse voir jusqu'à son cerveau à travers l'espace dans son string. Si je n'avais pas autant bu, ma queue serait probablement plus dure qu'une barre en métal. Ne voulant même pas me souvenir de la facilité avec laquelle je pouvais oublier le monde lorsque ses lèvres étaient enroulées autour de ma queue, je rejoins les mecs de l'autre côté du salon et je fais quelques pas de mon côté.

Ce n'est que plusieurs heures plus tard que les choses se calment enfin légèrement. Il y a toujours des couche-tard qui traînent et qui essaient de profiter des derniers morceaux de divertissement de la nuit. Autrefois, j'étais l'un d'eux. À présent, avec la vodka qui m'aigrit l'estomac et mes yeux pratiquement fermés, je réalise que ces jours sont déjà loin. Je baisse suffisamment la musique pour que ma voix ne puisse pas être sans écho. « Je me fous de vous tous, mais mon cul se tire. » Il y a des gémissements et quelques rebelles, mais j'ai pris ma décision. C'était une putain de longue journée, et je suis plus qu'heureux de la voir se terminer.

Je me traîne jusqu'à ma chambre et pose une main sur ma poignée lorsque des doigts fins tapent sur mon épaule. « Tu ne vas quand même pas au lit si tôt ? » Selina me sourit, chacune de ses intentions scintillant dans ses

yeux bleu saphir.

« C'est un open-bar et je ne vire personne. »

Elle se penche un peu plus près. « Ce n'est pas au bar que je souhaite prendre un grand et long verre », elle murmure et j'ai un mouvement de recul.

Pas ce soir.

Pas un quelconque autre soir.

Plus maintenant.

Je pousse la porte la chambre pour l'ouvrir et la referme, lui claquant pratiquement la chose au nez. Avec mon dos pressé contre elle, j'attends une minute pour m'assurer qu'elle comprenne. Et puis, je laisse mon lit me tenir et m'assoupis de sommeil dans la douce odeur de la seule femme qui n'ait jamais été aussi proche de me nuire.

Va te faire foutre, Beth.

CHAPITRE CINQUANTE



IL Y A DES moments où je veux être expressive, créative. Des moments qui demandent du silence, de la vénération et une obscurité complète. Une tête silencieuse et un cœur vide ne sont plus étrangers pour moi. Ce sont les caractéristiques nécessaires de mon espace le plus créatif.

Je peux donner un second souffle à une musique qui n'existait pas peu de temps auparavant, et je peux créer une symphonie au beau milieu de la nuit lorsque le reste du monde dort à poings fermés.

Je peux le faire parce que, pour moi, l'obscurité, le calme, le silence, ont toujours été un lieu de naissance.

Éloïse m'a appris ça.

Elle m'a appris comment exploiter des parties en moi je ne pouvais pas comprendre, et j'ai adopté cette énigme menaçante en moi, et heurté des rochers pointus sur les bords pour tester ma propre force et pour créer des étincelles de lumière.

C'est ce que j'avais oublié dans tout ça. J'avais tort, et je n'étais même pas capable de discuter ça. Mais parfois même le plus fort ne veut pas devoir opposer une résistance. Je savais que c'est que je ferais si j'autorisais Maverick à ouvrir notre relation au monde. Mais, alors que j'étais assise dans mon ancienne chambre chez mes parents, seule dans mon silence, j'ai réalisé autre chose. Me battre avec Maverick est bien pire que me battre avec eux.

L'amour ne devrait pas être caché. Il devrait être crié sur les toits. Et nous ne devrions pas éviter notre maison simplement parce que, pour un moment, elle semble inconfortable. Je me dirige donc à nouveau chez Maverick, prête

à recevoir la raclée d'insultes de ses amis s'ils n'acceptent pas ma présence là-bas. Prête à dire à Maverick que je suis prête et disposée à aborder le monde à ses côtés ; à faire tomber le secret et à faire face à la réalité de nos sentiments, là où tout le monde peut voir. L'embrasser quand je le souhaite et pas seulement quand le secret le permet. Murmurer des mots doux dans son oreille alors que le monde entier regarde. Cependant, lorsque je me tiens là, glacée, immobilisée par la vue et le son à l'intérieur de la chambre devant moi, je ne peux plus voir la lumière au bout du tunnel. Une obscurité oppressante me vainc.

Il n'y a pas de vie ici.

Mes poumons semblent se transformer en pierre dans ma poitrine et je suis pratiquement sûre que mon cœur a arrêté de battre. Des larmes coulent de mes yeux sans que j'y contribue beaucoup.

Ma gorge semble brûler et si je devais parler, je suis certaine que ma trachée se désintégrerait en cendres. Mais que dirais-je ? Je ne peux former aucun mot dans l'obscurité qui continue de se répandre en moi, m'oppressant, prenant contrôle de mes émotions, brûlant les bouts de chaque souffle avec une rage chauffée à blanc qui détruit tout sur son passage, jusqu'à ce qu'elle atteigne le bout de mes doigts. Je les sens se relâcher avant que le plastique frais du récipient à gâteau glisse de façon dramatique de mes doigts et s'écrase au sol avec un bruit sourd précipité.

J'avais cuisiné ce gâteau pour nous. Pour nous. Pour nous célébrer. Mais il n'y a pas de *nous* dans cette chambre. Seulement *eux*.

Mes yeux glissent doucement de la scène devant moi et par terre où le gâteau s'est transformé en paillis sur le sol et où le glaçage comment à s'affaisser.

Il n'y a pas de vie à l'intérieur de cette obscurité.

Seulement de la destruction.

De la même manière qu'il n'y a pas de vie à l'intérieur de cette folie, cette maison vitrée dans laquelle je suis montée.

Seulement de la déception.

J'aurais dû le savoir.

Merde ! Je suis une véritable abrutie. Je me suis laissé être aspirée par *Maverick* ! Mes gardes sont tellement loin que je ne peux même pas commencer à réfléchir à comment les remonter. Et ma tête. Ma tête tourne et elle tourne vite, une tornade tournant sur elle-même.

Et dire qu'étrangement, j'avais réussi à croire qu'il n'était pas un putain

de vrai connard. Que je croyais vraiment à sa décence humaine, que quelque chose semblable à de l'amour pouvait exister dans quelqu'un d'aussi vide. À présent, il n'y a aucun doute sur le fait que la créature devant moi est une créature sans cœur. Sans âme. Que le mal est la seule putain de chose qui se cache en lui.

Un sanglot désespéré remonte dans ma gorge alors que mon estomac se resserre et que mes mains continuent à trembler.

La blonde tout en jambes se tourne pour me regarder. Une milliseconde plus tard, la tête de Maverick se retourne et je le rencontre, les yeux dans les yeux, avec son regard blanc papier. Je prie mes jambes pour qu'elles bougent lorsqu'il la repousse et saute pour se diriger vers moi. Par la grâce de Dieu, elles ne me déçoivent pas. Sans attendre qu'il prononce un mot, je me précipite dans l'appartement et sors avant qu'il ne m'attrape.

Je suis une tellement idiote, putain.

Je me dis que je le mérite. Que je mérite tout ça. Chaque morceau. Chaque seconde. Parce que seulement une folle aurait pu tomber amoureuse de lui. Seulement une folle l'aurait laissé entrer comme je l'ai fait.

« Ferme, putain », je grogne contre les portes de l'ascenseur en poussant le bouton.

J'entends les pieds de Maverick descendre dans l'entrée et les portes se ferment juste à temps pour l'empêcher d'entrer. Il serre ses poings en boule et frappe contre les portes fermées.

Le barrage en moi vole en éclats et je m'enfonce dans l'ascenseur, supportée par les murs en métal qui ont bien plus de vie vibrant en eux que je n'en ai actuellement. Un cri m'échappe alors que je tombe sur mes genoux, agrippant ma poitrine et luttant désespérément pour reprendre mon souffle.

Comment a-t-il pu me faire ça ?

Comment a-t-il pu *nous* faire ça ?

Les portes s'ouvrent avec un ding au troisième étage et une femme commence à entrer. « Dégagez ! », je crie et elle saute en arrière, complètement effrayée par ce qui, je suis certaine, semble être une cinglée dérangée ayant une crise dans l'ascenseur. Elle peut aller se faire foutre. Je n'ai besoin d'aucun témoin.

Au moment où les portes s'ouvrent au rez-de-chaussée, je surgis de l'ascenseur et cours vers la sortie du hall d'entrée. J'ai besoin de mettre des kilomètres de distance entre cet enfer et moi-même.

« Beth, attends ! » La voix de Maverick traverse l'air. Il est de l'autre côté

de la pièce, encore en train d'essayer de réduire la distance entre nous. Mes jambes maîtrisent la situation et elles veulent me protéger... de lui... de moi-même, et donc je cours. Je cours vite. Plus vite que je n'ai jamais couru durant ma vie.

Je sprinte à travers le parking et sur le trottoir. Si l'on en croit la lourdeur du bruit des pas de Maverick, je sais qu'il se rapproche. Ça me pousse à le fuir encore plus fort. À courir encore plus vite. Mais plus je cours, plus il se rapproche et il démolit bientôt la distance entre nous.

Des doigts glacés agrippent mon coude, me retournant. Il porte un tee-shirt à présent. Un pantalon aussi. Mais pourtant, c'est l'image de lui avec rien d'autre que son caleçon, fixant la garce à moitié nue qui brûle dans mon esprit. C'est tout ce que je vois. Tout ce que je vois, putain. Le visage de Maverick est rouge à cause de l'effort physique et je peux voir une tornade derrière ses yeux. Il part en vrille. Tant mieux pour lui !

« Lâche-moi ! », je grogne, retirant ma main de la sienne d'un coup sec. « N'essaie même pas de me toucher ! Ne me touche pas, putain. »

« Beth, s'il te plait, laisse-moi t'expliquer », dit-il en commençant à plaider.

Mon cœur bat à cent à l'heure, martelant sauvagement contre ma poitrine, et son visage n'est qu'une tache pour moi derrière la buée de mes larmes.

Je dois m'éloigner de lui. Je dois partir maintenant !

Il n'y a rien à expliquer. J'ai beau être stupide, je ne suis certainement pas aveugle, putain, et s'il ne s'éloigne pas de moi, je pourrais très bien le pousser dans les embouteillages qui viennent d'en face et ne pas me foutre, même de moitié, de ce qui arrivera ensuite.

« Éloigne-toi de moi, sale menteur de merde. » Mes paumes s'écrasent contre son torse et je pousse fort. Maverick est aussi solide que la pierre, et aussi déterminé qu'un fou. Il a attrapé mes poignets dans sa main et il me tire contre lui, essayant de m'envelopper dans ses bras. Je me bats contre lui. Je me bats comme si ma vie en dépendait. Je me bats comme j'aurais dû me battre la toute première fois où il s'est approché de mon cœur.

« Beth, s'il te plait, je te jure. Je te jure que ce n'est pas de quoi ça a l'air », dit-il.

Est-ce qu'il a vraiment couru jusqu'ici pour me livrer un tel cliché de conneries ringardes ? Mais pour quel genre d'abrutie me prend-il ?

Le genre qui a été capable de s'enrouler autour de ses doigts pendant les dernières semaines, voilà quel genre. Les mots sont forts et clairs lorsque

j'entends la suffisance en moi revenir me donner le discours de « je te l'avais dit ». J'aurais dû l'écouter. J'imagine que ce sera considéré comme une leçon apprise. S'il ressemble au diable, sourit comme le diable, parle, marche, baise comme le diable, il n'est probablement rien d'autre que le putain de diable.

« Je t'ai dit de me lâcher ! », je lui jette les mots et lance mes poings contre son torse sans retenue. Je sais que je lui fais mal, mais ce n'est rien en comparaison à la balle que je viens juste de recevoir en plein cœur. Je me sens saigner sur le trottoir, alors que je lutte de toutes les façons pour me libérer de sa prise.

« Non », grogne-t-il. « Elle m'a pris par surprise et... »

Je le déteste tellement que ça me fait mal.

« Lâche-moi, Maverick ! »

« Pas avant que tu m'aies laissé m'expliquer. »

« Il n'y a rien que tu doives dire... il n'y a rien que tu puisses dire que je souhaite entendre. Rien ! »

« Bébé, s'il te plait », sa voix semble épuisée, brutale, désespérée. Je déteste qu'il y ait une partie de moi qui veuille ne pas croire à la vérité que mes yeux semblent avoir vue, et écouter l'instabilité de sa voix comme preuve qu'il tient réellement à moi.

Lorsqu'il me tire à nouveau dans ses bras, mon dos tremble contre son torse. Je crie, l'insultant pour qu'il me lâche. Le suppliant de me lâcher. J'ai besoin d'être tenue, mais je ne veux pas que ce soit par lui.

Mes larmes continuent de couler. Je n'ai pas ressenti une telle douleur depuis très longtemps et je déteste que ce soit Maverick que je laisse me remettre en place.

Je secoue ma tête, essayant de me libérer de sa prise, mais il me rend nerveuse de toutes les façons possibles et imaginables.

« Il ne s'est rien passé avec elle », grogne-t-il, et c'est comme tisonner les braises d'un feu mourant.

Ma rage reprend feu et mon coude frappe son torse à un angle si aigu que j'entends son souffle s'arrêter avant qu'il me lâche involontairement. Je me retourne pour lui lancer un regard furieux, mon mascara coulant le long de mes joues, laissant des traces si grandes que l'on pourrait le récolter dans des flacons d'encre et l'utiliser pour écrire la tragédie de ma vie.

Mon Dieu ! Je suis tellement idiote !

« Je te faisais confiance. » Ma voix se brise, tandis que j'essaie de rester plantée et droite sur le trottoir. « Je te faisais confiance, putain. »

« Beth... »

« Non ! » Je pointe mon doigt vers son visage et je peux voir la faiblesse en moi malgré mon attitude de défense qui brûle.

La mâchoire de Maverick se contracte et ses yeux s'assombrissent, mais il ne repousse pas ma main.

« Tu ne représentes *rien* pour moi », je crie et il fait un léger pas en arrière comme si je venais de jeter mes mots dans ses bras de manière imprévue, et qu'ils pesaient une tonne.

« Tu ne le penses pas. » Une expression similaire à de la pitié traverse son visage et les ténèbres se précipitent hors de moi pour envelopper leurs tentacules autour de son cou et le faire tomber avec moi.

« Tu ne représentes rien pour moi et je ne représente rien pour toi. Tu m'as baisée et puis tu m'as bousillée. Il n'y a rien de plus que ça. »

« Beth... »

« Non, tu la fermes, tout simplement, d'accord ? Tu la fermes ! Tu peux te libérer du fardeau que j'ai dû être pour toi. Le vitellin autour de ton cou. La boule de démolition qui s'écrase à travers tes murs plats et fins. Tu peux retourner être le connard sans âme que j'ai toujours pensé que tu étais et prendre ta bombe plastique aux intentions cruelles avec toi. »

« Arrête ! », il crie, avançant d'un pas vers moi. Je recule instinctivement, rejetant même la simple pensée d'avoir à nouveau ses mains près de moi.

« Ne me touche pas, putain. Tu ne me toucheras plus jamais. Donc, pars, Maverick. Pars, simplement. Pars. Pars. Paaaaaaaars !!!! »

« Bethany, s'il te plaît. Donne-moi juste une chance... »

« Pour quoi faire ?! Pour me dire qu'il ne s'est rien passé ? Que je vois des choses ? Pour me mentir à nouveau ? »

J'enveloppe mes bras si fort autour de moi que je peux presque atteindre l'intérieur de moi-même et aplanir ma main sur la surface dure de mon cœur qui est à présent emmitouflé pour se protéger.

« Je ne te laisserai pas me mentir à nouveau. Tu ne... » Ma voix se brise, et la lutte me délaisse doucement, puisque mon corps entier menace de voler en éclat et de rejoindre le gravier du trottoir. « Je te déteste », je murmure et j'entends son souffle se couper avant que son visage ne se transforme en pierre.

Il redevient le Maverick que j'ai toujours connu, se retirant de la scène dévastatrice qu'il a provoquée.

« Je te déteste », je répète et ses lèvres disparaissent en une ligne fine.

« Tu ne le penses pas. »

« Je n'ai jamais détesté quoi ou qui que ce soit de la manière dont je te hais, putain. »

« Arrête. »

« Tu sais le pire dans tout ça ? Ou peut-être le vrai karma derrière toutes ces conneries ? Cette fille là-bas, c'est la même garce qui a cassé tes putains de patins. »

Il se tait un moment et je me tourne pour partir.

Cette fois je n'entends aucun pas derrière moi.

Cette fois il ne me poursuit pas.

Cette fois il me laisse partir.

Et je cours.

Un sprint complet... une course machinale... une fuite sans traces... laissant les mensonges derrière moi.

CHAPITRE CINQUANTE-ET-UN



MES MAINS BATAILLENT avec les clés dans mon sac, tandis que j’essaie d’ouvrir la porte de chez mes parents.

« Merde », je grogne alors que les clés ne tombent et je me penche pour les ramasser. Sans ne rien faire, la porte s’ouvre en grinçant. En levant les yeux, je me retrouve face aux yeux complices de mon père.

« Oh, chérie », soupire-t-il, me tirant dans notre appartement et fermant la porte derrière nous. Il nous amène jusqu’au canapé et appelle ma mère qui se précipite à mes côtés.

« Qu’est-ce qui ne va pas, ma puce ? » Il y a de l’inquiétude gravée dans chaque fissure de sa voix et elle tire d’un coup sec au fond du puits creusé dans mes yeux, ce qui fait jaillir de nouvelles larmes.

« Tu es blessée ? », murmure ma mère, et je hoche la tête.

« Tu es blessée physiquement ? », me demande-t-elle, et je secoue ma tête.

Après quelques instants de silence mon père finit par me demander, « Est-ce que Maverick a fait quelque chose pour te blesser ? »

Je ne peux me résoudre à hocher la tête. Un autre cri de colère m’échappe et mes parents se penchent pour m’enlacer.

Je n’aurais jamais dû quitter cet endroit. J’étais complètement dingue de penser que je pouvais survivre en étant avec Maverick.

J’ai menti à mes parents et quitté mon emploi pour lui, et pour quoi ? Pour devenir la victime d’une autre de ses blagues ? Pour l’aider à réussir le tour du siècle ?

Rien de ce qui vient facilement ne vaut la peine. J'entends une voix au loin me dire que je n'ai pas eu un quotidien facile depuis le moment où j'ai accepté d'être sa femme, mais je la rejette.

J'ai simplement besoin de sentir le réconfort et la sécurité des personnes que j'aime. Les personnes à qui je peux réellement faire confiance.

« Tu as faim ? », demande maman et je sais qu'elle essaie seulement de me faire parler, mais j'ai l'impression d'avoir été écrasée par un train et qu'il ne reste rien de moi. La montée d'adrénaline de la course poursuite s'est dissipée depuis longtemps, et mes membres semblent avoir été remplis de plomb.

« Amène-la dans sa chambre », dit doucement ma mère. Mon père ne manque pas de temps. Il m'aide à me lever et marche à mes côtés jusqu'au petit espace qui est vraiment et sincèrement à moi.

Entre ces murs, je sais qu'il n'y a aucune surprise qui m'attend au coin pour m'attaquer. Entre ces murs, je sais que je suis en sécurité.

« Et voilà », dit mon père.

Je ferme mes yeux et j'essaie de dormir, mais mon cœur agité ne m'accordera pas la paix. Je peux entendre les ricanements, les murmures, les voix et les rumeurs. Je peux la voir.

La mégère qui a mis les choses en marche.

Le trou dans ma poitrine continue de s'agrandir et je peux sentir mon âme foncer dans le précipice.

Pourquoi ferait-il ça ? Le coach n'avait-il pas été clair au sujet de la règle de ne sortir avec personne d'autre.

« Techniquement la règle était de ne pas être vu avec quelqu'un autre. Personne d'autre que *toi* ne l'a vu. »

Mon cerveau rationnel se pointe à la fête et je veux l'asperger d'un long coup sec de « va te faire foutre », mais la seule chose à être aspergée ce soir, c'est mon oreiller, à cause de *mes* larmes.

Maverick devrait être fidèle parce qu'il ne peut pas supporter l'idée d'être avec quelqu'un d'autre. Non pas parce que le coach dit qu'il ne peut être qu'avec moi.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUX



SELINA EST DÉJÀ partie lorsque je rentre à l'appartement, la moitié d'une bouteille de whisky clapotant dans ma main.

Lorsque j'ouvre la porte, le vide reflète le creux que je ressens à l'intérieur.

J'étais tellement habitué à avoir Beth avec moi tout le temps que même saoul, je peux sentir que les choses sont différentes entre ces murs.

Elle m'a quitté.

Des gobelets rouges sont éparpillés à chaque coin de mon appartement et un gâteau meurtri recouvre le sol, précédé d'empreintes de pas de glaçage. Je me laisse porter maladroitement vers la cuisine pour fixer le vide étalé devant moi.

C'est si calme.

Si vide.

J' imagine que ça a toujours été ainsi, avant que Beth ne se pointe ici. Je ne l'avais pas remarqué à l'époque. J'étais habitué à l'époque. Merde, j'en avais peut-être même besoin, parce que tout comme cette pièce, j'étais vide à l'intérieur.

« *Quand es-tu devenu une telle andouille ?* » L'ivrogne en moi a envie de vomir à l'idée d'honorer mes émotions.

Elle m'a fait ça. Elle m'a appris que mes émotions valaient la peine d'être honorées.

Qui aurait cru ?

Je me tiens à côté de la cuisinière, le téléphone en main et je fixe son

nom. Un sourire triste plisse mes lèvres alors que mes doigts dansent sur les lettres. J'ai changé son nom dans mon téléphone pour *femme* suite à sa demande que j'utilise quelque chose d'un peu plus incognito. Pour elle, je suis resté le « casse-couilles ». En ce moment, j'ai l'impression d'être bien plus que ça.

J'agrippe plus fermement le téléphone, luttant contre le besoin pressant de l'appeler, de lui expliquer, de lui dire que rien ne s'est passé et que ce qu'elle a vu n'est pas ce qu'elle a vu. Mais je connais Beth. Elle est intelligente. Logique. Si elle entend cancaner comme un canard, elle ne va pas prétendre que c'est un putain d'éléphant.

Elle a également tort à mon sujet. Je veux lui dire ça aussi – combien elle a tort à mon sujet. Je veux lui dire toutes les choses que je ne lui ai jamais dites. Toutes les choses que je n'ai jamais dites à *personne*.

Je veux l'aider à comprendre pourquoi ça semble différent au fond de moi, et j'aimerais tâtonner sur ma langue pour qu'elle m'aide à mettre des mots sur les sentiments qui me traversent.

Pourtant, lorsque je me tenais sur ce trottoir et que je l'écoutais me rejeter à l'aide de mots si simples et avec des pointes tellement acerbes qu'elles perçaient des trous en moi, mes propres mots se sont scotchés sur mon palais et ont recouvert l'intérieur de mon œsophage, rendant difficile de simplement respirer.

Le bol de fruits sur le comptoir vibre lorsque je plaque ma main contre le marbre, espérant pouvoir utiliser ma tête à la place. Mon cerveau ne serait peut-être pas si épais si je le faisais.

« *Reprends-toi, Williams. Tu étais bien avant de la rencontrer.* »

Je ricane à cette pensée, tout en traînant mes pieds peu coopératifs dans le salon, et je m'écroule dans le canapé.

Je doute que j'aie un jour été bien.

Mavvy n'a jamais été bien. J'ai grandi en étant détruit. Il me manquait les parties vitales de moi.

Des parties qu'elle m'a restituées.

Beth m'a recollé avec sa patience et m'a recousue entièrement grâce sa gentillesse. Je ferme les yeux et je peux entendre sa voix peinée lorsqu'elle me criait dessus, son beau visage taché avec la preuve de la trahison qu'elle a ressentie.

« Je te déteste. »

« *Pour qui se prend-elle de toute façon ?* », je jure, hurlant les mots à

travers la pièce ouverte.

La colère bout en moi, si fort qu'elle ne déborde plus seulement de la surface à présent. C'est le genre de colère qui me donne envie de transformer tout ce lieu. Hurler, crier et réduire chaque centimètre en miettes. Je scanne la pièce, voulant attraper quelque chose... n'importe quoi. Mais un cœur brisé sait certainement comment aspirer l'énergie de votre âme. Plutôt que de ravager tous mes biens, je reste assis. Je ne bouge pas. Je ne sourcille pas. Je ne respire pas.

CHAPITRE CINQUANTE-TROIS



LE MATIN se lève et le soleil hurle dans mes yeux. J'essaie de lutter contre ce dernier en mettant un oreiller sur mon visage, mais ça n'a aucun effet. Je suis réveillé et je ne veux pas l'être. Ma tête martèle, lancinant si fort que je ne peux même pas m'entendre penser.

Je me tire du canapé avec les yeux encore fermés et mets un pied devant l'autre sur le sol froid et carrelé. Il ne me faut qu'un pas pour vraiment me réveiller. La bouteille de whisky que j'ai presque vidée s'écrase et se brise en mille morceaux, les petits éclats nageant dans une piscine de liquide marron. Je pense un moment à nettoyer, mais avant que je puisse prendre une décision, un coup contre la porte vole mon attention.

Personne d'autre que Beth ne se réveille aussi tôt.

Personne d'autre que Beth n'a le droit de se pointer ici aussi tôt.

La simple pensée m'envoie au septième ciel et bien au-delà, tout en même temps.

Je peux encore sentir le goût du whisky dans mon souffle. Cette place pue et je pue avec elle. Je n'ai jamais été aussi heureux de ces deux faits. Elle mérite de voir à quel point je suis vraiment inutile sans elle.

Je me précipite vers la porte, ayant un mouvement de recul lorsque mon cerveau frappe contre mon crâne, mais toujours déterminé parce que... elle... est... revenue. Cependant, lorsque j'ouvre la porte, ce n'est pas son visage que je vois. Je perds l'emprise avec laquelle je luttais pour maintenir les émotions sensibles brûlant en moi.

« Est-ce que je peux entrer ? », demande Christopher et je dois resserrer

ma prise sur la porte pour empêcher mes mains de trembler.

Il sait. Je suis certain qu'il sait. Mon dos se raidit alors que j'attends qu'il se transforme. J'attends la rage, mais comme d'habitude, elle ne vient pas.

« J'ai merdé », je parviens à dire, m'écartant pour qu'il puisse entrer dans le terrain vague et vide de ma vie.

« Asseyons-nous, fils », dit-il avec une détermination et un calme qui me bouleversent. Je ne sais toujours pas comment faire face à ce style de maîtrise de soi.

Sa forme de discipline.

Son idée de la force avec l'amour.

C'est la même chose avec Beth. Elle a le genre de capacité insensée à voir le meilleur de chaque situation. À oublier.

Pas la nuit dernière, néanmoins.

La nuit dernière, j'ai trouvé sa limite. Il n'y avait pas de pardon dans sa voix lorsqu'elle s'est effondrée devant moi, refusant de me laisser m'accrocher aux morceaux brisés de ce qui restait de nous.

La nuit dernière, elle m'a quitté. La nuit dernière, elle a choisi de fuir le problème. Je serais peut-être mieux sans elle. Si seulement je pouvais me résoudre à le croire.

« Est-ce que ça va ? »

La question devrait être rhétorique, étant donné la preuve flagrante devant lui, mais il semble quand même attendre une réponse.

« Je vais bien. » Je mens et il hoche lentement la tête avec une légère moue se formant sur ses lèvres.

« Eh bien, ce n'est pas le cas de ma fille. »

J'ai un mouvement de recul lorsque ses mots atterrissent lourdement sur ma poitrine et que je peux entendre mon souffle sortir de façon saccadée.

« Et je ne sais pas comment vous les jeunes vous définissez *bien* de nos jours, mais tu as l'air et tu sens frais comme l'enfer. » Son visage ne montre aucune expression réelle, mais sa voix est plus sombre que d'habitude. « Qu'est-ce qui s'est passé ici la nuit dernière ? »

« Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? », je demande, désespéré de savoir dans quelle mesure je dois limiter les dégâts causés avec ma belle-famille.

« C'est à toi que je pose la question », répond-il. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise autre chose.

Je peux sentir un bourdonnement dans ma tête, puisque le whisky fait circuler un train dans mes veines. J'appuie mon dos contre le canapé, mes

jambes affalées devant moi avant de fermer mes yeux et de penser à tout ce qui s'est passé ces dernières heures.

Lorsque le silence menace de m'envahir, j'ouvre doucement les yeux pour le fixer. Je n'ai jamais eu de conversation à cœur ouvert avec l'un des pères de mes anciennes plans cul, même si j'ai eu de brèves conversations avec le canon de leurs armes. Étrangement, c'est bien plus intimidant.

La plupart des filles causaient plus d'ennuis qu'elles n'en valaient la peine. Mais pas Beth. Elle vaut bien tous les chagrins d'amour qui me sont tombés dessus, particulièrement celui que j'ai provoqué.

« Elle pense que je l'ai trompée », dis-je finalement.

« Et l'as-tu fait ? », demande-t-il.

Tellement direct. Tellement terre-à-terre. J'apprécie son manque de tolérance pour les conneries et son mépris évident pour le fait de tourner autour du pot.

« Non. Je ne l'ai pas fait. »

« Alors, explique-moi pourquoi ma fille est chez moi et s'endort en pleurant. Ma fille souffre. Elle ne souffrirait pas sans raison. »

Il ne crie pas, mais il y a une dureté évidente dans sa voix. Même avec la clarté de mon esprit flouté par l'alcool, je peux encore voir les traits de son visage qui contractent la seule chose qui trahit sa colère. Il est furieux contre moi et il a tous les droits de l'être. Je lui ai promis que je ne lui ferai aucun mal, et pourtant nous y voilà.

« Elle m'a surpris avec une autre fille dans ma chambre. » Les plis de son visage s'approfondissent. « Vous ne me croyez pas ? »

Sans dire un mot, il se lève et se dirige dans la cuisine. Je peux entendre des choses bouger et j'espère silencieusement qu'il ne cherche pas un couteau.

Il ne me semble pas être le genre de personne à commettre un homicide, mais aujourd'hui pourrait bien être le point de rupture, pour bien plus que Beth.

Je baisse les yeux vers la photo sur mon écran et lui souris. « S'il te plait, pardonne-moi », je prie silencieusement lorsqu'il réapparaît. Je suis soulagé de voir deux verres dans ses mains et aucune arme en évidence. Il me tend un verre de quelque chose à peine reconnaissable.

« Bois. Tu dois dessaouler. Tu as un entraînement demain, n'est-ce pas ? »

Je le fixe avec une incrédulité silencieuse.

« C'est tout ? », je laisse échapper. Il plisse ses yeux et sourcille.

« C'est tout ce que vous allez dire ? Bois ? Je vous dis que votre fille pense que je la trompe et tout ce que vous me dites c'est, "*bois*" ? Qui êtes-vous ? Pourquoi n'essayez-vous pas de m'étrangler ou de me frapper au visage ou autre ? », je demande, frustré et incapable d'accepter ce don de compréhension qu'il semble prêt à me donner. Au fond, je veux le mériter, mais je ne suis pas sûr à cent pour cent que ce soit le cas. Selina n'aurait pas dû être là en premier lieu. Donc peu importe ce qui s'est passé, même si je n'ai pas été la chercher, c'est quand même ma faute. Je l'ai quand même autorisée à être présente dans mon putain d'appartement.

« Tu souffres déjà », dit Christopher. « J'avais besoin de voir par moi-même que Beth n'était pas la seule à souffrir. »

« Et si j'avais été en forme ? »

« Alors tu aurais reçu mon poing dans la figure. » Il sourit et prends une gorgée de son verre. Je m'assieds, ma bouche légèrement ouverte et mes paupières écartées avec un regard écarquillé.

Christopher observe silencieusement mon visage pendant quelques secondes, avant de s'enfoncer dans le canapé en face de moi et de croiser une cheville par-dessus son genou.

« J'ai rencontré la mère de Beth lorsque j'avais douze ans », dit-il, et un petit sourire se répand sur son visage. « Elle était aussi belle pour moi à l'époque qu'elle l'est aujourd'hui. J'ai l'impression que j'ai aimé cette femme toute ma vie. » Il hoche la tête et je fais de même. Il m'a déjà battu là. « Elle était mon premier amour et j'ai été son premier tout. »

Je suis touché qu'il se sente assez confiant pour partager ça avec moi, même si je me sens soudain mal à l'aise par la direction générale que prend notre conversation. Pourtant, je ne bouge pas, espérant qu'il y ait un but dans tout ça.

« Elle m'a aimé, elle est restée avec moi et elle m'a été fidèle toute sa vie. » Son visage s'affaisse légèrement et ses yeux transmettent une expression de honte, assombrissant ses traits avant qu'il ne penche sa tête. « Je ne peux pas en dire autant. »

Je me sentir mes yeux s'écarquiller davantage, tandis que son visage fait une grimace.

« Lorsque j'avais environ dix-neuf ans, il y avait cette nouvelle fille en ville dont tous les mecs étaient fous. Et je dis bien *tous* les mecs. Les sportifs, les geeks, les musiciens, les normaux. » Il sourit et je me force à sourire,

craignant toujours que cette histoire ne se termine par une bonne raclée pour moi.

« Elle se faisait désirer de tous, mais je l'ignorais parce que j'avais déjà ma femme. Si tu es bien informée sur les femmes, alors tu sais que lorsqu'un mec ne s'intéresse pas vraiment à elles, ça les pousse curieusement à vouloir encore plus ce mec. Elle était ce genre de filles. »

J'ai un mouvement de recul, bien trop familier avec ce genre.

« Joanne n'avait jamais été du genre à être très jalouse à l'époque, et elle me faisait entièrement confiance. Elle savait que tous les autres mecs désiraient ardemment cette nouvelle fille, mais elle savait aussi que je n'avais d'yeux que pour elle. En y repensant aujourd'hui, je réalise que pendant toutes les années où nous avons été ensemble, je tenais sa confiance pour acquis. Avant la fin de son premier été en ville, je suis sortie avec elle, seulement une fois et c'était un peu du batifolage. Nous ne sommes jamais allés jusqu'au bout, mais lorsque Joanne l'a découvert, elle était anéantie. Ça nous a brisés. Il a fallu des mois pour recoller les morceaux. »

« Mais vous avez réussi », je murmure, m'appuyant sur son histoire.

« Tu peux être sûr que je l'ai fait », glousse-t-il en vidant son verre.

J'incline mon propre verre vers ma tête et vide son contenu, me sentant légèrement dessaouler lorsque la dernière goutte touche ma langue.

« Nous sommes mariés depuis vingt-et-un ans. Depuis plus longtemps que tu ne vis. »

« Félicitations », je lève mon verre vide vers lui et il me fait un signe de tête.

« Ne passe pas à côté de l'essentiel, fils. Si tu aimes ma fille, et je suppose que c'est le cas, tu devras regagner sa confiance. »

« Elle me déteste », dis-je dans un murmure pathétique. « Elle me déteste vraiment, vraiment. »

« Bien sûr qu'elle te déteste à présent. Je te déteste aussi. J'ai simplement appris l'art de contrôler mes émotions, mais ça ne veut pas dire que je ne les ressens pas. Elles doivent être présentes pour me permettre d'avoir quelque chose à contrôler », explique-t-il. « Je suis énervé contre toi. Ma femme et ma fille sont les choses les plus précieuses de ma vie, et tu as fait du mal à mon enfant. Que tu l'aies voulu ou non n'a rien à voir avec l'ordre des choses. C'était l'une des morales de l'histoire. J'avais de bonnes intentions au début, et je ne voulais pas lui faire de mal, mais je l'ai fait, et je n'ai pas pu utiliser mes intentions ou la réalité de mes sentiments comme excuse. Je les ai

utilisées comme la raison pour laquelle la reconquérir.» Il s'arrête pour s'assurer que je le suis toujours. « L'autre morale de l'histoire, Maverick, réside dans la force de notre lien. Nous avons été capables de passer au-dessus de mon indiscretion et je n'ai plus été aussi stupide depuis. » Il sourit et je lui rends son sourire. « Si tu lui as fait du mal, tu ne peux pas réparer sa douleur avec des mensonges », me dit-il et je penche ma tête pour le regarder, ma vision se clarifiant.

Il se lève et marche vers moi, posant une main sur mon épaule et la serrant.

Je parviens curieusement à faire fonctionner mes jambes, et marche ses côtés jusqu'à la porte.

« Chris », il incline sa tête en arrière et hoche la tête. « Je suis désolé. »

Il hoche à nouveau la tête, son regard toujours fixé au mien. « Répare ça, Maverick. »

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE



MES PARENTS ÉTAIENT ÉTRANGEMENT silencieux ce matin lorsque je me préparais pour aller au lycée. J'imagine qu'ils ne connaissent pas les règles pour gérer une fille qui a fui pour se marier, mais qui est finalement revenue anéantie.

Mon esprit revient sur la nuit d'avant-hier. Encore aujourd'hui, alors que je me cache dans les toilettes des filles et que j'y repense, j'ai la nausée. J'ai une sensation de brûlure dans l'estomac et un bouillonnement général qui me rend nauséuse.

Je peux entendre les murmures devant les portes des cabinets, et je sais instinctivement qu'elles parlent toutes de moi.

« *Elles n'étaient même pas là quand tu es entrée, Beth. Elles ne savent pas que tu es là* », mon côté plus calme et plus rationnel s'exprime, mais je l'éteins avec un pichet d'eau glacée et continue la croisade de mon malheur.

Des snobs murmurant des choses sur moi, ça n'a rien de nouveau, ça ne devrait donc pas me déranger.

Excepté aujourd'hui, où tout semble me déranger.

Je pouvais à peine tenir en place en cours. J'ai sauté le déjeuner et je me suis cachée dans la bibliothèque pour pouvoir être seule.

J'ai beaucoup enduré depuis que j'ai commencé le lycée, et je pense que j'ai été assez dure avec ces brutes et que j'ai persévéré. Cette fille existe toujours en moi. Je le sais. C'est simplement que je l'ai déçue. Je suis bêtement entrée dans la cage du serpent en chef et je n'ai pas eu la prévoyance de prendre conscience que, d'une manière ou d'une autre, il

arracherait ma tête. Et puis, plutôt que de lutter pour garder ma tête en place, je me suis réduite à une boule de larmes. Une partie de moi pleure parce qu'il m'a fait souffrir. L'autre partie de moi est anéantie parce qu'il me manque.

Lorsque la dernière sonnerie retentit, j'attends que les poupées quittent les lieux avant d'avancer dans la lumière. J'aurais besoin d'un peu maquillage moi-même... si seulement je pouvais me résoudre à me soucier de tout ça aujourd'hui.

Lorsque l'agitation des pieds qui grincent et des élèves qui crient se calme, je sors en douce des toilettes, vérifiant qu'il n'y ait personne traînant dans les couloirs avant de me diriger vers le stade. D'ordinaire, j'utiliserais mon temps libre pour faire quelque chose d'académique, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, j'ai besoin de me défouler. J'ai une demi-heure de libre avant que je puisse quitter cet endroit, et j'ai l'intention d'utiliser chaque minute pour me vider la tête. J'ai besoin de reprendre le contrôle de ma vie, de mes émotions. Je refuse de devenir cette fille. Je refuse de devenir Jessica. Je ne craquerai pas à cause de Maverick, parce que je suis presque sûre qu'il va bien là où il est. Je n'imagine pas qu'il ait pu perdre le sommeil par ma faute ni même qu'il ait pu verser ne serait-ce qu'une larme. Je n'étais qu'un jeu pour lui. C'est évident.

La cible la plus difficile. Celle qui ne voulait pas de lui. Maintenant qu'il m'a eue, il peut m'ajouter à la liste de ses conquêtes et aller de l'avant dans sa vie, me laissant ramasser les morceaux de la ruine qu'il a provoquée.

Je commence à courir au moment en rejoignant la voie, et je peux sentir mes jambes brûler avant même d'être à mon deuxième tour. C'est la brûlure que je recherche. J'ai besoin qu'elle me distraie de la douleur dans mon cœur. Je vais donc plus vite, poussant vers un vrai sprint avec mon sac sur mes épaules. Si quelqu'un me voyait, quel spectacle il verrait. Je suis certaine que j'ai l'air d'une folle courant autour du terrain en uniforme avec mon sac sanglé sur moi, mais je ne me soucie pas de mon apparence auprès de qui ce soit ici. Plus maintenant.

Après dix tours, je suis à deux doigts de m'écrouler, je force donc mes jambes à me porter jusqu'aux tribunes. Ça me fait mal. Mes jambes, mes poumons, mon cœur. Ils sont tous en feu. Pour l'instant, j'accepte la chaleur qu'ils ont envie de brûler. Toutes mes pensées vont peut-être brûler avec eux sur le champ. Je reste dans les gradins pendant quinze minutes environ avant d'accepter que ce ne sera pas le cas. Je sais également que je dois partir. Mais où suis-je censée aller, putain ? Clairement pas chez Maverick. Et à la

maison ? Curieusement, je ne peux non plus supporter l'idée de devoir me pointer là-bas. Le silence, les murmures, le ton prudent lorsque mes parents me parlent... Je ne peux pas gérer ça à présent, donc je m'assieds. Pour une heure et puis deux. Deux heures et puis beaucoup trop d'autres.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQ



CHRISTOPHER M'A DIT de réparer les choses, mais il est impossible de réparer quoi que ce soit lorsque quelqu'un ne veut rien avoir à faire avec vous. J'étais comme un zombie ces derniers jours – si les zombies pouvaient utiliser des téléphones.

Inutile de préciser que je suis passé au-delà du stade pathétique, puisque j'ai rempli la messagerie de Beth en la suppliant de m'appeler. Elle n'a rien fait de tel. Non pas que je sois surpris.

Je suis certain que j'ai également rempli sa capacité de stockage avec des messages disant combien j'étais désolé et que je n'avais rien fait de mal. Ce qui est contradictoire, c'est le moins que l'on puisse dire. Si je n'ai rien fait de mal, alors il n'y a aucune raison que je m'excuse. Seulement, je sais de quoi ça avait l'air, et si elle m'avait seulement donné une minute ou deux pour lui expliquer, elle le comprendrait. L'entendrait. Elle me croirait.

La professeure parle d'une chose ou d'une autre. Je suis en cours de science, mais je pourrais tout aussi bien être sur Mars. Mon cerveau est tellement loin, dans un univers où seulement Beth existe, et puis un où elle n'existe pas. Si je ne l'avais jamais rencontrée, je n'aurais eu la malchance de la faire souffrir de la façon dont je la fais souffrir à présent.

« Monsieur Williams », m'appelle Mademoiselle McFarlane. Sa voix semble pressante. Je me penche vers mon sac à dos, m'appêtant à faire ce qu'on attend de moi, mais je change ensuite d'avis. Quel est l'intérêt de faire semblant.

« Je ne me sens pas très bien », lui dis-je, avant de mettre mon sac à dos

sur mes épaules en me levant.

Elle me regarde comme si elle voulait protester, mais même elle n'est pas aveugle. Je n'essaie pas de sécher le cours. Elle peut le voir dans mes yeux. L'entendre dans ma voix. Tout comme toutes les personnes de cette salle. Ils ont tous des yeux de pitié tournés vers moi. Thomas a l'air plus inquiet que les autres. Il ne sait rien non plus au sujet de Beth, bien que je pense que ça va changer. Je dois parler à quelqu'un. Même si ça signifie risquer de devenir l'un de ces mecs. Même si ça prouve que je suis tout aussi humain qu'eux.

La tête baissée, je quitte la salle de cours et traîne dans les couloirs. Je m'apprête à passer à côté du casier de Beth lorsqu'une pensée me frappe. Si je me pointe à son cours, la fait sortir, ça pourrait provoquer une scène. Mais ça signifiera qu'elle n'a pas d'autres choix que de me laisser lui expliquer ce qui s'est passé à cette soirée. Elle ne sera plus aussi énervée ensuite et tout ira bien dans le meilleur des mondes.

Le téléphone désormais dans ma paume, je parcours rapidement nos précédents messages pour trouver le code de son cadenas. Il me faut environ cinq minutes, mais je finis par être chanceux et ouvrir le casier en un mouvement. L'intérieur est propre, organisé, typique de Beth. Elle me manque encore plus à cet instant. Ça fait plusieurs jours et ma chambre semble être sens dessus dessous. Elle n'a jamais paru ainsi lorsqu'elle était là. Ou lorsque j'avais une femme de ménage. Cependant, la première était bien plus attirante que la dernière.

Son emploi du temps se trouve à l'intérieur de la porte de son casier. Je fais passer mes doigts jusqu'à la cinquième heure de cours, mais mon putain de cœur sombre à nouveau. Elle a fini plus tôt aujourd'hui. Putain de merde. Je claque la porte de son casier pour la fermer et j'y appuie mon dos, balayant le couloir vide du regard, fixant tous les endroits où j'ai fait de sa vie un enfer. Ce pourrait bien être simplement le karma. Je serais vraiment enclin à le croire si je n'étais pas convaincu qu'elle souffrait elle aussi.

Je sors à nouveau mon téléphone de ma poche et décide d'appeler Christopher, et de lui demander s'il veut bien que je m'arrête.

« Maverick ? », répond-il. Il y a une inquiétude dans sa voix, ainsi qu'une confusion.

Ce n'était pas comme ça avant. La semaine dernière nous étions encore bien. La famille de Beth était la famille que je n'avais jamais eue. Pour la première fois, je prends conscience de ce que la fin de notre relation signifierait réellement. Ce n'est pas seulement elle que je perdrais, mais eux

aussi. Et juste au moment où ils commençaient à m'accepter.

Je secoue ma tête. Christopher s'est pointé à mon appartement et m'a demandé de me battre pour la fille. Il ne l'aurait pas fait s'il ne souhaitait pas nous revoir ensemble ; s'il n'aimait pas m'avoir dans le coin.

« Salut Chris », dis-je. « Est-ce que Beth est chez vous ? »

« Ouais », dit-il, puis il s'arrête un temps. « Elle est rentrée il y a environ une demi-heure. Est-ce que tout va bien ? »

« Tout va bien », dis-je. « C'est simplement que... elle n'a pas vraiment répondu à mes appels et je suis un peu inquiet. »

« Elle vit une période difficile, Maverick. » Une autre pause puis j'entends la voix de Beth. Elle ne me parle pas. Elle se dispute avec son père.

Est-ce que c'est lui ?

Papa, sérieusement.

Raccroche le téléphone.

Raccroche le téléphone, papa.

Elle a la voix du paradis. Si seulement le paradis savait comment s'énerver.

« Beth », je crie dans le téléphone. Je le serre comme si c'était une brique de billets d'un million de dollars fraîchement imprimés. « Beth, chérie. »

Silence.

Silence.

Elle a raccroché.

Où il a raccroché.

Ma tête me fait mal. Mon cœur me fait encore plus mal.

CHAPITRE CINQUANTE-SIX



ÇA FAIT DÉJÀ une semaine et mon cœur ne semble pas moins brisé qu'il ne l'était auparavant. Je sais que je guéris néanmoins. Doucement, mais sûrement, les larmes ont commencé à diminuer. Point bonus pour le fait que je ne m'endorme plus en pleurant ni ne me réveille avec un oreiller trempé par mon chagrin.

Être au lycée ne semble pas aussi dur que ça ne le pourrait, grâce à ma réticence à marcher du bon côté des règles.

Quant à Maverick, je ne l'ai pas vu beaucoup. Il a appelé et appelé, et j'ai ignoré chacune de ses approches. Il ne risque pas non plus de me piéger dans le couloir – je m'en suis assurée. Et les cours que nous avons ensemble sont ceux que je sèche. Peut-être que la semaine prochaine, je serai suffisamment courageuse pour lui dire en face d'aller se faire foutre. Après tout, je ne peux pas vraiment changer ma vie ni être recalée du lycée simplement parce que j'insiste pour l'éviter. Si c'est le cas, il gagnera. Et il ne mérite vraiment pas de gagner à nouveau.

Les matchs du championnat sont en plein essor. Je savais qu'il serait partout. Dans les acclamations des couloirs. Les murmures en privé. Les posters sur chaque putain de mur de notre lycée de merde. Lorsque coach m'a écrit un message, c'était le dernier putain de fil à être tiré pour tenter de me défaire. Je ne savais pas quoi dire. Merde, Maverick et moi sommes toujours mariés, et je n'ai pas vraiment trouvé quoi faire de ça. Une annulation ? Un divorce ? S'il y a quoi que ce soit qui puisse crier *bidon*, c'est le fait que nous nous soyons séparés bien avant que l'encre de notre certificat de mariage ait

pu sécher.

Comme une idiote, j'ai fait ce que le coach a demandé et je me suis pointée au match. Je ne sais même pas vraiment pourquoi. Je ne voulais peut-être simplement pas lui expliquer les choses. Je me suis assise dans le dernier rang de l'arène, me fiant au siège de sortie. Je n'avais pas besoin de voir Maverick. Je n'avais pas besoin de prêter attention au match. Cela ne faisait pas partie de l'arrangement, et je n'ai donc fait aucune de ces choses. Ce fut assez simple pendant les cinq premières minutes, mais lorsque les gens ont commencé à chanter son nom, j'ai su à quel point j'étais stupide. J'ai laissé passer vingt minutes avant de dégager.

Lorsque j'ai quitté l'arène, j'ai su que j'avais besoin d'un peu plus de distraction pour garder mon esprit loin de Maverick. Tyler est l'une des seules personnes que j'ai rencontrée qui puisse écouter sans donner son opinion à chaque fois qu'il en a l'occasion, et je l'ai beaucoup évité depuis cet épisode avec Maverick. Je décide de me diriger vers mon ancien travail. Me vider un peu la tête.

Il me faut vingt minutes d'attente avant que mon Uber ne se pointe et vingt autres minutes dans la voiture avant d'y arriver. Je pousse les lourdes portes d'entrée, inspirant l'odeur de familiarité. Parfois il faut retourner à un endroit pour prendre conscience de combien il vous a manqué.

« Beth ! », s'exclame Tyler lorsque j'entre dans le restaurant.

Bien que je ne sois pas venue depuis la dernière irruption de Maverick, je me sens toujours en sécurité dans ce lieu et, un jour comme celui-ci, lorsque mon esprit semble être un méli-mélo d'émotions et un désordre chaotique, j'ai besoin de la familiarité et de la sécurité de cet espace pour m'aider à trouver mon centre.

« Tu as l'air... différente. C'est un compliment. Comment vas-tu ? La dernière fois que je t'ai vue, tu as été traînée dehors par un fou. » Il prononce ces mots en bredouillant. Plutôt que d'en admettre immédiatement certains, je jette mes bras à son cou et l'enlace. Je peux sentir son sourire sur mon épaule après un long soupir, et une partie de ma tension disparaît.

« Ça fait du bien de te voir, Tyler. Je suis désolée qu'il m'ait fallu aussi longtemps pour revenir. Les choses ont été assez mouvementées de mon côté, tu sais. »

« Eh bien, ça te va bien. » Il sourit et je rougis. « Je te sers quelque chose ? »

Je secoue ma tête et m'installe sur un tabouret à côté du comptoir. Le

thermostat est réglé à la température parfaite et me rafraichit de l'humidité extérieure.

Tyler semble soulagé de me voir, et je me sens horrible d'avoir abandonné mon ami le plus sincère.

« J'avais simplement besoin de m'éloigner un peu. Me vider la tête. » Je m'explique davantage par culpabilité que par réel besoin de mettre les choses au clair.

Je regarde autour des box. Ils sont plutôt vides. C'est sans surprise avec le match de championnat qui a lieu. Bientôt, ce silence aura disparu, lorsque les fêtards afflueront, je prends donc une profonde inspiration et profite du silence.

« Tu es prêt pour l'animation d'après-match ? », je demande, essayant de détourner l'attention loin de moi.

« Beurk ! Ouais. Ce sera le cas si Elizabeth se pointe à l'heure comme elle est censée le faire. Mais, tu sais, la fiabilité n'est pas vraiment son truc. » Il grogne et vérifie sa montre, secouant sa main.

« Putain, je suis surprise que tu l'aies gardée aussi longtemps. Elle est impossible. » Je ris et il lève les yeux au ciel avant de me tendre un verre.

« C'est la maison qui offre. À quoi tu penses, Beth ? », il sourit avec un regard complice.

« Qu'est-ce qui te fait penser que je pense à quelque chose ? »

« Je te connais. »

Je soupire. Ça ne sert à rien de faire semblant. Après tout, je suis venue ici parce que j'avais besoin d'un ami. « J'ai fait quelque chose d'incroyablement stupide et à présent je fais face aux conséquences. » Je résume tout mon mariage et mon chagrin d'amour consécutif.

« Qu'est-ce que tu as fait ? »

« J'ai décidé de faire confiance à quelqu'un qui ne le méritait pas. »

Il hoche la tête, tirant un tabouret comme s'il s'attendait que je continue. Lorsque je ne le fais pas, il plisse ses yeux vers moi. « Continue. »

« Eh bien, il n'y a pas grand-chose à dire. J'en suis sortie comme une idiote et j'ai fini le cœur brisé. Rien de bien méchant. » J'essaie de sourire, mais son regard intense me permet de rester honnête.

« Ton cœur brisé c'est un gros problème, Beth. C'est un assez gros cœur que tu as sorti et qui s'est brisé. »

Je ris à sa remarque. Il a toujours su choisir les mots les plus ridicules et malgré tout leur donner du sens.

« Que dirais-tu que je remplace Elizabeth jusqu'à ce qu'elle arrive ? », je demande, et il se redresse pour vérifier à nouveau sa montre.

« Tu joues la carte de l'évitement. »

« Tu as besoin d'aide. »

« J'ai peut-être besoin d'aide. Mais... »

« Tu m'aiderais également », je le coupe. « C'est seulement que... Mon esprit me fuit et j'aurais bien besoin d'une distraction. »

Il arque un sourcil et me saisis un moment. « Bien. »

Je me mets immédiatement sur mes pieds, jetant mes bras autour de lui. « Tu es le meilleur, Ty ! »

En un rien de temps, je me dirige de l'autre côté du comptoir, avant de disparaître dans les vestiaires pour attraper un tablier.

Une fois mon maquillage et mes nouveaux vêtements retirés, je suis toujours la même personne. La serveuse qui vient d'un coin miteux de la ville et qui a un amour pour la danse, un cœur pour la musique et qui n'a pas peur de travailler dur. Je ne suis pas une femme trophée. Je ne suis pas non plus une épouse sur catalogue. Je suis une serveuse. Une serveuse avec des rêves qui vont bien au-delà de Maverick.

Lorsque je retourne dans la salle principale, je suis accueillie par des acclamations et des fans surexcités.

« Il semble que le match soit terminé. » Tyler indique les box qui commencent à se remplir et une partie de moi s'anesthésie.

« Tu vas bien ? » me demande Tyler, son sourcil levé alors qu'il observe mes réactions. « Tu sais, tu n'as pas à faire ça. Tu peux changer d'avis dès que tu le souhaites. »

Je pose ma main sur son épaule et secoue ma tête. Ses bras semblent fermes sous mes doigts et je laisse nonchalamment ma main glisser le long de son biceps gonflé.

J'aurais dû le choisir lui. J'aurais dû tomber amoureuse de quelqu'un qui était purement et sincèrement bon. Au moins, j'aurais une bonne raison d'être triste si mon cœur était brisé. Je retire ma main, jurant contre mes pensées incontrôlées.

« Ça va, Tyler. J'ai dit que j'allais aider. Il te manque une serveuse de toute façon, je peux donc faire quelques tables avant d'y aller. J'éviterai seulement les joueurs si ça ne te dérange pas. »

« Je peux les gérer. Merci encore, Beth. Tu es vraiment un ange », dit-il, balayant un cheveu que je n'avais pas remarqué et le plaçant derrière mon

oreille.

Il n'y a aucun signe de Maverick lorsque je sors, et je peux sentir mes épaules se détendre. Mais ça ne dure pas longtemps.

« Eh bien, ce n'est pas la petite Mademoiselle Bethany Hendrickson », j'entends une voix féminine stridente derrière moi. « Qu'est-ce que tu fais ici ? Maverick est normalement le genre de mec à prendre soin de ses femmes. Ou est-ce simplement que tu ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de toi ? »

Je me retourne pour fixer le visage de Suzanna, luttant contre l'envie irrésistible de lui jeter mon poing en travers de son petit nez en forme de bulbe.

« Je dis simplement », continue-t-elle, « qu'il est du genre à gâter ses femmes. Enfin, au moins il avait l'habitude de me gâter. » Elle sourit d'un air suffisant, jetant ses cheveux par-dessus ses épaules.

« Non, je suis pratiquement sûre que tu es naturellement pourrie. Il n'avait rien à voir avec ça. Je ne suis pas ta serveuse aujourd'hui, donc rends-toi service et fais comme si je n'existais pas. »

Sa poitrine s'affaisse alors qu'elle me ricane au nez, incrédule.

« Tu ne peux pas me parler comme ça. »

« Je peux te parler comme je le souhaite », je l'informe, avant de m'éloigner pour aller servir un vieux couple de l'autre côté de la pièce.

Tyler glousse en passant pour se rendre à leurs tables et m'offre un petit clin d'œil qui me donne plus de courage. J'en ai fini avec toute leur merde. Maverick y compris.

J'ai décidé d'ignorer tout ce non-sens de « je l'aime » qui m'a brassée toute la journée. Je refuse d'aimer quelqu'un qui ne peut pas m'aimer en retour. Ça ne vaut pas le chagrin d'amour.

Si Maverick me veut, il va devoir me le prouver, et j'ai besoin de plus bien plus que de messages venus de nulle part disant combien je lui manque.

Il est facile de lui manquer. Il se trouve que je suis incroyable.

M'aimer est quelque chose de complètement différent.

La température change lorsqu'un souffle d'air chaud entre par la porte ouverte, et je saisis un parfum familier dans la brise.

Je me suis réveillée avec cette odeur, j'ai dérivé vers le sommeil avec cette odeur, je suis tombée fortement et rapidement amoureuse de cette odeur. Tellement qu'elle est pleinement attachée à ma mémoire. Mes doigts se resserrent autour du crayon que je tiens, et j'oublie complètement de respirer

pendant quelques secondes. Je n'ai pas besoin de me retourner. Je sais qu'il est là et je me sens piégée, dos à la porte, attendant nerveusement le bon moment pour m'échapper.

La tension ne fait que monter au moment où je me tourne, pour finalement voir Ethan et Marco se bousculer dans le restaurant sans lui.

Ils semblent légèrement alcoolisés lorsqu'ils commencent à beugler au-dessus de leurs voix, chantant le chant du lycée. Le reste de la foule les rejoint sans surprise. Pour quelqu'un de l'extérieur, cette bande heureuse pourrait probablement évoquer de la nostalgie de la bonne génération et susciter de l'espoir pour les autres. Ils ont beau sembler unis pour des yeux non avertis, mais je suis plus avisée.

J'ai vu combien ils pouvaient être cruels les uns envers les autres, et au milieu de la célébration, je me surprends à me demander où il est. Je ne pouvais pas tout simplement imaginer cette odeur, n'est-ce pas ? Je ne suis pas aussi folle dans ma tête. Pas encore, du moins.

Ils ont eu une grosse victoire ce soir, je sais donc qu'il doit être en train de célébrer. Je balaye la foule du regard une fois de plus, mais je ne vois Maverick nulle part. De toute apparence, il doit célébrer autre part. Je ne semble pas pouvoir m'arrêter de me demander s'il est avec elle. Je sais que je ne devrais pas autant m'en préoccuper, mais je ne semble pas pouvoir baisser le son, et encore moins l'éteindre.

« *Techniquement, tu es payée pour t'inquiéter pour lui, donc ce n'est pas un gros problème.* » Je me raisonne, mais je peux sentir le jugement se former au fond de ma tête.

La partie illogique de mon cerveau me crie de le trouver. Ne serait-ce que pour me prouver que j'avais toutes les raisons d'être en colère ; toutes les raisons d'aller de l'avant. S'il est avec elle, alors ce sera encore plus clair que ça ne l'était, qu'il n'est rien d'autre qu'un connard de traître. Prouver à mon cœur que sa douleur est inutile.

Plus je cogite cette idée, plus je m'en convaincs. Ouais, c'est ce que je vais faire.

J'attrape mon téléphone et me dirige vers la porte, passant les ricanements de mes camarades de classe en me déplaçant.

« Salut, Beth ! », m'appelle Marco, et je m'arrête pour lui jeter un coup d'œil.

« Quoi ? », je demande.

Il sourit. « J'ai besoin d'un autre verre. »

Je baisse les yeux sur mon téléphone avant de le mettre dans ma poche. Je sais que je ne gagnerai pas de bon point ce soir si je dis à l'un de nos joueurs d'aller manger une bite alors qu'ils viennent de remporter les demi-finales. Je me tourne donc et lui sers un deuxième verre. Avant que je ne m'éloigne, Suzanna agrippe mon poignet et me tire vers la table.

« Que les choses soient claires, Bethany. Tu ne seras *jamaïs* l'une de nous. Je me fous de ce que tu fais, de qui tu baisses ou de combien tes cheveux ont changé. Tu n'es rien. Maverick le réalisera lui aussi bien assez tôt. »

Avant que je puisse dégainer une réponse de mon arsenal, Tyler se tient à mes côtés. « Tout va bien, ici ? », demande-t-il avec une voix précautionneuse. Toujours à mon secours.

« Suzanna », dis-je, et je m'arrête en retenant un souffle profond dans mes poumons. Je m'assure que ses yeux sont fixés aux miens et que chaque once de sa concentration est sur moi. « La prochaine fois que tu poses une main sur moi », lui dis-je avec la voix sérieuse. Ma gorge éclaircie, « prépare-toi à la perdre. » Je retire ma main d'un coup sec et je suis seulement vaguement consciente des sifflements et des gloussements impressionnés des gars assis autour d'elle. Quelque chose me dit que Maverick n'a peut-être pas continué à faire de moi un secret auprès d'eux. Autrefois, ils auraient ajouté du combustible à n'importe quel feu que Suzanna faisait brûler. À présent, ce n'est pas le cas.

« Il semble que la petite Mademoiselle Beth ait grandi dans la nuit », dit Ethan, et Marco siffle fort et longtemps. Je lève mes yeux au ciel et lance un dernier regard à Suzanna avant de sortir.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPT



JE NE SAIS PAS ce que je m'attendais à ressentir, mais je suis presque sûr qu'arriver aux demi-finales des matchs de championnat est censé être bien plus gratifiant que ça. Plus qu'un match et nous tiendrons le titre d'État. Lorsque le coup de sifflet final a retenti sur la glace et que le tableau d'affichage a fait briller notre victoire, mes yeux ont erré en profondeur dans la foule, au-delà des cris et derrière les pom-pom pour *la* chercher.

Les applaudissements de la foule se sont progressivement coupés lorsque j'ai trouvé son siège vide. À nouveau.

Le coach sprinte sur la glace et rejoint les célébrations. Mes réceptions ratées dans le premier quart du match sont bien évidemment oubliées, puisque les chants deviennent plus forts autour de moi. C'était un match si incroyablement serré, même si ça n'aurait pas dû. Mais mon esprit ne m'appartient plus, et je sais à présent, plus que jamais, que je ne veux pas seulement récupérer Beth. J'ai besoin d'elle. J'ai besoin d'elle comme j'ai besoin d'air.

Dans un moment qui est censé est l'un de mes plus grands, tout ce à quoi je peux penser, c'est elle, et je veux me nettoyer l'esprit, mais c'est comme essayer de faire sécher l'océan avec un gant de toilette, et je ne peux pas le supporter.

« Bon match les gars », je marmonne avant de boitiller vers les vestiaires pour prendre une douche et changer de maillot.

Lorsque je vérifie mon téléphone, je m'accroche à l'espoir qu'il y ait un message de sa part. Je le fais beaucoup. Et à chaque fois, il n'y a rien.

« Tout va bien ici ? », j'entends la voix baryton du coach alors que je me vautre contre mon casier.

« Salut coach », je marmonne.

« Tu étais hors-jeu aujourd'hui », me dit-il, et je hoche la tête, parce que je n'ai pas l'énergie de raconter des conneries. Je n'étais pas simplement hors-jeu. J'étais hors de ma putain de vie entière.

« Mais tu as t'es repris comme un champion dans le dernier quart temps. Je suis fier de toi. »

« Merci coach. »

Il m'observe une seconde, puis glousse.

« Je lui ai dit de venir, tu sais. »

Je me tourne d'un coup et vois le sourire sur son visage. « Quoi ? »

« Je sais que tu penses que je suis un connard sans âme avec un cœur dur. »

« Eh bien... vous l'êtes un peu. »

« Peut-être. Mais je sais aussi plus que tu ne le réalises, et toi, Maverick, tu as vraiment changé. »

Pas selon Beth, et c'est la seule opinion qui m'importe vraiment.

« Je ne sais pas quand, et je me fous de savoir comment, mais tu t'es mis dans une sacrée situation avec ta femme. »

J'ai un mouvement de recul en écoutant ses mots, parce que je ne fais pas confiance aux mots qui pourraient dégringoler si j'essayais de parler.

« J'ai pris conscience que vous étiez tous les deux au milieu d'une dispute... »

« Elle est partie », j'avoue et il blêmit.

« Quoi ? Pourquoi tu n'as rien dit ? »

« Parce que c'est ma faute. Parce que je me foutais de devoir gérer la réaction violente. Parce que vous m'auriez viré de l'équipe et que j'aurais perdu la dernière chose qui me maintenait. »

Il passe sa main sur sa tête avant de laisser échapper un soupir.

« Elle est venue pour toi. Donc tu ne l'as peut-être pas encore complètement perdue », dit-il en mettant sa main sur mon épaule, de la même façon que le père de Beth l'avait fait le jour après qu'elle soit partie.

« Elle n'avait pas à le faire, et apparemment elle ne le voulait pas. Mais tout ce que j'ai écrit c'était "il a besoin de toi", et elle est venue. »

« Merci », je marmonne au coach et l'équipe commence à affluer.

« Tu devrais lui dire. » Il me fait un clin d'œil. Qu'est-ce que je devrais

lui dire exactement ?



MON ESPRIT EST BIEN LOIN lorsque je conduis derrière le reste de l'équipe, vers un resto où nous n'avons rien à faire. C'est le même endroit que celui où Beth avait l'habitude de travailler. J'aurais peut-être dû écouter plus clairement leurs plans, ou au moins prêter attention au lieu où je devais me rendre. Ça n'a pas d'importance. Il y a de fortes chances pour que ce mec Tyler ne nous reconnaisse pas, notamment parce que j'ai clairement l'intention de garder ma foutue tête baissée. Et d'autant plus l'intention de partir tôt.

Alors que nous nous arrêtons sur le parking, je sens mon cœur palpiter à l'intérieur de ma poitrine et mes paumes transpirer. Rien de tout ça n'a de sens, puisque mon équipe vient juste de remporter les demi-finales et que je suis censé être au sommet de ce foutu monde.

J'observe l'équipe et, pratiquement tous les gens du match, se bousculer vers la porte, le haut de la victoire toujours aussi fort et bon. Ethan fait un salto arrière depuis le pick-up de Marco et un groupe de filles à côté applaudit en hurlant.

J'avais l'habitude d'être ce type – le genre à faire des cascades dangereuses pour célébrer une victoire improbable. Ces derniers temps, rien ne vaut la peine d'être célébré, et je sais exactement pourquoi.

J'observe l'équipe faire irruption et prendre place.

« *Tu es une pauvre mauviette, Williams. Ressaisis-toi et va célébrer avec ton équipe* », je me réprimande avant d'ouvrir les portes et de me diriger vers le bâtiment. Je mets mon sourire en coin et entre dans ma plus belle démarche, mais cette façade ne va pas jusqu'au bâtiment.

Elle est là.

Elle me tourne le dos, mais je la reconnaitrais à l'ombre de sa silhouette projetée sur la foutue lune.

Je me fige un moment avant de me replier vers ma voiture.

« Tu n'es pas sérieux. » Je jette un regard noir à mon propre reflet dans le rétroviseur. « Tu dois te foutre de moi. Sois un homme, mec. Tu ne peux pas possiblement te cacher d'elle pour toujours. »

Malgré mon discours inspirant, mes jambes semblent être agrafées à mon

siège de voiture, et je me penche en arrière les yeux fermés, essayant de savoir à quel moment de ce chemin vers le championnat d'état je me suis perdu.

Je veux dire, c'est ma femme. Techniquement, je pourrais débarquer là-bas et demander à ce qu'elle parte avec moi. Je pourrais la menacer, mais nous sommes bien loin de ça à présent. Beth a toujours été un cookie difficile à briser. Confortablement installée dans ses habitudes. Forte. Indépendante. À l'époque, elle avait une raison de céder, mais même alors, elle m'a fait vivre l'enfer à chaque pas qu'elle faisait. À présent, elle n'est pas seulement énervée, elle est blessée et ça change vraiment tout. Parce que je suis celui qui l'a blessée.

Je presse mes doigts sur mes tempes et m'appuie en arrière dans mon siège. Un petit sourire se faufile sur mon visage lorsque je me rappelle la dernière fois que nous sommes venus ici ensemble. J'ai l'impression que c'était il y a des siècles. Ses yeux étaient fous de rage et j'ai senti que j'avais droit à son respect. Oh, comme les puissants ont abandonné leurs grands chevaux et se sont effondrés.

Je devrais l'appeler. Mon Dieu, est-ce que je le veux, mais je crains que le son du rejet dans sa voix me coupe comme un rasoir. Avec un soupir peiné, je détourne mes yeux du téléphone et fixe le parking et... la voilà. Elle porte à nouveau un tablier, mais elle semble tellement raffinée, tandis qu'elle essaie de trouver du réseau sur son téléphone.

Je regarde son corps se balancer à chaque mouvement, captivé par son ensemble. Je veux me précipiter vers elle. La prendre dans mes bras et la faire tourner comme ces danseurs de danse classique qu'elle semble tellement aimer. Je veux la serrer contre moi et la supplier de revenir à la maison.

La maison ?

Je tâte le mot dans mon esprit, et plus je le dis, meilleur c'est. C'est un appartement quand il n'y a que moi, mais c'est une maison lorsque nous y sommes ensemble.

Je sors de la voiture et commence à marcher vers elle, appréciant les courbes de son dos et l'apparence de ses fesses dans ce jean moulant que je lui ai acheté. J' imagine que Tyler s'est rincé l'œil toute la soirée, et l'homme des cavernes dormant en moi tombe de son rocher et se met au garde-à-vous. Si Beth trouvant Selina dans ma chambre ce matin-là ressemble à ce que je ressens lorsque je l'imagine avec Tyler, alors je ne la blâme absolument pas. Merde, elle pourrait même bien être une femme plus forte que moi, parce que

la rage qui me remplit veut me faire détruire en cendres tout ce lieu.

Je déplace à nouveau mes yeux vers Beth. Je ne sais pas ce que je cherche – peut-être un signe qu’il ne s’est rien passé entre elle et Tyler.

Elle tient son téléphone en l’air, comme si elle essayait d’obtenir un signal. Je fais un autre pas en avant. Je peux sentir sa frustration alors que je l’approche. Le fait qu’elle n’ait aucune idée que je me trouve derrière elle me dit combien elle est perdue dans ses pensées. Elle se retourne, ne remarquant toujours pas combien je suis proche d’elle et ses seins s’écrasent contre mon torse. Mon cœur saccade et le seul désir que je ressens, c’est de vouloir mes lèvres contre les siennes, là tout de suite, avec les étoiles comme témoins, mais je me protège d’elle. Elle n’a aucune idée de combien elle est puissante et à quel point ses mots ont de l’impact. Je suis effrayé qu’elle brandisse son arme au grand jour et que l’idiot que je suis contre-attaque.

Lorsque ses mots se verrouillent sur les miens, je sens une sensation évidente dans mon cœur, mais je garde un visage sérieux. Elle a l’air surprise de me voir. Presque soulagée.

« Salut », dit-elle doucement. Elle est aussi réservée que moi.

« Salut. » Je ne peux qu’espérer que je n’aie pas l’air aussi pathétique que ce que je ressens.

Nous nous tenons là avec un air gêné, le gazouillis agaçant des grillons au loin ajoutant du combustible au ridicule de cette « interaction ». La porte du restaurant s’ouvre et Ethan fait dépasser sa tête. Beth me regarde comme si elle s’attendait à ce que mes yeux s’écarquillent et que je fuie. Je ne le fais pas. Elle ne souvient peut-être pas, mais tout ce conflit a commencé parce que je ne voulais plus la cacher devant mes amis.

Elle semble être dans le même état d’esprit que le soir de la fête et se tourne pour partir. Avant même qu’elle soit à un centimètre de distance, les mots jaillissent de ma bouche. « Tu essayais de m’appeler ? »

Calme. Ça semble bien plus hostile que ce que je souhaitais, et je vois ses sourcils se plisser avant qu’elle ne réponde. La porte se referme, nous détournant de notre attention, mais elle se rouvre tout aussi vite.

« Hé, Beth ? Tout va bien ? » Cette fois ce n’est pas Ethan qui se tient là. C’est ce mec, Tyler. Je ne peux pas vraiment supporter ce type. Pourquoi ne se tire-t-il tout simplement pas ?

« Ouais, tout va bien », répond-elle en me regardant, et pendant une fraction de seconde je crois voir une question dans ses yeux.

« Je vais y aller. Au fait, félicitations pour le match. Je sais que c’était très

important pour toi.» Elle commence à s'éloigner, et je sais que je me détesterai à vie si je ne l'arrête pas. J'ai besoin de la récupérer, mais je ne sais pas comment.

« Beth, attends », je soupire, et elle ralentit, mais ne s'arrête pas. « S'il te plait, ne pars pas. »

Elle se tourne pour me regarder avec ses bras fermement repliés sa poitrine. L'avoir à nouveau si près de moi est tout ce que j'ai toujours souhaité, et pourtant, cela ne fait toujours rien pour réparer les trous dans mon cœur.

« Pourquoi ? », demande-t-elle, et je sens le défi dans sa question simple. Il y a une bonne réponse à cette question. Je sais qu'il y en a une, et je serais maudit de ne pas la trouver.

« Tu me manques », dis-je, et elle ricane.

« Ouais. Tes messages me l'ont appris. » Il n'y a aucun venin dans sa voix. Il n'y a aucune acceptation non plus. J'essaie donc à nouveau. Je tenterai tous les angles jusqu'à ce que je trouve le bon.

« Je veux vraiment que nous réparions ça », je murmure et elle plisse ses yeux. Je ne peux pas dire si elle pense que je suis fou ou que je mens.

« Il n'y a rien à *réparer* Maverick. Nous sommes mariés. Et je sais que je finirai par devoir faire de la lèche et réaliser la fin de notre marché. J'en ai pleinement conscience. Tu auras ton visa. Tu seras sélectionné. Il n'y a rien d'autre à réparer.

Tout ce que j'ai écrit était « il a besoin de toi » et elle est venue. Les mots du coach résonnent dans mon oreille.

« Le coach m'a dit qu'il t'avait écrit. »

« Et, conformément à notre accord, je me suis présentée à ton match. »

« Ce n'est pas la seule raison pour laquelle tu t'es pointée, Beth. Je le sais. »

Elle secoue sa tête. « Tu as un sacré culot. »

J'ai un mouvement de recul face à l'impact de ses mots, tournant mes paumes de main vers elle. Je ne suis pas son ennemi. Plus maintenant. Plus jamais. « Je ne veux pas me disputer. »

« Nous ne nous disputons pas. Il n'y a aucune raison de se disputer. Passe une bonne soirée, Maverick. »

« J'ai besoin de toi », je murmure, et je vois le léger tremblement dans sa lèvre avant qu'elle la morde pour reprendre du contrôle.

« Tu n'as pas besoin de moi, Maverick. » Sa voix semble moins glacée

qu'elle ne l'était il y a quelques instants. Je m'approche peut-être, mais une partie de moi pense qu'elle a également besoin de moi. Parfois ce sont les pièces les plus improbables qui accomplissent le puzzle le plus parfait. Autrefois, je n'aurais pas cru à cette merde. Autrefois, je pensais être aussi complet que possible. Aimer Beth m'a appris qu'il existait un monde où j'étais meilleur, plus heureux, aimé. Je ne peux pas le perdre maintenant.

« J'ai besoin de toi. »

« Ce n'est pas suffisant », dit-elle, et je cherche la réponse dans ses yeux. Qu'est-ce qu'elle veut de moi ? Elle a toutes mes pensées. Mon esprit. Mon cœur. Qu'est-ce qu'il reste à lui donner ?

« Que veux-tu de moi, Beth ? S'il te plait, dis-moi et je le ferai. Je ferai tout ce que tu voudras de moi. »

Son front se plisse alors qu'elle secoue sa tête. « Je ne veux rien de toi, Maverick. Je n'ai jamais *rien* voulu de toi. »

« Alors, qu'as-tu *besoin* que je fasse ? » Ma voix se brise, mais je m'en fous, parce que cette femme enragée s'apprête à nouveau à s'éloigner de moi et je suis certain de ne pas pouvoir le gérer. Pas ce soir. Peut-être jamais.

Elle soupire lorsque je me tais et se tourne pour se diriger vers le restaurant. Je vois Tyler venir vers la porte. Si je la laisse entrer, je vais la perdre pour toujours. Je le sens dans mes os. Elle sera peut-être heureuse avec ce mec, Tyler. Il dira et fera peut-être toutes les bonnes choses – être celui dont elle a besoin. Mais tout ça n'est qu'une supposition. La seule donc je suis certain, c'est que je ne serai pas heureux sans elle.

« Nous avons gagné le match ! », je lui crie après, et elle s'arrête, mais sans se retourner. L'équipe entière est dans le restaurant, je suis donc pratiquement sûr qu'elle le sait, même si elle n'est pas restée pour voir le coup final. « Nous allons aux finales du championnat de l'état. Plus qu'un match et j'obtiendrai la seule chose que j'ai toujours souhaitée de toute ma vie. »

Et juste, où vas-tu avec ça, putain, Williams ? Quelque part dans l'univers, il y a quelqu'un tapant impatiemment du pied, attendant désespérément que je commence à avoir du sens. Nous sommes deux.

Elle soupire et continue à s'éloigner, et ça me frappe.

« Je n'ai pas été capable de le célébrer, Beth. » Ses pas ralentissent et un soupir de soulagement se précipite hors de mes poumons. Lorsqu'elle s'arrête de marcher, je sens que je viens de prendre ma première vraie respiration depuis un long moment. Ses épaules semblent moins raides, et je sais qu'elle

écoute. Pour l'amour de Dieu, j'espère dire la bonne chose ensuite.

« Tout le monde fait la fête. Tout le monde me félicite. J'ai marqué le dernier but. J'ai gagné le match. Mais j'ai perdu quelque chose de bien plus important. »

Beth baisse sa tête et déplace son poids d'un pied à l'autre, mais elle ne me fait toujours pas face.

« Je veux célébrer tout ça avec toi, Beth. »

« Mais tu as ton équipe », dit-elle, et sa voix semble trembler.

« Tu es mon équipe. Je pensais qu'être sélectionné et jouer du hockey en pro était la chose que je souhaitais le plus au monde. Et ce fut le cas pour le plus longtemps. Et puis tu m'as quitté, et j'ai pris conscience que... Je ne te veux pas seulement, Beth. J'ai vraiment *besoin* de toi. »

« Tu m'as trompé », souffle-t-elle, l'émotion mûre et vive dans sa voix. Si je n'étais pas sûr que ça l'avait brisée avant, j'en suis certain à présent. Je veux m'approcher. Rassembler tous les morceaux que j'ai détruits. Réparer les choses que j'ai cassées. Lui prouver qu'il n'y a aucune raison d'être effrayée.

« Je ne ferai jamais ça », lui dis-je.

Beth secoue sa tête. Je peux voir la colère être remplacée par la douleur et je m'exprime donc, lui jetant mes yeux avant qu'elle ait une chance de les fuir. « J'ai fini la fête, Beth. Je n'ai viré personne parce que... je ne sais pas. J'imagine que j'aurais dû. Mais je ne pensais pas que ça importerait s'ils finissaient la liqueur. S'ils mettaient l'endroit sens dessus dessous. Je ne voulais tout simplement pas en faire partie. Pas sans toi. Mais tu avais éteint ton téléphone. Et même si tu avais répondu, je savais que tu ne reviendrais pas. Tu avais été claire avant de partir concernant le fait que tu ne voulais pas que notre relation soit révélée au grand jour. Mais je ne pouvais plus rester avec eux. Je ne pouvais plus regarder les gens être heureux, je ne pouvais pas rigoler à leurs blagues ni me mentir en pensant que j'étais heureux d'être ici sans toi. » Elle m'écoute à présent, et l'expression tendue sur son visage s'estompe encore davantage. « Je suis donc allé me coucher », je continue. « J'ai dit à tout le monde de s'éclater et je suis parti dans ma chambre. La fête s'est atténuée. Tout était calme. Je me suis endormi et puis... »

« Et puis quoi, Maverick ? »

« Je ne sais pas quand elle s'est glissée jusqu'à ma chambre. Je ne sais pas si elle a dormi dans notre lit. J'étais saoul, en colère et épuisé, Beth. Lorsque je me suis réveillé, je l'ai vue et puis je t'ai vue et... tout s'est

effondré. »

« Tu ne l'as pas touchée. »

Je la tire vers moi et je la maintiens, la serre, comme si je n'avais aucune intention de la lâcher. « Je te le jure, Beth. Je ne l'ai pas touchée consciemment. Cependant, tout reste de ma faute, et je le comprends. Crois-moi, c'est le cas. J'aurais dû la virer à la minute où elle est entrée dans mon appartement. J'aurais dû fermer la porte de ma chambre à clé. Je le comprends. Et si j'étais toi, je ne croirais pas une putain de chose qui sort de ma bouche. Tu as vu ce que tu as vu, et ça avait l'air vraiment mal. Mais Beth... nous vivions une belle histoire, pourquoi aurais-je voulu tout foutre en l'air ? »

« Parce que tu ne pensais pas que je le découvrirais. »

« Tu me connais », lui dis-je. « Tu sais lorsque je me soucie et tu sais lorsque ce n'est pas le cas. Tu sais combien il est facile pour moi de tout gâcher. Est-ce que j'ai l'air de m'épargner, Beth ? »

Beth avale et ses yeux se remplissent de larmes.

« Je suis vraiment amoureux de toi. Et j'étais tellement énervé contre toi cette nuit-là. Tellement énervé. Mais je n'ai touché personne. Je ne pouvais pas. Je ne voulais pas. »

Elle secoue sa tête et je place mes mains de chaque côté de son visage et la rapproche. « Je suis amoureux de toi depuis un sacré moment à présent. Ne le vois-tu pas ? »

« Je suis effrayée de t'aimer, Maverick », dit-elle, et le son de sa voix coupe en profondeur et brûle à vif.

« Je suis effrayé de ne pas être capable de t'aimer, Beth. »

« Maverick », la voix d'Ethan sort en masse du restaurant, mais je l'ignore. L'expression sur le visage de Beth est la même que plus tôt. Je sais qu'elle s'attend à ce que je m'éloigne d'elle parce que mon ami regarde.

À la place, je ne fais pas à Ethan l'honneur de lui répondre. Je tire Beth contre moi, la respirant, goûtant ses lèvres. Sa langue. Son amour.

« Je suis tellement désolé », je murmure contre elle. « Je suis tellement désolé, putain. »

CHAPITRE CINQUANTE-HUIT



LA VIE EST de retour à la normale – si on peut qualifier notre couple de normal. Il y a deux semaines, nous avons marché main dans la main au lycée, son cœur tenant le mien, choquant le lycée entier dans un état de silence. Je ne me suis jamais senti aussi rebelle. L'expression horrifiée sur le visage de Beth lorsque je l'ai poussée contre mon casier et que j'ai volé son souffle n'était rien d'autre qu'une cerise sur le gâteau.

Cependant, tout ne s'est pas passé sans accroc. Suzanna était hors d'haleine et faisait la gueule, et toutes les autres filles qui avaient des vues sur moi ont fait la gueule avec elle. Jared semblait être à deux doigts de péter bien plus qu'un câble. Tout ça aurait pu causer mon inquiétude si mes gars ne m'avaient pas soutenu. Pendant les moments où je n'avais pas les yeux sur Beth, ils m'ont promis qu'ils continueraient à observer. Beth était là lorsque j'ai passé les coups de téléphone. Elle s'est rebellée encore et encore à sa manière, convaincue qu'elle pouvait s'attaquer aux laquais toute seule. Elle avait peur avant, et je n'avais aucunement l'intention de faire revenir ces peurs. C'était à moi de la protéger, et je me penchais en arrière pour m'assurer que c'était bien ce que je faisais. Et je l'ai bien fait. Pendant des semaines, je l'ai bien fait. Mais il n'a fallu qu'une seconde pour que les choses partent en vrille.

Bridgette fixe les cheveux de Beth à présent, et il y a quelque chose bien au-delà de l'horreur dans ses yeux. « Qui t'a fait ça ? », halète-t-elle. Les mots sont énoncés à l'attention de Beth, mais les yeux de Bridgette sont épinglés aux miens. Je sais qu'elle me blâme, et j'accepte ce blâme à cent pour cent. Si

tu promets de protéger quelqu'un, c'est exactement ce que tu dois faire, putain.

Je tressaille et secoue ma tête. Mes dents sont tellement serrées que je suis sûr de craquer ma mâchoire.

Beth ne répond pas à la question de Bridgette. Tout comme elle ne s'est pas non plus regardée dans le miroir depuis que nous sommes rentrés à la maison. Je me sens coupable. Je me sens en colère. Je me sens à deux doigts d'arracher le visage de Jared.

« Tu pouvais y faire quelque chose ? », demande-t-elle silencieusement, et Bridgette l'enlace, la tirant dans ses bras comme si elles étaient amies depuis une décennie. Beth a cet effet sur les gens. Dix minutes en leur présence et elle est certaine de les apprivoiser. Hormis dans notre lycée. La seule chose qu'elle invoque, c'est de la jalousie. Inutile de préciser que depuis la première fois qu'elle l'a rencontrée, Bridgette est convaincue que la fille est un ange. Je ne peux pas la blâmer. Je ne voulais pas le voir à l'époque, mais je n'ai pas d'autre choix que de le voir aujourd'hui.

« Oui ma chérie, absolument », promet Bridgette.

C'est le premier soupir de soulagement que je ressens depuis que j'ai trouvé Beth en larmes. J'ai pratiquement arraché la porte du cabinet de toilette pour la rejoindre, m'assurant que tout le monde à l'extérieur sache que s'ils prenaient une photo de plus, j'enfoncerais leurs téléphones dans leurs culs.

Ni Suzanna ni Jared n'étaient dans le coin à ce moment, ce qui m'a dit tout ce que j'avais besoin de savoir. Ça m'a également permis de savoir qui serait la cible de ma fureur. J'ai dit la même chose à Beth lorsque je l'ai bercée dans mes bras et l'ai aidée à sortir du cabinet de toilette. À ce moment-là, sa voix était perdue dans le hoquet de ses larmes, mais lorsque je l'ai assise sur le siège avant de ma voiture, elle a trouvé la force de me dire de laisser tomber. C'était il y a une heure et mon humeur n'a pas encore touché le fond depuis.

Les yeux de Beth se déplacent vers les miens et je la vois me supplier. Pas maintenant. Elle ne peut pas gagner maintenant. Elle m'a dit que ça irait, mais je peux encore voir les larmes dans ses yeux. Elle a dit que je me calmerais, mais je peux encore sentir mon sang bouillir comme de la lave dans le canon d'un fusil.

« Maverick », murmure-t-elle, et je secoue ma tête.

« Il doit payer pour ce qu'il a fait », je souffle.

« Laisse-le tranquille, Maverick. »

« Pas cette fois », lui dis-je.

J'attrape mes clés et dépose un baiser sur son front avant de me retourner. Beth n'est pas du genre à lutter. Elle est suffisamment une femme pour s'éloigner d'un problème. Je ne suis pas suffisamment un homme pour laisser passer cette merde. Je m'excuserai auprès d'elle plus tard, mais pour l'instant... pour l'instant, il me tarde de frapper le visage de quelqu'un. Si ces connards ne paient pas pour ce qu'ils ont fait à Beth, alors je suis certain que je n'obtiendrai pas plus qu'une poignée de main pour me venger. Je n'ai pas peur d'être viré du lycée. Je sais exactement comment fonctionne le système. Étant donné que j'ai gardé mon sang-froid comme ils le souhaitent, ni le coach ni le doyen ne vont faire une montagne de ce que je m'appête à faire.

Je me glisse derrière le volant de ma voiture, reconnaissant de ne pas m'être encore débarrassé de ma Lambo. Alors que je dévale la route nationale, les souvenirs se succèdent dans mon esprit. Je me souviens du jour où nous avons mis la jupe de Beth en feu, la fois où nous avons déversé de la soupe sur elle, le bain de substance gluante, l'attaque de chewing-gum et la nourriture pourrie.

La colère bout à nouveau dans ma poitrine. Comment j'ai pu être aussi con, putain ? Une telle merde ?

Qu'est-ce que je lui ai donné en dehors du chagrin ? Absolument rien.

Je ne pense pas qu'une nouvelle coupe de cheveux compte pour beaucoup lorsque j'ai fait de sa vie un véritable enfer.

Avant d'aller à Central Park, un panneau jaune brillant à une fenêtre attire mon regard, et je ne suis plus tout à coup plus focalisé sur le fait d'arracher le visage de Jared. Je me gare sur la chaussée et saute de la voiture.

Mon téléphone sonne, je le mets dans mes mains et lis rapidement le message. Je ne suis pas vraiment surpris de voir que c'est Beth. « *S'il te plait, ne fais rien de stupide.* »

Je suis sûr que je le ferai. Mais aujourd'hui, un panneau jaune brillant m'a sauvé. Je repousserai la punition à demain. Peut-être même le jour d'après. Mais, d'une façon ou d'une autre, il obtiendra ce qu'il mérite.

Une cloche sonne lorsque j'ouvre les portes vitrées vives. L'odeur forte de terre du bois ciré me frappe instantanément, remplissant mes poumons de quelque chose de magique. Bethany s'animerait dans un endroit comme celui-ci, et je sens presque une pointe de regret d'être ici sans elle.

« Bonjour, bienvenue à Woodtunes. En quoi puis-je vous aider ? » Une

toute petite dame aux cheveux blancs et aux lunettes à monture larges me sourit. Elle est tirée à quatre épingles avec une robe noire élégante et des talons lustrés. Un petit badge nominatif en haut à droite de sa robe indique « Milla ».

« Je... en fait, je ne suis pas sûr. Ma femme a récemment perdu son violon. » Elle semble visiblement surprise par mon état civil et je suis d'autant plus surpris par combien il roule confortablement sur ma langue.

Bethany Hendrickson est *ma* femme. Le lycée entier le sait et je m'en fous. C'est le sentiment le plus libérateur au monde.

« D'accord, nous avons une grande variété d'options pour que vous puissiez choisir ici même », dit-elle. « Si vous m'en disiez un peu plus sur elle, je pourrais alors peut-être vous orienter plus spécifiquement. »

Je la suis, énumérant les talents musicaux de Beth, lui décrivant son ancien violon. Le sourire de Milla s'illumine, alors qu'elle me guide au fond de la salle des ventes où quelque chose attire instantanément mon regard.

« Qu'est-ce que c'est ? », je demande. Elle se tourne pour regarder la photographie et sourit.

La confusion entache son front alors qu'elle me regarde, puis elle observe la photographie, de toute évidence incapable de comprendre pourquoi elle m'intéresserait d'une quelconque façon. « Notre luthier et sa première professeure de musique. »

C'est incroyable combien de vies ma mère a touchées de ce côté de l'océan. En fixant la photographie, je suis soudain très fier d'être son fils, et je sais qu'elle approuverait ce que je m'apprête à faire.

« Est-il présent aujourd'hui ? », je lui demande.

« Hum, oui, il est au fond, mais il est assez occupé », dit-elle en essayant d'être professionnelle.

« Pensez-vous que je pourrais lui voler une minute de son temps ? Je promets que ça ne prendra pas plus longtemps que ça. »

Elle sourit poliment et hoche la tête. « Je peux essayer. » Peu de temps après, elle disparaît dans une pièce que je n'avais pas remarquée auparavant.

Après quelques minutes, un grand homme blond aux traits prononcés et portant un tablier sort de la pièce. Il tend sa main, me la serrant fermement lorsque la mienne touche la sienne.

« Marvin Rusaw », dit-il.

« Maverick Williams », dis-je.

Il hoche la tête puis jette un œil à la photographie, me faisant ainsi savoir

que Milla lui a dit que la photo avait un rapport avec ma demande de le voir.

« La femme sur cette photographie... », dis-je, mais ne vais pas beaucoup plus loin.

« C'était une excellente musicienne... bien en avance sur son temps. » Il sourit, et il est indéniable qu'il se plonge dans ses souvenirs. Il me raconte la première fois qu'il l'a rencontrée. Les nombreux concerts qu'elle a joués tout près d'ici. Le genre de musicien qu'il a pu devenir grâce à elle. Qu'il a appris l'art de créer des instruments *grâce* à elle. C'est toujours révélateur de voir l'impact que ma mère a eu sur un tel nombre de personnes.

« J'imagine que vous la connaissez ? », demande-t-il après un moment de silence.

« C'était ma mère. »

Sa mâchoire s'apprête à frapper le sol, mais avant qu'il ait pris le temps de la ramasser, il jette ses bras autour de moi.

« C'était une femme incroyable », me dit-il.

Mon cœur gonfle, remplissant ma poitrine et remplaçant la haine. D'une certaine façon, ça semble mille fois mieux que la revanche que j'avais prévue de réaliser. Si je ne le croyais pas auparavant, je suis plutôt convaincu à présent que parfois, l'univers nous envoie un signe. Dans le cas présent, il était brillant, jaune et avait la forme d'un violon.

Martin Rusaw me libère de sa prise.

« Pourriez-vous m'aider avec quelque chose ? », je lui demande. Il essuie ses yeux et hoche la tête.

« Absolument. »

« Il y a quelque chose que je souhaiterais faire faire pour ma femme. »

CHAPITRE CINQUANTE-NEUF



JE N'AI PAS EU des cheveux au-dessus de mes épaules depuis très longtemps.

« Je pensais que j'allais détester », je glousse devant Bridgette tout en fixant ma coupe au carré rebondit et volumineuse dans le miroir.

« Tu es splendide, chérie. » Elle me fait un clin d'œil en remballant ses affaires.

« Vous pensez qu'il aimera ? »

« Si je le connais comme je pense le connaître, je suis sûre que oui », elle me sourit.

« Vous n'avez jamais trouvé le temps de me raconter cette histoire d'ailleurs. Comment vous êtes-vous rencontrés ? »

Un moment de silence remplit la pièce et Bridgette prend une profonde inspiration avant de m'ouvrir complètement les yeux. « Il a sauvé la vie de ma fille il y a plusieurs années. »

« Il a sauvé la vie de votre fille ? », je demande, simplement pour m'assurer d'être sûre à cent pour cent de ce que je pense avoir entendu.

Bridgette serre mes mains dans les siennes et d'une voix peinée de larmes ravalées, elle commence à m'illustrer pourquoi aimer Maverick n'est pas une si mauvaise idée. « La première fois qu'il est venu dans ma boutique avec l'une de ses écervelées », elle lève les yeux au ciel et je lui souris, « il m'a surpris en train de parler de ma fille. Elle avait eu un accident terrible. Ses jambes étaient pratiquement massacrées, mais pas de façon irréparable. Seulement, la procédure qui pouvait aider était une procédure que j'étais bien loin de pouvoir me permettre. »

« Bridgette », je murmure et serre sa main dans la mienne. « Je suis tellement désolée. »

« Le fait est que je n'avais pas réalisé qu'il écoutait la conversation. J'avais passé la journée au téléphone avec multiples amis de la famille pour essayer de récupérer assez d'argent pour réaliser l'intervention. J'étais tellement frustrée, je pouvais difficilement prêter attention aux clients qui sont venus ce jour-là. » Elle s'arrête un moment et lorsqu'elle s'énonce à nouveau, sa voix se brise et une larme tombe sur sa joue. Je pose ma main sur son épaule et la tire vers moi.

« Maverick a payé secrètement pour l'opération », murmure-t-elle et les mots rampent à travers les fissures de sa voix, tombant maladroitement dans mon cœur.

« Comment avez-vous su que c'était lui ? », je lève les yeux vers son visage dans le miroir et son sourire triste me revient.

« Même avec l'argent, il y a tout de même eu des complications qui ont affecté l'intervention. Apparemment, ma petite fille avait l'un de ces groupes sanguins rares et l'hôpital n'avait pas assez de sang. J'ai pensé que l'univers complotait contre moi, tu sais. Pourquoi nous faire passer la sonnette d'alarme pour obtenir l'argent et nous le jeter ensuite au visage ? »

« L'univers peut parfois être une garce froide et dure », dis-je, et elle glousse.

« C'est certain, mais c'était visiblement la seule façon de découvrir ce qu'il avait fait pour elle. Donc, au moins, c'est ce qui en est ressorti. Maverick avait apparemment mis la pression à mon patron pour être informé. Il a traîné ses fesses jusqu'à l'hôpital dès qu'il a appris le sale tour qu'on nous avait joué. Il s'avère qu'il avait le même sang. Il a donné assez de sang pour réaliser avec succès la transfusion et aujourd'hui... » Elle sort son téléphone de son sac à main pour me montrer une photo de sa fille et de Maverick. « Elle vient juste de fêter ses dix ans. Il ne manque jamais un anniversaire. Elle pense qu'il marche sur l'eau. »

« Oh. Elle est donc la raison de son égo surdimensionné », je plaisante. « Je devrais avoir une conversation avec elle. » Bridgette rit, tamponnant son nez avec un mouchoir. « Bon ! J'ai été suffisamment dramatique. »

Je lui souris. « Je suis heureuse que vous me l'ayez raconté. C'est quelque chose dont j'essaierai de me rappeler la prochaine fois que j'aurais envie de le tuer. »

« Tu devras régler ça avec Kelsey si tu le fais. »

« Hum... Je ne pense pas pouvoir gérer ça. »

Elle me sourit avec un scintillement dans ses yeux et je comprends. Je comprends pourquoi elle était si catégorique pour le défendre la première fois que je l'ai rencontrée.

« Je suis ravie que tu sois restée dans les parages, Beth. Tu es tellement bien pour lui. »

Je ne sais pas quoi répondre à ça. J'ai également été horrible pour lui. Mon esprit revient vers les choses que j'ai dites lorsque je l'ai quitté. « Je suis également ravie d'être restée. »

Peu de temps après, elle sort de la pièce, me laissant avec une toute nouvelle information et des pensées intéressantes. Je ne peux m'empêcher de me demander si elle sait pourquoi il a fait ce qu'il a fait, excepté son bon cœur.

J'ai soudain hâte de le voir. Il est parti depuis un moment et j'ai peur qu'il soit allé de l'avant et qu'il ait fait quelque chose de terriblement stupide. Je vérifie mon téléphone pour voir si je n'ai pas d'appels manqués, mais ne vois rien. J'essaie donc de l'appeler et tombe directement sur sa messagerie.

« Avez-vous eu des nouvelles de Maverick ? », je demande à Bridgette, entrant dans le salon alors qu'elle fixe son téléphone.

« Il vient justement de m'écrire à l'instant. Apparemment, je suis censée de te déposer quelque part. »

« Quoi ? Pourquoi ne m'a-t-il pas simplement écrit ? »

« Aucune idée, mais il m'a envoyé une adresse. » Elle hausse les épaules, fait un signe en direction de la porte et je la suis, espérant que nous ne soyons pas en route vers la station de police pour déposer une caution pour Maverick.

CHAPITRE SOIXANTE



« NOUS Y SOMMES », dit Bridgette, me lançant un bonbon. Je sors ma tête et reviens à la réalité. Ça fait vingt-cinq minutes et je n'ai aucune idée d'où je suis. Je regarde autour, essayant de trouver où « nous sommes » et ce que je fais là exactement, mais je suis confuse.

Au coucher du soleil, la place a une lueur douce, et je peux entendre une interprétation intrigante du concerto à quatre violons de Vivaldi en B mineur être jouée à l'intérieur.

« Sors de la voiture, Beth », rit Bridgette, me poussant à partir.

« Vous êtes sûre que nous sommes au bon endroit ? »

« Il n'y a qu'un moyen de le découvrir. »

Je bondis hors de la voiture et commence à me diriger vers le bâtiment pour jeter un coup d'œil au musicien, mais je me fige en voyant Maverick debout à côté de l'entrée. Il porte un costume noir très élégant et non les vêtements qu'il portait lorsqu'il est parti. Dans sa main se trouve une seule rose rouge. Il a l'air nerveux, ce qui me rend nerveuse.

« Qu'est-ce qui se passe ? », je murmure lorsque j'ai refermé la distance entre nous. À présent, il se tient à une distance de la longueur d'un bras et un foisonnement de papillons danse autour du rosier magnifique qu'est mon estomac à l'heure actuelle.

Maverick me tend la rose et je la porte à mon nez, respirant profondément avant de fixer une fois de plus mon regard sur lui. « Maverick, que se passe-t-il ? »

« Tu es magnifique. » Il me sourit et je peux dire de ses yeux qu'il devient

de plus en plus nerveux chaque minute, ce qui me perturbe davantage.

« Tu es magnifique, toi aussi », dis-je. « Tu portes un costume... Tu... ne... tu ne portais pas de costume lorsque tu es parti. »

Il me tire plus près et passe ses doigts dans mes cheveux. « Tu es vraiment, vraiment magnifique. »

« Et tu as l'air nerveux. Pourquoi est-ce que tu as l'air nerveux, Maverick ? »

Il ne répond pas. À la place, il pose sa main derrière mon dos et me tire jusqu'à ce que nos lèvres soient alignées l'une contre l'autre. Le baiser n'est pas érotique, malgré le fait qu'il ait l'effet de petits papillons jusqu'à mon noyau. Lorsque nous nous écartons, ses yeux s'illuminent avec quelque chose qui ressemble beaucoup à de l'amour.

Il sourit et embrasse mon front avant d'atteindre sa poche de veste et d'en sortir le plus petit et le plus élégant violon que j'ai vu de ma vie.

« Où as-tu trouvé ça ? », je glousse, le tournant pour admirer le savoir-faire.

« Je l'ai fait faire. »

« Il est magnifique. Enfin... je ne suis pas sûre de pouvoir jouer sur un violon si petit, mais... »

Maverick me sourit et tire lentement de ma paume le minuscule violon.

Je m'apprête à me rebeller, lui dire que je veux le récupérer, mais il se baisse de plus en plus bas. Jusqu'à ce que son genou touche le sol. Le petit violon est toujours entre ses mains. Il l'ouvre à présent, dépliant le couvercle pour révéler...

« Veux-tu m'épouser ? À nouveau ? »

En un instant, le monde entier disparaît derrière le brouillard. J'ai arrêté de respirer. J'ai arrêté d'exister. Je veux que mes pieds bougent, que mes poumons se gonflent et que ma bouche parle, mais rien ne se produit.

Les embouteillages deviennent silencieux, les lumières sont floutées, mais les bords du brouillard commencent à s'étirer pour l'inclure, lui. Seulement lui et nous sommes à présent tous les deux, accompagnés par cette bague éblouissante et la question restée sans réponse. Des fragments et des phrases sont les seules choses que je peux gérer, alors que mon audition revient et que le monde et tous ses bruits se disputent une place qui n'est plus la leur.

« Signerais-tu un contrat avec moi, en utilisant mon nom de famille plutôt que le tien ? Partir pour de vraies vacances avec moi ? Me pardonner lorsque

j'ai tort ? M'aimer même lorsque j'ai raison ? »

Je ne semble pas pouvoir trouver ma voix. Mon audition, oui, mais ma voix... elle s'est enfuie pour crier sur les sommets des montagnes d'une autre galaxie que cet homme m'aime. Nous sommes déjà mariés selon la loi, ce qui, étrangement, rend ce moment encore plus spécial. Cela change ce que nous avons pour quelque chose de plus grand, quelque chose de réel, un souvenir que je veux garder jusqu'à la fin des temps.

Je ferme mes yeux et imagine le reste de ma vie sans lui. Ce n'est pas une vie que je veux vivre, et lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, il semble être sur le point d'exploser.

« Je suis en train de mourir, ici », grogne-t-il et je hoche la tête.

« Oui. » Fragment numéro deux réalisé.

« Oh, Dieu merci. » Il se met debout et glisse la bague sur mon doigt avant de me faire tourner.

Il y a de forts applaudissements à l'intérieur du bâtiment et il me sourit.

« J'ai quelques autres surprises pour le reste de la soirée. »

« Vraiment ? Honnêtement, je ne pense pas pouvoir gérer d'autres surprises ce soir. » Je souris, fixant la pierre sur ma main gauche. Je serais damnée.

Avant que les mots aient une chance de se consolider, ma mère sort du bâtiment avec une housse de vêtements dans les mains.

« Maman ! », je crie et cours vers elle. « Qu'est-ce que tu fais ici ? »

« On m'a dit de te donner cette très jolie robe, ainsi que quelque chose de vieux, de nouveau, d'emprunté et de bleu. »



ALORS QUE JE me glisse devant l'autel dans cette robe de sirène à couper le souffle en tulle et en dentelle, j'ai l'impression d'être une princesse de livre de contes.

Mon père serre mon bras et Maverick marche pour nous rejoindre. Je sens mes genoux trembler comme des avions en papier pendus à une ficelle dans une pièce venteuse. Je regarde les visages autour que j'ai été trop nerveuse pour enregistrer sur le chemin de l'autel. Ma mère pleure, et mon père tient à peine debout. Le coach et le doyen sont présents, tout comme Collin, et pour la première fois depuis que je suis arrivée, je repère le musicien. C'est alors

que ma respiration se coupe. Elle se coupe genre, vraiment.

« Maverick », je murmure, ma voix éraillée et incrédule. « Tu sais qui c'est ? »

« Un autre homme attire ton attention alors que nous nous apprêtons à nous marier ? » me lance-t-il malicieusement, et je serre sa main, tout à coup en totale admiration devant la star.

Alekos est une légende ! Une légende qui joue à mon mariage ? Mon mariage ? Comment est-ce que les événements du jour se sont transformés ainsi ? Qui a pu réussir un mariage entier en moins de trois heures ?

« Bethany », dit Maverick. Ma main est dans la sienne et je la serre doucement, ayant besoin de soutien plutôt que de le donner. « Plus j'ai appris à te connaître, plus tu m'as montré combien je comprenais peu de la vie et de l'amour. Tu m'as montré la gentillesse que je ne méritais pas et as pardonné mes plus gros défauts. Tu es la personne la plus forte que j'ai jamais rencontrée. La personne la plus intelligente que j'ai jamais rencontrée. La personne la plus têtue et la plus exaspérante, la plus talentueuse, audacieuse et le plus bel être humain que j'ai jamais rencontré. » Sa voix se brise et une larme glisse sur ses cils et cascade le long de sa joue. C'est tout ce qu'il faut pour que je perde le contrôle. Mes propres larmes émergent à travers les portes d'inondations et je me tiens à lui encore plus fort.

« Tu me vois », il continue, ses yeux ne quittant jamais les miens alors qu'il dévoile l'âme que j'ai eu tant de mal à découvrir. À rétablir. « Tu me vois, Beth. Tu m'as démolie et tu m'as reconstruit en quelque chose de mieux. En quelqu'un qui vaut la peine. » Il lisse ma main avec la sienne, me rapprochant jusqu'à ce que nos lèvres se touchent. « Je veux passer l'éternité à t'aimer. »

CHAPITRE SOIXANTE-ET-UN



BETH et moi sommes sur la piste de danse, nos corps serrés l'un contre l'autre, nos âmes encore plus connectées. Le balancement de son corps sous ma prise, la douceur de sa peau et les saccades rapides de ses respirations sont tout ce qui existe à présent. Malgré les flashes des appareils photo et la foule autour de nous, nous sommes seuls dans ce moment, dansant sur la musique jusqu'à la fin.

Lorsque la musique s'éteint, je n'hésite pas à l'embrasser. Ce n'est pas simplement parfait, c'est *la* perfection. J'organise ce mariage depuis un moment maintenant, mais pas suffisamment longtemps pour vraiment penser pouvoir y arriver en une journée. Cependant, après la journée qu'a vécue Beth, je savais que je devais au moins essayer. Bien évidemment, il manque certaines choses. Ce n'est pas l'endroit que j'avais initialement choisi, et le gâteau, aussi magnifique qu'il puisse être, est un simple gâteau blanc et doré que son père a récupéré en chemin. En la regardant à présent, le sourire sur son visage, le bonheur dans ses yeux, je peux réellement dire que ça valait le coup. Le fait que tout se soit mis en place de manière si simple, c'est peut-être une façon pour l'univers de renforcer le fait que c'est juste. Nous sommes bien.

« Peux-tu gérer une dernière surprise ? », je murmure.

Beth lève les yeux sur moi et secoue sa tête. « Tu as réussi à organiser un mariage en deux heures et demie. Me trouver une bague, une robe, contraint mes parents de conduire jusqu'ici... »

« Pour être tout à fait honnête, j'ai la bague depuis un petit moment

maintenant. » Elle appuie légèrement contre mon torse, mais le sourire sur son visage dit absolument tout ce que j'ai besoin de savoir. Je hausse les épaules. « Nous n'avons pas bien fait les choses la première fois. Considère ça comme une façon pour moi de réécrire le souvenir. »

Elle s'apprête à fondre en larmes à nouveau. « Maverick », dit-elle et j'appuie mon doigt contre ses lèvres.

« Garde ça pour après la surprise. Il y a quelqu'un que j'aimerais te présenter. »

C'est à ce moment qu'Alekos s'approche, volant le souffle de Beth d'une façon qui me fait légèrement douter de ce que je suis en train de faire. Mais aujourd'hui, il ne s'agit pas de moi. Aujourd'hui, il est question d'elle et je m'apprête à emballer un million de souvenirs dans une seule soirée.

« Puis-je avoir cette danse ? », demande Alekos et elle se libère à contrecœur de moi. Il y a un mélange de nervosité, d'intimidation et d'excitation qui flotte dans ses yeux.

Je me penche vers elle. « N'oublie simplement pas que ton mari s'avère être un homme très jaloux », lui dis-je et je lui tire un dernier baiser avant de la relâcher.

Le rire dans sa poitrine semble être un câlin chaleureux contre mon cœur lorsque nous concluons notre première danse.

Alekos s'approche de nous au moment où je lui fais un signe de tête.

La mâchoire de Beth tombe pratiquement au sol. « Souviens-toi. Le mari jaloux juste-là. »

« Je t'aime ! » articule-t-elle silencieusement avant d'accepter sa danse.

Je sais déjà dans quelle direction cette conversation va aller, et je regarde son visage s'ouvrir. Elle jette un œil vers moi depuis l'autre côté de la pièce avant de regarder ses pieds, et je sais qu'elle pleure à nouveau. Bien. Elle mérite cette victoire. Elle a travaillé si dur sa vie entière.

« Beth est une vraie pleureuse, n'est-ce pas ? » Collin semble être apparu de nulle part. Je me tourne pour lui serrer la main, mais ne quitte pas mes yeux de Beth.

« Félicitations, Maverick. Le mariage était parfait », dit-il. « Tu as fait un long, long chemin. »

La conversation ne dure pas beaucoup plus longtemps puisque nous regardons tous les deux Beth à l'écart. Sa main est sur son cœur à présent, et elle secoue sa tête « non », puis hoche la tête « oui ». Même dans la pénombre, les larmes coulant le long de ses joues sont inratables.

Collin s'apprête à me demander ce qui se passe, puisque j'ai sûrement l'air satisfait que ma femme pleure lorsque Beth nous atteint en sprintant. Elle jette ses bras autour de moi et presse ses lèvres contre les miennes. Je suis pratiquement sûr que sa reconnaissance me fait grandir d'au moins trente centimètres.

« Je n'ai pas l'impression de le mériter. Tout ça, c'est beaucoup trop. »

« Eh bien... en réalité, il y a une autre surprise. »

« Maverick ! »

« Et ensuite c'est fini, je te promets. »

En me déplaçant vers le coin de la salle, à distance de la foule, je retrouve le père de Beth. Il est en charge d'approuver et d'emballer le cadeau de Beth. Il sait ce qui se passe à présent, informé qu'après sa danse avec Alekos elle recevra le dernier cadeau de la soirée.

« Prêt ? », me demande-t-il avant de tirer une chaise de la table en face de lui. La dernière surprise de la soirée est enveloppée dans un papier cadeau argenté brillant. Je le retire de la chaise et le place prudemment dans les mains de Beth.

Les larmes lui montent aux yeux lorsqu'elle le pose sur la table et défait soigneusement le papier cadeau. Ses yeux sont baignés de bonheur, ses joues comptant des cascades de joie lorsqu'elle lève les yeux vers moi.

« Maverick », murmure-t-elle.

« Si tu vas à Juilliard, tu auras besoin des meilleurs outils », lui dis-je.

Avec une inspiration profonde et pure, elle passe son doigt le long de la gravure du nom de ma mère avant de retirer le violon de l'étui et de le poser sous son menton.

La musique qu'elle joue est une que nous connaissons tous les deux bien.

Une chanson d'amour.

Une chanson de liberté.

Une chanson qui nous lie, non seulement à ce monde, mais à celui qui nous élève.

Une chanson qui incarne entièrement et pleinement Éloïse.

ÉPILOGUE



JE SURPRENDS Beth à moitié allongée en entrant dans la chambre.

« Bonjour, Madame Williams. » Je lui souris et elle lève les yeux au ciel malicieusement.

« Bonjour, Monsieur Williams », répond-elle. « Tu es sur ton trente-et-un. »

« Et tu es en retard. »

« Quoi ? »

J'indique l'horloge sur la table de nuit à côté d'elle et la regarde sauter du lit en ne portant rien d'autre que ma chemise. Elle se précipite follement dans la salle de bain et dans la douche, tout en m'insultant au passage.

« Maverick, je n'arrive pas à croire que tu ne m'aies pas réveillée ! »

Il y a une nouvelle tenue sur le lit que j'ai choisie pour elle et quelques sous-vêtements scandaleux que j'ai hâte de lui arracher plus tard.

« Tu es belle quand tu dors », dis-je, m'appuyant contre la porte de la

salle de bain.

« Et je suis moche quand je suis réveillée ? »

« Pas lorsque tu es nue », je la taquine et elle rit, illuminant ma vie comme seule elle en a le secret.

Une si grande partie de moi veut être avec elle sous la douche à présent. C'est ce que ma vie est devenue. Moi essayant de ne pas être un pervers pour à peu près chaque action de ma femme. Elle est sexy lorsqu'elle cuisine. Sexy lorsqu'elle fait le ménage. Sexy lorsqu'elle fait à peu près tout.

« Dans cinq minutes nous devons être partis », lui dis-je. C'est plus pour ma santé mentale que pour la sienne, parce que si elle passe une minute de plus dans la douche, je sais que je serai forcé de me déshabiller et de la rejoindre. Mais nous devons être à ce rendez-vous et nous devons y être à l'heure.

Nous avons passé toute la nuit dernière à étudier les réponses de l'un et de l'autre pour le rendez-vous d'aujourd'hui et je ne pouvais pas la laisser voir combien j'étais vraiment nerveux.

Nous y voici. Le moment que nous avons tous attendu.

Je suis bien plus convaincu que nous ferons bien les choses, parce que ce que nous avons n'est plus une fraude, mais penser que Beth puisse être jetée en prison m'a rendu malade.

« Comment tu me trouves ? », demande-t-elle en marchant dans le salon, et je me lève pour l'accueillir.

« Comme un trophée. » Je souris et elle secoue sa tête avant de marcher vers la cuisine pour déposer un en-cas dans son sac à main.

« Allons faire de toi un Américain », lance-t-elle malicieusement, et nous marchons en dehors de l'appartement, ses petites mains parfaitement verrouillées dans les miennes.



LE TRAJET jusqu'à l'ambassade est du gâteau, même si c'en est un réalisé dans un véhicule bien plus lent que ma Lambo. J'ai tenu la promesse silencieuse que j'ai faite au père de Beth et à présent, Bethany et moi sommes les heureux propriétaires de deux Volvo, ridiculement ennuyeuses, mais incroyablement sûres.

Collin nous a mis en garde concernant le fait que le temps d'attente à

l'ambassade puisse être interminable, malgré qu'il ait fait des miracles pour accélérer le processus. Lorsque je me gare dans le parking, je réalise à quel point il avait raison. Il pouvait seulement accélérer le fait de nous obtenir un vrai rendez-vous, tout le reste fera simplement son œuvre.

Je sors du véhicule et rencontre un Collin souriant sur le tarmac. Il déborde de fierté, comme un père fier de son fils. Ma relation avec Collin est à présent bien mieux que celle que j'avais lorsque j'étais célibataire. Il n'est plus seulement mon avocat. Il est un ami important.

Nous restons à l'extérieur une vingtaine de minutes, riant, discutant et papotant lorsque j'ai une brillante idée qui n'a absolument rien à voir avec Collin. C'est également quelque chose qu'il n'approuverait pas, parce qu'elle n'implique pas mon meilleur comportement.

« Je reviens de suite », dis-je pour informer Beth et Collin.

Je marche le long du couloir, en assimilant l'établissement avant de trouver un cabinet de toilette privé.

À : Femme

Tu veux jouer à un jeu ?

Je ferme la cuvette et m'assieds pour attendre sa réponse.

De : Femme

Quelles sont les règles ?

À : Femme

Trouve-moi et tu gagneras un prix

JE LUI ENVOIE les instructions et elle ne répond pas.

IL Y A UNE forte probabilité que je ne doive pas être là. La toilette a son propre évier avec un comptoir et un espace pour changer les bébés, contrairement à la plupart des autres toilettes publiques. Le panneau sur la porte indique « famille », et c'est ce que nous sommes. Mais ce que nous

nous apprêtons à faire ici, ça enfreint un paquet de lois.

Un petit coup est frappé contre la porte.

« Maverick ? »

Je traverse la pièce et ouvre la porte. Dès qu'elle pose un pied à l'intérieur, je l'épingle contre le mur.

« Maverick », halète-t-elle alors que je passe ma main sur sa jupe, agrippant fermement ses fesses parfaitement sculptées.

« Tu as gagné », je souris et elle me tire pour m'embrasser.

Je l'attrape et elle enveloppe ses jambes autour de moi lorsque je l'assieds sur l'évier.

« Nous ne devrions vraiment pas faire ça ici. »

« Il n'y a pas de caméras dans les toilettes. »

« Nous pourrions nous faire prendre », murmure-t-elle et je souris.

« C'est la raison pour laquelle tu dois être très, très silencieuse. »

Avant qu'elle ait une chance de protester, je capture ses lèvres dans les miennes et glisse ma main tout du long jusqu'à sa culotte en dentelle. Je sens ma queue frapper contre ma braguette, voulant sortir et entrer en elle.

« Tu m'aimes toujours ? »

« Oui. »

« Est-ce toujours à moi ? », je demande, mais je n'attends pas de réponse avant de glisser deux doigts en elle. Lorsqu'elle gémit, c'est dénué de toute la discrétion que j'ai demandée. C'est fort et soufflé, nécessaires et avides. Je ferme sa bouche avec ma main pour le faire taire alors que je la prépare pour entrer en moi.

Lorsque son liquide coule sur mes doigts et que son corps commence à trembler, je retire doucement mes doigts d'elle et la mets au sol.

« Retourne-toi », je grogne, et elle me tourne le dos.

Je soulève sa robe jusqu'à sa taille et lève doucement sa jambe droite sur l'évier. Je ne perds pas de temps à mettre sa culotte sur le côté en glissant dans son humidité.

Ma main gauche couvre sa bouche alors que la droite masse ses seins.

Ma queue est lourdement recouverte de l'évidence de sa satisfaction, alors que je continue à battre en elle, aimant la façon dont elle me suit, poussée après poussée. Elle est assoiffée de besoin, et je suis en plein marathon pour étancher chacun de ses désirs.

« Jouis pour moi, bébé », je halète et mon corps se tend. Ses parois se resserrent autour de ma queue comme un étau, et je sens mes genoux flamber

en la sentant. Elle jouit si fort, agrippant les rebords de l'évier alors que son corps convulse. Je la suis de près.



« JE DOIS ADMETTRE que lorsque nous avons vu à quel point vous étiez jeunes tous les deux, j'étais un peu préoccupée. Plus qu'un peu préoccupée, pour être totalement honnête. »

« Nous l'entendons beaucoup. » Je souris à l'agente de l'immigration et elle hoche la tête.

« Pourquoi si jeune ? », demande-t-elle et Bethany me regarde, ses yeux comblés brillant d'affection.

« Vous le savez quand c'est le bon. »

L'agente de l'immigration nous pose plusieurs questions sur notre relation avant de regarder les dossiers que nous avons rassemblés par anticipation. Le sourire sur son visage lorsqu'elle feuillette notre album de mariage est un que je connais trop bien. Lorsqu'elle referme l'album, je suis presque sûr de voir de vraies larmes luire dans ses yeux émeraude.

« Eh bien, tout est vérifié ici, nous n'avons aucune raison de vous garder plus longtemps. Je recommande que votre candidature pour la carte verte soit approuvée sous condition. »

Tout ce qu'elle dit après est confus pour moi.

Je peux rester ? Putain, nous avons réussi !

« Merci. » Je me lève pour lui serrer la main et elle examine nos bagues en fronçant les sourcils.

« Je vous revois dans deux ans, c'est bien ça ? »

« Merci beaucoup. » Beth a les larmes aux yeux, et je l'enlace avant de nous précipiter en dehors du bureau comme les enfants que nous sommes.

Sur le parking, Collin nous félicite de ne pas aller en prison, et je le remercie de m'avoir convaincu de m'accrocher, et pour le soutien massif qu'il m'a toujours fourni.

Lorsque Collin part, je me tourne vers Beth et ne peux trouver les mots pour lui dire ce que je ressens. Rien ne me semble approprié ou assez bien pour s'en rapprocher même légèrement.

« Brûle le contrat de mariage », lui dis-je enfin. « Tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai toujours, est à toi. Je ne veux aucune porte de sortie. Je te veux

simplement. Brûle-le. »

« Les contrats de mariage ne sont pertinents qu'en cas de divorce », me dit-elle. « Je suis plutôt là pour le long terme. »

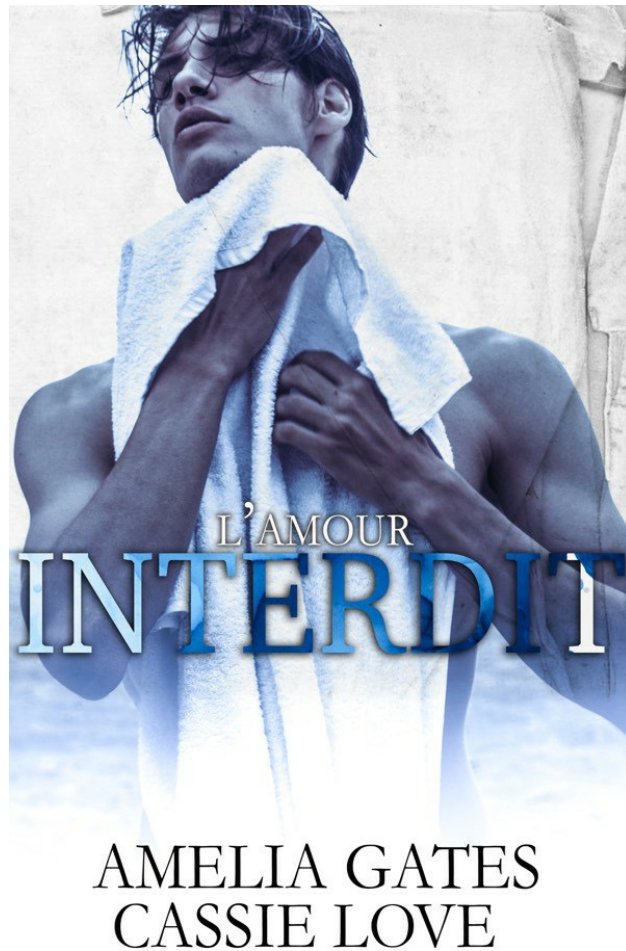
Cette fois, lorsqu'elle m'enlace, c'est différent. C'est une étreinte qui n'est pas seulement remplie d'amour et d'excitation. C'est une étreinte qui me dit qu'elle aussi a l'impression que son cœur a enfin trouvé un foyer.

Fin

L'AMOUR INTERDIT

Kim

Vous n'en pouvez plus d'attendre un livre qui vous tient en haleine ? Voilà un extrait exclusif de mon nouveau roman, [L'amour interdit](#).



Je suis presque sûre qu'il doit exister une règle quelque part qui dit qu'on ne devrait pas avoir à subir l'enfer du lycée plus d'une fois. Alors, quand l'alarme sonna, me tirant inexorablement d'un sommeil douillet vers l'enfer de ma vie de prof de lycée, je n'hésitai pas à me plaindre auprès du grand Univers qui avait jugé bon de me faire revivre le lycée pour la deuxième fois.

« Debout, on se réveille Tante Kim, » gazouilla Shannon, ce qui m'énerva encore plus. Ce n'était pas de sa faute. Cette fille était un pur rayon de soleil, un arc-en-ciel même. Malgré tous les défis qu'elle avait dû relever ces dernières années, elle semblait toujours capable de tout mettre derrière elle et de tirer le meilleur parti de sa situation.

Je jetai un regard groggy dans le miroir, ce qui augmenta encore considérablement mon admiration pour elle. La « créature » qui me regardait dans le miroir ne payait vraiment pas de mine.

« Ça craint, » marmonnai-je, en éloignant la masse informe de cheveux

châtains de mon visage en prenant une profonde respiration fétide.

« Le petit déjeuner est presque prêt, » cria Shannon dans le couloir. La douche coulait, ce qui me poussa à m'activer. Je détestais gaspiller l'eau. Elle le savait. Et c'est précisément pour ça qu'elle le faisait.

« Sale gosse », lui dis-je en guise de salutation, lui lançant un sourire tout en me trainant jusqu'à la salle de bain.

Après ma douche, je me sentis plus humaine et moins comme un chewing-gum coincé dans le pli de la chaussure de Dieu. De retour dans ma chambre, j'aperçus un café, ô nectar béni des dieux, qui m'attendait sur ma table de nuit. Je savais que les adultes étaient supposés le boire noir, mais je m'en foutais. J'avais besoin de caféine ET de sucre dans ma vie, et c'était comme ça que je le buvais. Sucré, fort, et par litres si possible.

« Est-ce que tu as tout ce qu'il faut ? » C'était ma tentative pour paraître maternelle. Peu importe le fait qu'il y ait sept ans de différence entre nous. Je savais que je devrais être plus spécifique, mais honnêtement, la gamine savait ce qu'elle faisait. Elle était tout ce que je n'avais jamais été. Populaire, sereine, brillante et bienveillante. Je détestais secrètement ses beaux cheveux blonds, qui semblaient être toujours lisses et parfaitement coiffés. Notre seul point commun, si ce n'est notre sang, c'était une sorte de don pour tout ce qui concerne l'école. J'avais quinze ans quand j'avais obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires. Sans surprise, je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire de ma vie, mais comme la plupart des gens, ma vocation m'était un peu tombée dessus. J'avais obtenu une bourse pour l'une des meilleures écoles d'enseignement du pays, et la suite était prévisible.

« Oui, j'ai tout. Pourquoi tu ne portes pas la robe verte aujourd'hui ? » Shannon posa l'assiette avec un de ses sandwiches de petit déjeuner sur la commode et se tourna vers mon placard. « Tu as tellement de belles robes et tu ne les portes jamais comme il faut ».

« Oui, eh bien il faut croire que j'étais malade le jour où on a appris à toutes les filles comment coordonner leurs tenues », ronchonnai-je en mordant dans le sandwich. Bonheur. Mon estomac se serra alors que le café chaud et le sandwich du petit déjeuner me sortaient de mon cafard pour me mettre en mode scolaire.

« Tiens, mets ça, et tire tes cheveux en arrière, » dit Shannon en lançant sur mon lit la robe verte avec des motifs de petits oiseaux bleus brodés sur la jupe. En la voyant, mon cœur se mit à battre la chamade. « Je ne t'ai jamais vu porter ça. C'est nouveau ? »

« Non », marmonnai-je, en me retournant. « C'est vieux. » Très vieux. Un cadeau de l'homme avec qui je pensais passer le reste de ma vie pour mon premier jour d'enseignement dans ma première école.

« Elle est magnifique. Tu devrais la porter. Ça fait à la fois professionnel et jeune. »

Je souris un peu. C'était vrai. Ça disait beaucoup de choses. Et la plupart de ces choses étaient des choses que j'espérais ne jamais avoir à dire à haute voix.

« Allez, porte-la. Quand on se sent belle, on se sent bien », m'exhorta Shannon. Mon visage dut montrer ma réticence, car elle fit la moue, laissa couler de fausses larmes de ses yeux bleus océaniques et mordit sa lèvre inférieure.

« Bien ! Très bien ! Je vais porter cette foutue robe », acceptai-je, à moitié énervée. À vrai dire, la robe était très belle. Même si je m'étais débarrassée de la plupart de ses cadeaux et des souvenirs de notre relation, je n'avais pas pu me résoudre à me séparer de cette robe.

« C'est bête de gaspiller un si beau vêtement », dit Shannon, en prenant congé avec un clin d'œil et un sourire.

« Tu sais combien je déteste gaspiller les choses », dis-je à la pièce vide. Je pris une grande respiration et je ramassai le vêtement.

Quarante-cinq minutes et trois changements de coiffure plus tard, nous étions en route pour le lycée Linsmythe.

« Tu sais, tu n'es pas obligée d'aller à l'école avec moi. Tu peux prendre le bus ou ton vélo », proposai-je une milliardième fois. Je n'étais pas exactement sa mère, mais je me souvenais du désir d'être le plus loin possible de mes unités parentales quand j'avais 17 ans.

« Je suis debout de toute façon, autant venir avec toi », dit-elle en s'éloignant.

« Oui, mais tu n'es pas obligée de l'être. Tu es une grande fille. Je te fais confiance pour te lever et aller à l'école toute seule. »

« Sans vouloir t'offenser, tante Kim, je ne TE fais pas confiance pour arriver à l'école à l'heure. »

« Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis une adulte. Je peux me débrouiller pour arriver à l'heure au travail. Fais juste... ce qui est le mieux pour toi », dis-je, en essayant de supprimer un sourire narquois.

« Ne mens pas, si je n'avais pas fait en sorte que tu sois à l'heure, tu porterais cette affreuse robe en jean et cet affreux cardigan marron à l'école

tous les jours. Sans parler du fait que tu ne sais pas cuisiner. La malnutrition diminue ton espérance de vie ».

« À peine mélodramatique ». Je fronçai les sourcils, car cette vérité me rappelait que, bien que je sois techniquement une adulte, ce n'était qu'un détail technique. J'avais toujours été bonne quand il s'agissait de choses académiques. Mais les compétences de vie, comme la durée de cuisson d'un œuf, étaient un peu plus délicates pour moi. Elle avait raison, je serais arrivée à l'école à l'heure, mais dans quel état. Si Shannon n'était pas passée par là, j'aurais porté cette « hideuse » robe en jean pour mon entretien.

Alors que l'école se profilait à l'horizon, je commençai à le regretter. Le même sentiment de malaise que j'avais l'habitude de ressentir en entrant dans mon ancien lycée réapparut. Le lycée, ça craignait. C'était peut-être juste une vérité objective. Peut-être que c'était quelque chose dont on ne se défaisait jamais.

En éteignant la voiture, je lui pris la main et la regardai droit dans les yeux.

« Écoute, je sais que je ne suis pas le meilleur parent de la ville. Je ne suis pas ta mère, mais je pense qu'on va s'en sortir. Je ne veux pas que tu penses que tu dois t'occuper de moi. C'est mon travail de m'occuper de toi. Alors je veux que tu puisses tout me dire », me repentis-je, tout en continuant à me forcer à la regarder en face, alors que je lui parlais à cœur ouvert.

« Je sais, tante Kim. »

« T'es sûre ? »

« Oui, je sais tante Kim. Mais honnêtement, je m'inquiète pour toi. Linsmythe n'a pas exactement été le changement qu'on espérait. Je veux dire, je sais que l'argent n'est plus vraiment un problème, mais tu n'as pas l'air... heureuse. »

Je souris, sans vraiment m'en rendre compte.

« Tu es trop intelligente. J'espère que tu finiras tes candidatures cette semaine », dis-je en remettant une de ses boucles parfaites derrière son oreille.

« Tout est sous contrôle », dit-elle, en se glissant du côté passager avec un sourire en coin.

C'était vrai.

Tout était sous contrôle.

Sa mère serait si fière.

Shannon s'empressa de rejoindre le centre des médias, le noyau du royaume des nerds de Linsmythe, où tous les autres élèves qui arrivaient tôt se rassemblaient avant la classe. Je franchis courageusement les portes d'entrée, la tête haute, les épaules en arrière. Aujourd'hui sera comme n'importe quel autre jour, me dis-je. Cet endroit ne me vaincra pas.

Le truc avec Linsmythe, c'est que c'est la petite ville la plus bizarre du monde. Les jeunes ici ont soit du mal à s'en sortir, soit ils roulent sur l'or. Il n'y a pas vraiment d'entre-deux. La plupart des enfants de la « classe moyenne » vont à Central, à trois kilomètres à peine. Littéralement.

Si j'avais su ça avant de postuler, j'aurais peut-être réfléchi à deux fois avant d'accepter ce travail. Si j'avais appris toutes ces choses sur cet endroit, j'aurais couru en hurlant dans la direction opposée.

Ce qui était triste, c'est que Linsmythe et son étrange système scolaire d'expérimentation sociale étaient encore un grand pas en avant par rapport au cauchemar auquel on avait échappé. C'était loin d'être bien, mais c'était tolérable. Et Shannon était en plein essor. Je n'avais pas envie de la déraciner en dernière année pour pouvoir trouver ma béatitude. Alors je faisais ce que des parents responsables sont censés faire. J'allais tenir bon jusqu'à ce que les enfants quittent la maison. Ensuite, je romprai avec cet endroit une fois pour toutes. À la Taylor Swift.

J'inscrivis mon nom dans le bureau principal et je vérifiai ma boîte aux lettres. Rien d'inhabituel. Je me rendis dans ma classe, en écoutant le bruit de mes talons qui résonnaient sur le sol en linoléum dans les couloirs presque vides. Je passai à côté de quelques collègues sans rien dire. C'était un contrat tacite que nous avions ici ; personne ne parlait à la nouvelle (vous voyez ce que j'ai fait là ? C'est tacite. Je me fais rire moi-même). Je ne sais pas comment ça a commencé ni pourquoi, mais tout le monde semblait penser qu'il était plus facile d'ignorer ma présence.

C'était comme ça dès mon premier jour. J'étais nouvelle et j'essayais de me mettre rapidement dans le bain. Mes étudiants semblaient s'intéresser autant à moi que je m'intéressais à eux. Avec toute l'agitation du nouveau trimestre scolaire, je n'avais pas vraiment remarqué que personne ne me parlait.

Toute la première semaine, j'avais fait l'effort d'apprendre le nom de tout le monde et de dire bonjour en arrivant. Tout le monde était cordial, ils me renvoyaient mes salutations, mais c'était tout. Rien de plus. Il n'avait pas fallu longtemps pour que je réalise que s'ils n'étaient pas absolument obligés, ils ne

me diraient rien. Même le personnel de l'administration ne me calculait pas vraiment, préférant mettre des notes dans ma boîte aux lettres plutôt que de me parler face à face.

Au bout d'un moment, je m'y étais habituée et j'avais cessé d'essayer. Ce n'était pas la première fois que je subissais ce silence. C'était l'une des tactiques préférées de ma sœur quand j'étais enfant. Bien sûr, Mia était limitée dans ses méthodes d'attaque. Une jeune fille de dix-huit ans ne pouvait pas vraiment battre un enfant de cinq ans. Alors elle se contentait d'être cruelle. D'une certaine manière, je la remerciais pour ça. Quand les enfants à l'école avaient appris à être cruels, j'étais déjà passée maître dans l'art de gérer les brutes et d'être ignorée.

D'une certaine manière, je suppose que je devrais même la remercier. Je suis sûre qu'elle n'avait pas l'intention que ses « cadeaux » me soient bénéfiques, mais ils avaient fini par m'être vraiment précieux.

Je pris un marqueur pour tableau blanc et je commençai à écrire le plan de cours du jour dans une élégante calligraphie ; un autre cadeau de Mia. Je me glissai dans la salle de photocopie avec les documents du jour et je commençai à les imprimer, en passant mes mains sur le nœud de tresses que Shannon avait habilement enroulé dans mes cheveux. J'aperçus mon reflet dans une fenêtre et je souris à moi-même. Elle avait raison. J'avais l'air professionnelle, mais jeune. Pas comme la mère de quelqu'un, plutôt comme la tante sophistiquée qui vous glisse toujours des préservatifs sous la table et vous donne d'excellents conseils de régime.

En rentrant dans ma classe, j'entendis des rires jaillir de la salle de presse.

« Non, ma tante est plutôt cool », la voix de Shannon résonnait dans le couloir. « Je pense qu'elle a juste besoin d'un mec, ou au moins d'un peu d'action. »

Je souris en passant. Bien sûr qu'elle avait raison. Elle avait toujours raison.

« Bête fille ».

L'AMOUR INTERDIT

3ayne

« Alors, comment ça s'est passé hier soir ? » Skylar me reluquait au-dessus de son livre de chimie. Je fis de mon mieux pour avoir l'air de l'ignorer. Ce n'était pas tant que je n'avais rien à dire, c'était surtout juste un connard et je n'étais pas d'humeur.

« Quoi ? »

« Oh allez mec, j'ai vu comment elle se comportait avec toi. Tu vas me dire que tu ne l'as pas baisée ? »

Vous voyez ? Un vrai connard.

« T'as vraiment l'esprit mal tourné, mec », dis-je en secouant la tête et en me levant de la table. Je connaissais Skylar, il était comme un chien de chasse. Une fois qu'il avait senti une odeur, il ne la lâchait plus, et comme je l'ai dit, je n'étais pas d'humeur aujourd'hui.

« Oh, d'accord. Je comprends. Un gentleman garde ça pour lui », dit-il en riant, le son de son rire me faisant l'effet d'un crissement de craie sur un tableau noir. Je me retournai et je posai ma main sur la table, me penchant lourdement et me mettant nez à nez avec lui.

« Tout le monde ici sait que je ne suis pas un gentleman, alors pourquoi ne pas arrêter tes conneries », grognai-je en serrant les dents.

« C'est ce que je dis, mec. Pourquoi est-ce que tu ne dis rien ? Je veux juste savoir si ça vaut la peine de l'inviter au restau ou pas », dit-il nerveusement. Le fait qu'il pense que ce genre d'excuse allait marcher sur moi ne fit que m'irriter davantage.

« C'est ton putain de problème, Skylar. Je ne suis peut-être pas un gentleman, mais au moins je ne suis pas un énorme connard », dis-je en

balayant tous ses cours sur le sol avant de m'éloigner.

Arrivé au milieu du couloir, j'étais toujours furieux. La nuit dernière s'était ajoutée à la déjà longue liste de nuits impliquant l'utilisation récréative de médicaments sur ordonnance et une jeune élève consentante. Je ne l'avais pas baisée. Non pas que cela aurait été un problème si je l'avais fait. Même si j'étais un adulte aux yeux de la loi, elle avait seize ans et pouvait consentir à des relations sexuelles selon l'État. Mais tout de même, baiser des mineures n'était pas une chose à laquelle il fallait s'habituer. Même si ce n'était pas illégal, ça ne plaisait pas tellement aux électeurs, comme mon père l'avait si éloquemment fait remarquer quand j'étais rentré à la maison ce matin.

Je marchai sans réfléchir à la destination. C'était ma période de fourche, donc techniquement, je n'avais nulle part où aller. J'approchais de la sortie et quelque chose se serra dans mon ventre. D'ici, j'entendais Jared et son boys band en herbe chanter des reprises à moitié décentes de tubes du top 40, et je ne pouvais pas me résoudre à aller plus loin. Sans trop réfléchir, je tournai à gauche et me promenai dans le hall. Cette aile de l'école était nouvelle et un peu inconnue. Même les professeurs y étaient nouveaux pour la plupart. Ça faisait partie du plan du district visant à rendre les petites villes américaines compétitives par rapport aux grandes villes.

C'était du moins le slogan qu'ils avaient utilisé quand ils avaient alloué d'énormes sommes d'argent aux lycées locaux. Aux deux, bien sûr... un partage égal de 60/40. Vous pouvez deviner quelle école avait reçu la plus grosse part du gâteau. Toujours le meilleur pour les fils et les filles de l'élite de Linsmythe. Je pris mon temps, passant une porte après l'autre. En arrivant au bout du couloir, j'aperçus la première chose intéressante de la journée.

Je restai là une seconde pour l'observer. Je ne savais pas vraiment ce que j'aimais chez elle. C'était peut-être pour ça que je continuais à l'observer. C'était peut-être la façon dont les oiseaux de sa robe semblaient s'envoler sur ses cuisses et disparaître par-dessus son épaule. C'était peut-être le nœud de ses douces tresses couleur marron qui tombaient sur sa nuque. Peut-être était-ce le fait qu'elle était la seule enseignante de cette école qui n'était pas manifestement lesbienne ni une vieille bique dont la seule passion était de punir les « vilains garçons ». Quoi qu'il en soit, j'aimais ça. J'aimais la façon dont ses yeux dansaient sur la page et la façon dont ses sourcils se plissaient quand elle voyait quelque chose qu'elle n'aimait pas.

C'est alors que je pris conscience de ce que j'étais en train de regarder. Les papiers qu'elle tenait en main étaient des feuilles de test. Je la regardai

prendre son crayon, effacer une mauvaise réponse et la remplacer par la bonne. Est-ce qu'elle était en train de tricher ?

Elle me plaisait de plus en plus.

Elle ne semblait pas avoir conscience de ma présence tant elle était absorbée par sa tâche. Elle marmonnait tout haut et mâchait le bout du crayon qu'elle tenait dans ses mains plusieurs fois avant d'avoir l'air d'être satisfaite.

« Vous l'avez fini juste à temps. » J'ouvris la porte de la classe et je me promenai à l'intérieur, en prenant note du décor éclectique de la pièce. On aurait dit qu'elle n'arrivait pas à décider si elle enseignait à des adolescents ou à des enfants de primaire. Des couleurs vives et des citations provocatrices se chamaillaient sur les murs. Des cartes et des modèles parsemaient les étagères, rivalisant d'attention. Je n'arrivais même pas à percevoir clairement quelles matières elle enseignait.

« Je peux t'aider ? »

« Je pense que oui. »

Elle me regarda me déplacer dans la pièce. Je pus sentir son regard sur moi, mais je fis semblant de ne pas le remarquer. C'était une sorte de parade pour laquelle j'étais plutôt doué.

« Tu n'es pas censé être en cours ? »

« Où je suis supposé être n'est pas aussi important que ce que je suis censé faire », lui répondis-je en me tournant vers elle.

« Est-ce que je te connais ? »

« Non. »

Elle croisa ses bras sur sa poitrine et se posa sur son siège en prenant appui sur une hanche.

« Alors qu'est-ce que je peux faire pour toi, mystérieux étudiant ? »

« Zayne », répondis-je.

« Ok Zayne, que puis-je pour toi ? »

« La même chose que ce que vous faites pour cet étudiant », dis-je en pointant mon menton vers le papier d'examen falsifié.

« Et qu'est-ce que je fais exactement ? » Elle sourit, provocante jusqu'au bout.

Je me penchai sur son bureau en plongeant ma tête. Je pouvais sentir son parfum qui s'accordait parfaitement à sa robe. Il sentait l'indomptable et la liberté, la lumière et la chaleur — comme le linge qui sort du sèche-linge. Je suivis l'odeur du parfum jusqu'à ce que nous soyons nez à nez. Elle expira avec impatience tandis que je prenais une grande inspiration. Un net

resserrement de mon entrejambe se fit ressentir au même moment.

« Je ne veux pas grand-chose. Seulement des C. Je suis sûr que vous pouvez faire quelque chose pour moi, non ? » Je murmurai contre ses lèvres comme si c'était un baiser et non une menace. « Comme ça, moi je n'ai pas à parler à personne de ce que vous faites ici. »

« Tu n'es même pas dans ma classe. »

Un sourire dansa sur mes lèvres. Je comptai mes mots, en les prononçant lentement, « Maintenant, si. »

Elle se moqua et se pencha, ses yeux clignotant d'indignation.

« Vas-y, dis-le à qui tu veux », dit-elle avec un air de défi.

« Vous savez qui je suis ? »

« Tu me l'as dit, Zayne, l'étudiant qui pense qu'il peut me menacer. »

« Mon père est le maire. » Je lâchai cette bombe sur elle et pendant une seconde, elle sembla perdre ses moyens. Mais, seulement une seconde. Cette fois, elle revint de plus belle.

« Je me fiche que ton père soit Jésus en personne, si tu penses pouvoir me menacer, tu as beaucoup à apprendre, jeune homme. »

Sa lèvre inférieure trembla légèrement lorsqu'elle cracha les mots « jeune homme ». Si elle essayait de construire un mur entre nous en se servant du facteur âge, elle se trompait lourdement. Ce n'était pas un problème si elle avait 30 ans.

« Jeune homme » ? C'était à mon tour de me moquer. « Vous êtes sûre que je peux en parler à qui je veux ? »

« Parfaitement. »

« Comment savez-vous que je n'ai pas de vidéo de vous en train de changer des réponses ? »

Un sourire satisfait se glissa sur ses lèvres, me faisant savoir que je venais de tomber dans son piège sans même le savoir.

« Oh, j'adorerais ça. En fait, dis-le à tout le monde. Dis-le à ton père, au conseil municipal et à tous les administrateurs. Publie-le sur Facebook et partage-le avec tous tes amis. Et te connaissant, tu dois avoir une tonne d'amis qui ont eux-mêmes des pères puissants. Fais-le, et voyons où ça te mène. »

Il y avait quelques avantages à grandir dans une famille politique. L'un d'eux était le développement d'un sixième sens aigu pour percevoir qui bluffe et qui dit la vérité. Je regardai dans ses yeux qui semblaient fatigués, mais vifs et inébranlables. Il n'y avait pas de doute ou d'ombre de tromperie

dans son regard. Quoi qu'elle ait dans sa manche, c'était un atout. Bien que je veuille en savoir plus, je décidai de me retirer. Autant j'aimerais que mon père soit mêlé à un de ces scandales inutiles qui font la réputation des connards riches, autant je ne pouvais pas me retourner contre la personne qui me nourrissait. Pas encore, du moins. Pas seulement pour pouvoir baiser une prof.

« Vous n'avez pas peur de ce que vos amis vont penser ? » C'était plutôt une affirmation.

« Quels amis ? »

Elle me coupa net. J'ouvris et je fermai la bouche plusieurs fois, cherchant mes mots, sans trouver quoi répondre.

« Putain meuf, je crois que tu me laisses sans voix », dis-je, en m'appuyant sur une hanche à son bureau et en la regardant de haut.

Elle leva les sourcils vers moi.

« Meuf ? »

« Bébé ? Sexy ? Chérie ? Tu peux choisir. »

« Commence par Madame Macmillian », dit-elle, en me poussant hors de son bureau et de son espace personnel.

« Madame ou Mademoiselle ? »

« Est-ce que c'est important ? »

« Pas pour moi, mais ça pourrait l'être pour votre mari. »

Elle leva les yeux au ciel et agita la main avec mépris.

« Au revoir, Zayne. »

« À bientôt, Mam'zelle Macmillian », dis-je en me retournant pour partir.

La pression dans mon entrejambe ne se relâcha pas, même après avoir passé la porte. Sentant un mouvement derrière moi, je me retournai pour la regarder une dernière fois alors que la porte se refermait sur moi.

Elle se tenait debout, une main sur la poitrine et l'autre passant ses cheveux derrière son oreille. Je regardai le creux de son cou, elle déglutit fort et prit de profondes respirations pour se stabiliser. Elle ramassa le papier sur lequel elle travaillait et le glissa dans son sac. Je ne pus pas m'empêcher de me demander qui elle protégeait au point d'en risquer sa carrière. Qu'est-ce qu'ils avaient sur elle ?

Je n'aimais pas l'idée que quelqu'un ait assez de pouvoir pour lui faire faire des choses qu'elle ne voulait pas. Une vague de jalousie balaya mon intention de m'occuper de mes propres affaires et de digérer cette défaite comme un homme. Je pris mon temps pour m'imprégner d'elle. Malgré la

longueur respectable et la coupe modeste de sa robe, il était impossible de ne pas remarquer le corps ferme et musclé qui se trouvait en dessous. J'accordai une attention particulière à ses mains. Pas de bague. Pas de Monsieur Macmillian. Non pas que j'en aurais eu quelque chose à foutre de toute façon.

Je suis un Turner, et dans cette ville, un Turner obtient toujours ce qu'il veut.

Quand la porte se referma, elle leva les yeux et me surprit en train de la fixer. Je ne pris pas la peine de détourner le regard. Je n'avais pas l'intention de reculer juste parce que ce n'était pas quelque chose que j'étais censé faire. Faire des choses que je n'étais pas censé faire, c'était ma spécialité. Malheureusement pour elle, ce que je voulais là, maintenant, c'était elle, nue et étendue sur son bureau.

Elle maintint le contact visuel au lieu de détourner le regard. Au fur et à mesure que les secondes passaient, son regard dur se transforma en un regard langoureux. Il me choqua et transforma le gonflement dans mon pantalon en une érection vive et douloureuse. La vieille cloche sonna et la salle se remplit rapidement de vagues d'étudiants qui se précipitaient d'une classe à l'autre. Lorsque les premiers élèves entrèrent dans sa classe, elle se détourna et offrit un sourire de bienvenue, en remettant à chacun d'entre eux les copies corrigées sur son bureau.

Je me trompais peut-être, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que Mam'zelle Macmillian était peut-être plus intéressante que je ne le pensais. D'une certaine manière, je soupçonnais de plus en plus que je pourrais obtenir encore plus que ce que j'avais négocié si je continuais ce petit jeu. Mais la drôle de sensation dans ma poitrine m'indiquait surtout que je n'avais pas vraiment le choix.

L'AMOUR INTERDIT

Kim

Le problème, c'est qu'il était mignon. Je veux dire, vraiment mignon. C'était peut-être l'écolière insatisfaite en moi, mais je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer la façon dont son jean épousait ses cuisses. Même quand il me menaçait, je n'arrivais pas me sentir offensée.

Zayne.

C'était le genre de nom que l'on donnait au chanteur d'un boys band, et j'étais trop vieille pour les boys bands, trop responsable et bien trop hétéroclite pour les chanteurs. C'est ce que je me répétais sans cesse pendant qu'il se penchait sur mon bureau et grognait ses menaces. Même si je savais qu'il n'était encore qu'un enfant, à peine un adulte, je ne pouvais pas m'empêcher de me perdre dans l'assurance virile et le timbre profond de sa voix. Pendant un instant, je ne compris même pas de quoi il m'accusait.

« Je me fiche que ton père soit Jésus en personne, si tu penses pouvoir me menacer, tu as beaucoup à apprendre, jeune homme », m'entendis-je dire.

Il eut l'air surpris. Il avait probablement déjà essayé ça auparavant, en menaçant les enseignants qui avaient peur d'avoir des problèmes avec son père. Je me demandai combien d'entre eux s'étaient retournés contre lui ? Pas moi. Pas aujourd'hui. Je détestais cette école, je détestais cette ville, et que les candidatures à l'université soient damnées, je n'allais pas me faire avoir par un connard de gosse de riche.

« Comment savez-vous que je n'ai pas de vidéo de vous en train de changer de réponses ? »

J'aurais pu lui rire au nez si je n'étais pas aussi énervée. Moi ? Changer les réponses ? J'espérais vraiment qu'il avait une preuve vidéo. J'espérais qu'on

me ferait parader devant tous les imbéciles de cette école et qu'on me forcerait à rendre compte de mes actes. Rien ne me ferait plus plaisir que de faire admettre leur erreur à ces crétins en leur montrant ce sur quoi je travaille réellement. Je le fixai, le mettant au défi du regard de réaliser tous mes pires fantasmes. Je n'étais pas seulement droite dans mes bottes, j'étais aussi une m'as-tu-vu, et rien ne me ferait plus plaisir que de pouvoir frotter les visages de ces sales commères dans leur connerie.

« Vous n'avez pas peur de ce que vos amis vont penser ? » Il le dit comme s'il ne pouvait pas imaginer que ce soit vrai. Si j'avais dix-sept ans et que j'étais le fils du maire, je ne pourrais probablement pas imaginer une vie où l'on ne se soucie pas de l'opinion des autres sur soi. Si j'avais dix-sept ans et que j'étais assez belle et effrontée pour menacer un professeur, je ne pourrais pas comprendre ce que l'on ressent lorsqu'on n'a pas d'amis dont l'opinion mérite d'être prise en compte. Mais je ne l'étais pas, et je ne l'avais jamais été.

« Quels amis ? » C'était une confession plus qu'une question. Elle se déchira dans ma trachée et se brisa en l'air avec fracas.

Je ne voulais plus le regarder. Ça me faisait trop mal. Si j'avais l'âge de Shannon, j'aurais tué pour qu'il me regarde pour n'importe quelle raison. Si j'étais encore cette fille, j'aurais fantasmé sur lui toutes les nuits. J'aurais imaginé des cachettes secrètes où on aurait fait l'amour avec passion, où on aurait eu de longues conversations sur la banalité du lycée avant de se quitter juste à temps pour rentrer à la maison avant le couvre-feu.

Une fois qu'il eut quitté la pièce, je ne pus m'empêcher de céder un peu. Cette fille, celle qui avait cru aux films de John Water et à l'angoisse des adolescents, n'était pas encore tout à fait morte. Et il ressemblait au personnage principal de toutes les romances de bad boy milliardaire que j'avais lues pour me faire passer la nuit. Grand, musclé, cheveux noirs et regard expressif, manifestement riche, sa montre « trop chic pour le lycée » étant probablement un exemple du statut économique de sa famille.

Et le fils du maire ! Un fruit interdit, qui plus est. Je remis en place les cheveux dont Shannon m'avait assuré qu'ils ne s'envoleraient sous aucun prétexte aujourd'hui, et je mis ma main sur ma poitrine, essayant de calmer mon cœur.

« C'est un étudiant, c'est un étudiant », criai-je dans ma tête. Mon cerveau semblait le comprendre, mais d'autres parties, les parties inférieures, avaient plus de mal à l'assimiler. Je me retournai et regardai ce que je pensais être

une porte fermée, pour l'apercevoir de l'autre côté, me regardant en retour. Je connaissais ce regard.

Il m'avait regardée de cette façon. Mais c'était avant... tout le reste.

Cette pensée me fit reprendre mon souffle alors que la douleur de la trahison, encore trop fraîche pour être mise en mots, me transperçait. Avant d'avoir l'occasion de tomber dans une complète dépression nerveuse, la cloche sonna. Deux respirations plus tard, les étudiants commençaient à franchir la porte.

« J'ai noté vos tests, la plupart d'entre vous ont bien réussi cette fois », annonçai-je alors que je commençais à rendre les copies.

Je levai à nouveau les yeux et il était toujours là, les autres étudiants déferlant autour de lui comme s'il était un pilier de pierre au milieu d'une rivière qui coule à toute allure.

« Madame Macmillian, je crois que vous m'avez donné le mauvais papier ? » Le gamin aux taches de rousseur me redonna la feuille de papier dont les bords étaient déjà humides à cause de ses poings en sueur.

« Désolée Freddy », lui dis-je. Je savais qu'il ne s'appelait pas Freddy, mais je n'arrivais définitivement pas à me souvenir de son nom.

« Pas de problème Madame M », dit-il en me prenant la bonne copie des mains avant que je n'aie une chance de me rappeler de son prénom.

Quand je levai à nouveau les yeux, Zayne était parti.

Je ne saurais pas expliquer pourquoi, mais tomber sur cet imbécile me donnait l'impression qu'il s'agissait d'un de ces moments de vie qui changent tout. Peut-être qu'il nous rendra service à tous les deux en me dénonçant pour « tricherie ». Ce serait dingue. Cette idée me faisait rire.

Il y avait de bonnes chances que ce gamin ait plus d'influence que moi dans cette ville. Selon toute vraisemblance, même s'ils ne pouvaient pas me coincer, ils me vireraient quand même parce que ça ternirait leur réputation de me garder. L'idée d'être virée sans autre forme de procès du lycée Linsmythe me donna presque le tournis.

Je parvins à contrôler mes hormones pubères latentes et à passer le reste de journée sans penser du tout à lui... Juré craché.

Il ne me revint pas à l'esprit avant que je ne sorte du parking. Shannon devait être rentrée maintenant. Bien qu'elle arrive tôt avec moi, elle ne restait jamais tard et je ne ramenaient jamais de travail à la maison. En sortant du parking des professeurs, une Chevy Camaro bleue électrique flambant neuve passa devant moi. Le conducteur fit une manœuvre impressionnante jusqu'à

moi et roula à vide jusqu'à ma Volvo argentée de 2005 avant de baisser sa vitre. Le visage de Zayne, encadré par les rayons perçants du soleil couchant, se tourna vers moi. Pour l'instant, il n'avait pas l'air arrogant et il ne me regardait pas avec insistance. Il y avait quelque chose d'autre dans ses yeux. Quelque chose de déroutant et de brut qui se frayait un chemin dans ma psyché.

« C'est ça que tu conduis ? » Je laissai échapper les mots avant d'avoir eu la chance de mieux les analyser. Bien sûr que c'était ça qu'il conduisait. Quoi d'autre ? Une Ferrari ? Ils ne distribuent des Ferrari que pour la remise des diplômes. Il était logique que le fils du maire conduise une voiture qui vaut deux fois le prix de mon vieux tacot.

Ses lèvres se soulevèrent pour former quelque chose qui ressemblait à un rictus sans tout à fait l'être. Puis il remonta la vitre teintée et recommença à faire le pilote avant de sortir du parking et de s'engager dans la circulation.

« Putain ! » J'allumai la radio et je rentrai chez moi. Je n'arrêtais pas de penser à ses beaux yeux, à ses lèvres pulpeuses et à la coupure nette de sa mâchoire. Je savais, je savais que c'était un bébé et que je devrais être assez mature pour me contrôler. Et je l'étais, je l'étais.

Mais, une fille a le droit de rêver, non ? Était-ce trop demander que de laisser une femme d'une vingtaine d'années qui a la vie dure avoir des fantasmes illicites sur un lycéen presque légal ? Je gémis extérieurement en me rendant compte que je risquais de rejoindre les rangs de tous les professeurs malsains qui avaient eu des attitudes inappropriées envers un élève.

J'avais besoin de m'envoyer en l'air.

Quand je rentrai à la maison, Shannon avait déjà fait l'honneur de décongeler le dîner de ce soir. Je n'étais peut-être pas une grande figure parentale, mais je savais surgeler des restes. C'était l'une des choses que j'avais apprises de *lui*. On était tous les deux des étudiants fauchés et préparer des repas semblait être la seule façon de pouvoir manger de la vraie nourriture sans rien gaspiller. Aucun de nous n'avait d'argent à gaspiller pour des légumes qui pourrissent dans le réfrigérateur, alors on avait commencé à planifier les repas de la semaine et à congeler les portions individuelles le week-end.

Même maintenant qu'il était parti, je m'attendais toujours à le voir dans la cuisine le dimanche, tablier et couteau à filet à la main, « faisant un travail d'homme » comme il le disait. Peu importe le temps que ça avait duré ou la

distance qui me séparait du traumatisme, c'était toujours douloureux. Je suppose que je devrais m'estimer chanceuse. Au moins, ma douleur avait un nom, Mark. Et même si je ne pouvais toujours pas me résoudre à le dire tout haut, perdre Mark... et Mia, rendait la douleur de vivre à Linsmythe plus supportable.

Les jours où je pensais que je n'en pouvais plus, je me souvenais de la douleur écrasante de ce jour-là et je m'assurais que ce ne serait plus jamais aussi grave. Si j'avais survécu à ça, j'étais capable de survivre à Linsmythe, aux professeurs coincés et à tout le reste.

« Hé Shannon, tu connais un gars qui s'appelle Zayne ? » Je demandai en haussant les épaules, essayant de paraître aussi nonchalante que possible.

« Zayne ? » Le son de sa cuillère en bois remuant ce qui sentait comme le ragoût de bœuf qu'on avait préparé le dimanche s'arrêta un instant.

« Oui, je pense que c'est un mec de la haute société, mais je ne suis pas sûre. »

« Oh... ce type. »

« Ce type ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a ? »

Shannon hésita alors qu'un délicat rougissement et un sourire malicieux s'épalaient sur son visage.

« Je ne sais pas si quelque chose ne va pas avec lui. Il a juste une sorte de réputation. »

« À cause de quoi ? » Je n'essayais même plus de cacher ma fascination, en me recroquevillant sur la chaise longue face à la cuisine.

« Je veux dire, avec les filles. Il est en quelque sorte connu pour être du genre "coup d'un soir". Mais la plupart des filles à qui je parle m'ont dit que ça valait vraiment le coup. J'ai entendu dire qu'il a même doigté une fille jusqu'à ce qu'elle jouisse pendant le cours de chimie sous la table du labo. »

« Quoi ? Vous parlez de ça entre filles ? » J'avais l'air si vieille. Je n'étais pourtant pas vieille, mais des moments comme celui-ci me rappelaient le prix à payer pour avoir de bonnes notes et être admise en avance.

« Tante Kim », elle leva les yeux au ciel en versant le ragoût chaud dans deux bols allant au lave-vaisselle et en cherchant des cuillères à soupe.

« D'accord, mais ça ne m'intéresse pas. Je veux dire, comment est-ce qu'il est ? Est-ce que c'est un connard ? »

« T'es sûre que t'as le droit de faire des commérages sur tes élèves comme ça ? »

« Non. Absolument pas. Mais crache le morceau ! »

Shannon obéit avec joie, me tendit mon bol et s'assit les jambes croisées dans le rocking-chair en face de moi.

« Eh bien, disons qu'il fait un peu ce qu'il veut. J'ai entendu dire que son père était comme le commissaire ou l'exécutif de la ville ou quelque chose comme ça. Quelque chose de politique. Bref, j'ai entendu dire qu'il était intelligent, genre très intelligent. Tu l'aimerais probablement bien si tu l'avais dans ta classe. »

Je faillis laisser tomber mon dîner sur mes genoux.

« Moi ?! Pourquoi ? »

« Eh bien, je sais que tu ne le vois pas comme ça, mais tu es une sorte de dure à cuire, tante Kim. Tu fais à peu près ce que tu veux et tu ne te soucies pas vraiment de ce que pensent les autres. Et en plus, tu es super intelligente. »

Je ne répondis rien.

« Pourquoi ces questions ? »

« Je l'ai rencontré aujourd'hui et il semblait... bizarre. »

« Eh bien, je ne l'ai eu que dans un de mes cours l'année dernière. On n'a pas vraiment parlé, mais il n'est pas le genre de type qu'on oublie. »

« Hmm... » dis-je en haussant les épaules.

Mais en me mettant au lit, j'étais forcée d'admettre la véracité de sa déclaration. Ces hormones latentes et ces fantasmes illicites m'empêchaient de dormir. C'était peut-être un élève, mais ce n'était pas le genre de type qu'on oublie. Je passai mes doigts sur les bourgeons serrés de ma poitrine et je criai presque en ressentant ce contact.

Non, je ne l'avais pas oublié. Absolument pas.

CONTINUER LA LECTURE

Merci infiniment d'avoir partagé cette aventure avec nous. Nous espérons sincèrement que vous

avez apprécié les rebondissements que nous vous avons fait vivre et nous serions ravis que vous nous

laissiez un commentaire sur Amazon.

Si vous souhaitez rester en contact, recevoir des exemplaires, être informé de nos dernières

parutions et participer à des concours incroyables, inscrivez-vous dès aujourd'hui à notre **newsletter** :

<http://eepurl.com/g5Nz2j>

Vous adorez autant que nous les réseaux sociaux ? N'hésitez pas à vous rendre sur notre page

Facebook :

<https://bit.ly/3dEjghn>

De plus, pour ne plus jamais manquer nos nouvelles parutions, suivez-nous ici sur Amazon en

cliquant simplement sur le bouton +Suivre sous les photos de nos auteurs.

Bien à vous,

Auteurs Amelia Gates et Cassie Love